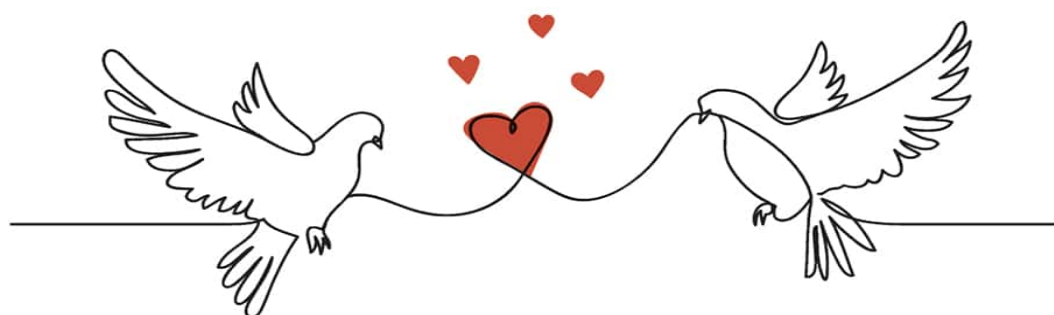


Patrick Lemoine

Et la fidélité, *bordel!*



*Sommes-nous
polygames
ou monogames ?*

■
Albin Michel

Patrick Lemoine

ET LA FIDÉLITÉ, BORDEL ?

Albin Michel

OceanofPDF.com

© Éditions Albin Michel, 2023

ISBN : 978-2-226-48206-8

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

[OceanofPDF.com](#)

« La rue de la Fidélité est une des plus courtes de Paris.

J'ignore s'il faut y voir un symbole. »

Léo Malet, *Tout Burma*.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Avant-propos

Novembre 1226, château du seigneur de Montpensier en Auvergne ; le jeune et dynamique souverain surnommé le Lion est à l'agonie. Tout le royaume retient son souffle. Louis VIII, comme une bonne partie de son armée, a contracté un mal mystérieux, la dysenterie, à laquelle vient se greffer une sorte de confusion mentale qui laisse perplexes et impuissants ou presque les médecins de son entourage.

Pourtant, selon la Faculté, il pourrait exister un remède, un seul susceptible de sauver le roi : l'amour, ou plutôt l'acte sexuel.

Selon la science de l'époque, c'est la continence forcée du souverain en campagne militaire depuis plusieurs mois qui est à coup sûr la cause du dérèglement de ses boyaux ; d'autant qu'au XIII^e siècle, un monarque jeune, à la fois robuste et en bonne santé, se devait d'avoir une intense activité reproductrice car, par définition, ayant été sacré à Reims, le Lion régnait de droit divin et se devait d'être un mâle alpha, LE mâle dominant de la grande meute du royaume des Lys !

Lors, une jeune fille aussi belle que vierge fut glissée dans son lit... las ! Le roi la repoussa avec horreur. « Je préfère mourir plutôt que d'aller en enfer à cause de ce péché mortel qu'est l'adultère. » Telles furent les dernières paroles cohérentes d'un roi si pieux qu'il choisit le trépas plutôt que l'infidélité à sa tendre épouse, celle qu'il aimait de tendre, de bel amour, Blanche de Castille... Veuve éplorée, celle-ci songea d'abord à

suivre son beau chevalier servant dans la tombe mais décida finalement de se consacrer corps et âme au deuxième homme de sa vie, son fils, Louis IX, le futur Saint Louis.

Serait-ce à gagner son paradis que servirait avant tout la fidélité ?

D'accord, mais sur terre ou au (septième) ciel ?

OceanofPDF.com

Introduction

*Pater semper incertus*¹

Bâtard ! (bastard pour les américanophiles)

Corniaud !

Cocu !

Fils de pute, putain de ta mère ou de ta race !

Salope !

Con, connard, cornard (porteur de cornes comme le cocu, forcément) !

Il convient ici de rappeler que le mot con vient du latin *cuneus* qui désigne l'appareil génital féminin. Encore des mots pour stigmatiser un comportement supposé et honni de multiplication des expériences sexuelles chez la femme.

Autant d'insultes qui claquent, faites pour dénoncer, avilir, humilier. Déshonorer. Rejeter. Bannir. Des injures qui existent pareillement en anglais, en italien, en espagnol, en russe et dans tant d'autres cultures. La langue arabe s'est spécialisée dans les invectives qui stigmatisent la lignée, expliquant que l'arrière-grand-mère a forniqué avec un bouc et remontant ainsi dans une généalogie mythique tendant à prouver que l'objet de ces insultes n'est pas issu de sa propre famille et que, pire du pire, elle peut avoir trahi la race humaine en s'accouplant avec des animaux.

Des mots projectiles qui clament le mépris de la part du fils ou de la fille qui se pensent et se disent légitimes à l'encontre de la sœur ou du frère accusés d'être « naturels », à l'encontre aussi du père ou de la mère qui n'ont pas su assurer la pureté de leur lignée. Peut-être la pire des tares, la plus abjecte des fautes selon ce point de vue pour le moins douteux bien qu'apparemment universellement répandu. Et n'importe quel juriste dira que ces mots disent vrai puisque « légitime » signifie à l'origine « établi par la loi² ». Au XI^e siècle, le mot signifie « épouse », et vers 1300 un enfant est dit légitime s'il est né d'un mariage ; pourtant, si cette définition est correcte en droit, tout ne se rapporte pas... au droit.

Mais pourquoi, nom d'un chien (fidèle *of course*), la question de la légitimité, elle-même fille de la fidélité, est-elle considérée comme si essentielle par tant de cultures (et par tant d'espèces animales), au point que des lois (saliques) ont été promulguées, des guerres (de succession) ont été déclarées et ont pu durer cent ans et plus entre des pays comme la France et l'Angleterre et faire des centaines de milliers de morts ? L'Allemagne nazie pour sa part se livrait à de véritables enquêtes généalogiques destinées à démontrer que tel ou tel citoyen était bien un pur Aryen, que sa lignée n'était entachée d'aucune tare héréditaire, d'aucune contamination juive, gitane, voire de toute autre communauté stigmatisée comme inférieure. Là encore, la fidélité à sa race était considérée comme cruciale et malheur à quiconque se retrouvait affligé d'un(e) aïeul(e) impur(e) !

Darwin a le premier démontré l'importance de l'évolution, laquelle repose sur la transmission des gènes les meilleurs possible de chacun des deux parents pour chaque espèce ; pour la plupart des espèces de vertébrés, sans fidélité de sa partenaire, la transmission du meilleur des ADN masculins, c'est-à-dire forcément le mien, que je sois un crocodile, un faisan, un lion ou un chimpanzé, n'est pas possible en vertu du vieil aphorisme : *Pater semper incertus*³.

Autant la femelle est assurée que ses petits sont bien d'elle (*Mater semper certa*⁴), autant les mâles sont taraudés par cette question évolutionniste essentielle : ces bébés sont-ils bien de moi, sont-ce bien mes gènes qu'ils portent ?

La faute à Darwin, vous dis-je !

Disons-le tout net, la fidélité qui fonde la légitimité de la descendance est le sujet le plus important de tous les temps. C'est elle qui organise le comportement de notre espèce comme celle d'à peu près tous les vertébrés, sans même oublier certains mollusques comme les pieuvres, certains poissons comme les épinoches, car elle est la condition *sine qua non* de la loi universelle de l'évolution : améliorer l'espèce au fil des générations en sélectionnant et favorisant les gènes du vainqueur dans la grande course à l'accouplement.

Quitte à me faire maudire, bannir, crucifier qui sait, par mon lectorat féminin, de tout ce qui précède découle une évidence : la notion même de fidélité ne concerne que les femelles, ou presque. Je parle exclusivement du règne animal, donc du point de vue éthologique, car bien entendu le point de vue éthique est tout autre ! Il suffit d'observer un groupe de macaques ou de crocodiles, un troupeau d'oies domestiques, une bande de lions, un couple de cigognes, de canaris, pour constater que dans toutes ces sortes de harems ou de ménages, les sultanes ou les épouses passent leur temps à lorgner discrètement les jeunes et beaux mâles de passage avant, éventuellement, de se laisser séduire, et les sultans ou conjoints à châtier leurs épouses frivoles tout en chassant les Casanova des environs.

Le concept de fidélité est-il concevable chez l'animal ?

La réponse est normande : ni oui ni non !

D'un point de vue strictement éthologique, observez un couple de sternes une fois que madame a accepté le cadeau de mariage de monsieur (un poisson qu'elle ne déglutit pas mais garde en travers du bec) : aucun des deux partenaires n'honorera ne fût-ce que d'un regard les autres sternes du sexe opposé ; oui, c'est de la fidélité !

D'un point de vue philosophique, la réponse est non ! Du moins pour le philosophe Jean Mathy⁵ pour qui la notion même de fidélité implique un libre arbitre, une capacité à résister aux pulsions, qui par essence ne peuvent être qu'humains. Même si certains chiens restent fidèles à leur maître au point de se laisser mourir de faim sur leur tombe, il ne s'agit en fait pas de fidélité mais plutôt d'attachement, de dépendance au mâle alpha sans qui la vie n'a plus de sens si je peux m'exprimer ainsi en langue aboyante !

Impossible donc de traiter de la fidélité sans évoquer à un moment ou un autre le libre arbitre, peut-être encore un propre de l'homme.

Les guenons des macaques sont intéressantes à cet égard puisqu'il a été noté que lorsqu'elles s'accouplent avec leur maître officiel, elles poussent des cris de jouissance – simulent-elles ? – mais que lors de leurs coïts avec un amant illégitime, soit un mâle extérieur à la troupe, soit un mâle de statut hiérarchique inférieur, elles restent parfaitement silencieuses. Est-ce de la prudence, de la pudeur ou de la culpabilité ? Je plaisante, rassurez-vous, car c'est évidemment de prudence qu'il s'agit puisque le sultan à la fois macaque et cocu peut se montrer franchement grognon. Et c'est un doux euphémisme !

Si certaines espèces qui vivent en couple sont pour leur part indéfectiblement fidèles comme certains primates supérieurs (gibbons) ou les fameuses perruches inséparables ou les colombes ou les manchots empereurs, papous, gorfous... D'autres comme nos gentils serins pourtant officiellement mariés sont de sacrés phénomènes et les deux sexes pratiquent allègrement l'adultère. Prenez le couple qui orne votre salon et enchante vos oreilles et installez-le dans une volière avec d'autres canaris et vous pourrez constater que les jolies serines ne sont pas insensibles aux charmes des célibataires qui les entourent. C'est ainsi qu'enfant j'ai pu observer chez moi, à mon grand scandale juvénile, une femelle copuler allègrement avec un chardonneret que je venais d'introduire dans ma volière, au nez et à la barbe du mâle légitime occupé à confectionner le nid conjugal ; quelques semaines plus tard, au milieu de la nichée, s'égosillait un oisillon hybride que les éleveurs appellent un mulot car, en guise de punition de la mère adultère, ces bâtards ne peuvent pas se reproduire. Quant aux (drôles de) papes lazuli qui ne vivent pas au Vatican mais en Amérique du Nord, je reviendrai sur leur comportement adultérin, ségrégationniste et sexiste à la fois !

Pour ce qui concerne l'être humain, il y aurait encore beaucoup à dire et cela tombe bien puisque c'est surtout lui qui fait l'objet de cet ouvrage ; mais avant toute chose, il est temps maintenant de creuser un peu ce concept de fidélité en le définissant.

Selon le *Trésor de la langue française*, il s'agit du « souci de la foi donnée, du respect des engagements pris ». Bizarre, soit dit au passage, de considérer qu'être fidèle constitue un souci ! Selon cette définition, la fidélité serait équivalente à la loyauté et concernerait la religion, la profession... et le mariage. Si, par exemple, Louis VIII fut fidèle à la parole donnée à son épouse légitime, il ne l'était guère envers la parole donnée aux créanciers du royaume, les Lombards et les Juifs à qui d'un trait de plume il a, sans états d'âme, interdit l'usure, autrement dit le prêt avec intérêt et ainsi

annulé toutes ses créances. Comme quoi, selon le domaine où elle s'exerce, la fidélité peut s'avérer à géométrie variable. Ainsi un milliardaire allemand, Ferdinand Piëch, ancien président de Volkswagen et petit-fils de Ferdinand Porsche, avait inscrit dans son testament cette étonnante « clause de célibat » à l'intention de sa dernière épouse, de dix-neuf ans plus jeune que lui : elle ne devait pas se remarier pour pouvoir empocher son héritage.

Le mot lui-même dérive du latin *fides* qui signifie « foi, croyance, confiance, créance, crédit ». Cette notion a été particulièrement développée par les Wisigoths hispaniques lorsqu'ils ont inventé le sacre de leurs rois. La *fides* concernait aussi bien la fidélité religieuse à Dieu que la loyauté politique à son roi désormais identifié comme oint du Seigneur, intouchable et suzerain inamovible.

Le « perfide » est celui qui ne respecte pas ses devoirs, en particulier religieux. En Espagne, les Juifs ont été perçus dès l'époque comme le peuple perfide par excellence. Ils furent par conséquent sommés de se convertir, ce qui n'a pas porté chance aux souverains wisigoths qui furent rapidement balayés par la vague arabo-musulmane.

Quand Boris Johnson, d'un trait de plume, rature la plupart des traités qu'il a pourtant lui-même signés quelques mois auparavant, il est certes infidèle à la parole donnée par son pays à d'autres pays, et pourtant il reste fidèle à sa nation... la perfide Albion !

Tout un programme... politique !

1

Amours fidèles... ou non !

« La fidélité, c'est quand l'amour est plus fort que l'instinct. »

Paul Carvel, *Jets d'encre*.

« Ce qu'ils appellent leur loyauté, leur fidélité, je l'appelle, moi, léthargie, routine ou manque d'imagination. La fidélité est dans la vie sentimentale ce qu'est la fixité des idées dans la vie intellectuelle : un pur aveu de faillite. La fidélité ! Il faudra pourtant que je l'analyse un jour. L'amour de la propriété y entre pour une part. Que de choses au rebut nous mettrions. Si nous ne craignons pas de les voir ramassées par autrui. »

Oscar Wilde

Impossible d'aborder un tel sujet sans tout d'abord contempler, décortiquer, en un mot analyser cet étrange singe nu que nous sommes devenus au fil de la sélection dite naturelle. Comment physiquement et psychologiquement nous différencions-nous des cinq autres espèces de primates supérieurs rescapés que sont les gibbons, les orangs-outans, les gorilles, les chimpanzés et les bonobos ?

Par simple effort d'imagination, il suffira au lecteur de se représenter visuellement les six espèces et de les observer attentivement : la première

chose qui saute aux yeux est bien entendu l'abondante pilosité dont nous, les humains, sommes presque entièrement dépourvus alors que nos collègues forestiers en sont abondamment recouverts. À la réflexion, ce phénomène est tout à fait étrange puisque nous sommes les seuls à avoir été capables de survivre dans des régions où il fait froid. En réalité, nous avons bien quelques poils sur la tête (sans pourtant oublier les chauves), sur le bas du visage, sur les bras, sous les aisselles, sur le pubis et sur la poitrine pour les hommes ; sur le crâne, sous les aisselles (très peu, restons galants) et autour du sexe pour les femmes.

La chose est des plus surprenantes puisque les femelles des autres singes ont en général cette dernière région bien dégagée. Il suffit de contempler une chimpanzée, une babouine ou une macaque pour bien s'en convaincre. De ce fait, quand les singes marchent à quatre pattes et à la queue leu leu, le sexe des guenons se trouve juste à la hauteur des yeux et (surtout) des narines de leurs partenaires, à condition bien sûr pour ces derniers de marcher derrière. Les mâles ont par conséquent une vue imprenable – façon de parler – sur l'objet de tous leurs désirs, coloration, gonflement, sécrétions, odeur et disposent ainsi des informations essentielles quant à l'état hormonal de leurs compagnes, fécondables ou non, alors que nous autres, pauvres mâles humains, ne pouvons plus rien voir ni sentir quoi que ce soit, du moins à ce niveau. Vraiment pas merci aux vêtements, sous-vêtements, collants, hygiène intime ainsi qu'à la cosmétique des savons, parfums et autres perfides déodorants !

Pourquoi donc les femmes s'évertuent-elles depuis la nuit des temps à cacher aux hommes leur statut hormonal : en œstrus ou non ?

Pourquoi tant de honte devant tous les types de sécrétions, depuis les règles jusqu'aux mucosités ? Notre espèce au fil du temps a réussi à se détourner, à se dégoûter même, de toutes les productions liquides ou visqueuses de notre corps : sueur sous les bras, morve, bave, pus, règles, pertes blanches ou jaunes, pisse et merde (désolé pour une telle vulgarité

mais qu'y puis-je ? Ne dois-je pas appeler un chat un chat et Rollet un fripon ?!). Seuls le lait et les larmes échappent à cette universelle répulsion.

Un éthologue nommé Desmond Morris était tellement préoccupé par cette perte d'information visuelle et olfactive pour les malheureux mâles humains qu'il interpréta de manière étonnante les décolletés de son époque. Le fait de remonter, rapprocher et comprimer les seins laisse apparaître une sorte de fente verticale entourée de deux hémisphères rebondis – du moins pour celles dont la poitrine est suffisamment généreuse – évoquant irrésistiblement selon lui un fessier et sa raie, comme si nos gentilles partenaires voulaient compenser la frustration qu'elles infligent à leurs partenaires masculins en leur offrant une sorte d'ersatz de paires... de fesses avec leurs paires... de seins.

Serait-ce uniquement à cause de notre station debout que nous avons évolué d'une si étonnante manière ? La verticalité serait-elle seule à l'origine de nos particularités, uniques tant elles sont diverses en matière de comportement sexuel ? Serait-ce cette curieuse position verticale qui constitue vraiment le propre de l'Homme car même si certains singes et lémuriniens peuvent parfois marcher debout, ce n'est qu'occasionnel, pas permanent comme chez nous ? L'explication semble un peu courte...

Étrange, non ?

Notons à l'inverse que les femmes ne sont pas privées d'information visuelle et que le visionnage des organes génitaux masculins est encore meilleur en position debout. Je n'ai pas réussi à trouver d'explication scientifique totalement convaincante à la taille surdimensionnée du pénis de l'homme par rapport à celui des autres primates, ni à la présence de ce renflement distal appelé gland. La seule interprétation qui me vient à l'esprit est encore une fois de nature évolutionnaire : puisque contrairement aux autres primates chez qui l'organe viril est plus ou moins invisible, surtout quand ils sont à quatre pattes, la plupart du temps, nos ancêtres *Sapiens* en position debout exhibaient leurs attributs virils, on peut penser

que la taille de ceux-ci est devenue un critère de sélection pour les femmes qui ont donc exercé une pression évolutive dans ce sens, exactement comme les paonnes préfèrent les mâles dotés d'une magnifique, inutile et encombrante queue, gênante pour s'enfuir, surtout dans ces régions infestées de tigres et de panthères.

Aujourd'hui encore, la fierté naïve, l'orgueil candide des hommes à propos de la taille de leur pénis et l'existence du « complexe des vestiaires » chez les jeunes garçons inquiets de ne pas être suffisamment dotés en longueur, vont bien dans ce sens, comme si être doté d'un pénis gros et long était un argument vital permettant d'être sélectionné. Il suffit pour s'en convaincre d'observer le *manspreading* ou « étalement masculin », cette position assise (assez vulgaire il faut bien le dire) avec les jambes largement écartées que certains hommes se permettent d'adopter dans les transports en commun de manière à occuper deux places et surtout quand ils veulent draguer et donc inconsciemment faire valoir, exhiber leurs arguments (de dimensions). Il s'oppose au *womancrossing* (« jambes croisées ») habituel chez les femmes dans les mêmes situations.

La dimension du pénis est d'ailleurs un sujet de discussion chez les adolescentes qui, privées d'une vision directe, se rabattent sur des prétendus indicateurs, tel le fantasme selon lequel la taille du nez est le reflet de celle du sexe, très répandu parmi les lycéennes. On sait aussi à partir de certaines vidéos que sur les plages, les filles regardent particulièrement ce point anatomique particulier que selon la légende les danseurs étoiles valorisent en rembourrant l'avant de leurs collants avec du coton.

Les micro-pénis des statues de l'Antiquité et de la Renaissance

Il suffit de contempler n'importe quelle statue masculine pour constater la petitesse de leurs organes virils. Pour les Grecs, l'homme au repos devait se montrer capable de contrôler ses pulsions, d'où une anatomie musculaire flatteuse, un visage réfléchi et sage et un tout petit pénis... sauf dans les représentations de barbares et de satyres souvent en érection et qui symbolisaient la force brute de ces êtres esclaves de leurs passions.

Autrement dit, le petit zizi des athlètes et autres dieux et héros grecs contenait un message politique clair : l'homme grec, inventeur de la philosophie, est de très loin supérieur à l'homme sauvage.

Personne ne sait ce qu'en pensaient les femmes de l'époque.

Se ressembler pour mieux se fidéliser ?

Il faut savoir que de manière générale et malgré quelques exceptions, quand, dans une espèce, les deux sexes se ressemblent au point d'être identiques ou presque, les couples sont monogames. Les perroquets par exemple sont à nos yeux impossibles à différencier et les vétérinaires en sont réduits à pratiquer une endoscopie ou bien un séquençage génétique pour savoir à qui ils ont affaire, mâle ou femelle. Les manchots, les gibbons, les colombes, les sternes, les inséparables, les tourterelles, les perruches sont peu ou prou dans le même cas de figure. Pour toutes ces espèces, oiseaux ou mammifères, le mariage, c'est pour la vie et c'est toute l'année ; l'adultère y est inconnu, un peu comme chez les Amish dont les

mâles ne ressemblent pourtant pas beaucoup aux femelles... mais voilà que je m'égare.

Parfois les deux genres se ressemblent beaucoup par la taille et l'allure générale. Du moins huit mois par an. Par exemple, chez les oiseaux, les couleurs des mâles éclatent au printemps, à moins que ce ne soit le chant. Souvent dans ce cas, les unions sont séquentielles ; les couples se (re)forment, chacun reprenant sa liberté une fois les oisillons sortis d'affaire. La monogamie est alors de règle mais l'adultère y fait des ravages. Chez les papes lazuli par exemple, près de 40 % des oisillons sont illégitimes ! Pour la plupart de ces oiseaux, le mariage est donc libre, en CDD, séquentiel ou en intérim, au choix, les couples se séparant une fois les petits élevés et se reformant au printemps suivant. On observe ce comportement de plus en plus fréquemment dans notre espèce où les couples se font, se défont, se refont, divorcent, revorcent... les unions sont dites libres... parfois et même de plus en plus souvent.

Les manchots dont les couples sont fidèles mais ne sont unis que pour la saison de la reproduction se ressemblent tellement qu'ils en arrivent à se tromper eux-mêmes. Il a été observé dans la nature des couples homosexuels mâles ou femelles qui se séparent et peut-être (?) se retrouvent. Les couples de mâles se mettent alors à couvrir des pierres de forme ovoïde. Comme ils ne peuvent pas se féconder, ils n'ont pas de descendance et parfois, à la saison suivante, s'unissent de manière plus conventionnelle. Or, il est arrivé dans certains zoos que des gardiens mettent des œufs fécondés à la place des pierres à des couples de mâles en train de couvrir ; après éclosion, ces derniers se sont occupés des bébés exactement comme des couples hétéros¹. Le plus étonnant est que, dans un zoo de New York, un couple de manchots à jugulaire mâles a couvé et élevé une petite femelle qui plus tard s'est mise en couple avec une autre femelle. Ce type de situation peut survenir dans notre espèce mais il n'est absolument pas prouvé qu'un enfant élevé par un couple de lesbiennes ou

de gays deviendra forcément homosexuel lui aussi. Le libre choix existe chez l'être humain... Existe-t-il aussi chez les manchots ? Une question à déstabiliser tous les philosophes de la création !

Féminicides²

Si l'on considère les mammifères carnivores, près de 16 % d'entre eux sont monogames, en particulier les plus petits : fennecs, chacals, blaireaux. Mis à part les orques dont l'étude est difficile tant leurs habitudes culturelles sont différentes d'un groupe à l'autre – un peu comme les chimpanzés –, 30 % des primates (dont le ouistiti pygmée ou l'avahi laineux, un presque lémurien), certains herbivores comme l'antilope dik-dik, un pourcentage indéterminé de rongeurs comme la gerbille ou le castor, 0 % des cétacés³, seraient annuellement monogames. Une des raisons principales de ce comportement serait avant tout la prévention de l'infanticide par les mâles. On sait en effet que pour une femelle de mammifère, la disparition de ses petits provoque un œstrus et, par conséquence directe, l'acceptation d'un nouvel accouplement. C'est la raison pour laquelle l'ours solitaire cherche à dévorer tous les oursons qui croisent sa route, même les siens. Idem pour les lions quand ils prennent le contrôle d'un harem, sauf qu'eux sont des bons pères avec leurs enfants légitimes. Le fait de constituer des couples stables est sans doute le meilleur moyen d'empêcher ce genre de massacres, le père légitime s'opposant au mâle de passage tant qu'il en est capable. La raison parfois invoquée pour la monogamie de partager le soin de l'élevage des petits semble anecdotique chez les mammifères, par rapport aux oiseaux qui eux doivent construire le nid, couvrir, élever la nichée, un travail considérable et pour lesquels répartir les tâches semble nettement plus important.

Le nombre incroyable de féminicides de la part d'hommes divorcés, séparés, donc rejetés, et dont les ex-épouses sont pourtant juridiquement libres de convoler avec qui elles veulent et qui néanmoins sont épiées, harcelées, battues et *in fine* assassinées – parfois avec leurs enfants – est éloquent à cet égard. Tout se passe comme si dans la tête de ces (sales) types éconduits, la femme était définitivement la pleine et entière propriété de l'homme et que « seule la mort pouvait les séparer » selon la formule consacrée de la cérémonie officielle du mariage, qu'il soit civil et/ou religieux. Et tout se passe aussi comme s'ils retournaient à une espèce d'état sauvage et exerçaient une sorte de droit de détruire l'ex-partenaire (et ses enfants) de manière à éviter qu'elle ne s'accouple à un autre mâle. Comme s'ils considéraient que seule leur irremplaçable semence était légitime.

Une autre raison de la monogamie pourrait être que, pour un mâle, surveiller et aussi protéger une seule femelle est plus facile, plus simple que tout un harem. Une étude de Dieter Lukas et Tim Clutton-Brock, de l'université de Cambridge (Royaume-Uni) apporte un autre éclairage pour le moins étonnant quand on pense à la douceur légendaire de nos tendres compagnes ! À partir de l'observation de 2 545 espèces de mammifères femelles sur 170 millions d'années (vous avez bien lu), ils ont démontré que certaines d'entre elles passent de la vie en femelles solitaires et polygames à la vie en couple ; la raison en serait que peut-être pour des raisons de territoire ou éventuellement de rivalité, elles seraient devenues trop hostiles les unes envers les autres. Par conséquent elles tenteraient de vivre aussi éloignées les unes des autres que possible jusqu'au moment où cela deviendrait infaisable pour les mâles de les « protéger » de la convoitise des autres mâles. Dès lors, la monogamie fidèle, de gré ou de force, deviendrait la seule option possible.

Est-il possible d'extrapoler ces hypothèses à l'espèce humaine ? Certains auteurs comme Meg Barker⁴, sexologue et professeure de psychologie au Royaume-Uni, pensent que non, en arguant du fait que notre

comportement varie énormément en fonction des cultures, aussi bien dans le temps que dans l'espace. Sans parler de la non-monogamie cachée (adultère), des couples dits libres et des familles recomposées, ni des couples homosexuels. Pour ma part je pense que c'est justement cette grande variabilité de notre comportement qui permet d'extrapoler les recherches animales ; en effet, selon les circonstances, nomadisme, sédentarité, ruralité, citadinité, surpopulation ou sous-population, abondance ou disette, nous sommes capables d'adapter nos comportements, polygames ou monogames pour la vie ou en CDD ou en adultérin. Exactement comme les autres espèces, sauf que nous sommes la seule à être capable d'adopter quasiment tous les types possibles d'organisation.

D'autres animaux, par exemple l'ensemble des félins (sauf les lions), sont peu différenciés selon le sexe. Les tigres, les guépards, les léopards, les ocelots, les chats sauvages, les lynx, les servals, les caracals, les panthères, les jaguars, les pumas, les onces... tous sont solitaires et ne se retrouvent que pour s'accoupler ; leurs rencontres sont en général fugaces et pas très tendres si je peux me permettre cet euphémisme. La notion de couple n'existe pas. Les pères ne se préoccupent pas de leurs petits, sauf parfois pour les dévorer si par malheur ils croisent leur chemin quelques mois plus tard. Chez les félins donc, la fidélité n'est pas de mise ! Seuls parmi eux, les lions avec leur imposante crinière et leur taille très supérieure sont faciles à distinguer des lionnes et comme par hasard, vivent en famille après avoir constitué un harem sur lequel ils règnent jalousement. Ce sont de bons pères, très tolérants avec leurs propres enfants. Nettement moins avec ceux de leurs prédécesseurs. Chez le roi des animaux, la fidélité est féroce imposée aux lionnes du harem, lesquelles n'ont pas intérêt à flirter avec un mâle de passage.

Enfin, il arrive qu'au premier coup d'œil les deux sexes soient immédiatement identifiables : le cerf et sa majestueuse ramure, le babouin,

sa crinière et sa corpulence, le bélier et ses cornes, le gorille et son dos argenté, le dindon et sa roue, le coq et sa crête, le paon et sa somptueuse queue ocellée et... l'homme et sa... bite... oups ! barbe. Autant de caractéristiques qui permettent aux femelles une identification au premier coup d'œil... et elles ne s'en privent pas, les bougresses, comme en témoigne une étude ancienne déjà citée à propos de la direction du regard des femmes filmées à leur insu sur la plage⁵.

Dans ce cas, les familles sont généralement polygames.

Le système est alors celui du harem avec un sultan aussi vindicatif que jaloux.

Et nous, humains, alors ?

Sélectionnez une femme et un homme, déshabillez-les entièrement et contemplez-les à bonne distance. Que constatez-vous ?

- Chez la femme, une poitrine rebondie, des hanches galbées, un système pileux peu développé sauf du côté du pubis et sur la tête ;
- Chez l'homme, une taille plus élevée, une masse musculaire plus importante, des hanches étroites, des épaules larges, une barbe, une pomme d'Adam et surtout, quelque chose qui pend – ou pas – entre ses jambes et qui fait sa fierté, allez savoir pourquoi.

Dans notre espèce, en un mot comme en cent, aucune ambiguïté possible, les mâles sont physiquement très différents des femelles. Immédiatement identifiables, même si depuis quelques décennies, la mode unisexe tend à ajouter un peu de confusion.

Sur le plan esthétique – du point de vue des critères humains, bien sûr – les mâles animaux polygames sont beaucoup plus beaux, plus colorés, plus

gros, plus impressionnants. Majestueux en un mot ! Le faisan doré, l'élan, le lion, le gorille, le paon, le dindon, le coq, le cerf et tant d'autres paradisiens illustrent somptueusement mon propos. Quitte à prendre tous les risques car il n'est pas facile de s'enfuir quand on possède une très longue queue. Cette différence morphologique est due au fait que les mâles doivent, par leur apparence colorée, leurs appendices objectivement inutiles et leur téméraire combativité, séduire les femelles, lesquelles sont irrésistiblement attirées par la plus belle roue, les plus belles couleurs, la plus forte combativité et participent à sélectionner les plus visibles et en fin de compte les plus vulnérables. Du moins en ce qui concerne les proies, ce qui ne pose pas problème puisqu'en théorie, « un seul coup » suffit et qu'une fois leur travail accompli, lesdits mâles peuvent bien disparaître, style mante religieuse, abeille ou araignée.

À l'opposé, lesdites femelles qui sont chargées d'élever et surtout de protéger leurs petits se doivent d'être le plus discrètes possible, invisibles, se fondre dans l'environnement en quelque sorte. Elles sont donc pour l'immense majorité plus ternes et plus petites.

Moches ? Je ne le dirai jamais, la tête sur le billot ! Et puis d'abord, ce serait une vision anthropomorphique... dont je suis loin... puisque je suis supposé scientifique !

Et nous, alors (bis) ?

Impossible de donner une supériorité esthétique à l'un ou l'autre genre. Sauf que pour ma part, en tant que garçon hétéro, j'ai tendance – bizarrement comme mon fils, hétéro lui aussi – à trouver les filles beaucoup plus gracieuses, beaucoup plus jolies, beaucoup plus attirantes en un mot... que les mecs... alors que ma femme et mes filles ne semblent en rien partager cette opinion ! De surcroît, de manière à brouiller encore plus

les cartes, la mode, du moins depuis le début du XIX^e siècle (Premier Empire), fait que les femmes sont en général vêtues de manière plus colorée, plus voyante, plus séduisante en un mot, sans parler de la cosmétique, du maquillage, brushing et autres teintures de cheveux, alors que les hommes ont adopté une sorte d'uniforme sombre, costume noir, bleu foncé ou gris, avec un seul attribut coloré central et pendouillant... la cravate. Du moins pendant les périodes de parade officielle (cérémonies, réceptions, mariages, enterrements...) car au quotidien, depuis quelques décennies, les deux genres tendent à adopter les mêmes couleurs, même si elles sont généralement un peu plus voyantes chez la majorité des femmes et filles.

L'être humain est décidément une drôle d'espèce qui s'évertue sans cesse à se démarquer en prenant le contre-pied de ses frères prétendument inférieurs ! Du moins l'être humain sédentarisé car souvent, parmi les ethnies non citadines des rares peuples cueilleurs-chasseurs survivants, les hommes comme les Papous, les Amazoniens, les Pygmées, les anciens Amérindiens, pour n'en citer que quelques-uns, restent beaucoup plus colorés, emplumés, tatoués, peints que les femmes, même s'il existe des exceptions.

Et puisque nous en sommes à parler de la mode vestimentaire, il serait temps de se demander quelle est sa fonction essentielle selon le genre.

- En ce qui concerne les hommes, quelles que soient la région, la culture ou l'époque, les vêtements se doivent de laisser leur propriétaire libre de ses mouvements. Pantalons, braies, pagne, jupe courte (kilt), tous ces accoutrements permettent au chasseur, au guerrier, au chevalier, au samouraï, de chasser, courir, sauter, enfourcher un cheval (ou une femme !), galoper, combattre... courtiser ! Selon les canons universels de la mode, l'homme se doit d'être le plus mobile possible.

- Pour les femmes, c'est exactement l'inverse ! Il suffit de regarder les crinolines, les jilbabs, les traînes royales, les kimonos aussi longs qu'*entravés* [sic], les amples robes médiévales, les tournures, les vertugadins... sans oublier l'interdiction faite aux femmes de porter le pantalon dans la rue, selon la loi abrogée seulement en 2013 (vous avez bien lu) et qui a entre autres coûté la vie à Jeanne d'Arc ; et aussi les talons aiguilles, les socques des geishas obligées de marcher à très petits pas, les invraisemblables chaussures des défilés de mannequins, causes de tant de chutes, etc. J'allais oublier la si symbolique et parfois interminable traîne des robes de mariées, des fois que l'envie leur prendrait de déguerpir au moment fatal de dire oui ! Les championnes du genre étaient sans conteste les Chinoises dont les filles de la bonne société, depuis leur plus tendre enfance, avaient des pieds réduits obtenus en leur repliant progressivement quatre des orteils sur la voûte plantaire, ce qui rendait la marche extrêmement douloureuse.

Il est clair que de manière universelle, en dehors des ethnies de cueilleurs-chasseurs-éleveurs, la mode féminine de l'humain sédentarisé a pour but principal de les empêcher de courir, de cavalier même, dans tous les sens de ces deux termes ! Le langage, décidément, a un pouvoir extraordinairement symbolique.

Comme quoi le diable (de la fidélité imposée) se cache dans les détails... même si du simple point de vue du budget des ménages, ce ne sont pas vraiment des détails !

Quelle conclusion tirer alors de cette brève balade au pays du genre et de la famille ? La réponse est simple et compliquée à la fois : avec notre dimorphisme sexuel, nous sommes construits sur le plan à la fois anatomique et physiologique comme une espèce polygame et pourtant, sur le plan culturel, donc comportemental, à part quelques rares exceptions, nous sommes des monogames.

Et que l'on ne vienne pas me rétorquer : « Et les musulmans, alors ? » ; « Et les Chinois ? » ; « Et certaines ethnies africaines ? ». En réalité, de tout temps, la polygamie a été et reste réservée aux élites, sultans, rois, princes, rarement riches bourgeois. En Arabie saoudite, championne de la *charia*, 70 % des hommes ont une seule femme, 16 % deux, 6 % trois et 2 % quatre. Néanmoins, les données démographiques sont complexes car 80 % des travailleurs résidant dans ce pays sont étrangers et faussent les chiffres... Avoir plusieurs femmes, comme éventuellement être incestueux, sont des pratiques en réalité transgressives réservées au prince de manière à bien le démarquer du commun des mortels. Par extension, le privilège peut s'étendre à l'élite, aux riches et à la noblesse. Le Coran a bien codifié cette pratique en limitant le nombre d'épouses à quatre, à la stricte condition d'avoir les moyens de les entretenir ! Et croyez-moi, j'ai non seulement beaucoup d'amis mais j'ai aussi soigné beaucoup de patients de cette religion ou culture et je n'en ai encore jamais rencontré un seul qui soit polygame, je veux dire officiellement ! Ni en France, ni au Maghreb, ni même dans les pays du Golfe que j'ai pas mal fréquentés aussi et où j'ai un peu travaillé. Contrairement au cliché, la monogamie est quasiment de règle chez les musulmans. Idem chez les Africains. Quant aux Chinois, historiquement, seuls l'empereur et les gens de sa cour plus certains mandarins pouvaient être polygames.

De plus, nous sommes à ma connaissance la seule espèce vivante – avec les bonobos mais pour d'autres raisons – à être capable d'adopter tous les types de comportement de la sexualité : monogames fidèles ou non, polygames fidèles ou non, solitaires permanents ou non, monogames en CDI, en CDD ou en séquentiel, tueurs d'enfants, tueuses de mâles façon araignée ou mante, tueurs de femelles façon féminicides (inconnu ou presque dans le règne animal, quoique cela arrive parfois chez les lionnes et chez les ourses quand elles cherchent à défendre leurs petits ; encore un

« propre » de l'homme si l'on peut dire), jaloux ou pas. Pendant les périodes de fécondité, ou pas ! Tous, vous dis-je !

C'est un Prévert qu'il faudrait pour un tel inventaire !

La question se pose donc : à quoi peut bien servir la fidélité chez l'animal comme chez l'humain, quelle est sa place, face à une telle complexité ?

Tranche de vie

LE MARIAGE DES CULTURES

Sylvette est blonde et jolie. Elle est chercheuse en économie et a épousé Arthur, un... professeur d'économie, un homme particulièrement séduisant d'origine africaine et « musulman modéré ». Il se rend d'ailleurs régulièrement chez ses parents pour des séjours de plusieurs semaines. De manière surprenante pour leur entourage, il y va toujours seul ; d'ailleurs, Sylvette ne connaît personne de la famille de son mari. Les deux tourtereaux ont successivement deux enfants, un garçon et une fille, c'est le choix du roi ! Bref, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes jusqu'au jour où Arthur reçoit une proposition mirobolante de la part du gouvernement de son pays d'origine. Toute la petite famille s'envole pour de nouvelles aventures. Sylvette tombe de haut quand elle découvre que son mari entretient un véritable harem, trois femmes officielles et sept enfants. Elle se retrouve donc dans un gynécée où elle n'occupe même pas la première place.

Elle s'effondre, à la grande surprise de la famille africaine qui ne comprend pas où est le problème puisque Arthur a fait les choses dans les règles en épousant officiellement chacune de ses femmes.

Dès qu'elle le peut, Sylvette s'enfuit. Elle retourne chez ses parents mais sans ses enfants, Arthur s'étant opposé à leur départ et les lois de son pays lui donnant raison.

Sylvette sombre dans une dépression profonde dont rien ni personne ne peut la tirer.

Un triste jour, elle saute par la fenêtre et comme elle habitait au sixième étage...

Commentaire : Les chiffres sont malheureusement accablants et montrent que les unions entre personnes de cultures très différentes se terminent souvent mal, heureusement pas de manière aussi tragique mais par des divorces et des batailles juridiques internationales et interminables pour la garde des enfants. Un des facteurs de rupture est la position officielle des religions. Le christianisme ne s'oppose pas au mariage d'un ou une chrétien(ne) avec quelqu'un appartenant à une religion différente alors qu'en principe certaines sourates du Coran l'interdisent : « N'épousez pas les femmes idolâtres tant qu'elles n'auront pas cru⁶. » Le judaïsme orthodoxe l'interdit formellement. Le bouddhisme s'en fiche ! Il est très fréquent que les familles exigent un mariage dans la religion de ses membres, ce qui en général ne pose pas de problème. En revanche, elles vont parfois jusqu'à exiger la conversion du ou de la mécréant(e) et l'éducation des

enfants dans la « bonne » religion. Il est des régions du monde où la fidélité qui prime toutes les autres est celle à sa foi... mot qui dérive de *fides*, comme par hasard.

OceanofPDF.com

(In)Fidélités animales

Pour la grande majorité des espèces animales vertébrées, dont la nôtre, il existe pour le mâle un impératif principal : tout faire pour être en mesure de prétendre et proclamer que ses petits sont biologiquement de lui. Le pauvre a suffisamment bataillé, jouté, éliminé ses rivaux pour espérer récolter les fruits de sa bravoure et jouir d'une descendance porteuse de ses glorieux gènes. C'est sa manière à lui de sacrifier à Darwin et à sa fameuse sélection naturelle pour laquelle il a tant sué, tant paradé et qui contribuera au maintien, voire à l'amélioration de sa lignée. Il découle de cette exigence de légitimité une infinité de stratégies parmi lesquelles la structure du groupe familial est au premier plan. Dès lors, chaque mâle de chaque espèce vivante pluricellulaire se pose un certain nombre de questions :

- La rencontre avec la (les) partenaire(s) doit-elle être fugace ou durable ?
- Doit-il contribuer à la protection, voire à l'élevage de ses petits ?
- Doit-il constituer un harem ou à l'inverse n'avoir qu'une seule compagne ?
- Doit-il économiser sa semence ou au contraire « semer à tout vent » tel le pissenlit de Larousse ?
- Se montrer jaloux ou au contraire tolérant ?

D'emblée, il apparaît clairement en lisant ces lignes que les attitudes machistes, voire sexistes, voire hyper-violentes, sont loin d'être l'apanage du mâle humain et qu'elles comptent probablement parmi les caractéristiques les plus répandues du règne animal. Peut-on dès lors considérer que l'antimachisme est le propre de l'homme moderne et de notre civilisation que l'on aimerait pouvoir dire avancée ? Ou plutôt de la femme moderne... même s'il existe des modèles de féminisme matriarchique chez nos amies les bêtes. Il n'est que de penser aux éléphantes, aux hyènes, aux bonobos.

La monogamie en chiffres

90 % des oiseaux vivent en couples durables quoique le plus souvent intermittents. En fait, ils ne cohabitent que pendant la saison de la reproduction.

75 % d'entre eux ne sont pas fidèles.

Quels sont les animaux réellement monogames permanents et fidèles ? Les manchots, les corvidés, les cygnes, les psittacidés (perroquets, inséparables, perruches, etc.), la plupart des canidés, lycaons, loups, chacals, les colombidés (pigeons, tourterelles et autres colombes), les gibbons, les castors (quoique !), certaines grenouilles (*Ranitomeya imitator*), les hippocampes, les dik-diks (petites antilopes d'Afrique dont les couples sont très fusionnels), les grues, les oies sauvages, les albatros, sternes, fous de Bassan, macareux et autres oiseaux de mer, les aigles pêcheurs (pygargues), les pélicans d'Amérique (puritaine).

La conclusion est que, contrairement aux oiseaux, les mammifères monogames sont des exceptions. Quant aux poissons, seuls les hippocampes et les cichlidés tirent leur épingle du jeu de l'amour fidèle.

Pour sa part, la femelle doit aussi résoudre un certain nombre de dilemmes :

- Doit-elle se montrer fidèle afin de privilégier les « bons gènes », par hypothèse ceux du vainqueur, le meilleur de la bande, ou au contraire être volage et favoriser le brassage génétique ?

- Doit-elle se contenter d'un seul partenaire dans sa vie comme la reine des abeilles ou au contraire les multiplier comme la mouche drosophile ?

- Doit-elle être en couple, appartenir à un harem, se cantonner à une prudente et discrète solitude entièrement consacrée à sa portée ?

- Doit-elle occire et dévorer ses partenaires comme les araignées, les mantes, les amazones, histoire de glaner quelques protéines supplémentaires ?

- Doit-elle se les annexer à vie en les atrophiant à la manière des lamproies ou de certaines araignées ?

L'élégance de l'araignée et de la mante

De manière à échapper à la férocité de leur redoutable partenaire, certains mâles (*Paratrechalea ornata*) recourent à la galanterie en leur offrant en cadeau de noce une proie, mouche, moustique, fourmi... qu'avec délicatesse ils prennent soin d'envelopper en utilisant la soie qui sert normalement à confectionner leur toile. L'opération d'ouverture du cadeau par la maritorne prend suffisamment de temps pour que le petit mari ait le temps de faire son affaire (une minute tout au plus car il y a vraiment urgence). Je suis conscient que certaines ne trouveront pas le procédé vraiment élégant. En réalité, elles auront raison car certains mâles poussent la muflerie jusqu'à envelopper et présenter des cadeaux minables, débris de repas, fragments de pattes. Imaginez la tête de la belle quand elle découvre que non seulement elle a été violée par surprise mais qu'en outre le déballage du cadeau est plus que décevant. En réalité, exactement comme chez nous, les dames araignées sont plus malignes que les messieurs. Ce n'est pas le contenu du paquet qui leur permet d'évaluer la performance du mâle mais la qualité, la solidité, la longueur du fil de soie qui constitue le meilleur indice de bons gènes. Car un mâle faiblard produit moins de soie et de moins bonne qualité. En conséquence, finalement, l'heureux élu capable de confectionner le plus bel emballage aura droit à une étreinte nettement plus longue.

Comme quoi, chez ces – il faut bien le dire – assez peu sympathiques insectes, l'emballage vaut mieux que le cadeau !

Quant aux mantes dont les femelles ont su se forger une réputation bien établie, les chercheurs ont découvert que, parfois, la rumeur n'est pas fondée ! L'histoire se passe en Nouvelle-Zélande. Les entomologistes ont observé et filmé

104 mantes springboks (52 mâles et 52 femelles) élevées en laboratoire, sachant que dans la nature, dans 62 % des cas, les femelles dévorent les mâles avant l'accouplement, ceux-ci représentant apparemment un succulent complément alimentaire, comportement qui risquerait de faire disparaître lesdits mâles, entraînant de fait une disparition de l'espèce. Ils se sont heureusement aperçus que dans 60 % des mises en présence, le mâle passe le premier à l'attaque, parvient à maîtriser la femelle, la ligote avec ses longues pattes et... la féconde.

Ouf ! L'avenir de l'espèce masculine est sauf... contrairement à la morale !

Puisque comme nous les autres bestioles, ou plutôt les mâles des autres bestioles, dans la plupart des cas, veulent absolument que leurs petits soient bien d'eux, il peut être intéressant d'observer les stratégies qu'elles déploient dans ce but. Quitte à me répéter, souvenons-nous que la jalousie n'existe pas chez les femelles dans tout le règne animal... sauf peut-être chez les hyènes dont la société matriarchique est fondée sur une extrême violence, contrairement aux éléphantines, matriarchies fondées sur la sagesse et l'expérience.

Quelles sont dès lors les stratégies que les mâles déploient pour s'assurer d'obtenir à la fois l'exclusivité de leurs partenaires et la légitimité de leur descendance ? Certains exemples sont particulièrement instructifs ; de là à penser qu'ils ont inspiré nos ancêtres, il n'y a qu'un pas que je n'hésite pas à franchir !

– La libellule

Ces insectes qui hantent nos cours d'eau figurent parmi les plus gracieux qui soient et leurs acrobaties aériennes au-dessus des mares émerveillent l'observateur. Et pourtant, ce sont de redoutables prédateurs et

des jaloux incroyables. Comme tous leurs collègues mâles, ils veulent optimiser les chances de succès de leur sperme, histoire de multiplier leur propre lignée ; or, certaines femelles libellules sont tout sauf fidèles et copulent allègrement avec tout mâle qui jette son dévolu sur elles. Pour éviter d'être trompés une fois accomplie la copulation, certains mâles suivent sans relâche la femelle jusqu'à ce qu'elle ait pondu et chassent violemment tout autre mâle jugé trop entreprenant. Un comportement typique de mari jaloux et possessif. *L'homme sait faire.*

D'autres espèces optent pour une stratégie peut-être encore moins raffinée : les mâles ont un pénis doté d'une palette en forme de petite cuillère qui leur permet de racler, récolter et éliminer le sperme de leurs prédécesseurs. Contrairement donc à la drosophile pour qui c'est le premier qui gagne, chez la libellule, c'est le dernier arrivé qui remporte la palme de la reproduction. Certains auteurs pensent que le gland hypertrophié qui orne l'extrémité du pénis humain pourrait avoir la même fonction par balayage et par aspiration mais cela reste encore matière à débat. *L'homme sait faire ; à noter que certains gurus hindous pratiquent le pompage post-coïtal mais cela concerne leur propre sperme et n'a donc aucun sens du point de vue darwinien.*

– **Quant au tribolium de la farine**, il a un pénis poilu et doté d'un sillon destiné à évacuer le sperme des concurrents avec pourtant un effet inattendu car ce dispositif est un peu trop efficace puisque le sperme adhère tellement au pénis que le mâle va transporter celui des autres mâles jusqu'à d'autres femelles et ainsi endosser des paternités par procuration... comme une vulgaire punaise de lit (voir [ici](#)), il risque alors lui aussi de s'autococufier. *L'homme sait faire... j'y reviendrai plus loin à propos des CECOS ([ici](#)).*

Tous ces gracieux insectes partagent ce type de stratégie du « dernier arrivé, premier servi » avec certains requins qui pour leur part pratiquent la douche vaginale à l'eau de mer de leur partenaire grâce à une sorte de réservoir tellement important que sa longueur peut atteindre un tiers de son corps chez les *Mustelus canis*. À cet effet, ledit réservoir est relié aux deux pénis dont les requins mâles sont pourvus, les femelles ayant deux utérus. Efficace et hygiénique à la fois. Plus hygiénique en tout cas que chez les grillons qui eux aussi douchent le vagin de leur partenaire mais avec leur propre sperme qui repousse celui des autres concurrents. Enfin, la palme revient à certaines sauterelles (*Metaplastes ornatus*) : le mâle retourne les organes reproducteurs de la femelle comme un gant et c'est cette dernière qui va évacuer la semence de ses précédents partenaires en la léchant et en la dévorant. Un vrai travail d'équipe ! *L'homme sait faire en utilisant aussi le lavage vaginal, les crèmes spermicides.*

– **Le nautilé argonaute** est une sorte de poulpe doté d'une coquille. C'est sans doute cet octopode qui a le mieux résolu la question de la fidélité vue du côté des mâles puisque lorsque le besoin s'en fait sentir, son pénis se détache et se met à nager jusqu'à rencontrer la cavité féminine tant convoitée. Ce système est tellement inattendu que lorsque les zoologues ont pour la première fois observé cet organisme, ils ont pensé que c'était un ver parasite. Ce n'est que plus tard qu'ils ont compris que c'était un « pénis zombie ».

Certains calmars usent d'une stratégie assez comparable, la capsule de sperme étant capable d'adhérer au corps de la femelle et de l'inciser pour libérer la précieuse semence. Le problème est que les spermatophores ne sont pas très sélectifs et qu'ils peuvent se coller à d'autres muqueuses, dont les nôtres. Sans aller jusqu'à titrer comme le journal *Sud-Ouest* avide de sensationnalisme : « Une femme mise enceinte par un calmar », il peut arriver qu'après avoir dégusté un calmar mâle insuffisamment cuit, certains

convives ressentent de violentes douleurs dentaires dues à l'incision des gencives par les spermatophores. Ce phénomène est si connu au Japon que les cuisiniers prennent soin de retirer les gonades mâles des octopodes avant de les servir. *L'homme ne sait pas faire, ne disposant pas (encore) de pénis zombie, sauf à considérer que les éprouvettes des CECOS [Centre d'étude et de conservation des œufs et du sperme humains] constituent des sortes de pénis mobiles capables de féconder à distance puisque c'est parfois le mari qui introduit le sperme d'un autre ; rappelons que pendant longtemps les couples de gays ne pouvaient que prélever artisanalement leur propre sperme pour l'administrer à des mères porteuses.*

– Le junco à œil noir

Pour la plus grande gloire des sciences de la famille et des différents courants féministes réunis, une espèce d'oiseaux habituellement monogames, le junco à œil noir, a été spécifiquement repérée car une de ses caractéristiques est le partage à peu près égalitaire des tâches parentales. Nidification, couvaison, nourrissage des petits sont accomplis par les deux parents. Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes ailés.

Décidément sans vergogne, les chercheurs ont implanté la moitié des mâles juncos avec un dispositif injectant de la testostérone, alors que l'autre moitié portait le même dispositif, lequel n'injectait que du placebo.

Dès qu'ils ont été injectés, les mâles réellement testostéronés (mâles T) ont commencé à chanter plus haut et plus fréquemment, à élargir leur périmètre de drague et surtout, à courtiser plus de femelles que les malheureux mâles sous placebo. Tout cela évidemment aux dépens des tâches parentales, leur femelle légitime devant se taper tout le travail domestique ! Les chercheurs américano-puritains s'attendaient à ce que les petits laissés aux soins d'un seul parent voient s'effondrer leurs chances de survie car c'eût été moral. Eh bien que nenni ! L'histoire est tout à fait scandaleuse puisque les bébés juncos dont le père est coureur (un

comble pour un oiseau) se portent aussi bien que ceux dont le père fidèle partage avec leur mère la lourde tâche de leur élevage.

Virils et entreprenants, les supermâles juncos T ont plus de chances d'engendrer des progénitures additionnelles avec leurs voisines mariées. Il semblerait que l'augmentation de nombre des oisillons surnuméraires soit exactement et symétriquement contrebalancé par une « baisse de forme » chez les maris légitimes trompés (sous placebo) et que ceux-ci qui ont normalement participé à l'élevage de leur progéniture en sus se portent moins bien.

Non seulement les malheureux sont cocus, mais en plus ça les rend malades ! Je laisse au lecteur le loisir de décider si des analogies avec notre espèce peuvent ou doivent être imaginées. *L'homme sait très bien faire. Il faudrait une étude pour étudier la santé des maris cocufiés par les Louis XIV (aux dernières nouvelles, le Montespan ([ici](#)) n'allait pas très bien), les JFK, DSK et autres Chirac, ainsi que celle de leurs descendants.*

– **Les femelles de la mante religieuse comme de certaines araignées** ont une méthode radicale pour s'assurer de l'exclusivité de leur partenaire puisqu'elles le dévorent pendant ou juste à la fin du coït. En tant que partenaire masculin je m'abstiendrai de tout commentaire de peur de manquer d'objectivité scientifique. *L'homme ou plutôt la femme sait faire. Rarement heureusement. Je n'ai pas trouvé beaucoup de faits divers où une dame consommait son mari après l'avoir zigouillé.*

– **Le lion comme l'homme** émet un nombre impressionnant de spermatozoïdes incompetents (30 à 50 % pour le premier, 40 % pour nous). Paresseux, lents, avec des flagelles tronqués, bref, ils ne risquent pas d'arriver les premiers au but : l'ovule tant convoité. Quelle pourrait être la fonction de cette particularité ? Certains chercheurs pensent que ces

spermatozoïdes handicapés forment une sorte d'arrière-garde, véritable bouchon qui barre le passage au cas où la lionne – ou la femme – aurait la malencontreuse idée d'accepter l'hommage d'un concurrent ultérieur. *Donc, l'homme sait faire.*

– Mieux (ou pire ?) encore, **le bourdon**, après avoir copulé, applique un bouchon sur les organes sexuels de la femelle et comme ledit bouchon contient une substance (l'acide linoléique) qui lui interdit d'être fécondée pendant la semaine qui suit, son assurance anti-tromperie est complète¹. Certains vers vont même jusqu'à avoir des glandes à ciment très volumineuses et maçonnent les organes féminins de leur partenaire après copulation. *L'homme sait faire grâce à la ceinture de chasteté.*

– Parfois même, c'est le mâle lui-même qui se transforme en bouchon en restant en place le plus longtemps possible, style **grenouille**. C'est ainsi que le **phasme**, un insecte en forme de brindille, est capable de rester collé jusqu'à 79 jours. Qui dit mieux ? *L'homme en tant que mari pot de colle sait faire.*

Le plus étonnant est l'arme chimique : chez certains insectes, le mâle place un anti-aphrodisiaque sur la femelle après l'accouplement, de manière à la rendre non attractive. *Je ne sais pas si l'homme sait faire. Je cherche !*

Toutes ces méthodes, aussi bien chez les bourdons que chez les gentilshommes, manquent singulièrement d'élégance car elles sont systématiquement imposées aux femelles. Comme quoi, il arrive que les hommes soient finalement un peu moins machos que les animaux... quoique...

Tranche de vie

ET ILS FURENT HEUREUX ET EURENT BEAUCOUP D'ENFANTS

Édouard, 29 ans, m'a été adressé par son médecin traitant pour des « crises d'angoisse ». Depuis trois mois en effet, il enchaîne ce qu'il appelle des « malaises ». Sensation d'oppression thoracique, sueurs froides, vertiges et certitude d'être en train de devenir fou, voire de mourir ; l'ensemble de ses symptômes permet de poser le diagnostic de trouble panique. Sauf qu'Édouard m'explique que tout allait bien, qu'il était sur le point de se marier avec une fille « extraordinaire » dont il était amoureux fou jusqu'à ce qu'il s'aperçoive qu'elle mène une double vie. En effet, deux fois par semaine, Violaine disparaît des écrans radars pendant tout l'après-midi. Quand il lui demande ce qu'elle fait, elle répond de manière évasive, parfois même elle lui ment et invente des sorties avec des copines dont il a la preuve qu'elles n'ont jamais eu lieu. Il a fini par se convaincre qu'elle le trompe. Il la suit maladroitement, se fait repérer et les scènes de ménage s'enchaînent. Une fois, elle l'a surpris en train de fouiller dans son téléphone et elle a failli rompre. Le conte de fées est devenu un film d'horreur.

Normalement, le trouble panique repose sur des crises d'angoisse non liées à un déclencheur et, dans ce cas, seul un médicament ISRS² est efficace. Or c'est systématiquement quand il songe aux après-midi de Violaine qu'Édouard démarre ses angoisses. Il y a donc un déclencheur.

Je lui propose de venir avec sa fiancée la fois suivante.

Violaine est en effet ravissante. Ravissante mais extrêmement timide. Après avoir demandé à Édouard s'il m'autorise à lui expliquer la nature de son problème, celle-ci se trouble, rougit et après un long silence explique. Elle souffre d'une véritable phobie sociale et la simple idée d'être au centre de tous les regards lors de la cérémonie nuptiale la plonge dans un océan d'angoisse. Elle a donc décidé de s'adresser à une psychologue spécialisée en thérapies cognitives et comportementales afin de pouvoir surmonter cette épreuve. Elle s'y rend en grand secret deux après-midi par semaine mais n'a pas osé en parler à son fiancé de peur qu'il la prenne pour une folle.

Et qu'il l'abandonne.

Je ne prescrirai rien à Édouard, juste un conseil de bon sens : apprenez à communiquer !

La semaine suivante, ils reprennent rendez-vous « pour apprendre à communiquer ». Je leur propose une thérapie de couple fondée sur des jeux de rôle.

Aujourd'hui, quinze ans ont passé depuis ce qu'ils ont appelé leur « querelle d'amoureux ».

Ils sont heureux et ont beaucoup d'enfants !

OceanofPDF.com

L'être humain est-il fidèle par nature ?

« Il y a dans la fidélité de la paresse,
De la peur, du calcul, du pacifisme,
De la fatigue et quelquefois
De la fidélité. »

Étienne Rey,
préface de *De l'amour* de Stendhal

Il n'est en définitive pas une seule ethnie sur notre belle planète qui n'ait eu à résoudre ce casse-tête : comment s'assurer d'avoir la meilleure descendance possible avec le meilleur partenaire imaginable ? Comme si tout l'avenir du monde en dépendait. De notre monde.

Dans tout le règne animal, tout au long de l'arbre de l'évolution, à partir de certains poissons tels l'épinoche ou l'hippocampe, de quelques reptiles comme le crocodile et surtout des oiseaux avec bien sûr quelques mammifères, sans omettre les humains, dès qu'au moins l'un des parents prend soin de sa progéniture, les mâles n'ont qu'une idée en tête, pour ne pas dire une obsession : tout faire, au besoin par la violence, pour que leurs petits soient bien d'eux. Que ce sont bien leurs précieux gènes qui ont été transmis. Pour comprendre les origines de cette passion masculine, il faut

aller aux racines de la séduction et décortiquer soigneusement les objectifs de chacun des deux sexes. C'est en effet à partir de cette analyse que la notion de fidélité prendra tout son sens.

Séduire du point de vue des hommes

Intimement convaincus que leur semence est la meilleure que l'on puisse rêver, les mâles de notre espèce, comme de presque toutes les autres espèces sociales, du moins ceux qui ont eu le bonheur ou la chance d'avoir été sélectionnés parfois après un combat ou après une parade amoureuse, veulent – consciemment ou non – que leur partenaire soit susceptible de porter un, voire un maximum de petits jusqu'à leur terme, de les allaiter puis de les élever jusqu'à ce qu'ils soient capables de se débrouiller et à leur tour de transmettre l'excellence de leurs gènes. Une manière évidemment d'accéder à l'immortalité. Depuis la nuit des temps, ils recherchent par conséquent des femmes ayant une espérance de vie suffisante, ce qui signifie en bonne santé et forcément aussi jeunes que possible. Cela explique le nombre important de couples où monsieur a plusieurs années, voire décennies, de plus que madame. C'est peut-être aussi un début d'explication à l'incroyable, l'épouvantable, l'insoutenable fréquence de la pédophilie.

Les critères de la séduction féminine vis-à-vis des hommes semblent universels pour la plupart :

- **Des signes manifestes de grande jeunesse**, indices visibles qu'il leur reste probablement un grand nombre d'années à vivre de manière, on l'a vu, à être en mesure de porter, allaiter, élever le plus grand nombre possible de petits et donc d'optimiser les chances de transmettre les « précieux » gènes masculins : un front bombé¹, un petit nez retroussé, une bouche charnue et

rouge, de grands yeux écarquillés, un petit menton en arrière, bref c'est tout le portrait de Betty Boop ou de son pendant en chair et en os, Marilyn Monroe, peut-être la plus grande séductrice de tous les temps avec Cléopâtre, les deux ayant en commun d'avoir séduit l'homme le plus puissant de la planète – John Fitzgerald Kennedy pour la première, Jules César pour la seconde – et aussi de s'être finalement suicidées ; la voix enfantine haut perchée de Marilyn avec son célébrisime « pom pom pee doooooooooo », associée à ses minauderies bouleversantes pour beaucoup d'hommes et terriblement agaçantes pour encore plus de femmes, complète ce tableau de femme-enfant capable de faire fondre instantanément le cœur des étalons. Je ne peux rien affirmer concernant la plastique de la souveraine égyptienne, même si certains textes d'époque témoignent de son étonnant pouvoir de séduction, alors que son apparence physique n'était pas des plus flatteuses. La pharaonne n'était pas Liz Taylor ! Rappelons que chez les mammifères, comme chez les oiseaux, un petit nez ou museau ou bec, une tête arrondie, sont aussi des indices de très jeune âge. Rappelons aussi que la vue, même en photo, d'un bébé ou d'un chaton déclenche la sécrétion d'ocytocine, la très médiatique hormone de l'attachement.

On sait bien que « elle court, elle court, la maladie d'amour dans le cœur des enfants de 7 à 77 ans [...]. Elle surprend l'écolière sur le banc d'une classe par le charme innocent d'un professeur d'anglais [...] qui unit dans son lit les cheveux blonds [des très jeunes filles], les cheveux gris [des hommes bien mûrs²] ». Abraham, saint Joseph (quoique), Jean-Paul Belmondo, Picasso peuvent procréer très tard, personne ne s'en offusquera. À l'inverse, on se moque de Gloria Lasso et même de Demi Moore, Claire Chazal, Brigitte Macron quand elles draguent des petits jeunes, fussent-ils futurs présidents... Heureusement, là encore, les choses sont en train de changer à toute allure et les quolibets s'estompent, et finiront par cesser.

• **En Occident, une peau claire et sans pigmentation**, gage de non-infection par des parasites, élément clé à l'âge des cavernes – le succès

commercial des placebos de crèmes antitaches, non moins hydratantes que traitantes, en est la conséquence directe.

• **Des indices de fécondité** : il apparaît que le plus universel est le RTP (rapport taille/poitrine). Plus les hanches sont larges, plus la taille est resserrée et plus la femme est supposée capable d'être féconde. Que la mode soit aux rondeurs chez Rubens, Renoir, Picasso, Botero – déjà au XIV^e siècle, *Le Ménagier de Paris* encensait les « beaulx rains et grosses fesses » des chevaux... et des femmes –, ou qu'elle soit à la minceur comme en Égypte ancienne, au Moyen Âge parfois, à la Belle Époque chez Chiparus (chryséléphantines), dans les Années folles chez Joséphine Baker, l'important est le différentiel entre tour de taille et tour de hanches. En revanche, les femmes tubulaires comme Olive, la petite amie de Popeye, ne sont pas considérées comme attractives d'un point de vue masculin. Et ce même si les obèses Vénus préhistoriques, qu'elles soient callipyges ou stéatopyges, ne respectent guère cet indice de fécondité (pas de taille marquée), probablement parce que la physiologie des déesses n'est pas la même que chez les simples mortelles ou alors plus sérieusement parce que les hommes étaient interdits de concupiscence à l'égard des déesses mères (interdit de l'inceste ?).

En réalité, le caractère plantureux des femmes permet d'atteindre le même but de longévité : en effet, en cas de famine, seules les grosses survivent, n'avortent pas, ne voient pas leur lait se tarir. C'est pour cette raison qu'en Mauritanie par exemple, dès qu'une fille avait ses règles, elle était confinée dans une tente et systématiquement engraisée. Ce n'est que lorsqu'elle atteignait le quintal qu'elle devenait nubile, donc épousable. Il semblerait que certaines tribus reculées du désert soient toujours dans cette logique. Je me souviens d'un guide non politiquement correct, nous disant sans sourire : « Chez nous, les femmes sont comme chez vous les oies, nous les voulons grasses et blanches. »

Pour en revenir à notre RTH, considérant qu'il s'agit bien d'un impératif atavique, il devient facile de comprendre que depuis des siècles la mode s'évertue à magnifier le différentiel en resserrant encore plus la taille grâce à des instruments de torture (corset, gymnastique abdominale...) ou alors en augmentant le tour de hanche par le biais de tournures, faux culs, crinolines et autres vertugadins.

Il n'est que d'observer les hommes quand ils parlent entre eux d'une femme supposée attirante : ils utilisent volontiers un signe universel consistant à décrire une courbe sinueuse, en allant de haut en bas, avec les deux mains bien écartées au début de la courbe puis resserrées puis à nouveau écartées. Le code également parfois utilisé avec un humour, il faut le dire, des plus vulgaires et des plus sexistes, décrivant les « mensurations » des « belles filles » : « 85-38-85 », est tout aussi éloquent à cet égard. Le RTP revêt aussi une certaine importance mais apparaît cependant moins significatif que le RTH parmi les critères universels de fécondité.

• **Des indices de consentement** : chez la femme comme pour toutes les autres espèces animales à partir des poissons, lors d'une relation « normale », ce sont toujours les femelles qui « décident » en donnant un signal précis.

À ma connaissance, seuls les chimpanzés – décidément très/trop proches des humains puisqu'ils sont tout comme nous capables de monter des commandos afin de perpétrer des embuscades, des rapt et même des génocides –, les canards colverts et les punaises pratiquent le viol, c'est-à-dire la pénétration sans consentement. Autrement, le fait que le mâle soit nettement plus puissant que la femelle comme chez le lion ou le cerf ne change rien à l'affaire, il ne pourra rien entreprendre tant que sa partenaire ne sera pas d'accord, c'est-à-dire tant qu'elle ne sera pas en œstrus. C'est la principale raison pour laquelle les lions ou bien les ours tuent tous les petits quand ils prennent le contrôle d'un harem pour les premiers, d'une femelle

pour les seconds car la perte de ceux-ci déclenche instantanément ou presque l'ovulation, ce qui entraîne automatiquement le consentement. Dans la plupart des espèces, des indices visuels (gonflement de la vulve) et olfactifs (sécrétion d'hormones et de phéromones sexuelles) permettent aux mâles de savoir où en est la femelle de ce point de vue strictement physiologique.

Dans l'immense majorité des espèces et en particulier des insectes, les femelles quand elles sont prêtes émettent une odeur que les mâles peuvent percevoir souvent à des kilomètres de distance grâce à l'organe voméronasal ou organe de Jacobson. Chez les humains, selon Desmond Morris et Boris Cyrulnik, le diamètre pupillaire serait la clé que tous les hommes utilisent sans le savoir : si lors d'une rencontre la dame a ses pupilles qui s'élargissent (mydriase), tous les espoirs sont permis. En revanche, si les pupilles rétrécissent (myosis), c'est le râteau assuré. Messieurs, ne donnez jamais de rencard en plein soleil ! C'est pour cette raison très pragmatique que les belles Romaines de l'Antiquité ou de la Renaissance utilisaient des collyres à la belladone dont la caractéristique pharmacologique est de déclencher instantanément une mydriase par un mécanisme de type atropinique qui provoque aussi des tremblements fins et une tachycardie, donc tous les signes de l'émoi amoureux. Et comme par hasard, « belladone » vient de l'italien *bella donna*, qui signifie « belle dame ».

On prétend que le succès quasi universel du film *Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain* vient du fait que l'actrice était sous atropine, donc en mydriase complète (il suffit de regarder les affiches) et que ce simple petit détail l'aurait rendue irrésistible pour tous les mâles de la planète. Bizarrement, je n'ai rien trouvé à propos de la mydriase masculine... aucune recherche... les éthologues seraient-ils machos ? Ce phénomène constitue-t-il un signal de consentement de la part des messieurs vis-à-vis des dames ? J'ai donc refait l'expérience³ avec un grand nombre de femmes

en âge d'être dans la course à la reproduction. (Je sais, il y a plus romantique comme formulation mais qu'y puis-je, c'est de la science !) Le résultat est que les femmes y sont totalement insensibles. Mon interprétation est que dans l'inconscient (ou pas) des femmes, tout homme est forcément et en permanence consentant. Que la question même du consentement masculin ne se pose donc pas pour elles. Ils sont « toujours prêts », comme des bons petits scouts. Il semble aussi que si c'est la fille qui déclare sa flamme à un garçon, cela le perturbe dans un premier temps et s'il se refuse, la fille en question va en ressentir une profonde humiliation, non comparable à celle du garçon dans la situation inverse car le refus d'une femme fait partie de la règle du jeu. Nos mères et grand-mères adoraient à cet égard pratiquer le « quart d'heure américain » : un signal était donné et pendant quinze minutes c'étaient les demoiselles qui invitaient à danser les jeunes gens, situation impensable, jugée à l'époque du plus haut comique et qui ne manquait pas de troubler les timides jeunes filles et de désarçonner les entreprenants garçons quand ils étaient choisis... ou pas ! En un mot (de ma grand-mère), c'était le monde à l'envers.

Enfin, il s'avère que la plupart des juges nient la possibilité même de viol d'un homme par une femme, ce qui est logique d'un point de vue strictement juridique, car par définition, le viol, pour être qualifié, implique une pénétration du violé par la violeuse, ce qui est compliqué d'un point de vue strictement anatomique... même s'il existe des *sextoys*.

À cet égard, la question de la fécondabilité féminine est particulièrement ardue pour les hommes puisque d'une part la position verticale associée à la pilosité pubienne et aux vêtements masque le sexe des femmes à la vue et à l'odorat des hommes, et que d'autre part notre capacité à percevoir les phéromones semble extrêmement réduite, voire inexistante tant notre organe de Jacobson est atrophié, vestigial, tout autant que le seul gène qui y reste associé. Pourtant, deux écoles scientifiques s'affrontent, avec ceux qui pensent que nous ne sommes plus capables de

percevoir de manière sélective l'odeur de l'autre sexe et ceux qui considèrent que le choix du partenaire repose en grande partie sur son odeur génétiquement compatible ou non avec celle du père⁴. De plus, les cartes ont été encore plus brouillées pour les mâles de notre espèce avec l'invention des vêtements et de leur conséquence, la pudeur, puis des sous-vêtements et enfin des savons et autres subterfuges qui s'évertuent à supprimer toute odeur corporelle et à diffuser des fragrances qui brouillent encore plus le message. La confusion a été portée à son comble par certaines publicités où l'on voyait des hommes ordinaires ou des femmes quelconques utiliser un déodorant capable de supprimer toute odeur corporelle tout en les rendant irrésistiblement attractifs. Un des clips les plus amusants montrait un homme qui s'asseyait dans un cinéma et contre lequel une myriade de femmes venait instantanément s'agglutiner. Pour résumer le paradoxe, les odeurs corporelles (répugnantes) sont masquées par de suaves odeurs chimiques capables néanmoins d'attirer irrésistiblement l'autre sexe.

Nombreux par ailleurs sont les hommes qui se sont sentis frustrés, voire brimés par la généralisation du port des collants ainsi que par l'abandon des bas arachnéens et de la jarretière ! (Je vous parle d'un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître...)

Bref, pour nous les hommes, il n'existe plus aucun indice objectif d'ovulation perceptible chez les femmes et la seule parade que nous ayons trouvée est le fait que nous sommes un des seuls primates supérieurs avec les bonobos – et les chimpanzés en temps de guerre – à s'accoupler à n'importe quel moment du cycle et notamment en dehors des périodes de fécondabilité. Il est intéressant à cet égard de constater que la seule espèce de primates supérieurs où la fidélité n'existe pas, les bonobos, encore eux, est une société matriarcale, comme si l'adultère, mère de la jalousie, grand-mère de la violence, ne pouvait se développer que dans les cultures dominées par les mâles. Il est étonnant, et selon moi hautement significatif,

que les crimes dits passionnels (par exemple tuer sa femme et/ou son amant s'ils sont surpris en pleine action par le conjoint outragé) bénéficient de circonstances atténuantes, autrement dit de la mansuétude des jurys populaires, comme si après tout, « elles/ils l'ont bien cherché, ces salopes/salauds » ! Pourtant, objectivement, une vie est une vie et un meurtre est un meurtre.

Les bonobos, grands féministes devant l'Éternel, sont capables ponctuellement de toutes les combinaisons possibles, mais ne semblent guère enclins à la monogamie ou à la fidélité, deux concepts qui ne semblent avoir aucun sens pour eux. Apparemment, les mâles de cette espèce ne semblent pas se préoccuper de la légitimité de leur descendance et c'est en cela qu'ils sont exceptionnels, uniques même parmi les primates. Qu'en est-il des autres sociétés animales matriarcales ? Les mâles hyènes n'ont apparemment pas voix au chapitre tant ils sont bas dans la hiérarchie. Quant aux éléphants, comme les mâles adultes sont exclus de la harde, il semble que ce soit la matriarche qui sélectionne le grand mâle solitaire le plus à proximité et le plus performant. Là encore, il ne semble pas qu'on lui demande tellement son avis. En un mot comme en cent, dans le règne animal, la jalousie n'appartient qu'aux mâles des espèces patriarcales, soit polygames soit plus rarement monogames.

C'est donc l'être humain principalement qui en fonction de sa culture peut se comporter de manière mono- ou polygamique ou solitaire, fidèle ou non... mais toujours jalouse ou presque... et étonnamment aussi bien de la part des femelles que des mâles ! Encore un propre de l'homme ou plutôt de la femme.

Sans oublier que c'est un propre que nous partageons avec le renard (voir un peu plus bas).

Les phéromones existent-elles chez nous ?

Lorsqu'elles doivent être fécondées, les papillons femelles émettent des effluves que leurs partenaires ardemment souhaités perçoivent à des kilomètres de distance. Il s'agit de molécules produites par des glandes exocrines et qui déclenchent des réactions physiologiques ou comportementales entre individus de la même espèce. Par opposition à la glande endocrine et à l'instar de la thyroïde qui déverse son hormone à l'intérieur de l'organisme, une glande exocrine la déverse à l'extérieur : les glandes sudoripares par exemple répandent la sueur à l'extérieur de manière à faire profiter l'entourage de notre bonne odeur corporelle... à condition bien sûr de ne pas utiliser de déodorants ! Selon les espèces, les phéromones peuvent délivrer des messages à visée :

- sexuelle : la plupart des animaux émettent un signal chimique quand « c'est le bon moment ». Chez les papillons, la substance émise par la femelle indique qu'elle est fécondable et peut être perçue à plus de 10 kilomètres par les mâles ;

- de piste : les fourmis par exemple laissent des traces tout au long de leur cheminement, ce qui permet à leurs collègues de les suivre vers une source de nourriture ou au contraire vers la fourmilière. Certains poissons : la lamproie qui vit en pleine mer mais éclôt en rivière est guidée vers son cours d'eau d'origine grâce aux substances chimiques émises par leurs larves à plusieurs milliers de kilomètres de là !

- grégaire : elles servent à attirer les individus de la même espèce sans qu'aucune pulsion d'accouplement n'entre en ligne de compte. Elles concernent surtout les insectes qui peuvent ainsi former des amas impressionnants en cas de besoin ;

– d’alarme : certaines plantes comme l’acacia, lorsqu’elles sont broutées avec trop d’enthousiasme par les élans du Cap, émettent une molécule qui est diffusée dans l’air et préviennent leurs collègues, lesquels se mettent à devenir toxiques, histoire de décourager les herbivores de les exterminer ;

– de territoire : il vous suffit d’observer votre chien quand vous l’emmenez faire un tour dans la rue : il va copieusement asperger les réverbères, les arbres, histoire de bien délimiter les frontières de son « chez-lui ». Les chats, les tigres, les loups, les cerfs et la majorité des animaux dits territoriaux en marquent ainsi les frontières.

Quand il s’agit d’insectes, la réaction est tellement automatique qu’elle s’avère parfois absurde, comme copuler avec un morceau de coton imbibé de phéromones sexuelles. Celles-ci sont d’ailleurs utilisées comme pièges à moustiques et autres bestioles désagréables. En ce qui concerne les mammifères, les choses sont heureusement plus subtiles et quand un rat est excité, il dédaigne le tampon imbibé de l’odeur attractive. Existerait-il une forme de libre arbitre chez les rongeurs ?

La réalité des phéromones est débattue chez l’être humain. En effet, chez les mammifères et les reptiles, c’est l’organe de Jacobson ou voméronasal, situé à l’intérieur du nez, qui permet de capter ces odeurs inodores. Or, cet organe est presque complètement atrophié chez nous et les gènes qui lui correspondent ont tous disparu sauf un. Si le phénomène phéromonal existe dans notre espèce, il serait capable de déclencher faiblement des réactions émotionnelles, jamais comportementales... sauf peut-être chez le nouveau-né qui est attiré instinctivement par l’aréole du sein maternel (glande de Montgomery), pas par celle d’une autre femme, laquelle aréole maternelle, en sécrétant une substance spécifique, déclenche un réflexe automatique de succion. Il a été montré que si on enduit un

mamelon avec le liquide amniotique où a baigné le fœtus et l'autre avec une odeur étrangère, le nouveau-né ira invariablement vers le premier. Mais est-ce l'odeur ou la phéromone qui l'attire ? Enfin, certaines études en imagerie fonctionnelle montrent que si l'on propose une phéromone supposée sexuelle à des individus hommes ou femmes, homos ou hétéros, cela déclenche une réaction dans l'hypothalamus antérieur.

La question de la persistance de la perception des phéromones chez nous reste donc ouverte ; en revanche, les produits commercialisés par des sociétés peu regardantes sur le plan éthique n'ont jamais montré la moindre efficacité. J'avais il y a quelques années proposé de refaire une étude simple à un bon nombre de femmes de mon service en âge de procréer : j'avais pulvérisé des chaises (une sur deux) avec ce spray miraculeux et observé si comme la publicité le proclamait, les femmes s'asseyaient préférentiellement sur les chaises supposées plus attractives. L'étude a lamentablement foiré et les malheureuses cobayes inconscientes – ou pas – se sont assises n'importe où... sauf par terre !

La question de la compétence phéromonale de notre espèce n'est donc pas résolue, certains pensant que l'organe de Jacobson est atrophié et non fonctionnel, d'autres affirmant le contraire. Il est vrai que si les phéromones existent et ont vraiment le pouvoir qu'on leur prête, ce pourrait être une nouvelle humiliation pour l'homme : après Copernic, Darwin et Freud qui ont montré que nous ne sommes pas le centre de l'univers, que nous descendons du singe et que nous sommes les jouets de notre inconscient, voilà que par-dessus le marché, nous serions esclaves d'un sens que nous ne sommes même pas fichus de percevoir ! Les paupières, les aisselles, la poitrine, les aréoles, les petites lèvres, les régions anogénitales sont riches en glandes sébacées qui sécrèteraient ces fameuses phéromones. Celles qui sont situées dans les lèvres buccales interviendraient dans le baiser. Les aisselles masculines émettent des acides gras libres dont plusieurs, étrangement, sont identiques à ceux des sécrétions vaginales. On sait que,

chez l'animal, l'OVN (organe voméronasal) correspond à une zone précise du cerveau : le bulbe olfactif accessoire. La perception des phéromones dans le règne animal, du bombyx au lapin, joue un rôle essentiel dans la reproduction comme dans beaucoup d'autres comportements sociaux. Le problème, c'est qu'il n'a pas été possible de détecter cette structure chez l'homme, ce qui est ennuyeux si l'on considère que pourtant, les phéromones ont une action, au moins sur les règles puisqu'il a été noté dans les dortoirs des internats de filles que celles-ci se synchronisaient au bout de quelques cycles en ayant toutes leurs règles en même temps ; il faut bien situer ce phénomène quelque part au niveau de la commande centrale ! L'OVN et certaines terminaisons nerveuses de l'intérieur des narines présenteraient des connexions nerveuses directes avec l'hypothalamus, ce qui en ferait des organes sensoriels privilégiés dans la modulation de nos émotions et pulsions les plus primitives. C'est ainsi que la perte de l'odorat s'accompagne en règle générale d'une impuissance masculine ; selon moi, c'est en bonne partie pour cette raison que le Covid-19, connu pour provoquer de manière spécifique une anosmie, est également responsable de dysfonction érectile chez l'homme jeune comme en témoigne une étude italienne publiée en 2021 dans *Andrology*⁵.

Séduire du point de vue des femmes

Les femelles de notre espèce, comme de presque toutes les autres, veulent inconsciemment ou non trouver un partenaire susceptible de leur transmettre les bons gènes et, comme leurs collègues du règne animal, elles recherchent les indices qui vont lui faire supposer qu'il en est l'heureux propriétaire. Chez les lions, une plus grande férocité, une plus belle crinière qui lui sert de protection contre les coups de griffes ou les crocs de ses compétiteurs, chez les cerfs une plus grande combativité et une plus belle

ramure sont des atouts essentiels, chez les paons une roue plus spectaculaire. Autrement dit, pour les femelles, il existe deux ordres de critères :

- le critère physique : la puissance musculaire, la taille pour les mammifères, la coloration, le chant pour les oiseaux, la taille de certains appendices, queue, cornes... pour tout le monde ;
- le critère comportemental qui est de se montrer le mâle dominant, également chez tout le monde.

Du temps lointain où nous vivions nus mais verticaux, celui qui était le plus grand, le plus musclé, le plus féroce et surtout celui qui avait le plus long pénis, visible de loin, a selon moi été considéré comme le plus attractif, d'où la taille spectaculaire, unique chez les primates, de cet appendice, du fait d'un long processus de sélection naturelle. Celle-ci a donc dû jouer à l'époque où nous n'avions pas encore inventé les vêtements, du temps d'*Homo habilis* ou d'*Homo erectus*. Cette affirmation est difficile à prouver puisque le pénis ne contient pas d'os et qu'il n'en reste donc pas de trace archéologique. À ma connaissance, la seule représentation d'époque est une des peintures de la grotte de Lascaux où l'on peut voir un homme allongé avec une érection importante.

Cette fascination pour la taille du pénis est telle qu'en Papouasie les hommes glissent le leur dans un étui pénien de grande taille tout en le maintenant en position verticale, alors même qu'ils sont peu avantagés par la nature à cet égard. Peut-être est-ce pour compenser visuellement la petitesse de leur attribut viril, même si cela peut être contesté puisqu'ils n'avaient *a priori* aucun élément de comparaison avec les autres ethnies.

Chez nous les humains habillés et pudiques, il reste un critère essentiel de séduction masculine, à savoir exercer un leadership. Pour les femmes, c'est forcément le mâle dominant, c'est-à-dire le chef, qui est le plus séduisant, qu'il soit capitaine d'une équipe de foot, contremaître, chef d'entreprise, que sais-je ! Cela explique qu'à partir du moment où un

individu accède au trône, qu'il soit royal, impérial ou présidentiel, les femmes se battent pour entrer dans son lit ! Je suis parfaitement conscient du sexisme, voire de la muflerie d'une telle affirmation, mais force est de constater que nos chefs d'État – rois, empereurs ou présidents –, tout au long de l'histoire de France, n'ont eu que l'embarras du choix dans ce domaine, même quand la nature ne les avait guère avantagés, tant sur le plan physique que moral. Certains de nos plus récents présidents en sont la preuve vivante.

Liste des rois de France, empereurs et présidents très probablement fidèles⁶

L'énumération est des plus courtes !

Parmi les 64 souverains qui ont régné sur notre pays, je n'en ai trouvé que 5 à être presque certainement restés fidèles, que ce soit par amour ou par peur de l'enfer : Louis VIII et son fils canonisé, Louis IX, Charles V, Louis XVI, Louis-Philippe. En pourcentage, cela représente vraiment peu : moins de 8 % ! Rappelons par exemple que Philippe I^{er} fut excommunié à cause de son amour pour la jolie Bertrade de Montfort, elle aussi déjà mariée et avec qui il vivra « dans le péché » pendant dix ans. Pourtant, il avait pris soin auparavant de répudier son épouse légitime, Berthe de Hollande. Un des effets (secondaires) les plus sévères de cette excommunication a été la perte de son pouvoir magique et sacré de « toucher les écrouelles⁷ », ce qui est navrant d'un point de vue sanitaire !

Par ailleurs, il n'est pas certain que les rois mérovingiens, Clovis (pauvre Clothilde) et ses descendants, peut-être pas si fainéants que ça, aient été aussi monogames que le prétendent les livres d'histoire scolaires... mais de ce fait, s'ils étaient polygames, étaient-ils fidèles à leurs harems ? Je n'ai aucun élément de réponse.

Quant aux trois « grands » empereurs Charlemagne, Napoléon I^{er} et III : zéro pointé ! Notons que le premier entretenait un véritable harem que bizarrement aucun de mes professeurs d'histoire n'a jamais mentionné tout au long de ma scolarité. Je ne m'appesantirai pas sur tous les autres empereurs beaucoup moins connus comme Louis le Pieux, Charles le Chauve, Charles le Gros... au sujet desquels les sources

exclusivement chrétiennes ne mentionnent guère ce genre de « détail ».

Les présidents des cinq Républiques furent 25 mais nous ne retiendrons que les 8 premiers personnages de la V^e République, les précédents n'ayant guère exercé de pouvoir à part le futur Napoléon III au cours de son bref mandat en tant que président élu. Notons au passage que le principal patron de la Révolution française, Maximilien Robespierre, est forcément resté fidèle (du moins à ses idées) puisqu'il est probablement resté vierge jusqu'au jour où il fut guillotiné. Cette extraordinaire continence est due officiellement à sa vertu... à moins que d'un point de vue psychiatrique, ce ne soit lié à ses inhibitions... allez savoir !

Le général de Gaulle déjà marié mais pas encore président serait selon Jean-Pierre Mocky tombé amoureux d'une femme de chambre mauricienne comme un vulgaire DSK ; néanmoins nul ne sait si cette anecdote est véridique ou non et, au cas où elle le serait, si ce sentiment fut ou non platonique. D'après le grand Charles lui-même, l'infidélité est réservée aux oisifs (comprendre les fainéants) qui en ont le temps. On lui prête d'ailleurs quelques maîtresses, une comtesse polonaise avant son mariage, des actrices, des hôtesse de l'air, des attachées de presse mais rien n'est moins sûr. Il court des bruits à ce sujet parmi les Lyonnaises... En réalité, seule Élisabeth de Miribel qui peut-être ne fit pas que taper à la machine l'appel du 18 juin 1940 alors que tous deux étaient à Londres pourrait résister à cette petite enquête même si rien n'est totalement avéré ; rappelons qu'il s'est marié en 1921 ; donc assez probablement fidèle. Quoique !

Georges Pompidou : *a priori* le couple qu'il formait avec Claude était très amoureux, fusionnel même, et rien ne serait

jamais venu ternir leur bonheur conjugal si un certain Marković, maître-chanteur, n'avait pas fabriqué des grossiers photomontages montrant la Première dame participant à des partouzes dans des positions obscènes. Cet incident qui s'est produit en pleine campagne présidentielle l'avait d'ailleurs amenée au bord du suicide ; en réalité, Georges était plus que probablement fidèle.

Quant à Valéry Giscard d'Estaing, Jacques Chirac, François Mitterrand et François Hollande, leur réputation de coureur de jupons, voire de *sex addict* pour au moins l'un d'entre eux, Jacques Chirac, surnommé « 5 minutes douche comprise », est suffisamment établie pour n'y pas revenir. On prête à ce dernier cette sympathique (!) citation : « Je n'ai pas détesté les femmes. Mais je n'en ai jamais abusé [...]. Nous autres, les hommes, nous sommes les Cro-Magnons de la préhistoire. Toujours à chasser et à courir la gueuse. Mais à la fin des fins, il nous faut retourner dans notre grotte. » Quant à François Mitterrand, sa liaison avec Mme Pingeot a été publiquement affichée quand la veuve officielle Danielle et l'officieuse Anne se sont retrouvées à côté de la tombe de leur homme partagé. Leur fille écrivaine Mazarine Pingeot a émis à ce sujet une bien jolie formule : « Mon père a eu des fidélités successives. »

Concernant Nicolas Sarkozy, il semblerait qu'il ait plus été trompé que trompeur, mais là encore je n'affirmerai rien car il pourrait ne s'agir que de ragots ; néanmoins, en prenant à Jacques Martin sa femme Cécilia, il a quand même été dragueur de femme mariée mais il n'était pas encore président, juste maire de Neuilly, ce qui est malgré tout une forme de leadership. Pourtant c'est lui qui avait marié Cécilia et Jacques, ce qui ne l'a apparemment pas empêché de provoquer leur divorce !

Je ne m'étendrai guère sur François Hollande dont la vie sentimentale plus que décousue a fait la une des revues people du monde entier. Il est vrai que l'une de ses ex, la journaliste Valérie Trierweiler, la « femme de sa vie », déchaînée d'apprendre son infortune par la presse, l'a beaucoup aidé à médiatiser sa vie intime ! Je me rappelle encore la tête de mes étudiants chinois de Pékin au moment de l'anecdote avec Julie Gayet, quand le président de la France s'est fait pincer en scooter rue du Cirque. Morts de rire, qu'ils étaient ! J'ai eu un peu de mal à rétablir l'ordre ce jour-là dans l'amphi. C'est peut-être à lui que revient la palme de l'infidélité présidentielle... Serait-ce pour cette raison qu'il s'est autoproclamé comme « normal », par opposition à Dominique Strauss-Kahn, fameux *serial lover* présidentiable peu de temps avant d'être emporté dans l'affaire du Sofitel de New York ?

Je n'évoquerai pas Emmanuel Macron toujours en exercice au moment de la rédaction de cet ouvrage. Tout au plus peut-on dire que rien n'a jamais filtré à ma connaissance à propos de sa vie privée, pas plus que de celle de son épouse, bien que l'on puisse noter le fait qu'elle-même ait eu une relation amoureuse avec le jeune lycéen Emmanuel alors qu'elle n'était pas encore divorcée. Brigitte est plus âgée que lui de vingt-quatre ans, rappelons-le, ce qui est parfaitement logique du point de vue des chiffres démographiques⁸ du fait de l'espérance de vie plus élevée des femmes. Si tout le monde faisait comme lui et si les hommes épousaient des femmes plus âgées (restons modestes, d'environ cinq ans), le nombre de veufs et de veuves s'équilibrerait et ce ne serait pas plus mal, sauf que les femmes semblent mieux traverser cette épreuve que les hommes.

Quant aux chefs d'État étrangers, leur comportement n'a rien à envier à leurs collègues français, en particulier si l'on songe à la Grande Catherine, tsarine de Russie, et à ses innombrables jeunes et beaux amants. Plus récemment, Camilla Parker-Bowles mena de front son mariage et sa liaison avec Charles, l'héritier du trône du Royaume-Uni, tandis que celui-ci était en même temps le mari cocu de la princesse Diana, *alias* Lady Di... laquelle le trompa successivement (?) avec son professeur d'équitation, son banquier, un major des *life-guards*, un galeriste d'art, un rugbyman et un antiquaire.

À la suite de cette interminable énumération des frasques de nos chefs d'État, une question se pose de manière aiguë : est-ce parce qu'ils sont dans une position de mâles dominants que les hommes jouent les Casanova et semblent si séduisants aux yeux des femmes ou est-ce parce qu'ils sont attirants qu'ils conquièrent le pouvoir ? J'ai tendance à répondre : les deux, mon colonel !

- Première hypothèse, celle de *Sexus politicus*⁹ : les grands leaders sont irrésistiblement attirants pour la gent féminine du fait de leurs taux de testostérone plus forts que la moyenne. Ce serait le fait d'être nommé à un poste de leader qui provoquerait cet afflux hormonal, voire phéromonal, lequel se révélerait irrésistible pour l'autre sexe. Position antiféministe répréhensible s'il en est puisqu'elle fait des femmes les esclaves de leur physiologie, voire de leur avidité vis-à-vis de l'argent et du pouvoir. Un modèle animal semble pourtant aller dans le sens de cette idée. Un petit poisson du lac Malawi en Afrique permet de mieux approcher le phénomène. Chez certaines de ces espèces de cichlidés, les mâles se répartissent en deux groupes :

- Les moches : ils vivent au fond du lac, se cachent dans la vase, n'arborent aucune couleur distinctive et ressemblent aux femelles. Je ne sais pas s'ils vivent heureux mais en tout cas ils vivent cachés... et

célibataires. Ils ne draguent pas, ce qui est paradoxal puisqu'ils vivent dans la vase.

– Les beaux : éclatants, colorés, ils vivent plus près de la surface où ils se pavanent et ont toutes les faveurs des (moches) poissonnes. Quand d'aventure un de ces jolis mâles de surface vient à disparaître, victime d'un prédateur de passage, un terne poisson de fond vient automatiquement le remplacer, la nature ayant horreur du vide ! Rapidement une métamorphose s'opère, les couleurs éclatent et les poissonnes accourent en masse. En d'autres termes, l'accession au pouvoir chez le cichlidé s'accompagne d'une profonde transformation physique et libidinale qui les rend extrêmement attractifs. Cette histoire est à méditer, même si nous ne sommes pas des poissons : le pouvoir peut transformer profondément les individus, à leurs yeux et aux yeux des autres. J'ai en tête des médecins qui ont changé du tout au tout le jour où ils sont devenus des mandarins patrons...

- Deuxième hypothèse : c'est parce qu'ils ont plus de testostérone que la moyenne que certains individus gravissent plus facilement les allées du pouvoir et simultanément attirent plus les partenaires. Il faudrait une grande étude mesurant le taux de testostérone chez les candidats avant qu'ils aient été élus pour démontrer cette hypothèse que pour ma part je trouve très plausible. Une autre étude dite « avant/après » qui prolongerait la première en mesurant une éventuelle augmentation de ladite hormone mâle après leur succès et en comparant les candidats heureux aux malheureux apporterait une réponse aux deux questions. Elle est néanmoins très compliquée à mettre en place pour de multiples raisons dont la principale est que je doute fort que beaucoup de candidats se prêteraient à ce jeu, ni avant ni après les élections, et c'est bien dommage car elle serait absolument passionnante. Et instructive. On pourrait même vérifier si les électeurs votent plus facilement pour ceux qui ont les plus hauts taux de testostérone, qu'ils soient des

femmes ou des hommes. J'ai tout à coup l'impression de m'être dangereusement écarté du champ du politiquement correct.

Après une telle écrasante majorité d'hommes chefs d'État infidèles, il est temps de se poser la question de la fidélité des femmes quand ce sont elles qui sont aux affaires. Mais auparavant, il convient peut-être de les répartir arbitrairement (j'assume) en deux groupes, selon qu'elles auront gouverné avec un comportement traditionnellement – ou plutôt culturellement – considéré comme féminin ou au contraire masculin :

- Les cheffes d'État plutôt féminines dans leurs méthodes de gouvernement :

- Cléopâtre est probablement leur porte-drapeau tant elle a su se maintenir au pouvoir grâce à d'impressionnantes techniques de séduction ou en tout cas qui ont su fasciner Jules César et Marc Antoine, les deux hommes les plus puissants de leur époque ; c'est à l'historien Flavius Josèphe, certes peu objectif car totalement en faveur de l'ennemi juré de Cléopâtre, l'empereur Auguste, que l'on doit cette phrase assassine : « Elle fit d'Antoine l'ennemi de sa patrie par la corruption de ses charmes amoureux. » Néanmoins, bien qu'officiellement mariée à ses deux frères, Ptolémée XIII et XIV, sa fidélité à ses deux grands amants romains successifs est plausible et même probable, même si sa légende, y compris de son vivant, est telle qu'il est difficile voire impossible d'en être certain. Les Romains lui en voulaient tellement d'avoir divisé le pays en dressant Marc Antoine contre Octave Auguste qu'ils en firent la « grande catin ». Selon les « sondages » de l'époque, elle était la personne la plus détestée de l'empire !

- Blanche de Castille, petite-fille d'Aliénor d'Aquitaine, fut régente et donc au pouvoir pendant les croisades de son fils. Elle était très amoureuse de son mari Louis VIII et une fois veuve elle se consacra

entièrement à son fils et à la France. Même si c'est elle qui poussa son fils à se croiser donc à se battre pour la religion, elle gouverna la France de manière pacifique lors de ses régence. La mère de Saint Louis est au-dessus de tout soupçon dans le domaine de la fidélité à son mari, qu'il soit vivant ou mort.

– La reine d'Angleterre Élisabeth I^{re}, dite la Reine Vierge : la fille d'Henri VIII, le terrible Barbe Bleue, se signale par sa préférence pour la voie diplomatique plutôt que militaire (même si c'est elle qui fit emprisonner et exécuter sa cousine, Marie Stuart, reine d'Écosse), son mécénat pour les arts, notamment le théâtre avec Shakespeare. Comme elle ne se maria jamais, sa fidélité ne peut être questionnée malgré plusieurs amants avérés. Une drôle de vierge au demeurant !

– Anne de Beaujeu, ou Anne de France, dite « Madame la Grande » : la fille de Louis XI avait sans doute hérité de l'intelligence de son papa, le sang-froid en plus ; et tout au long de sa corégence avec son mari elle privilégia l'action politique à la guerre. En femme, elle supervisa personnellement l'éducation des enfants de l'aristocratie, ce qui lui permit de les « placer » plus tard à des postes importants et utiles pour l'influence de la France. Mariée à 12 ans à un « vieux » de 36 ans, elle lui donna deux enfants. Du fait de la dernière volonté de Louis XI, c'est la seule fois dans l'histoire de France où c'est la tante et non la mère du roi mineur qui a été nommée régente. Formant un remarquable tandem avec un époux lui aussi à la fois fidèle et compétent, leur union ne semble entachée d'aucun soupçon d'adultère de part et d'autre.

– Catherine de Médicis : florentine jusqu'au bout des ongles, la régente tout au long de sa vie de cheffe d'État fut avant tout une femme politique qui gouverna très intelligemment, n'hésitant pas à recourir parfois à la ruse, la cautèle, voire à la fourberie. Style Louis XI. Elle forgea le concept de « tolérance civile » et instaura la liberté de culte. Elle œuvra pour mettre fin aux guerres de Religion même si elle échoua

à empêcher les massacres de la Saint-Barthélemy, n'en déplaie à Alexandre Dumas dans *La Reine Margot*, ce magnifique roman qui n'a d'historique que le nom ! Son mariage ne fut guère heureux car son mari Henri II était nettement plus intéressé par la resplendissante, la somptueuse, l'éternellement jeune Diane de Poitiers ; il faut dire que la pauvre Catherine n'était guère avantagée par la nature. Elle aura pourtant eu 10 enfants dont 3 vivront. Peu rancunière, elle fut au désespoir lors de la mort accidentelle de son mari au cours de son malencontreux tournoi. Elle portera son deuil jusqu'à la fin de ses jours. Elle fit malgré tout payer (bien que très raisonnablement et de manière non sanglante) Diane, son ex-rivale.

– La ravissante impératrice Marie-Thérèse d'Autriche, même si elle fut contrainte à mener des guerres, tenta tout au long de son long règne de privilégier la diplomatie. Elle fut profondément amoureuse de son mari à qui elle donna 16 enfants sans cesser de régner, et aucune rumeur d'infidélité ne semble lui être attachée. À la différence des autres souverains de leur temps, ils partageront la même chambre et le même lit pendant les vingt-neuf ans que durera leur union.

– La reine d'Angleterre Victoria : très amoureuse de son mari (et cousin germain) Albert de Saxe-Cobourg-Gotha, elle l'associa étroitement à ses décisions, ce qui est inhabituel en Angleterre où les princes et princesses consorts sont en général totalement au second plan. Pourtant elle était on ne peut plus inexpérimentée lors de son mariage puisque, avant de convoler, quand elle demanda à sa mère quelques éclaircissements sur ce qui allait se passer lors de la nuit de noces, celle-ci lui expliqua on ne peut mieux la chose : « Ferme les yeux et pense à l'Angleterre ! » Les deux tourtereaux ne passèrent pas une seule nuit l'un sans l'autre au cours de leur union. Malgré ou grâce à (?) leurs scènes de ménage¹⁰, leur symbiose fut parfaite et elle écrivit : « Jamais aucun souverain ne fut autant aimé que moi. » Souhaitant être

au plus près de ses nombreux enfants, elle délégua une grande partie de ses prérogatives à son époux ; là encore, sa féminité toute maternelle et sa fidélité conjugale sont éclatantes selon un point de vue traditionnel. Elle aussi soutint les arts. Quand Albert mourut, elle sombra dans une profonde dépression et disparut de la scène publique pendant dix ans, ce qui la rendit alors très impopulaire. Ce n'est que longtemps après la mort de son époux qu'elle tomba amoureuse de John Brown. Leur amour fut-il seulement platonique ? Nul ne le sait. Malheureusement, pour des raisons politiques, elle fut obligée de l'éloigner. Enfin, plus tard, elle nourrit une tendre inclination pour un Indien de sa suite, Abdul, mais il semble que ce fut un sentiment d'ordre plutôt maternel. C'est grâce à cette femme exceptionnelle, très féminine en tant que mère et épouse, que l'Angleterre atteignit le faîte de sa puissance. Elle fut sans doute d'une fidélité sans faille, elle qui ne concevait la vie qu'en étant amoureuse d'un seul homme – et d'un seul pays – à la fois !

- Les cheffes d'État plutôt masculines dans leurs méthodes de gouvernement :

- Aliénor d'Aquitaine vécut et régna en homme selon les critères de l'époque. Aujourd'hui on dirait en femme libre du carcan qui emprisonnait alors le « beau sexe ». Elle fit la guerre à son second mari, le roi d'Angleterre, tout en poussant ses fils à la sédition ; elle administra d'une main de fer son duché d'Aquitaine. C'est la seule femme de l'histoire à avoir « largué » – ou énoncé de manière plus politiquement correcte, répudié –, chose totalement inconcevable à l'époque pour une reine de France, son premier époux, Louis VII, pour épouser le futur souverain d'Angleterre, plus jeune qu'elle de dix ans. Il était en effet non seulement jeune mais aussi décrit comme fougueux, en un mot nettement plus attirant, pour ne pas dire (sur)puissant. Apparemment le malheureux souverain français, austère et bigot (pieux même au pieu !) « n'assurait » pas suffisamment à son goût ! Accusée –

à tort – de nymphomanie par le camp français, elle fut même soupçonnée par Louis VII de l'avoir trompé avec son propre oncle, Raymond de Poitiers. Le mystère de cette supposée infidélité, incestueuse de surcroît, reste entier. Elle critiqua d'ailleurs durement son mari français : « Je croyais avoir épousé un homme, j'ai épousé un moine. » Selon la légende, elle inventa les cours d'amour. Certains considèrent cette femme libre comme une des grandes ancêtres du féminisme et selon moi ils n'ont pas tort. Elle ne sera néanmoins jamais consacrée comme la patronne de la fidélité conjugale.

– Isabelle la Catholique qui paracheva la Reconquista en reprenant Grenade aux Arabes en 1492 fut un vrai chef de guerre, inflexible, féroce et même fanatique dans son catholicisme radical avec l'expulsion des Juifs d'Espagne, puis des musulmans et le renforcement du Saint-Office, sous l'influence de son confesseur, l'abominable Torquemada, Grand Inquisiteur. Contrairement aux autres reines que je qualifierais de viriles et probablement à cause de sa piété, elle semble avoir été fidèle à Ferdinand d'Aragon... contrairement à ce dernier ! Étonnamment pour l'époque, bien que très uni, du moins pour faire la guerre, le couple inaugura une double royauté, Isabelle gouvernant la Castille et Ferdinand l'Aragon. Chacun chez soi ! Celle que beaucoup, même aujourd'hui, voudraient canoniser était réputée pour sa chasteté et certains en ont profité pour lui lancer une pique particulièrement cruelle : « Quand les reines n'ont pas des amants, elles ont des confesseurs, ce qui est pire ! » Ou alors, peut-on considérer qu'elle trompa Ferdinand avec Jésus ?

– Catherine de Russie, dite la Grande Catherine : masculine dans sa prise de pouvoir puisqu'elle fit arrêter et étrangler son alcoolique cavaleur de mari, le tsar Pierre III, et aussi du fait des très nombreuses guerres de conquête qu'elle mena, reléguant son lointain successeur Vladimir Poutine au rang de joyeux trublion, elle épousa par amour,

plus ou moins secrètement, le général Potemkine avant de créer avec l'aide de celui-ci un réseau chargé de repérer les comtes jeunes et beaux, de les faire examiner médicalement, puis culturellement avant de faire tester leurs performances intimes par une comtesse dite « essayeuse », dernier préalable avant de les mettre dans son impérial lit où ils avaient tout intérêt à assurer. Fidèle, la Grande Catherine ? La question n'était pas vraiment à l'ordre du jour !

À la longue, cette énumération pourrait devenir fastidieuse et je m'en tiendrai là pour en arriver à une conclusion des plus simples : quand elles se comportent en hommes, avec toute la brutalité, l'autoritarisme que cela implique d'un point de vue éthologique, les souveraines sont le plus souvent infidèles à leur mari... sauf si elles sont extrêmement pieuses, à l'inverse des souveraines se comportant en femmes au sens traditionnel, qui elles restent en principe fidèles à leur époux légitime... Terrible appellation !

Au temps de Cro-Magnon, c'était sans doute le chef de clan qui remportait tous les suffrages féminins et il devait sans doute être le plus musclé, le plus combatif mais surtout le plus malin, voire le plus charismatique. Donc détenteur des meilleurs gènes. Plus tard ce furent les plus belles armoiries, le plus beau panache qui firent la différence, même si le droit de cuissage n'a jamais existé ailleurs que dans l'imagination de quelques pseudo-médiévistes. De nos jours, rien n'a changé : que l'on soit contremaître, député, avocat, médecin, capitaine d'une équipe de foot ou porteur d'un bel uniforme, c'est bien le supposé leader du groupe qui sera considéré comme le plus attirant. Quand j'étais adolescent, j'avais déjà noté qu'il était plus facile de draguer avec un porte-clés de Triumph qu'avec des pinces à vélo... Heureusement, aujourd'hui, les critères semblent avoir bien changé, si j'en crois mes petits-fils !

À l'inverse de la femme physiquement saine dotée d'une espérance de vie solide supposée la plus éligible, l'homme n'a nul besoin d'être en bonne santé, jeune, porteur de la promesse d'une belle longévité. Jean-Paul Belmondo pouvait bien se relever d'un AVC, cela ne l'a pas empêché de mettre en route un bébé avec sa femme aussi belle que jeune. Pablo Picasso a conçu à 80 ans passés. Au fond, le seul travail de l'homme, c'est « d'injecter » ses gènes supposés les meilleurs ; ensuite, libre à lui de disparaître à la manière des faux-bourdon qui meurent d'épuisement après leur vol nuptial ou pire, à la manière du mâle de la mante religieuse ou de certaines araignées qui se font délicatement croquer alors même qu'ils sont en train de procréer. Autrement dit de manière certes quelque peu raccourcie, quoique légèrement vulgaire, dans notre espèce comme dans beaucoup d'autres, un seul acte suffit, du moins en théorie ! Comme disait Garp¹¹, « *I'm a one shot man* » (« Je suis l'homme d'un seul coup »).

Cet objectif de sélectionner celui qui est supposé le porteur de la promesse des meilleurs gènes, à savoir le leader, quel que soit son domaine, représente une sorte de prime aux cheveux blancs puisque pour être un dominant, avoir fait ses preuves en exhibant un certain niveau de vie, il est le plus souvent nécessaire de nos jours d'avoir eu le temps de conquérir une bonne position. Même si les choses évoluent et même si les cougars existent apparemment de plus en plus, il reste plus fréquent d'observer des couples dont l'âge est déséquilibré, monsieur ayant quelques décennies de plus que madame. Surtout quand ces couples sont à l'intérieur d'une très coûteuse limousine... décapotable de surcroît afin que la belle soit encore plus exposée à la concupiscence d'éventuels rivaux plus jeunes, plus beaux peut-être, plus vigoureux sûrement, mais tellement moins riches.

Dans un tel contexte où l'homme anatomiquement et physiologiquement polygame se déclare officiellement monogame tout en se comportant d'après la rumeur de manière aussi fréquente que secrète en polygame officieux, que ce soit de manière sporadique ou régulière, cet

ouvrage prend des allures de comédie de boulevard à la Courteline, Labiche ou Feydeau. Nombre de sondages, certes plus ou moins fiables, démontrent que la femme anatomiquement et physiologiquement destinée à vivre en harem se positionne elle aussi officiellement en monogame tout en ne dédaignant pas non plus d'être éventuellement polyandre, quoique de manière moins fréquente, semble-t-il – le sentiment d'amour étant le plus souvent requis pour elle avant de passer à l'acte, ce qui n'est pas le cas chez lui. Je suis cependant conscient que les choses ont bien changé et que ce genre d'affirmation est en passe de devenir obsolète.

Dans une situation aussi compliquée, voire aussi confuse, quel rôle peut réellement jouer la fidélité ?

Tranche de vie

UNE MARIÉE AUX URGENCES

C'est sans doute une des fois où j'ai eu le plus honte de toute ma vie de psychiatre.

L'histoire se passe aux urgences, un samedi en fin d'après-midi. Comme chaque semaine, le hall commence à se peupler d'ivrognes, de clochards, renommés « sans-abri », de paumés en tout genre et aussi de patients souffrant d'infarctus, d'AVC, de fièvres aiguës. La routine, quoi ! Soudain, l'immense pièce est envahie par toute une noce. Les parents et beaux-parents en habits de soirée, robes longues et smokings, les témoins, les frères et sœurs, la mariée... mais pas de marié. Précisons que ladite mariée est inanimée, sur un brancard porté par des infirmiers du SAMU.

C'est le grand frère de la mariée qui me raconte l'histoire. La journée avait bien commencé, les consentements échangés à la mairie puis à l'église, la réception battait son plein quand on s'aperçut que le marié avait disparu, de même que la plus ravissante des demoiselles d'honneur. Une heure plus tard, la mariée était retrouvée dans le coma, une boîte vide de tranquillisants à côté d'elle. Heureusement, son pronostic vital n'étant pas du tout engagé, il n'y avait rien d'autre à faire que de l'installer dans un des box d'examen avec un interne à côté, moi en l'occurrence... et d'attendre qu'elle se réveille pour pouvoir l'examiner sur le plan psychiatrique comme toute IMV¹². C'est à ce moment que je m'aperçois que l'interne du SAMU était un copain que je n'avais pas vu depuis une éternité. Un garçon tout aussi gourmand que moi et fêru de bons restaurants et bons plans gastronomiques. Nous avons commencé à papoter de choses et d'autres et soudain, alors que je suis en train de décrire un bouchon lyonnais extraordinaire que je viens de tester, une voix furieuse s'élève : « Et c'était bon ? »

La mariée, particulièrement mécontente d'avoir été abandonnée à son triste sort par deux carabins plus intéressés par la bouffe que par son cas, protestait à sa manière. Mon camarade de fac et moi-même sommes confus et lui présentons nos excuses en bredouillant. Elle n'en a cure et claque la porte des urgences.

Pour me déculpabiliser de cette vilenie de notre part, je me dis que la frustration est un outil thérapeutique très puissant, en particulier lors d'états de conversion hystérique. Je me dis aussi que la colère lui a permis de sortir la tête haute. Je me dis enfin que le marié, manifestement un sacré coureur de jupons, a été infidèle dès avant la consommation de la nuit de noces, et heureusement puisque c'est un cas de nullité et que cela leur épargnera les frais et les complications d'un divorce de toute manière couru d'avance.

Pourtant, quarante ans plus tard, je ne suis toujours pas très fier de mon comportement et c'est un euphémisme. Un de mes maîtres m'a expliqué plus tard que c'est avec ce genre d'expérience que le métier rentre et que l'on apprend le respect des malades.

OceanofPDF.com

Mono or poly... game,
that is the question.
Back to animals !

La question du nombre de partenaires pour chaque sexe est fondamentale dans tout le règne animal, y compris pour nous. De ce type d'organisation découle la notion de fidélité et des moyens qui sont mis en œuvre pour l'obtenir. Les schémas sont multiples et ont des conséquences sur le comportement, qu'il soit ou non fidèle. C'est encore une fois un nouveau Prévert qu'il faudrait pour un tel inventaire sans oublier son fameux raton laveur dont le mâle est un polygame impénitent, parfaitement immoral, un véritable don Juan, alors que la femelle, nettement plus sage, reste monogame.

Les polygames avec constitution de harem

Nombreux sont les animaux qui pratiquent ce type d'organisation très efficace du point de vue des mâles sultans, bien que souvent assez brutale,

et il semble que ce soit toujours lorsqu'il existe une différence flagrante dans l'apparence. Quand les deux sexes sont bien différents et identifiables au premier coup d'œil comme le cerf, le lion, le coq, le paon, le gorille, le faisan, le crocodile... la liste du dimorphisme sexuel est interminable.

- **Harems intermittents**

Chez le cerf, tous les ans, les grands mâles (à moins que ce ne soient en fait les grandes femelles, qui sait ?, qui soient responsables de l'organisation des festivités) organisent des tournois avec joutes, mettent leurs plus beaux bois et se lancent à l'assaut les uns contre les autres sous les yeux apparemment blasés des biches qui en réalité n'en perdent pas une miette. Une fois les affrontements remportés par le chevalier le plus puissant, le roi cerf caracole au milieu de ces dames et prend le pouvoir sur l'ensemble du harem pour y régner jalousement en tyran éphémère. Sauf qu'en réalité ce sont uniquement les biches qui décident et qui concèdent le moment où leur seigneur et (soi-disant) maître aura le droit de les féconder. Elles et nul autre ! Le souverain doit attendre leur bon vouloir avant d'obtenir le droit de s'accoupler avec chacune d'entre elles. Pendant toute cette période il chasse sans ménagement les autres mâles. Une fois le travail accompli, le futur papa de Bambi retourne à sa solitude, contrairement aux biches qui, elles, restent groupées.

L'éléphant de mer est exactement dans le même cas de figure, sauf que ses affrontements avec ses rivaux sont beaucoup plus sanglants et même assez souvent mortels. Le grand tétras ou coq de bruyère suit la même logique, sauf que les mâles ne font que parader sans qu'il y ait de véritable affrontement physique.

Les éléphants (de terre) partagent le même type d'organisation, sauf que les femelles ont encore beaucoup plus de pouvoir. Même si eux aussi combattent lorsque les femelles sont en œstrus, les affrontements sont moins ritualisés et les mâles moins nombreux à s'affronter. Une fois que le

vainqueur a pu, avec le consentement des femelles bien sûr, faire son boulot de géniteur, il est lui aussi renvoyé à sa solitude. Rêve de féministe, le harem n'a pas de sultan. Dans ce cadre, une fois adultes, les mâles ne sont donc pas ou plus les bienvenus dans le groupe de femelles qui s'organise très bien. Ils vivent de manière solitaire et approchent de la harde pour offrir leurs services uniquement lorsqu'une femelle est fécondable, donc disponible. Les éléphantesses s'organisent en sociétés pacifiques, non conflictuelles, sous la conduite éclairée d'une matriarche, la plus sage, la plus vieille, la plus intelligente, celle qui a la plus longue mémoire, en un mot la meilleure.

Ce fut un peu la situation de la Russie du XVIII^e siècle sous la férule de la Grande Catherine déjà citée. Elle fut une immense souveraine aussi sage qu'incontestée ; au gré de ses envies elle prélevait régulièrement un jeune et bel étalon, l'utilisait, le couvrait de cadeaux et le renvoyait à ses moujiks quand il n'assurait plus¹.

Avant de passer à un autre.

Au royaume des pachydermes, les bébés sont sous la vigilante protection de l'ensemble de la troupe, contrairement aux biches où c'est plutôt « chacun pour soi ».

Dans ce contexte, la fidélité n'a sa part pour aucun des deux sexes, sauf pendant la très brève période des accouplements puisque seul le vainqueur du tournoi a droit aux faveurs des femelles et qu'il chasse sans ménagement d'éventuels concurrents. Lors de leurs périodes de chaleurs, les femelles peuvent et doivent s'accoupler avec le nouveau vainqueur qui peut éventuellement être le même... ou non.

• Harems permanents

Pour leur part, les lions peuvent blesser, parfois à mort, le rival qui ose les défier au sein de leur gynécée. S'il est vaincu, ce qui finit forcément par arriver un jour, le chef de la bande est banni, souvent après avoir été

sérieusement estropié et termine misérablement sa vie, affamé car incapable de chasser et dans la solitude. La nature est sans pitié. Il arrive que pour prendre le contrôle d'un harem deux frères s'associent car l'union fait la force. Dans ce cas, les lionnes deviennent ambiandres², du moins pour un temps. Chez les lions, la famille est perpétuellement unie, le géniteur féroce permet aux lionceaux toutes sortes de bêtises sans se fâcher même si un coup de patte (de velours) remet en place un petit par trop dérangeant qui aurait la fâcheuse habitude de marcher sur la tête ou de mordiller l'oreille de son redoutable papa. Le roi des animaux est un bon père de (sa) famille bien que, comme nous l'avons vu, il n'hésite pas à tuer tous les petits d'une troupe dont il prend le contrôle après un combat le plus souvent homérique. Une fois leurs lionceaux éliminés, les lionnes orphelines de leurs enfants déclenchent rapidement un œstrus et acceptent l'accouplement avec leur nouveau seigneur et maître. La lionne est courageuse, défend tant qu'elle peut ses lionceaux mais a la mémoire courte à moins qu'elle ne soit pas rancunière.

Qui sait ?

Les ours ont le même comportement sauf qu'ils ne constituent pas de harem et restent seuls en permanence, mâles comme femelles. La fidélité est un concept inconnu chez les plantigrades, comme chez les félins, qui ne vivent ni en couple ni en harem, mais en ermites. Normal puisqu'ils sont des ours, au sens populaire, c'est-à-dire grognons et solitaires.

Le maître du harem, donc le sultan, est en effet extrêmement jaloux et comme il ne dispose en général pas d'eunuques pour faire le travail, c'est lui qui assure la surveillance, laquelle s'avère permanente. Ce sont des espèces en général très machos, du moins en apparence car malgré tout ce sont toujours les femelles qui décident du moment de l'accouplement. Il est étonnant à cet égard de constater qu'herbivores ou carnivores, proies ou prédateurs, les comportements sont rigoureusement comparables à cet égard.

La question des eunuques dans le monde animal

Le loup serait-il le meilleur modèle de ce système ? Peut-être, sauf qu'il n'existe pas de mâle adulte dans ce statut stérile alors que c'est la majorité des femelles qui est castrée de fait, mais heureusement de manière réversible. Les loups vivent en société, ce qui est indispensable pour eux car ils chassent de manière concertée, leur stratégie consistant d'abord à courser leurs proies pendant des heures, voire des jours, de manière à les épuiser, et pour atteindre ce but, ils se relaient ; il est donc fondamental pour sa survie en des contrées souvent difficiles que le groupe dispose de suffisamment d'individus adultes et en pleine forme. Dans une meute il existe deux individus dominants dits alpha, une femelle et un mâle. À première vue on pourrait considérer que le mâle dispose d'un harem de femelles et pourtant il n'en est rien car seule la femelle alpha peut ovuler et par conséquent être couverte et fécondée par le mâle alpha. Toutes les « autres » femelles, bêta, gamma, delta, etc. sont en quelque sorte castrées et jouent donc le rôle d'eunuques femelles, en réalité de nounous, une des rares organisations, peut-être la seule, qui n'existe pas chez nous les humains. À ceci près que dans les harems humains les femmes les plus âgées, donc ménopausées, jouaient un peu ce rôle et que les nourrices devaient exister au cas où les mères manqueraient de lait ou seraient malades ou indisponibles. Ces « autres » femelles louves gardent les petits, parfois même les allaitent en l'absence temporaire de leur mère biologique. En revanche, si celle-ci disparaît, ce sera la bêta qui sera propulsée au rôle d'alpha et qui à son tour aura des œstrus de manière à être couverte par le mâle alpha dont la période de deuil est des plus réduites. Le modèle humain qui se rapprocherait le plus de ce système est celui du souverain marié

avec une reine entourée de ses suivantes, dames de compagnie, dames d'atours, de nourrices, etc., ledit souverain pouvant alors se permettre d'incorporer un certain nombre des suivantes de sa femme pour constituer une sorte de harem. C'est ainsi que Louis XIV jeta son dévolu sur Mme de Maintenon, alors qu'elle était la nourrice de ses enfants, et qu'il avait une épouse officielle, une favorite non moins officielle, la Montespan et bon nombre de maîtresses plus discrètes et éphémères.

Pourtant, un autre mammifère semble encore beaucoup plus proche de nous en matière d'organisation sociale du fait de sa capacité à l'intérieur de la même espèce à adopter plusieurs comportements différents et ce, en fonction de l'abondance de la nourriture et du nombre de gîtes disponibles, le vivre et le couvert en quelque sorte ; je veux parler du renard.

Si le gibier est rare, maître Goupil vit en solitaire et s'accouple avec les femelles en chaleur, donc consentantes, que d'aventure, il croise ;

Si les ressources sont abondantes, nos malins mammifères vivent en couple tout au long de l'année ;

Si la nourriture est très abondante, les renards peuvent constituer des sociétés allant jusqu'à sept individus puisque les individus femelles nés de l'année précédente ne sont alors pas chassés. Dans ce cas, seul le couple dominant, celui des parents, a la possibilité de se reproduire, le groupe étant très fortement hiérarchisé. Les femelles inférieures participent à l'élevage et au nourrissage des petits, chassent plutôt en périphérie et sont généralement expulsées du groupe quand elles commencent à prendre de l'âge.

Dans tous les cas pourtant, le renard chasse seul car il est plutôt à l'affût et n'attaque pas les proies trop grosses, se

contentant pour l'essentiel des rongeurs et des poules, sans parler des baies, des charognes et des poubelles puisqu'il est omnivore, encore comme nous. Cette capacité d'adaptation est sans doute la principale raison de son succès car ce prédateur est un des rares à ne pas du tout être menacé d'extinction, parvenant même à proliférer dans les grandes villes et leurs égouts infestés de succulents rats.

Nos ancêtres du Moyen Âge étaient décidément de fins observateurs de la nature et dès le XII^e siècle, dans le *Roman de Renart*, ils l'avaient bien décrit comme le plus intelligent, le plus proche de nous, pointant Ysengrin le « leu » comme nettement moins malin et se faisant régulièrement berner malgré sa force et sa férocité. La suite leur a bien donné raison puisque le loup a totalement disparu de France pendant plus d'un siècle, même si depuis deux décennies, il fait un retour timide bien que très remarqué, du moins par les bergers.

Dans ce type de configuration de polygamie avec harem, chez les animaux comme chez les humains, les mâles sont toujours et systématiquement infidèles, leur objectif étant de conquérir, de rallier, de rameuter un maximum de femelles afin de transmettre leurs gènes que par hypothèse ils considèrent comme merveilleux et par conséquent essentiels à l'avenir de leur espèce ou du moins à celui de leur clan ; il semble que le plus souvent les femelles aussi aimeraient bien être infidèles mais n'y parviennent pas fréquemment, la sanction pouvant être sévère, comme chez le macaque qui administre d'épouvantables corrections aux épouses volages. Les séducteurs occasionnels peuvent être des étrangers de passage ou bien ce sont des jeunes mâles qui appartiennent à la troupe ; ils risquent eux aussi une bonne raclée, voire pire... s'ils sont moins forts que le sultan

légitime. Dans ce cas de figure, on peut donc parler de fidélité imposée aux femelles et cela au détriment des autres mâles.

Chez les humains, l'organisation de l'Empire ottoman avec un sultan disposant d'un harem entièrement soumis, du moins en apparence, en est l'exact reflet. Le souverain ne faisait que de brèves apparitions dans son gynécée. Il pouvait être certain que ses petits étaient bien de lui puisqu'à l'entrée, la virginité de ses épouses et concubines était vérifiée par des matrones ou par la première en date, la plus ancienne de ses sultanes. Par la suite, elles étaient définitivement recluses dans leur paradis doré. Qu'elles aient des relations sexuelles entre elles n'était pas un problème puisque cela ne risquait en aucun cas d'entacher de doute la légitimité des descendants. De même, si les eunuques, des gardiens mâles castrés parfois imparfaitement, pouvaient ne pas être impuissants et par conséquent batifoler avec les épouses, cela ne gênait personne car là encore, les conséquences dynastiques n'existaient pas ; ces incomplets messieurs pouvaient avoir des érections mais pas émettre de semence ni par conséquent de descendance.

Dans les harems, la fidélité des femmes ne concernait donc que la reproduction, pas le comportement amoureux, qu'il soit homo- ou hétérosexuel.

Une variante intéressante de polygamie grégaire imposée par les femelles se trouve chez les macaques rhésus et encore plus chez les babouins géladas, ces singes à longue fourrure qui gambadent sur les cimes et hauts plateaux de l'Éthiopie. Au sein de ces très grandes troupes formées de plusieurs centaines d'individus, il existe une unité de base : la famille.

Celle-ci est formée de plusieurs femelles et de leurs petits. En apparence, il s'agit d'une véritable dictature exercée sur chacune d'entre elles par un mâle dominant, hyper-jaloux, autoritaire et violent, celui-ci corrigeant ses femelles chaque fois qu'elles font mine de s'éloigner ou de

lorgner un autre mâle. Des accords à la Machiavel (« Pour rester populaire, le prince ne doit pas enlever de force les femmes des autres ») existent entre mâles dominants qui s'interdisent réciproquement de couvrir les femelles appartenant à d'autres cellules familiales. Pourtant, un examen plus attentif permet de comprendre que cette dictature ultra-violente n'est qu'une apparence car *in fine*, le mâle gélada est un tigre de papier.

Une patronne, la matriarche, règne sur ses sœurs, filles, mères, tantes qui sont toutes étroitement apparentées. De manière relativement démocratique, les guenons élisent un mâle soi-disant dominant qui sera en réalité réduit à la triste condition d'esclave sexuel, sommé de couvrir chacune de ses épouses chaque fois que l'une d'elles en émettra le désir. Le prince consort doit savoir que son trône de pacotille est fragile car s'il ne donne pas totalement satisfaction (on imagine sans peine mais avec effroi la nature des discussions entre filles chez les géladas), il pourra vite être jeté comme un Kleenex et un autre heureux (?) élu le remplacera aussi sec. Certains auteurs – dont je ne fais évidemment pas partie – se prennent à redouter que ce modèle ne finisse par s'imposer en Occident.

Il peut aussi arriver qu'un autre mâle, plus ou moins dominant à l'égard de ses collègues et concurrents, mais pas à l'égard des femelles, survienne, plus jeune, parfois moins fort, donc battu au combat, mais avant tout tendre et affectueux avec les dames non dominantes et aussi envers leurs enfants (remarquons au passage qu'il s'agit d'une stratégie très classique des dragueurs de jeunes et jolies mamans dans les squares de nos cités) et donc particulièrement séduisant à leurs yeux. De ce fait, malgré sa suprématie affirmée, une partie de son harem pourra quitter le mâle démocratiquement élu pour le tendre aventurier, même battu.

C'est l'enlèvement des babouines.

Tout cela n'empêche pas le gélada officiellement élu de faire le beau, de parader, de rouler des mécaniques, de chasser les éventuels rivaux, de châtier ses épouses ayant des « idées » en tête. On ne peut s'empêcher de

penser aux mâles arrogants si répandus autour de la Méditerranée, ceux que les Italiens appellent les *papagalli*³. Les pauvres s'imaginent avoir le pouvoir, le prétendent, l'affirment entre copains (« C'est moi, l'chef, qu'est-ce tu crois ! »), mais quand on regarde d'un peu plus près le fonctionnement des maisonnées, qu'elles soient juives, musulmanes ou catholiques, siciliennes, tunisiennes, grecques ou libanaises et quand on constate le pouvoir des mères et épouses en ces belles contrées ensoleillées, on se prend à sourire de leur naïve pusillanimité de pseudo-machos. De leur suffisance aussi, à l'image du mâle dominant babouin gélada qui croit, ou plutôt fait semblant de croire qu'il est le patron du harem, alors qu'il n'en est que l' élu choisi, avec tout ce que cela comporte comme risques à chaque réélection.

On le voit, même si l'homme n'est pas vraiment le meilleur ami du singe, il en est de très loin le plus proche parent !

En Chine féodale, dans certaines ethnies, la coutume était la « polygynie sororale », le même homme épousant l'ensemble des sœurs d'une même fratrie, ce qui montre qu'en réalité, c'étaient deux familles qui se mariaient. L'homme se retrouvait donc définitivement lié à l'ensemble de sa belle-famille... alors, un divorce ça va, mais plusieurs... bonjour les dégâts ! C'était néanmoins le premier mariage qui comptait le plus car il faisait passer l'homme du statut de célibataire à celui d'homme marié.

Les Shoshone, ethnie amérindienne de cueilleurs-chasseurs du Colorado, pratiquaient aussi une polygamie sororale ou fraternelle selon les circonstances, ce qui permettait de créer des liens solides entre jeunes gens, rendant la tribu plus cohérente et donc plus à même de se défendre.

D'autres espèces de primates encore plus « civilisés » recourent à un véritable système de médiation que l'on peut observer chez certains macaques. En cas de conflit ou de manquement à l'intérieur du groupe, plutôt que de tuer ou de bannir le dragueur récalcitrant le plus faible, des

individus tiers arrivent à approcher individuellement les adversaires, puis à les mettre en présence avant de finalement les réconcilier. Ce système judiciaire est à ma connaissance un des plus élaborés du règne animal, sans oublier notre espèce, sans doute la moins « civilisée » où, nous le verrons plus tard, l'infidélité a été sévèrement réprimée, du moins quand elle était le fait des femmes. Je parle de l'Occident car malheureusement, dans certaines régions du Moyen-Orient, l'adultère reste toujours aujourd'hui passible, bien qu'exceptionnellement, de lapidation.

Rappelons que chez les singes sociaux comme les macaques, les femelles qui succombent à la coupable tentation de tromper leur sultan ont tout intérêt à se faire le plus discrètes possible. Par conséquent, lorsqu'elles s'accouplent à leur légitime seigneur et maître, elles poussent des cris de jouissance. On peut à juste titre se demander si cela relève de la simulation – aucune n'a jamais accepté de s'exprimer à ce sujet devant un micro. En revanche, lorsqu'elles s'adonnent à leur coupable activité avec un jeune et beau mâle de la troupe ou éventuellement d'une autre troupe, voire un STF⁴, elles restent parfaitement silencieuses. Entre mensonge par omission et prudence... telle est la règle chez les dames macaques adultères.

Chez eux la fidélité est la loi, l'infidélité est un délit fortement réprimé.

Chéri(e), ne fais pas de bruit, tu vas réveiller les enfants ou les voisins (au choix) !

Dans ce type d'organisation en harems, la fidélité encore une fois est imposée aux femelles et à elles seules, le machisme étant encore une fois très répandu dans le règne animal.

Les ermites (polygynie et polyandrie solitaires)

C'est le cas de la plupart des félins à l'exception des lions et des modernes chats de gouttière. C'est aussi le cas des ursidés, des orangs-outans et d'un bon nombre d'humains des deux genres, cette catégorie semblant même exploser depuis quelque temps. On voit de plus en plus de couples dits libres : chacun vit chez soi, fréquente qui il veut, mais les deux partenaires se rencontrent pour s'apparier au cours des week-ends et des vacances. Certains couples divorcés revorcent pour partir ensemble en vacances pour le plus grand bonheur de leurs enfants. C'est également le cas de nombreux couples plus âgés, chacun des deux, veuf ou divorcé, ayant son logement, sa famille et ne désirant pas nécessairement s'encombrer d'un nouveau partenaire à plein temps qui viendrait bouleverser les habitudes et la structure de chaque clan. Les familles actuelles ne sont donc pas toujours recomposées.

Dans ce cas de figure, une fois capable de subvenir à ses besoins, le jeune prend le large et se taille un territoire dont il surveille jalousement les frontières. Quand une femelle du voisinage émet l'odeur caractéristique de l'œstrus, la frontière est franchie et le couple éphémère se constitue pour le temps des amours dont la durée est variable selon les espèces. Une fois cette période bénie achevée, chacun reprend sa route. On ne se connaît plus, et si par malheur la petite famille, la maman accompagnée de ses petits croise la route du papa ou d'un autre mâle, les choses risquent de très mal tourner pour les bébés qui peuvent éventuellement se retrouver dans l'estomac de leur géniteur.

Les Atrides mais aussi les dynasties ottomanes ne se sont pas comportés autrement, l'infanticide étant quasiment la règle chez eux. Une légère différence néanmoins, on ne tuait, voire on ne mangeait, que les enfants qui pouvaient menacer le trône de l'héritier considéré comme légitime. En réalité, ce furent surtout des actes fratricides au moment de s'asseoir sur le trône, un peu à la manière du coucou d'Europe : le petit coucou naît en

général le premier et comme il est beaucoup plus fort que ses frères et sœurs d'adoption, il éjecte du nid sans états d'âme œufs et oisillons !

Les monogames fidèles pour la vie

- Certains animaux sont des monogames permanents et fidèles toute la vie comme la sterne, le gibbon, les très médiatiques tourterelles, colombes, « pigeons qui s'aimaient d'amour tendre⁵ » et autres tourtereaux, sans oublier bien sûr les inséparables, perroquets, aras, loris, loriquets et l'ensemble des psittacidés. Les couples sont très fusionnels et on peut dire que leur proximité physique est tellement forte et permanente que l'adultère est matériellement impossible, pour peu qu'il soit envisageable, ce que rien ne permet de penser. Étonnamment, certains poissons cichlidés sont aussi des monogames fidèles⁶, un attachement affectif ressemblant à l'amour ayant été constaté par des chercheurs qui leur ont infligé une séparation douloureuse et ont en effet constaté un véritable état de stress. Ce comportement est étonnant, d'autant plus que les mâles qui pourtant pratiquent une fécondation externe sont des pères attentifs et protecteurs non seulement vis-à-vis des œufs mais aussi des alevins qui peuvent même se réfugier dans la bouche de leur papa en cas de danger.

Des poissons « papa poule », on aura décidément tout vu !

Chien fidèle, vraiment ?

À propos de fidélité, une question se pose : le chien en est le symbole universel, systématiquement représenté au pied des gisants quand ce sont des femmes dont au Moyen Âge la sagesse constante constituait le premier des prérequis, alors que les gisants masculins disposent d'un lion féroce ; mais l'est-il vraiment, fidèle, notre compagnon ?

On sait que lorsqu'une chienne est en chaleur, les mâles des alentours sont irrésistiblement attirés et se précipitent pour la couvrir, alors que ces dernières ne sont pas en reste et sont loin de faire la fine bouche et peuvent devenir insupportables pour leurs maîtres, tant elles fuguent ou hurlent. C'est une des raisons pour lesquelles la chirurgie de castration est loin d'être rare pour les deux sexes. Pourtant, il n'est pas rare d'observer quand on promène son Médor dans le quartier que, bien qu'il soit esclave de ses pulsions hormonales/phéromonales et ne puisse s'empêcher de se ruer sur l'individu de l'autre sexe si elle est en chaleur, il reste capable de vouer une grande tendresse à une partenaire élue à qui il tient à manifester son affection chaque fois qu'il la croise ; à noter que ces rencontres ne sont pas sexuelles, mais juste tendres.

Alors oui, les chiens sont de grands romantiques, fidèles à la dame de leurs pensées, à la manière de l'amour courtois, la *fin'amor* de nos chevaleresques aïeux.

Au royaume des monogames, le choix du partenaire est souvent très codifié, comme chez les humains où la première rencontre, les fiançailles, le mariage faisaient l'objet d'une étiquette très stricte dans beaucoup de cultures, le plus souvent sous le regard des marieuses. Chez les sternes quand un jeune mâle encore célibataire jette son dévolu sur une sternette

également libre, il lui offre cérémonieusement un joli petit poisson. Si la belle l'avale sans cérémonie, c'est un râteau et le malheureux n'a plus qu'à chercher ailleurs la compagne de sa vie. En revanche, si elle le garde « en travers de la gorge », donc ne l'avale pas en le plaçant perpendiculairement à son bec, cela signifie que leur union fidèle durera toute la vie. On peut donc imaginer, comme le pense Boris Cyrulnik, que si le poisson est avalé, c'est qu'il est simplement un objet poisson, une nourriture ; en revanche, s'il lui reste en travers du bec, il acquiert un statut symbolique de cadeau de noces ou plutôt de fiançailles.

Dans leur ouvrage *Amours fidèles*, publié en 1990 chez Fayard, Pierre et Denise Stagnara donnent un exemple saisissant de ce type de comportement, peu fréquent paraît-il, néanmoins existant dans notre espèce.

Jean de La Fontaine, un sacré farceur !

Il suffit de relire sa fable « Les deux pigeons » pour comprendre que non seulement le poète n'y connaissait rien à la zoologie, lui qui faisait manger des mouches et des vermisseaux à la cigale pourtant strictement végétarienne.

Mais reprenons la fable :

Deux Pigeons s'aimaient d'amour tendre.

L'un d'eux s'ennuyant au logis

Fut assez fou pour entreprendre

Un voyage en lointain pays.

L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire ?

Voulez-vous quitter votre frère ?

L'absence est le plus grand des maux :

Non pas pour vous, cruel. Au moins que les travaux,

Les dangers, les soins du voyage,

Changent un peu votre courage.

[...]

Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,

Bon soupé, bon gîte, et le reste ?

Ce discours ébranla le cœur

De notre imprudent voyageur ;

Mais le désir de voir et l'humeur inquiète

L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point :

Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite ;

Je reviendrai dans peu conter de point en point

Mes aventures à mon frère.

Je le désennuierai : quiconque ne voit guère

N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint

Vous sera d'un plaisir extrême.

*Je dirai : J'étais là ; telle chose m'advint ;
Vous y croirez être vous-même.
À ces mots en pleurant ils se dirent adieu.
[...]
La Volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile et tirant le pié,
Demi-morte et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna :
Que bien, que mal elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints ; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.
Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?
Que ce soit aux rives prochaines ;
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau ;
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé : je n'aurais pas alors
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère
Pour qui, sous le fils de Cythère,
Je servis, engagé par mes premiers serments.
Hélas ! Quand reviendront de semblables moments ?
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète ?
Ah ! si mon cœur osait encor se renflammer !*

*Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?
Ai-je passé le temps d'aimer ?*

Bizarrement, dans mon école des Frères des écoles chrétiennes, aucun de mes professeurs de français n'a jamais pointé une évidence qui pourtant aurait dû sauter aux yeux de n'importe quel lecteur attentif : nos deux pigeons qui s'aimaient d'amour tendre étaient en réalité... deux garçons ! Considéré par l'Éducation nationale comme un hymne à l'amour conjugal, ce texte chante en réalité les délices de l'homosexualité à la fois masculine et fidèle. Même si dans la morale, il prend soin d'affirmer sa propre orthodoxie sexuelle. Malheureusement pour lui, le bon La Fontaine semble s'être encore une fois trompé d'un point de vue éthologique. Malgré de longues recherches, je n'ai pas réussi à trouver de cas de comportement homosexuel chez les pigeons.

Ami lecteur, si dans ton pigeonier tu observes un couple gay ou lesbien, voire LGBT, fais-le-moi savoir immédiatement...
#pigeongay...

Les monogames (plus ou moins) fidèles bien qu'intermittents

Certains animaux migrateurs comme l'hirondelle sont des monogames à la fois intermittents et fidèles. C'est aussi le cas des manchots, qu'ils soient empereurs, royaux ou même roturiers comme les modestes gorfous ou les Humboldt. En principe, les fidèles intermittents sont des voyageurs, le plus souvent des migrateurs. Les hirondelles comme les cigognes sont solitaires en Afrique et quand elles reviennent chez nous, elles retrouvent leur nid,

leur partenaire, se remariant et élèvent de nouveaux oisillons. Les marins bretons ou basques vivaient selon ce principe : quand ils étaient à terre, ils convolaient avec leur épouse légitime qu'ils retrouvaient chaque année après leurs longues campagnes de pêche qui pouvaient durer plusieurs mois. Eux aussi étaient fidèles par force (sauf homosexualité de circonstance sur le bateau), quant aux épouses, elles aussi étaient fidèles dans l'immense majorité des cas car il ne restait quasiment plus d'hommes au village et qu'en plus, tout le monde connaissait – et surveillait – tout le monde !

Les cigognes blanches de nos contrées sont en principe des oiseaux migrateurs, mais avec le réchauffement climatique elles le sont de moins en moins, certaines hivernant chez nous, ce qui change quelque peu la donne. Elles ont *grosso modo* le même comportement que les hirondelles et les couples se reconstituent au retour d'Afrique, sauf qu'il arrive que la fidélité ne soit pas toujours de mise et que, au cours du mois qui précède la ponte, les accouplements qui sont fréquents se fassent avec le conjoint « légitime » ou alors, éventuellement, avec un autre ! D'ailleurs, au Moyen Âge, en Angleterre, la cigogne était considérée comme un symbole d'adultère. Était-ce à cause de ses parades nuptiales quelque peu ostentatoires, sa façon quasi maniérée de faire sa toilette, et ses postures alors considérées comme de la coquetterie ? Comme de surcroît le mâle réprimande sa femelle suspectée d'infidélité à grands coups de bec, le symbole devenait évident à l'égard de ces animaux qui de tout temps ont habité près des maisons et étaient donc faciles à observer pour tout un chacun⁷. Mais comme d'habitude, le sexe masculin n'était pas concerné par son comportement moraliste, répressif même vis-à-vis de l'infidélité conjugale.

Les monogames infidèles quoique permanents

Certains animaux sont des monogames permanents et adultérins, c'est le cas du pape lazuli qui vit en Amérique du Nord. Ce sont en général des animaux dont les deux sexes sont (presque) semblablement ternes en dehors de la saison des amours et se ressemblent donc beaucoup. En revanche, quand vient le temps béni de l'accouplement, les mâles se parent de couleurs éclatantes, dont le fameux bleu qui évoque le lapis-lazuli. Enfin certains mâles car en réalité, l'espèce a prévu toute la palette des couleurs, des plus chamarrées aux plus éteintes. Les plus somptueux des volatiles sont aussi les plus agressifs et *de facto* conquièrent les meilleurs territoires, les plus giboyeux en insectes et en graines, en haut d'une colline afin de mieux repérer les prédateurs comme les proies. On pourrait logiquement s'attendre à une déclinaison du partage des concessions selon l'ordre hiérarchique des couleurs. Du plus brillant au plus terne.

Il n'en est rien !

En réalité, tout autour du territoire du plus splendide, ce sont les mâles les plus quelconques qui sont autorisés à s'installer alors que les « presque aussi beaux » sont relégués dans les zones les moins favorisées. Les banlieues sensibles comme on dit de nos jours, avec pour conséquence moins de nourriture et plus de prédateurs. Et de manière au fond assez logique, les papesses ne se font pas prier pour rejoindre les ternes sous-papes⁸ du premier cercle, probablement parce que leurs territoires très proches du château central sont eux aussi plutôt giboyeux et sûrs. Ce sont en définitive les presque aussi beaux relégués dans les zones les moins favorisées qui ont le plus de mal à trouver des partenaires.

Le syndrome de Serge Gainsbourg

Le système mis en place par le pape lazuli alpha et qui consiste à s'assurer de la fidélité de sa partenaire en laissant les mâles les plus moches s'installer tout autour de lui, escomptant probablement que ladite papesse ne sera pas attirée par des prétendants décidément bien ternes, ne semble pas du tout fonctionner du point de vue de la fidélité au plus beau. Les études génétiques des œufs montrent en effet que pratiquement la moitié d'entre eux sont illégitimes, ce qui signifie que dans cette espèce officiellement monogame, les femelles sont particulièrement infidèles, volages – normal pour des oiseaux – et que les papes alpha sont systématiquement cocus, les mâles laids restant séduisants contrairement aux presque aussi beaux, des bellâtres selon la terminologie chez les humains ! Cela permet peut-être de trouver un modèle pour expliquer que la Belle ait été attirée par la Bête et que les femmes les plus belles de leur temps, Brigitte Bardot, France Gall, Jane Birkin, Bambou, et tant d'autres somptueuses créatures soient si facilement tombées dans les bras de Serge Gainsbourg, un alcoolique de génie mais qui n'était pas vraiment un parangon de beauté masculine. Probable que l'intelligence, l'humour et le mythe du mauvais garçon aient joué un rôle décisif comme la promesse d'un territoire de Cocagne... un peu comme chez les papes lazuli laids.

La fascination par les moches dans la chanson interprétée
par Fréhel (extrait)

*Tel qu'il est, il me plaît, il me fait de l'effet
Et je l'aime
C'est un vrai gringalet, aussi laid qu'un basset
Mais je l'aime
Il est bancal, du côté cérébral
Mais ça m'est bien égal*

*S'il a l'air anormal
C'est complet, il est muet
Ses quinquets sont en biais
C'est un fait, tel qu'il est
Il me plaît.*

Les humains ont autrefois adopté un système comparable aux papes lazuli et probablement beaucoup plus efficace. De fait, au Moyen Âge, le système féodal en constituait une illustration frappante : le seigneur, le plus riche, le plus puissant, le plus chamarré, donc forcément le plus beau, s'installait dans un château-fort. Le plus fort, le plus impressionnant, le plus inexpugnable possible. Tout autour il laissait s'installer les serfs, les esclaves, les croquants, en un mot les vilains, incultes et dépenaillés, sans droits ni puissance aucune. On comprend aisément que dans ces conditions, la femme légitime du baron, même si elle était insatisfaite de son seigneur et maître souvent beaucoup plus âgé et même si elle rêvait d'amour courtois, genre chevalier servant errant à Jérusalem pour une illusoire croisade, n'avait aucun moyen de satisfaire physiquement son désir. Franchir les remparts et chevaucher plusieurs dizaines de kilomètres pour trouver un autre châtelain quand on porte robe longue et hennin est

difficilement concevable, surtout quand on sait que les sanctions appliquées aux femmes adultères étaient des plus dissuasives.

Quant à s'unir à un vilain, c'était tout simplement inimaginable tant le système des castes était puissant. Rappelons qu'à l'époque et pratiquement jusqu'au XIX^e siècle, dans le mariage, l'amour ne faisait pas partie du contrat. Il s'agissait en réalité d'un traité d'alliance entre deux familles aristocratiques ou plus tard grandes bourgeoises. L'« amour/amitié conjugale » était un sentiment fondé uniquement sur la raison, voire la religion (notion d'amour sanctifié, presque immatériel, en un mot divin), en aucun cas sur la passion. Cela ne posait donc aucun problème à personne si l'épouse rêvait (d'amour courtois) à un amoureux lointain. L'adultère ne pouvait s'imaginer que physique ; si une princesse énamourée en sa tour se pâmait en songeant à son beau chevalier aussi lointain qu'inaccessible, en aucun cas elle ne trompait son époux légitime. Même si elle en rêvait en accomplissant son devoir conjugal.

C'est en ce sens que le roman de Mme de La Fayette a autant stupéfié ses contemporains. La princesse de Clèves, tout en étant restée strictement fidèle à son mari « qu'elle épousa même avec moins de répugnance qu'un autre⁹ » [sic], avait (bêtement) avoué à celui-ci son amour pour un autre homme, avoué que celui-ci n'avait pas du tout apprécié. Et c'est un euphémisme ! Pourtant, selon les canons de l'époque, la belle princesse avait respecté le contrat en entretenant fidèlement avec le prince de Clèves une parfaite amitié conjugale, une tendresse même. Un amour-estime qu'elle lui conserva même une fois veuve. Mais de l'amour, que nenni... sauf que le prince, si lui aussi éprouvait de l'amour-amitié pour son épouse, ressentait aussi et avant tout de l'amour-passion. Il aimait éperdument mademoiselle de Chartres bien avant de l'épouser et cet amour était donc exclusif ; il resta fidèle jusqu'au bout alors que ce n'était en aucun cas la règle chez les maris aristocrates.

Allant bien au-delà du contrat de mariage « normal » de son époque, on comprend, mais uniquement avec les yeux d'aujourd'hui, qu'il ait été partagé entre fureur et désespoir. Les autres personnages du roman et le lectorat de l'époque en sont restés pour le moins perplexes.

Conclusion, contrairement au pape (lazuli), le seigneur médiéval n'était pratiquement jamais cocu, d'autant plus qu'en cas d'adultère de la part de la femme, le châtiment était particulièrement rude ! Nous le verrons plus loin.

Les mères porteuses

Je n'ai pas trouvé de modèles animaux pour cette pratique, sauf à évoquer les rouges-gorges, pinsons, mésanges et autres espèces victimes des coucous. Si l'on assimile la couvaison à la grossesse, ce sont en effet des parents porteurs. Plus tard, les femelles partagent avec les mâles la tâche ingrate et surtout épuisante du nourrissage d'un oisillon insatiable et d'une taille monstrueuse comparativement à la leur. Et qui de surcroît a assassiné leurs propres petits.

À l'heure actuelle, cette technique des mères porteuses est utilisée par les chercheurs pour sauver des animaux éteints ou en voie critique d'extinction. Il suffit en réalité de cloner un embryon d'une espèce menacée et de l'implanter dans l'utérus d'une espèce proche. Cela a été réalisé avec le putois à pieds noirs, espèce déclarée disparue mais dont un représentant avait été congelé il y a trente ans et dont un embryon cloné a été implanté chez une femelle d'une espèce banale de furet domestique. Certains chercheurs l'envisagent également pour ressusciter les mammouths en clonant et en implantant des œufs fécondés (FIV) dans des utérus d'éléphantes d'Asie.

Les pères porteurs

Ce cas de figure n'est pas encore pratiqué dans notre espèce même si on commence à parler de greffes d'utérus... Qui sait ? En revanche, le système dit « papa poule » des épinoches, cichlidés et hippocampes est loin d'être exceptionnel : dans ce cas c'est le père qui élève seul les enfants pendant que la mère vaque à d'autres occupations, sexuelles ou autres.

Les épinoches construisent un nid et contraignent plusieurs femelles à venir y pondre avant de les éjecter sans ménagement. Ensuite le mâle féconde tous les œufs et garde très jalousement le nid puis les alevins.

Ce sont néanmoins les hippocampes qui restent les plus étonnants dans ce cas de figure. Dotés d'une poche ventrale façon kangourous, les mâles abritent dedans les œufs que les femelles leur injectent à l'aide d'un tube nommé ovipositeur, véritable pénis féminin – sacré oxymore ! Une fois les œufs dans leur ventre, les mâles les fécondent et sont littéralement enceints de leur progéniture. Ils sont capables de les y faire nager dans de l'eau salée, en réalité de l'eau de mer puisqu'ils ont pris soin d'en pomper avant de se faire engrosser par leur dulcinée. Un réseau de capillaires se met alors en place qui fournit l'oxygène aux œufs. C'est donc une véritable couveuse que le mâle promène grâce à son énorme ventre.

Comme tout est inversé chez eux, au cours de la « grossesse » du père, la mère vient lui rendre visite quotidiennement et se montre d'une grande tendresse avec lui, enlaçant gentiment sa queue à celle de son partenaire qui reste unique. Le reste du temps, elle retourne dans son territoire/usine/bureau/corail ! Nul ne sait aujourd'hui pourquoi le couple reste aussi uni tout en ne vivant pas ensemble, alors que l'on ne voit pas bien quelle peut bien être la fonction de ce comportement... à moins que ce ne soit juste de l'amour, car le moins que l'on puisse dire est que cela y ressemble. Au fait, j'ai oublié de vous dire que l'hippocampe est un des rares poissons, avec certains cichlidés, à rester monogame et fidèle.

Leur tendre amour serait gratuit de surcroît.

Qui sait ? Pourquoi avoir tellement peur de l'anthropomorphisme !

Une fois les œufs éclos, le père accouche et les bébés alevins sont expulsés par grappes et peuvent commencer à vivre leur vie.

Ce modèle se rencontre aussi dans notre espèce, les « papas poules » n'étant plus exceptionnels ; pourtant, il faudra attendre les greffes d'utérus pour observer enfin « l'événement le plus extraordinaire depuis que l'homme a marché sur la Lune ¹⁰ ».

Les parents porteurs

Ce sont évidemment les coucous déjà cités, qui au mépris de toute morale et de toute législation internationale imposent à différents passereaux de couvrir et élever leurs bébés, tuant de surcroît leurs enfants à eux. Et en plus les femelles trouvent moyen d'être farouchement polyandres et peuvent pondre jusqu'à 25 œufs par saison de reproduction. La coucoue (orthographe incertaine) repère un nid et lorsqu'elle est prête à y pondre, elle s'installe sournoisement et gobe un œuf de l'hôte involontaire avant d'en pondre un de son cru à la place. Elle fait particulièrement attention de ne pas être prise en flagrant délit car dans ce cas, l'hôte abandonnerait le nid, condamnant à mort le futur petit coucou... une sorte d'IVG après viol (du nid) en quelque sorte.

Le bébé coucou se débrouille pour naître avant ses coloc/frères et sœurs de nid afin de pouvoir éjecter les autres œufs ou éventuellement les nouveau-nés qui, de toute manière, sont beaucoup plus faibles que lui. Le plus étonnant est la spécialisation de ces oiseaux dont les œufs imitent ceux de chaque espèce parasitée. Tel coucou va se spécialiser dans la rousserolle, tel autre dans le rouge-queue noir, tel autre dans la bergeronnette. Au moins

50 espèces sont victimes de ces bandits à la fois violeurs, squatteurs et tueurs.

L'honnêteté impose de mentionner le fait qu'à part les honteux coucous il existe d'autres oiseaux comme les veuves capables de ce genre de pratique. Néanmoins le comportement des bébés veuves – cette appellation sonne bizarrement – apparaît comme plus sympathique et moral puisque si les oisillons, dès leur naissance, miment leurs colocs du point de vue de l'apparence et du comportement, ils ne les expulsent pas du nid. On peut dire qu'ainsi, ce sont des frères et sœurs adoptifs – je n'ose pas dire frères et sœurs de lait à propos d'oiseaux – et non pas fraticides et qu'ils ne nuisent pas à leurs hôtes. À noter que les mâles – faut-il les appeler des veufs ? – sont des polygames impénitents et qu'ils peuvent épouser jusqu'à 50 veuves en très peu de temps, ce qui est la preuve d'un beau tempérament.

Enfin, si je voulais pousser encore plus loin le bouchon, la pratique de certaines guêpes qui pondent leurs œufs dans le corps d'autres organismes, en général d'autres insectes ou araignées, réalise un système de mères porteuses interspécifique. L'idée que l'on pourrait implanter des embryons humains dans des utérus de chimpanzés est suffisamment choquante pour que je ne m'y attarde pas. Quoique !

Il y a un siècle, une pratique très largement répandue dans la bourgeoisie parisienne consistait à confier/implanter ses enfants à des nourrices le plus souvent bretonnes ou normandes qui allaitaient et élevaient les bébés nantis en même temps que leurs propres bébés ; cela correspondait typiquement au comportement des veuves, je parle des oiseaux bien entendu.

Coucous cocufieurs !

Les coucous ne prenant pas personnellement leur progéniture en charge n'ont pas besoin de vivre en couple ou en harem comme les autres oiseaux pour les élever ; c'est pour cette raison qu'ils, ou plutôt elles, ont acquis une solide réputation d'infidélité. Réputation parfaitement justifiée comme on l'a vu.

De ce fait, depuis l'époque médiévale, leur cri, « coucou, coucou » a été considéré comme une manière de moquerie vis-à-vis des malheureux maris trompés et que le ridicule pouvait tuer, qui sait ?

Les LGBT

- **Les lesbiennes** : leur situation est comparable aux gays et cette orientation en règle non exclusive est assez répandue. Les gorilles des montagnes par exemple ont parfois un comportement homosexuel qui semble orienté exclusivement sur la recherche du plaisir et de la tendresse, la guenon étant plus douce que le singe. L'apparence, les mimiques et la manière d'être de ces intelligents grands primates sont tellement proches – trop proches ? – des nôtres que cela en était devenu dérangeant à l'époque, à tel point que la très célèbre primatologue Dian Fossey qui l'avait pourtant observé n'y a consacré que très peu de lignes – fort discrètes au demeurant.

Alors la question se pose puisque, *a priori*, tout comportement doit remplir une fonction : à quoi sert l'homosexualité féminine chez les guenons gorilles ? Cette pratique ne semble pas modifier leur situation hiérarchique au sein du groupe. Au cours de ces rapports de tendresse, aucune des deux femelles ne domine l'autre. De même, ces câlins ne

semblent pas destinés à apaiser les conflits comme chez les bonobos puisque les jeux sexuels n'interviennent pas après une dispute. Ils ne renforcent pas non plus les liens de parenté puisque le choix de la partenaire ne se fait pas forcément parmi les proches, les apparentées, les alliées. Ce ne serait pas non plus un rituel d'initiation car cela concerne souvent deux femelles matures ou au contraire deux adolescentes. Cela pourrait constituer une manière d'augmenter l'excitation sexuelle au moment qui précède l'ovulation, car cette pratique ne semble jamais exclusive et peut précéder l'accouplement avec un mâle. Une espèce de masturbation croisée comme cela peut s'observer dans notre espèce chez certaines adolescentes. Cette hypothèse est renforcée par le fait que ces couples lesbiens ne sont ni stables, ni durables, ni exclusifs.

Toujours est-il que les guenons s'accouplent, vulve contre vulve, ou bien se frottent contre le dos de l'autre et souvent, prennent soin de le faire en cachette de leur seigneur et maître, le dos argenté. On ne sait pas encore ce qui peut advenir si elles sont surprises par le mâle dominant. Ferme-t-il les yeux ou au contraire, sévit-il ? Peut-être après tout que finalement, n'est-ce que de l'amour-affection... *sex friends* ?

La situation semble tout à fait comparable pour les gorilles gays dont l'homosexualité ne semble pas non plus modifier le statut. Une fois de plus en tout cas, les primates se montrent nettement plus ouverts et surtout plus tolérants que nous autres, pauvres humains !

Pourtant, il existe un animal, un vertébré exclusivement lesbien, le cnemidophorus. Ce lézard ou plutôt cette lézarde (serait-ce de fait une lézarde dans la muraille de l'arrogance masculine ?) a réussi à éliminer tous les mâles. On ne sait pas quand, probablement depuis plusieurs millions d'années. En conséquence, pour que l'espèce continue à prospérer, leur reproduction se fait par parthénogenèse : les œufs et les bébés, uniquement des filles, sont des clones à l'identique de leurs mères ; contrairement à ce qui est généralement affirmé, cela n'affecte en rien le dynamisme de

l'espèce dont les effectifs sont stables malgré la pression humaine. Afin de déclencher la ponte, les femelles réalisent des simulacres d'accouplement. Est-ce une réminiscence de la lointaine époque où il y avait encore des mâles ? En tout cas, en fonction du moment et de leur statut hormonal, les femelles adoptent une position de mâle ou de femelle (dessus ou dessous). Enfin, il peut arriver, quoique rarement, que ces étonnants reptiles s'accouplent avec des mâles d'espèces proches, histoire sans doute d'apporter un peu de sang neuf.

Nous voilà en plein dans le mythe des Amazones !

Cette espèce de lézard me navre car elle démontre à quel point la position des mâles est fragile et qu'au fond, nous les hommes, ne sommes que des êtres surnuméraires, un détail de la grande histoire de l'évolution, sans cesse à la limite de l'inutilité. Que les Amazones sont l'avenir de l'homme.

Drôles d'oies blanches !

Habituellement, l'oie domestique, contrairement à l'oie sauvage plutôt monogame, vit en harem sous la stricte férule d'un jars aussi sourcilieux que jaloux. Pourtant, il arrive que deux oies femelles s'aiment d'amour tendre, deviennent monogames, ne se quittent plus... et snobent leur seigneur et maître. Pourtant, exactement comme chez nous, elles sont parfois taraudées par un profond désir de maternité. Alors, chacune des deux se sacrifie et se fait couvrir par un mâle, en l'occurrence leur sultan soi-disant légitime... elles font alors nid commun, pondent, couvent à tour de rôle et élèvent ensemble leurs oisons. Sont-elles fidèles dans ce cas de figure ? J'aurais tendance à penser que oui mais cela peut se discuter du point de vue du jars.

• **Les gays** : l'homosexualité entre mâles avait été décrite en son temps par Aristote à propos des cailles, des coqs et des perdrix. Il pensait que ce comportement traduisait des rapports de dominance. Il pensait aussi que c'était une sorte de second choix pour ceux qui ne pouvaient pas accéder à l'hétérosexualité. Étonnante assertion dans la bouche d'un pédagogue bisexuel, la règle pour les enseignants de l'époque. Il le fit d'ailleurs bien comprendre à son très prestigieux élève, Alexandre le Grand, lui aussi bisexuel mais probablement avec une nette préférence homo. Il semble bien que Roxane ait été épousée essentiellement pour des raisons diplomatiques.

Au début du ^{xx}e siècle, les animaux gays étaient considérés comme déviants, voire pervers et en conséquence, les zoologues allèrent jusqu'à castrer les babouins ou les manchots papous qui osaient se permettre ce type d'accouplements « contre nature » selon les canons de l'époque. La science a toujours été dominée par des impératifs idéologiques. Depuis, heureusement, les chercheurs, zoologues et éthologues ont compris qu'imposer des critères moraux humains à des animaux était parfaitement ridicule, d'autant plus qu'au moins 1 500 espèces ont été prises en « flagrant délit » ! Cela va des crustacés, insectes, arachnides, mollusques (pieuvres), vers parasites jusqu'aux reptiles, oiseaux et autres mammifères bien sûr. En revanche, l'homosexualité masculine exclusive est rare, pour ne pas dire exceptionnelle à l'état sauvage, mais c'est peut-être parce que les ébats des animaux sauvages sont plus difficiles à observer. En revanche, en captivité elle est plus facilement repérée. C'est ainsi qu'au sein d'une colonie de manchots, des couples de mâles ont été observés, alors que pourtant un bon nombre de femelles étaient disponibles. Ces couples se mettent à couvrir des pierres à tour de rôle et si on installe des œufs à la place, ils les couvent jusqu'à éclosion et élèvent sans problème les oisillons.

Selon Bruce Bagemihl, biologiste et sexologue canadien, 80 % des mâles du monde animal seraient occasionnellement homosexuels. En d'autres termes, l'homosexualité masculine – comme la féminine

d'ailleurs – est un phénomène aussi parfaitement naturel qu'universellement répandu. La seule différence est que dans le règne animal elle est rarement exclusive, même si cette dernière affirmation n'est pas absolument certaine.

- **Les bi** : en réalité, cela semble concerner la grande majorité, probablement même la quasi-totalité des espèces animales, y compris la nôtre bien que chez nous, son accomplissement qui est lié à son acceptation sociale, dépende essentiellement du contexte culturel.

- **Les transgenres** : ce cas de figure est beaucoup moins rare chez l'animal qu'on ne pense. Il s'agit en réalité d'une forme d'hermaphrodisme, les animaux ayant le potentiel des deux sexes mais ne les exprimant pas en même temps ; ces animaux sont dits des protérogynes s'ils sont d'abord femelles et deviennent ensuite des mâles ou protérandres si c'est le contraire. Citons entre autres l'escargot, la coquille Saint-Jacques, la cochenille, le lombric, l'huître plate, la grenouille, la crépidule (*Patella fornicata* : une bête de sexe dont le deuxième mot est des plus évocateurs !), le poisson-clown et même certains reptiles, telle la tortue d'eau douce ;

- Les protérogynes (ou protogynes) : comme la girelle, le succulent mérrou est un peu le porte-drapeau de cette manière de vivre sa sexualité tout au long de son existence. Ce sont en effet des poissons très pragmatiques : jusqu'à 4 ans, ils sont indéterminés ou neutres, ensuite ils deviennent des femelles et plus tard ils se transforment en mâles, surtout s'il y a un manque de dominants et ce, jusqu'à la fin de leur longue vie (80 ans). Depuis l'avènement de ce type de chirurgie, la protérogynie existe bel et bien dans notre espèce.

- Les protérandres : d'abord garçon avant de devenir fille, la crépidule est un bon exemple de ce drôle de phénomène : les mollusques s'agglutinent en chaînes avec à un bout les femelles, au milieu ceux qui sont en train de se transformer et à l'autre bout les

mâles que l'on dit recrutés. Chose rare chez les mollusques, au moment où ils sont mâles, ils ont un pénis qui féconde directement les œufs. Là encore, ce phénomène n'est apparu chez nous que grâce aux prouesses des chirurgiens.

La fidélité chez les gays et les lesbiennes

Il s'agit là d'un sujet sensible et révolutionné par le mariage officiellement possible depuis quelques années. Pourrait-il s'agir aussi d'un simple problème d'arithmétique ? La totalité des enquêtes montrent que de manière générale les hommes sont nettement moins fidèles que les femmes... alors quand deux hommes vivent en couple, seraient-ils deux fois plus infidèles et quand ce sont deux femmes, elles le seraient deux fois moins ? La réponse est pratiquement oui.

A priori, pour deux hommes qui vivent ensemble, la fidélité ou plutôt l'exclusivité sexuelle ne va pas toujours de soi et il semble que pour réaliser cet objectif, les deux partenaires doivent s'engager à une sorte de contrat moral qui repose bien sûr sur l'amour mais surtout sur une approche à la fois éthique et philosophique. Il faut donc qu'ils le désirent vraiment ! Ces contrats peuvent être divers et variés, vivre ou non ensemble, être strictement fidèle ou non, tout se dire ou non, nature des pratiques sexuelles « autorisées » avec un tiers sans que le contrat soit rompu, maintien d'une conjugalité sans relations intimes du fait de l'émoussement des sens alors que les deux restent sexuellement actifs, etc.

Bien sûr, le fait que nombre de couples gays soient aujourd'hui mariés amène les partenaires à se poser plus ouvertement la question puisque l'engagement de fidélité est pris devant le maire. Il est clair de surcroît que l'épidémie de sida qui a ravagé les milieux gays a modifié profondément leur sociologie dès lors que vivre en couple et non plus butiner au gré de ses envies est devenu une sorte de politique de prévention.

Il ne faut pas oublier non plus que bon nombre de gays se sont fait très violemment jeter dehors par leurs parents lors de

leur *coming out* et qu'ils ont décidé par la suite de se constituer une sorte de famille choisie, amis, entourage à laquelle ils sont en général très fidèles.

Dans les années 1980, la communauté gay s'apparentait à une sorte de marché sexuel clandestin où l'amour était remplacé par un troc « orgasme contre orgasme¹¹ ». La durée de vie des couples n'excédait que rarement deux ans. Depuis lors, les débats sur le Pacs, le mariage pour tous, l'homoparentalité ont tout remis en question. Aujourd'hui, l'idéal de vie a changé chez les homosexuels des deux genres. Selon les sondages, le nombre de personnes déclarant avoir eu une relation stable d'au moins six mois au cours de l'année écoulée a bondi de 50 % avant 1995 à 68 % en 2004 avec un pic à 75 % en 1997. Pourtant, vivre une relation conjugale et donc cohabiter reste assez rare (49 %) avec un pourcentage de non-exclusivité sexuelle de 75 %. Pour résumer la question, le comportement monogame reste relativement rare chez les gays, ce qui s'explique par l'ancestrale tradition de comportement polygame chez les hommes qui ont toujours cherché à bien séparer le sexe de l'amour. En d'autres termes, pas besoin de s'aimer pour faire l'amour ! Cela a évidemment été favorisé par la multiplication des lieux de rencontres clandestines datant de l'époque de la ghettoïsation. On peut se demander, compte tenu de l'évolution des chiffres dans la population hétérosexuelle (de plus en plus de couples ne cohabitent pas), si les gays ne formeraient pas tout simplement une sorte d'avant-garde sociologique, même si un sondage de l'IFOP, datant certes de 1999, montre que parmi les qualités attendues, les femmes placent la fidélité au premier rang et les hommes au deuxième rang.

Quant à la multiplication des partenaires, un sondage montre que ce sont 43 % des gays qui déclarent avoir eu au moins 20 partenaires différents alors que ce chiffre ne concerne que 7 % des maris hétéros, 3 % des femmes hétéros et 1 % des lesbiennes.

Chez les lesbiennes, le modèle conjugal « classique » reste la norme, ne nécessite pas de contrat puisqu'elle va de soi et la « femme libérée » semble être un mythe chez elles, même si l'on peut s'entendre sur certaines incartades dont la nature est prévue explicitement. Il ressort de tout cela que l'exclusivité sexuelle chez les femmes homosexuelles a toujours été et reste la norme.

Les neutres (fourmis, abeilles, termites)

Les trois principales espèces d'insectes sociaux ont opté pour le genre neutre en ce qui concerne la quasi-totalité des colonies. En effet, seule la femelle, surnommée la reine, assume le rôle de pondre ses œufs après s'être accouplée une seule fois dans sa vie après le vol nuptial – je parle des abeilles – avec le seul mâle à avoir réussi à s'élever plus haut que ses concurrents morts d'épuisement ; c'est donc le plus beau, le plus fort et surtout le plus endurant qui aura l'insigne honneur de copuler une seule fois avec la (future) reine qui va stocker les spermatozoïdes et qui puisera toute sa longue vie dans sa réserve. Le vainqueur va mourir dans la foulée de l'assouvissement de son désir. Impossible, même pour Musset et Chopin, de rêver plus romantique !

C'est à peu près pareil chez les fourmis : la jeune reine vierge s'envole, suivie des mâles ailés, eux aussi. L'accouplement a lieu ; là encore, les mâles sont jetés, style Kleenex, et la princesse fonde sa colonie ; les

termites sont *grosso modo* identiques dans leur comportement ; rapidement, les premiers œufs donnent naissance à toute une génération de neutres, les ouvrières. Ce sont des femelles mais leur genre ne leur sert à rien puisqu'elles ne s'accouplent ni ne se reproduisent... enfin en principe car les choses sont quelque peu différentes chez les fourmis (voir [encadré ci-dessous](#)). Néanmoins, en gros, soit elles travaillent, soit elles combattent et c'est tout.

Là encore, l'avènement récent dans notre espèce de ce nouveau genre, neutre, est une sorte de contrepoint frappant de la culture abeilles ! Les « intersexes » ne sont ni des hermaphrodites ni des transgenres mais sont des personnes impossibles à caractériser. Ni garçons ni filles, elles sont comme des femmes qui auraient une sorte de pénis. La législation française ne reconnaît toujours pas le « troisième genre », comme quoi les fourmis, abeilles et autres termites sont en avance sur nous !

Du rififi chez les fourmis

En réalité, chez les fourmis, les choses sont encore plus compliquées que ce que l'on pensait il y a peu de temps encore¹² : chez elles, il n'existe pas de chromosomes X ou Y. La reine pond deux sortes d'œufs car elle peut, selon son bon vouloir de souveraine (je plaisante, bien sûr !), ouvrir ou fermer sa spermathèque et par conséquent, laisser passer – ou non – des spermatozoïdes :

- Si elle donne passage à ceux-ci, les œufs sont fécondés et possèdent deux types de chromosomes, l'un transmis par la reine, l'autre par le mâle. Ces œufs diploïdes sont à l'origine de tous les individus femelles, qu'ils soient des reines, des princesses, des fourmis ailées ou de simples ouvrières ;

- Si la spermathèque est restée porte close, les œufs sont dits « vierges » car ils ne contiennent qu'un jeu de chromosomes transmis par la mère et étonnamment, ce sont eux qui produisent les mâles de la fourmilière. C'est donc bien la reine qui est responsable du sexe de ses bébés. Lors de la fondation d'une nouvelle colonie, celle-ci évite de pondre des œufs vierges à développement mâle car pour réussir son entreprise elle a besoin d'un maximum d'ouvrières, ce qui l'amène donc à ne pondre que des œufs fécondés. Dans des circonstances particulières, il arrive même que les ouvrières pondent elles aussi. Puisqu'elles ne sont pas fécondées, elles émettent des œufs vierges donc destinés à devenir mâles. On peut donc considérer que les ouvrières et les soldates ne sont pas vraiment neutres puisque certaines sont capables de pondre !

Pour compliquer le tout, il a été montré qu'en fait, ce sont les ouvrières, donc les filles, qui contrôlent le nombre de mâles de la colonie en les dévorant quand elles considèrent qu'il y en a

trop ou que ce n'est pas le moment. Le pouvoir royal est donc remis en question par le peuple ! Oui, sauf que c'est *in fine* la reine qui impose sa volonté, au moins chez les fourmis de feu, une espèce invasive en Amérique du Nord : même entourée d'ouvrières habituées à élever des femelles, une reine à tendance masculine pourra décider de continuer à pondre des mâles avec succès, sans que les ouvrières ne se ruent dessus pour les dévorer. Par quel tour de passe-passe y arrive-t-elle ? Il semble qu'elle parvienne d'une certaine manière à « compter ses œufs » : si elle considère que décidément, ses filles tuent un trop grand nombre de ses fils, elle va se mettre à sévèrement limiter le nombre d'œufs fécondés, donc de femelles, ce qui, du fait de la raréfaction des bébés femelles, donc futures reines potentielles, va forcer les ouvrières à cesser de tuer et manger les jeunes mâles. « Manger les mâles ne servirait pas à élever davantage de femelles, puisqu'il n'y en a pas. Les ouvrières trouvent alors un intérêt à élever leurs frères. Ils sont tout de même apparentés, et vont donc essayer quelques gènes propres à la colonie lors des vols nuptiaux¹³. » Les spécialistes expliquent cet étrange phénomène par la tendance qu'ont les animaux à vouloir reproduire leurs propres gènes : « Les ouvrières sont devenues stériles car, très proches génétiquement de leur mère, elles perpétuent leurs gènes par son intermédiaire, note Laurent Keller. Elles ont en revanche beaucoup moins de liens de parenté avec leurs frères mâles, et donc moins intérêt à les voir naître. » Si elles ont le choix, elles n'hésitent donc pas à les dévorer pour favoriser la naissance d'un maximum de sœurs futures reines. Mais, si la reine les prive de l'avantage d'élever des femelles en ne pondant que des œufs mâles, elles cessent d'avoir leur comportement cannibale.

Là je dois avouer que les choses sont tellement compliquées que je ne suis pas certain que l'on puisse trouver chez les humains des comportements comparables, sauf peut-être, qui sait, dans un roman de science-fiction d'horreur... qui reste à écrire.

Les hermaphrodites

Ici je parle uniquement de l'hermaphrodisme simultané, c'est-à-dire quand l'animal possède en même temps les caractéristiques des deux sexes ; il faut reconnaître que ce ne sont pas les animaux les plus fascinants du point de vue de leur intellect puisqu'il s'agit des lombrics, des coquilles Saint-Jacques, des escargots, sans oublier les cochenilles. Chez ces sympathiques bestioles, il peut, mais rarement, y avoir autofécondation, car le plus souvent, ce sont deux animaux qui s'accouplent, chacun fécondant l'autre en étant si l'on peut dire tête-bêche bien qu'ils n'aient pas de véritable tête en ce qui concerne les cochenilles ou les coquilles Saint-Jacques.

Chez nous, on peut parfois constater un hermaphrodisme accidentel qui constitue une anomalie, certaines femmes hermaphrodites pouvant malgré tout concevoir, bien que rarement, des enfants, même si elles sont génétiquement des hommes. Là encore on nage en pleine complexité.

Les pansexuels

Ce sont évidemment les bonobos qui sont les stars dans ce domaine, même si nous ne sommes pas mal non plus dans le genre !

Chez ces sympathiques primates dont la structure sociale est de type matriarcal, il n'existe aucune censure, aucun tabou de nature sexuelle : ils peuvent être hétérosexuels, homosexuels, bisexuels, pédophiles homos ou hétéros, incestueux, partouzeurs dans toutes les positions et tous les types de pratiques à en faire pâlir les sculpteurs de Khajurâho. L'âge du consentement est particulièrement précoce dans leur législation ! Les vidéos ne sont pas à mettre devant tous les yeux. En revanche, on ne trouve pas chez eux trace de sadisme ou de masochisme et, contrairement à leurs proches cousins les chimpanzés, le viol y est inconnu, ce qui n'est pas étonnant puisque tout le monde est consentant tout le temps. Il est aujourd'hui bien connu que chez les bonobos, le sexe, réel ou simulé, est une manière – pacifique – d'abaisser les tensions, d'apaiser les conflits, de se réconcilier, en un mot d'unifier le groupe. Un merveilleux outil de communication. Combien de vies humaines auraient-elles été épargnées si les dominants de notre espèce, rois ou présidents, avaient su adopter ce type de pratique au lieu de se battre, faire la guerre ou fabriquer un prétendu code de prétendu honneur !

Je pense que lors des prochaines campagnes présidentielles de tous les pays du monde démocratique, il faudrait imprimer le slogan : Bonobo, Présidente, Bonobo, Présidente, Bonobo, Présidente, Bonobo, Présidente... mais je m'égare !

Les autococufieurs

Les punaises sont des bêtes de sexe et on peut dire que de tout cet ouvrage, elles ont la palme d'or de l'infidélité ! Les mâles de ces animaux ont une sexualité totalement débridée, certains pouvant copuler plus de deux cents fois par jour, produisant chaque fois l'équivalent de trente litres de sperme (toutes proportions gardées) ; il leur arrive de se grouper autour

d'une femelle et de se mettre à la transpercer n'importe où avec leurs pénis cornés perforateurs (spicules) ; c'est ce qu'il est convenu d'appeler un viol en réunion ou tournante. Il arrive que la femelle succombe à tant d'empressement et que même ils se jettent sur une innocente coccinelle (bête à bon Dieu), la transpercent et qu'elle trépasse.

Une fois injectés, les spermatozoïdes, après un certain temps de latence où ils se mettent à l'abri pour ne pas se faire éliminer par les anticorps de la femelle, comme n'importe quel vulgaire microbe étranger, se débrouillent de manière à rejoindre les ovaires en utilisant la circulation sanguine.

Les perforations peuvent se faire dans la tête, le cœur, le dos, les femelles finissant par ressembler à des vétérans de la Grande Guerre, tant elles sont couvertes de cicatrices. Peu de spermatozoïdes (en pourcentage) arrivent à bon port, mais suffisamment pour que l'espèce prolifère tant et plus. C'est rarement l'orifice sexuel qui est visé, à tel point que l'on peut dire, toute religion mise à part, que la punaise représente un étrange modèle de vierge enceinte.

De plus, comme ce ne sont pas des animaux très sélectifs et que manifestement l'homosexualité n'est pas taboue chez eux, il arrive que ce soient des mâles qui sont victimes de ces viols collectifs. Le sperme alors ne trouve pas, et pour cause, les ovaires, et migre dans les testicules et, à la prochaine occasion, lorsque le mâle sautera sur une femelle, il va lui injecter la semence d'un ou plutôt de plusieurs autres, se cocufiant ainsi lui-même.

L'autococufiage au sens strict devient de plus en plus courant dans notre espèce depuis la création en 1973 des CECOS (Centres d'étude et de conservation des œufs et du sperme humains), d'autant plus qu'il arrive parfois que ce soit le mari infertile qui pratique lui-même l'injection du sperme d'un autre, s'autotrompant délibérément, mais là, c'est pour la bonne cause.

La monogamie unicoïtale permanente

Je ne reviendrai pas sur les mœurs des abeilles, fourmis et autres termites qui effectivement n'ont droit qu'à un seul accouplement et puisent toute leur vie dans leur spermathèque. Ici, il s'agit à l'inverse de fécondation non-stop.

Certains mâles de certaines espèces de poissons mais aussi d'araignées pratiquent l'amour une seule fois dans leur vie, mais à plein temps. Un vrai CDI. Difficile de faire plus romantique ! L'accouplement est permanent et définitif. La baudroie abyssale par exemple mesure environ vingt centimètres en ce qui concerne les femelles, alors que les mâles atteignent péniblement les trois centimètres. Monsieur est donc approximativement sept fois plus léger que madame... un peu à la manière d'un couple à la Dubout mais en plus spectaculaire. Tant qu'il est immature, le mâle nage librement, mais une fois devenu adulte, si d'aventure il croise une femelle de passage, il s'accroche à elle avec les dents et commence à s'atrophier. De plus en plus accolé à sa compagne, voilà que ses vaisseaux sanguins se connectent à ceux de son hôtesse. Désormais simple parasite façon sangsue, il se nourrit à la manière d'un fœtus dépendant de son placenta. Il se transforme pour toujours en un organe externe, une sorte de mini-appendice, son seul travail étant désormais de déverser du sperme jusqu'à plus soif (façon de parler), de manière à féconder au passage les œufs de la femelle.

Certaines araignées font mieux encore : le mâle pénètre entièrement dans la cavité génitale de sa partenaire où il se colle aux parois, son système circulatoire s'anastomose à celui de sa dulcinée et il s'installe bien au chaud, en sécurité pour la vie...

Même s'il existe chez nous des gigolos dépendants de leurs riches partenaires, je ne suis pas certain que les modèles puissent vraiment se comparer.

L'ambiguë ambigamie

C'est la possibilité au sein d'une seule espèce de se comporter soit en monogame, soit en polygame, de procréer à deux ou en groupe. Par exemple, le chat domestique retourné à l'état sauvage est un animal nommé haret. Normalement, comme tous les félins à l'exception des lions, c'est un animal solitaire qui s'accouple au hasard des rencontres avec les femelles en œstrus. Et c'est ce qui se passe à la campagne où chacun protège son territoire car il y a suffisamment de place pour tout le monde. En revanche, en ville où existe une surpopulation autour des gouttières, de véritables sociétés se constituent que Walt Disney a fort bien décrites dans *Les Aristochats* avec leur hiérarchie, leurs règles.

À ma connaissance, à part la nôtre et les renards, il n'existe pas d'autres espèces offrant la possibilité de deux organisations socio-matrimoniales différentes, avec soit la drague solitaire, soit la vie en société, bien que les chevreuils qui sont normalement des animaux solitaires vivant au plus profond de forêts aient montré eux aussi une belle faculté d'adaptation à la pression humaine et qu'on peut maintenant en observer des hardes avec une organisation sociale paissant dans les plaines industrielles sans arbres.

La masturbation

Je ne sais pas si cette forme particulière de sexualité doit figurer parmi les contrats de mariage ; en revanche, elle peut poser la question de la fidélité. C'est peut-être en effet un peu paradoxal, d'autant plus qu'elle concerne surtout les animaux isolés dans les zoos ancienne formule, privés de partenaire de l'autre sexe, sauf pour les arachnides et les myriapodes. Ces charmantes petites bêtes nommées à tort millepattes et que l'on devrait mathématiquement rebaptiser cent à cent vingt pattes, même si centpattes

sonne un peu bizarrement à l'oreille française pour désigner un animal qui a tant de jambes. Certaines espèces de cet animal chanceux parmi les chanceux disposent de deux pénis entre chaque paire de pattes (cela fait quand même deux cents pénis chacun !) et de deux douzaines de testicules (je vous laisse faire le compte), alors que pour sa part la malheureuse femelle n'a que deux vagins, ce qui fait un peu *cheap* dans le contexte. Du coup, le mâle choisit une surface d'argile où il se masturbe sans vergogne. Il recueille ensuite son sperme qu'il mélange à la terre de manière à en faire des boulettes longue conservation du fait des propriétés particulières de l'argile. Il pourra ensuite les présenter à sa (ses ?) partenaire(s) en l'amenant en dansant jusqu'à sa boulette.

Certains mâles araignées ont tellement peur de leurs femelles – et ils n'ont pas tort de s'inquiéter au vu de la taille et la férocité de leurs mégères – qu'ils confectionnent eux aussi des boulettes reproductrices avec leur semence et les catapultent en direction de la cavité génitale de leur amoureuse. Tout en restant prudemment à bonne distance.

Pour en revenir aux primates, dans l'espèce humaine – comme chez les bonobos d'ailleurs – mâles et femelles se masturbent couramment. Il arrive que le(a) masturbateur(trice) humain(e) soit en couple et que son(sa) partenaire le(a) surprenne en pleine action. Selon sa culture et sa psychologie, sa réaction peut prendre plusieurs formes :

- Soit une plaisanterie du style : « Quand grandiras-tu ? » ou bien « Quel gâchis ! Tu me permets de participer ? »
- Soit beaucoup de tristesse et de dépit : « Tu ne m'aimes donc plus ? Je ne te satisfais plus ? »
- Soit de la colère : « Tu me trompes avec toi-même, je considère que c'est un adultère ! »

Les espèces concernées pas la masturbation sont innombrables et vont essentiellement des oiseaux aux mammifères tout en concernant les deux sexes. Chez les primates, il a été montré que la taille des testicules est

proportionnelle à la fréquence de l'auto-sexualité. Cependant, toutes ces activités sexuelles ne sont pas forcément liées au sexe puisque la masturbation a même été observée chez des hongres (chevaux castrés) ! Il peut éventuellement s'agir de régler les conflits, diminuer les tensions ou tout simplement, se faire plaisir. Les techniques utilisées sont étonnantes de par leur inventivité : quand les animaux n'ont pas de mains comme les singes, ils peuvent s'accoupler avec divers objets, boule d'herbe, branche en ce qui concerne les oiseaux, sinon ils utilisent des organes comme leurs pieds, leur queue, leurs palmes natatoires (dauphins), mais aussi des outils comme des bâtons, des cailloux, des feuilles... Bref, les *sextoys* sont légion dans le règne animal ¹⁴.

Sexe sans visée reproductive

Il faut avoir présent à l'esprit que nombre d'animaux, comme nous, pratiquent des activités sexuelles variées et non destinées à la reproduction. Du sexe oral à la masturbation en passant par les accouplements en dehors des saisons de fertilité, la sodomie homo- ou hétérosexuelle, les bisous, l'homosexualité et même la nécrophilie, homosexuelle ou non, peuvent être observées, notamment chez les crapauds cururu, les manchots Adélie et chez les canards pour cette dernière comme en témoigne cette observation d'un colvert poursuivant un autre pour le violer, pratique courante chez Donald. Le malheureux poursuivi a heurté une vitre, ce qui l'a instantanément tué et n'a pas empêché l'autre de continuer sa coupable activité. Certains lézards géants comme le tégu peuvent aussi s'accoupler avec des cadavres. L'idée même de perversion étant inconcevable chez l'animal sauvage, on se demande bien quelle peut être la fonction de la nécrophilie dans ces espèces.

Polyandrie imposée par les femelles

Autre spécialité de notre espèce, quelques cultures, notamment asiatiques, pratiquent une forme de polyandrie rituelle et codifiée, la femme ayant plusieurs maris ou amants simultanément, lesquels, au sein de certaines ethnies himalayennes, sont frères ou étroitement apparentés entre eux. Ce n'est guère qu'au Bhoutan qu'elle est traditionnellement admise, bien qu'assez peu souvent pratiquée. Elle est également présente chez les Marquisiens de Polynésie et les Todas d'Inde. Elle est le fait de pays où règne une pénurie de femmes généralement due à l'infanticide des petites filles. Les Chinois qui ont également beaucoup pratiqué ce type d'infanticide avant ou après la naissance connaissent aussi en ce moment une pénurie de filles. Vont-ils constituer des harems d'hommes ? La chose est peu probable... et ils semblent s'orienter vers une autre solution : importer des femmes, notamment de Birmanie.

La chose est manifeste dans de très nombreuses espèces animales. Les femelles, insectes, poissons et autres, s'unissent avec tout pourvoyeur de sperme qui passe. « S'unissent » est une façon de parler car l'amour chez les poissons est le plus souvent externalisé, le mâle larguant sa semence à tout vent si l'on peut dire...

Une espèce est strictement et officiellement polyandre à l'image du plus féministe de tous les oiseaux, le phalarope, un joli petit échassier limicole de la famille des scolopacidés. Les femelles conquièrent et défendent un territoire comprenant plusieurs mâles. Elles pondent dans autant de nids qu'elles ont de partenaires et leur laissent le soin de couvrir et élever les petits. D'ailleurs, peu de temps après la ponte, elles s'envolent pour leur migration annuelle vers le sud. De manière parfaitement logique, leur plumage est beaucoup plus vivement coloré que celui des mâles qui doivent se cacher pour couvrir et élever les petits.

Polyandrie imposée par les mâles

Quand plusieurs hommes se permettent de violer en réunion une jeune fille non consentante, cela s'appelle une tournante.

Je ne m'étendrai pas sur les aspects éthiques et pénaux de cette ignoble pratique que nous partageons entre autres avec les punaises (voir [ci-dessus](#)) et les chimpanzés. Chez ces deux espèces, comme dans la nôtre, la victime peut en mourir.

Chimères :

qu'arrive-t-il à ceux qui sont infidèles à leur espèce ?

Des hordes d'êtres hybrides nés de la fusion de deux espèces ont peuplé les mythologies antiques. Le sphynx, mi-lion, mi-homme, la sirène, mi-femme, mi-oiseau pour les Grecs, mi-femme, mi-poisson pour les Nordiques, Pégase le cheval ailé, les licornes, chimère ou féroce résultat du croisement d'un lion, d'un serpent, d'un dragon et d'une chèvre ; ce monstre pouvait avoir deux ou trois têtes. L'Asie, en particulier la Chine, a aussi imaginé de nombreux monstres composites.

Il arrive que dans la nature, des animaux d'espèces différentes mais proches s'unissent. Le narluga, croisement entre le narval et le béluga, bien que rare, est parfois rencontré dans les mers septentrionales. On ne sait pas encore s'il est stérile ou fertile. Il semble d'ailleurs qu'un bon nombre de cétacés soient capables de se croiser. De même, les sangliers et les cochons ne se privent pas d'accouplements, donnant lieu à des portées de petits bien loin d'être stériles.

Le mulot, hybride du cheval et de l'ânesse, est connu depuis longtemps, plus que le résultat de l'accouplement de l'âne et de la jument, appelé le bardot. Serait-ce pour cette raison homonymique que la belle actrice a fait castrer celui que son voisin lui avait confié ?

La religion chrétienne a toujours été obsédée par le sexe et maudissait toutes les pratiques non destinées à la reproduction comme la masturbation, le coït interrompu, l'homosexualité et plus que tout la bestialité qui justement risquait de rapprocher les fidèles des religions antiques, d'où certains procès retentissants au Moyen Âge comme celui de ce malheureux berger accusé de s'accoupler avec une de ses brebis¹⁵. Les deux partenaires,

homme et animal, furent attachés ensemble, nus, cousus dans un sac et jetés à la rivière.

Pour en finir avec cette question, n'oublions pas que nos ancêtres *Sapiens* se sont accouplés avec des Néandertaliens, c'est certain, et presque certainement aussi avec des Denisoviens ; nous sommes tous issus de ces amours que les chamans conservateurs de l'époque ont pour sûr jugées contre nature.

Eh oui, ne nous en déplaise, l'être humain moderne n'est rien d'autre qu'une chimère, un peu comme les satyres, ces demi-dieux obscènes, mi-hommes, mi-boucs !

Dans cette perspective, la fidélité à sa propre espèce ne serait qu'un mythe de plus.

Après cette revue des diverses mœurs chez l'animal, qu'en est-il dans notre espèce selon la culture ?

Tranche de vie !

TROP BELLE POUR MOI

Théophile ne dort plus, rumine, sursaute au moindre bruit. Ce jeune homme de 27 ans, au physique il faut le dire assez ordinaire, se présente à ma consultation presque en rasant les murs. Il parle à voix basse, les yeux baissés et égrène ses symptômes. À aucun moment, je n'arrive à croiser son regard. Sa voix tremble légèrement. Comme ses doigts.

Il fait remonter son TAG (trouble anxieux généralisé) au début de l'année alors que nous sommes en juin. Il vient me voir car, dit-il, j'ai la réputation de ne pas donner de médicaments.

Je le sens très tendu quand je lui demande quelle est son hypothèse pour expliquer le démarrage de ses symptômes. Il est cadre moyen et ses parents avaient des situations qu'il qualifie de modestes. Fils unique, il a été énormément aimé par ses parents. Trop peut-être, ajoute-t-il d'une petite voix.

Théophile est amoureux depuis le lycée d'une fille magnifique prénommée Louise. Une fille inaccessible. Impossible. Certes il a eu quelques brèves aventures au cours de sa vie affective. Et puis, il y a six mois, lors du réveillon de la Saint-Sylvestre, Louise s'est littéralement jetée à son cou. Elle venait d'être « larguée » par le copain avec qui elle était depuis qu'elle était en première.

Pour Théophile, c'était le rêve de sa jeune vie. Il en a été submergé, transporté de bonheur. Tout aurait pu si bien s'achever, comme un conte de fées.

Et puis rapidement les doutes ont surgi dans son esprit. Les pensées se succédaient, lancinantes et inexorables : « Cette fille est beaucoup trop bien pour toi » ; « C'est par dépit qu'elle s'est rabattue sur toi » ; « Avec un physique et un intellect aussi médiocres que les tiens, elle va vite se lasser » ; « Comme tu es incapable d'assurer, elle va vite te tromper ». La nuit, comme il n'en dort plus, la ronde de ses obsessions squatte son cerveau.

Après m'avoir tout raconté, Théophile se mure dans un silence renfrogné et je dois prendre sur moi pour ne pas me dire que d'une certaine manière il a raison, qu'il n'a rien pour plaire et que... tout cela s'appelle de la contamination et c'est un des pires ennemis du psychiatre !

Je lui demande alors de rédiger une lettre à Louise, de ne pas la lui envoyer mais de me l'apporter la fois suivante. Ce qu'il fait ; je la lui lis à haute voix. Les larmes se mettent à couler sur son visage. Je lui demande d'écrire la réponse de Louise. Une semaine plus tard, je la lis devant lui et, comme je l'espérais, elle contient des éléments nettement plus positifs : elle se défend de s'être rabattue sur lui et lui promet de ne jamais le tromper « tant qu'ils seront ensemble ». Je lui

prescrit un antidépresseur fait d'un mélange de safran et de rhodiole, je l'inscris à un groupe intitulé « Estime de soi », je lui demande de faire la liste de ce qu'il devra faire pour devenir « remarquable » et je le revois la fois suivante. Comme Théophile est un garçon appliqué, il a tout bien fait ; sa liste est, il faut le dire, assez conventionnelle. Je lui répète une phrase que m'a souvent dite Bruno Bettelheim quand je suivais son séminaire à Stanford : « Soyez toujours inattendu. » Nous refaisons à deux une liste de choses vraiment surprenantes quand on connaît le loustic ! Le point d'orgue est atteint quand, en riant sous cape, il évoque la possibilité d'escalader de nuit les grilles du parc de la Tête-d'Or à Lyon et de pique-niquer sur l'île qui se trouve au milieu du lac. Et le plus fort est que Louise et Théophile ont trouvé le moyen de le faire, d'avaler au galop un McDo et de détalier, poursuivis qu'ils étaient par un garde. Il est très excité en me racontant leur course entre les cages du zoo et, ô surprise, je le trouve au fond pas si mal que ça.

Trois mois plus tard, Théophile ressemble à un jeune coq, sûr de lui et... incroyable : il est devenu beau ! Ce dernier trait est, parmi mes échelles d'évaluation celui qui est de loin le plus fiable, celui qui signe le mieux la réussite ; les déprimés sont tous laids, les guéris sont tous beaux !

Trois mois plus tard, il a commencé à tromper Louise, « certes superbe mais avec un petit pois à la place du cerveau » avec une autre créature, Marie, moins sensationnelle mais tellement plus intéressante. Il songe à la demander en mariage.

Nous décidons d'un commun accord d'arrêter la psychothérapie.

Anthropologie de la fidélité. Autres temps, autres lieux, autres mœurs¹

Quand deux Corses se rencontrent pour la première fois, une de leurs premières questions est « Tu es de qui ? ». Quand deux gones (les gamins, dans le parler lyonnais) sont dans la même situation, l'interrogation avant d'entrer dans un « cuchon » (ou groupe très fermé de la bonne société) est : « Depuis combien de générations êtes-vous lyonnais ? ». Il n'est pas de peuple, pas de culture, pas d'ethnie où la question de l'appartenance *vraie* au clan, à la famille ne se pose, le paroxysme étant probablement atteint par les aborigènes d'Australie où existe une double filiation, d'une part à la famille biologique et d'autre part à la famille mythique : « À quel peuple (de rêve) appartiens-tu ? Es-tu du peuple perruche verte, bâton à fouir, kangourou ? »

Dans ce chapitre, ce sera donc de fidélité à sa culture que je parlerai !

Si le règne animal fait preuve d'une imagination sans limites pour que les mâles puissent s'assurer de la fidélité des femelles afin d'être certains de la pérennisation de leurs supposés « meilleurs gènes », les différentes cultures de notre planète ne sont pas en reste avec toujours cette même

obsession de la transmission, obsession masculine d'abord avant d'être partagée par les deux sexes.

Chez les Sambias en Papouasie-Nouvelle-Guinée, « la sodomie ne faisait pas l'objet de réprobation² » car « c'était une coutume au sens plein du mot, c'est-à-dire une pratique cautionnée par la société masculine et universellement pratiquée [...]. » On la considère comme la condition indispensable à la croissance du garçon. Plus d'un informateur interrogé sur le point de savoir s'il avait lui-même été soumis à cette pratique répondit : « Bien entendu, sans cela comment aurais-je grandi ? » Elle prend place au cours de la cérémonie du *rhombe*, pas avant car le garçon doit être capable de garder le secret à l'égard de sa mère. Quand il atteint l'âge de l'adolescence, les rôles changent et il peut alors sodomiser ses cadets, les nouveaux initiés au *rhombe*. « On m'a dit que certains garçons étaient plus attirants que les autres et qu'ils étaient l'objet de davantage d'attentions ; mais tous doivent se plier à cette coutume dont l'universalité ne fait aucun doute car on est convaincu qu'elle est indispensable au développement physique [...]. Il est reconnu que cette pratique précoce n'entrave pas le désir naturel de l'homme quand vient l'âge de se marier... la sodomie est le fait des célibataires, bien que les hommes âgés s'y adonnent aussi lors de la cérémonie du *rhombe*. » Comme c'est souvent le cas, cette pratique reposait sur la physiologie culturelle des Sambias. Dans les temps mythiques, elle fut imaginée par un père « pour faire grandir un fils chétif, au gros ventre et constipé [...]. Le père Sambia emmena son fils en secret et le fit boire dans une mare et, alors qu'il était penché en avant, “*catches him at his disadvantage*”³ [...]. De nos jours, les garçons ne sont plus sodomisés par leur propre père et la règle des moitiés exogamiques s'applique ici, comme elle s'applique pour les mariages. »

Ici la question de la fidélité ne se pose pas puisque, malgré les apparences, il ne s'agit pas de sexualité mais de physiologie, la sodomie n'ayant qu'un seul but : la croissance des garçons.

Chez les Nandi, au Kenya⁴, il arrive que des riches veuves n'ayant pas eu la possibilité de procréer prennent officiellement une jeune épouse. Elles peuvent éventuellement avoir des relations charnelles. Lorsque d'aventure celle-ci est fécondée, le géniteur n'est en aucun cas considéré comme le père, c'est la veuve qui l'est de manière officielle. Si les deux femmes se séparent, c'est la femme-époux qui reste le « père » de ses enfants.

Et après tout, où est le problème ? Saint Paul, lui-même un sacré homophobe, dans son épître aux Galates (3, 28) n'a-t-il pas annoncé qu'au royaume de Dieu, il n'y aurait plus ni homme ni femme ? Le paradis des neutres en quelque sorte.

D'ailleurs, à ses débuts, le christianisme a canonisé des hommes qui ne se sont révélés être des femmes qu'après leur mort à la manière de Thècle, « première martyre et égale aux apôtres ». Livrée aux bêtes pour avoir refusé les avances d'Alexandre, elle fut défendue par une lionne alors qu'elle était agressée par un lion. Dans une autre version, elle est sauvée du feu par des taureaux dont les testicules ont été brûlés pour les rendre encore plus furieux. Préalablement à son martyre, Thècle eut les cheveux coupés, s'habilla en homme et se baptisa elle-même car Paul avait refusé de le faire par peur de la tentation. Symboliquement, le travestissement protège de la bestialité les femmes vierges dont la beauté est ainsi masquée. Grâce à sa virilisation, elle se donna le droit d'administrer le baptême aux autres. Quant à Pélagie⁵, elle mena une vie dissolue avant de se convertir et grâce à son travestissement put se retirer et devenir ermite par pénitence. Elle prit alors le prénom de Pélage, qualifié d'eunuque solitaire ; sa renommée de thaumaturge était telle que tout le monde à Jérusalem la prenait pour un homme⁶.

Qu'elles soient des guerrières à la Jeanne d'Arc, des recluses, des ermites, c'était pour elles la meilleure manière de garantir leur virginité, donc leur intégrité. Des travelos sanctifiés, décidément on aura tout vu ! Ce

n'est qu'au v^e siècle, en 431, au concile de Gangres, repris en 435 par le Code théodosien, que cette pratique fut interdite sous peine d'anathème. Rappelons qu'un des chefs d'accusation de la Pucelle d'Orléans a été d'avoir osé porter la culotte.

Ailleurs, en Albanie du Nord, anciennement catholique et régie par l'islam, il était accepté que si une famille n'avait pas d'héritier masculin, une femme habillée en homme et armée comme telle assumât le rôle de fils à condition d'avoir juré de rester vierge. On l'appelait l'Oncle⁷.

Syndrome de stress post-traumatique

Je suis conscient que je risque de choquer beaucoup de monde avec ce développement. Tout d'abord je tiens à dire que je suis très impliqué dans la lutte contre les violences sexuelles en ayant mis en place depuis février 2017 un groupe mensuel nommé « Les dissociées anonymes », proposé à une vingtaine de personnes, toutes des femmes, ayant subi pour la plupart les pires atrocités, viols, incestes, tortures parfois, et qui souffrent de crises sévères de dissociations. Ce groupe thérapeutique fonctionne grâce à un carburant inédit, une énergie non seulement renouvelable mais inépuisable, la solidarité.

Par ailleurs, ayant fait toute ma scolarité en tant qu'externe chez les Frères des écoles chrétiennes, je me rappelle encore que, certains matins, les internes se plaignaient : « Le frère Machin est encore venu hier me tripoter sous la douche. » J'étais en sixième et je ne voyais vraiment pas de quoi ils parlaient. Mes parents m'avaient dit à la même époque : « Si tu te fais mal en cour de récréation, ne va pas à l'infirmerie car le frère n'est pas gentil avec les petits garçons. » Là encore, incompréhension totale de ma part. Ce n'est que plus d'un demi-siècle plus tard que cette injonction m'était revenue. J'avais alors interrogé mes parents (mon père était médecin) en leur demandant : « Mais vous étiez donc au courant ? » ; réponse un peu embarrassée : « Euh, oui. – Vous n'avez jamais envisagé un signalement à la police ? – Mais tu n'y penses pas, voyons, les bons frères, si dévoués ! » Heureusement, la société a radicalement changé à cet égard et ces agissements plus ou moins acceptables à l'époque ne le sont plus du tout aujourd'hui.

C'est pour cette raison que certains comportements comme, encore une fois, ceux des Sambias n'étaient probablement pas

traumatisants car approuvés par la totalité des membres de la tribu : ils considéraient que pour se débarrasser de leur partie féminine et donc devenir virils, ils devaient à partir de l'âge de 6-10 ans absorber « du lait de pénis » (« manger du pénis »), en d'autres termes pratiquer des fellations à leurs aînés, tout en étant cruellement flagellés jusqu'à ce que leur nez saignât, comme des sortes de règles afin d'être totalement exclus de toute forme de dépendance à la femme dont ils avaient probablement peur d'une contamination, afin de pouvoir devenir eux-mêmes plus tard des donneurs de sperme. Ensuite ils devaient tuer un guerrier ennemi après lui avoir fait absorber son propre sperme. Ce n'est qu'une fois accomplie cette ultime initiation que le jeune Sambia avait le droit d'épouser une jeune fille à peine pubère, sachant que pendant les premières années de leur union, ils n'avaient le droit de pratiquer que la fellation, l'absorption du lait de pénis permettant ultérieurement à la jeune épouse d'avoir du lait... de femme. Il semblerait que cette peur des femmes qui était inculquée aux garçons était liée au fait que celles-ci étaient plus jeunes que leurs maris, augmentant le risque d'infidélité de leur part car, inassouvies, elles risquaient d'aller retrouver des garçons plus jeunes et plus vigoureux. Et nous voilà à nouveau en plein dans le sujet de cet ouvrage ! Bill Clinton avait-il des ancêtres Sambias, lui qui, en pleine affaire Lewinsky, affirma que la fellation, ce n'était pas du sexe ? Rassurez-vous, je plaisante !

Quant à ce type de pratique, on imagine sans peine la réaction horrifiée d'une assistante sociale de secteur d'une banlieue de grande ville française à qui des voisins signaleraient qu'une famille papoue « force les garçons à tailler des pipes » à leurs aînés.

En d'autres termes, les attouchements des pédagogues dans les internats sont aujourd'hui d'autant plus traumatisants qu'ils sont l'objet d'une réprobation généralisée du corps social et c'est évidemment une bonne chose car il s'agit d'un premier pas vers des comportements encore plus violents par des « maîtres » pervers, sans parler du déni des droits des enfants sans défense. Il en va tout autrement des viols et autres agressions sexuelles aux conséquences effroyables dont le rapport de la commission Sauvé à propos des exactions des prêtres catholiques français a fourni une preuve abominable.

Quand l'homosexualité précède l'hétérosexualité

Les Azandés⁸ d'Afrique centrale étaient répartis en plusieurs royaumes guerriers, en lutte incessante les uns contre les autres. Précisons que tout cela se passait avant la colonisation. Quand ils parvenaient à l'âge adulte les hommes étaient regroupés en compagnies militaires, soit d'hommes mariés, soit de célibataires. L'usage, pour les célibataires, était de choisir des « garçons-épouses » (*boy-wives*), ce qui s'expliquait par la rareté des femmes disponibles, car les nobles, ainsi que les roturiers quand ils étaient riches, entretenaient des harems et aussi par la difficulté pour les citoyens plus modestes à réunir la compensation matrimoniale, laquelle pouvait être très élevée. De plus, les filles étaient promises jeunes, souvent dès la naissance. Enfin l'adultère, seule possibilité d'avoir des rapports hétérosexuels, était lourdement châtié : fortes amendes, voire mutilations étaient infligées à l'offenseur qui pouvait se faire couper les oreilles, la lèvre supérieure, les organes génitaux ou les mains. La seule possibilité qui

restait alors au militaire célibataire était donc d'épouser un garçon et de satisfaire ses besoins sexuels avec lui ; un jeune homme occupant une bonne position sociale pouvait même disposer de plusieurs garçons-épouses, en attendant que les razzias lui aient rapporté suffisamment pour être en mesure de payer la dot d'une femme.

Une des fonctions de ces couples homosexuels était de former des bataillons d'élite car quand un homme n'a pas de charge de famille, femme et enfants, il a moins peur d'être tué au combat et se montre forcément plus courageux que ses collègues, soutiens de famille.

Le guerrier faisait sa demande en mariage aux parents du jeune garçon avant de s'acquitter de la compensation matrimoniale (cinq lances ou plus) ainsi que des services habituels, exactement comme s'il leur avait demandé leur fille. Quand le garçon appelé en anglais *boy-wife* se rendait au domicile de son mari avec des victuailles, ses parents l'escortaient comme on escorte la fiancée qui quitte sa famille. Si plus tard, le gendre s'était bien comporté, il pouvait demander la main d'une des filles de ses beaux-parents... à condition bien sûr qu'il puisse payer la dot.

Les garçons-épouses ne prenaient pas leur repas à la table de leur mari et devaient s'exprimer avec modestie devant lui. On attendait d'eux les mêmes services que ceux que l'épouse rend habituellement à son époux. Les rapports sexuels restaient toutefois de type intercrural (du latin « entre les cuisses »), les Azandés exprimant du dégoût à l'idée de la pénétration anale. Quand il avait atteint l'âge requis, le garçon-épouse rejoignait les compagnies militaires et à son tour épousait un garçon... avant de prendre femme, comme son mari l'avait fait avant lui.

Cette pratique semble cependant avoir été considérée par les Azandés comme une sorte de pis-aller car, selon les informateurs d'Evans-Pritchard qui d'ailleurs ne l'avait jamais observée par lui-même : « Quel homme préférerait un garçon à une femme ? Un tel homme serait insensé. L'amour des garçons a pour cause l'absence de femme », même si ce genre de

témoignage est sujet à caution, lesdits observateurs pouvant imposer leurs propres conceptions. Enfin, selon le même auteur : « Tous les Azandés que j'ai connus suffisamment bien pour discuter de cette question avec eux m'ont affirmé que l'homosexualité féminine (lesbianisme) avait été pratiquée dans les foyers polygames par le passé, et qu'elle l'était parfois encore. »

Tirésias, incontestable patron des transgenres

Ce héros de la mythologie grecque a été adulé par les psychanalystes car c'est lui qui a montré le chemin à Œdipe. Tout un programme, sauf qu'il était aveugle, comme Œdipe d'ailleurs et que Freud aurait dû méditer sur ces deux handicapés à l'origine de son fameux complexe et se poser la question de ce qu'il(s) ne voulai(en)t pas voir.

Tirésias a eu auparavant de nombreuses tribulations qui démontrent que déjà à leur époque, les Grecs antiques se posaient la question de l'hermaphrodisme échelonné dans le temps.

Notre héros était un jeune et beau berger arpentant la campagne avec son troupeau de chèvres et de moutons ; un jour il tomba par hasard sur deux serpents en train de s'accoupler ; il les sépara à l'aide de son bâton ; instantanément il fut transformé en femme et resta ainsi pendant sept ans au bout desquels il vit à nouveau deux serpents en train de s'accoupler ; il les sépara derechef et fut aussitôt retransformé en homme. Quelque temps plus tard, une controverse éclata sur l'Olympe entre le tout-puissant Zeus et sa femme Héra, le premier prétendant que la femme prenait plus de plaisir que l'homme à l'acte sexuel alors que celle-ci affirmait le contraire ; tout naturellement, les deux décidèrent de consulter Tirésias, le seul à avoir vécu dans sa chair les deux conditions.

Celui-ci, fort imprudemment, trancha le débat en déclarant que « si le plaisir sexuel était un gâteau que l'on divisait en dix parts, la femme en prendrait neuf et l'homme une seule ». Offensée dans son intime pudeur, Héra aveugla définitivement le malheureux berger ; cependant, pour adoucir sa

peine, Zeus qui ne pouvait pas s'opposer à la malédiction de son épouse lui donna le don de divination ainsi qu'une « vie longue de sept générations ». Si l'on se souvient que Freud, lui aussi aveuglé mais vraiment pas devin, qualifiait la femme de *Terra incognita*, cette histoire prend tout son sens, de même que ce mythe démontre à quel point chaque genre est soucieux de percer l'insondable mystère que représente la jouissance de l'autre et conserve au fond de lui, le désir (honteux) de passer un peu de temps dans la peau de sa/son partenaire, comme un vulgaire mérou !

Les berdaches amérindiens (bispirituels)

Le terme de berdache est encore souvent utilisé par les anthropologues spécialistes des Amérindiens bien qu'il soit considéré comme péjoratif par les intéressés car il dérive du persan et signifie « homosexuel passif ». Il vaut mieux employer le terme bispirituel. On peut les rapprocher des transgenres car ce sont soit des hommes qui se comportent comme des femmes soit des femmes qui se comportent comme des hommes. Mais contrairement à ce qui se passe chez nous, ce désir n'est pas exclusif ; en réalité, ils peuvent se comporter comme l'un ou l'autre genre et, surtout, ils assument un rôle spécifique dans leur société : transmettre l'histoire orale, prédire l'avenir, donner leurs prénoms aux enfants, fabriquer de la poterie, organiser les mariages, imaginer les coiffes de plumes et même être conseillers matrimoniaux, car tout comme Tirésias, ils savent ce que ressentent les deux genres, sonder leur cœur et (surtout) leurs reins et sont par conséquent capables au besoin de les réconcilier.

Adultère ou fidélité ?

C'est l'histoire d'un jeune homme de 28 ans, marié, fidèle et fier de l'être, père de trois beaux enfants. Il est architecte, elle est avocate. Lors d'un dîner entre amis, un des convives explique que le matin même il est allé dans un Centre d'étude et de conservation des œufs et du sperme humains (CECOS) pour faire un don de sperme. Il développe son propos en expliquant que, comme lui aussi a trois beaux enfants, il permettra à un couple stérile d'accéder à la parentalité. Et sa femme de renchérir et de poser la question à brûle-pourpoint à notre architecte : « Vous êtes beaux tous les deux, intelligents, vos enfants sont superbes, pourquoi ne donnes-tu pas un peu de ta semence ? Tu ferais des heureux ! ».

Sur le chemin de retour à la maison, dans la voiture, le mari se tourne vers sa femme et lui dit : « Ne penses-tu pas que ce serait une bonne action que j'aie donné mon sperme ? ». Comme c'était elle qui conduisait, elle fit une embardée tant elle devint furieuse : « Tu es comme tous les mecs qui adorent la formule de Larousse, "Je sème à tout vent" ; ce n'est pas de l'altruisme, ce n'est que de l'orgueil de mâle prétentieux ! ».

C'est à son tour d'être sidéré : « Mais, chérie, tu sais bien que je ne ferai rien sans ton consentement... D'autant plus que c'est requis, paraît-il, par les CECOS... » Il boude un moment et rajoute :

« Cela dit, je ne comprends pas... [temps d'hésitation] Au fond, c'est comme un don de sang, je ne vois aucune différence.

– Ah oui, tu ne vois pas la différence entre un globule rouge et un bébé ? Te rends-tu compte que tu auras des enfants dans la nature sans savoir avec qui, ni où et surtout sans savoir comment

ils seront élevés ? Imagine qu'un de tes fils ou une de tes filles devienne djihadiste !

– ...

– Pour moi, ce n'est rien d'autre qu'une forme d'adultère et comme tu sais, je suis avocate spécialisée en matière de divorce...

– Je ne pense pas très élégant de ta part de me menacer ! »

Ils ne se parlèrent plus jusqu'à leur coucher où, Dieu merci, leur amour et leur ardeur juvénile les réconcilièrent sur l'oreiller.

Cette scène de ménage fut probablement une des plus mémorables de leur vie conjugale et reste un sujet d'incompréhension entre eux.

Ils firent même un sondage auprès de leur entourage et constatèrent que la majorité, mais pas la totalité des femmes, avaient la même opinion que l'épouse scandalisée et que la majorité des hommes pensaient comme le mari pétrifié. Comme quoi, les notions de fidélité et d'adultère diffèrent en fonction du genre ; ce qui n'est pas un scoop, loin de là !

Toujours en matière de CECOS, la notion de fidélité prend des tours de plus en plus originaux qui témoignent de l'imagination, pour ne pas dire de la créativité de nos compagnes. Il arrive parfois que des couples stériles viennent pour demander de l'aide et il s'avère que c'est monsieur qui est infertile. Une insémination de madame est proposée et rendez-vous est pris. Le même jour, une analyse de la « flore vaginale » est réalisée et non exceptionnellement semble-t-il, on retrouve un sperme inattendu qui n'est ni celui du mari ni celui du donneur. En réalité, il s'agit de femmes dont le mari est stérile et qui désirent un enfant de leur amant. Elles se font donc féconder par celui-ci la veille ou l'avant-veille du don de sperme au CECOS et... le tour est joué.

Le crime est (presque) parfait !

La fidélité chez les femmes polyandres... et chez leurs époux

Il faut savoir que la polyandrie était très fréquente à Sparte, ce qui à première vue peut sembler étonnant au sein d'une société entièrement vouée à la guerre et au culte de la virilité agressive. Comme la plupart du temps, elle était dite « adelphique », signifiant que la femme épousait la fratrie. Le mot vient du grec *adelphos* ou *adelphi* « de frère ou de sœur » et par extension, « qui va par couple, double, jumeau ». D'ailleurs, les femmes y jouissaient de beaucoup plus de liberté, de droits et d'éducation que dans les autres cités grecques. Certaines femmes de l'élite savaient même lire et écrire, chose impensable à Athènes pourtant réputée plus avancée en termes de démocratie... comme quoi les idées préconçues ne sont pas toujours les meilleures ! Les filles spartiates bénéficiaient du même type d'entraînement physique que les garçons, montaient à cheval, pratiquaient la lutte, le lancer du javelot, du disque, la course à pied, participaient à des compétitions de force. Il est probable que comme les garçons elles aient été nues pendant les exercices et épreuves sportives. Mariées à 18 ans à des hommes tous enrôlés dans l'armée, elles ne voyaient leurs époux qu'épisodiquement et quasiment en cachette. De ce fait, elles étaient libres de circuler sans restriction à l'extérieur de la maison dont elles étaient propriétaires et qu'elles géraient.

Comme Sparte était entièrement vouée à la guerre, les femmes disposaient d'un véritable pouvoir, leurs hommes passant le plus clair de leur temps à la caserne ou sur les champs de bataille. Donner naissance à des enfants vigoureux (les faibles étaient éliminés à la naissance) était

considéré comme prioritaire. Par conséquent, un homme plus ou moins âgé pouvait en solliciter un autre plus jeune et vigoureux afin de féconder sa propre femme. De même, un célibataire ou un homme sans enfants pouvait demander à la femme d'un autre de porter son enfant. Comme quoi la notion de mère porteuse est loin d'être moderne !

Bref, à Sparte, la fidélité relevait d'une acception différente, il s'agissait d'être fidèle à sa patrie, à son clan et de tout faire pour que les femmes les plus saines possible soient fécondées par des hommes les plus vigoureux possible et bien sûr, en toute transparence. Il ne s'agissait en aucun cas d'adultère. Cette absence physique pour cause militaire des hommes eut donc comme conséquence un pouvoir toujours accru de la part de femmes de plus en plus libres, donnant naissance paradoxalement à une véritable gynocratie. Selon Aristote, ce sont les femmes de Sparte trop riches, trop indépendantes, aimant trop le luxe et ayant trop de pouvoir sur leurs époux, contrairement au reste de la Grèce, qui ont été responsables du déclin que connut la cité-État de son vivant. En d'autres termes, selon ce philosophe pour le moins sexiste, la liberté des femmes dont est issue la polyandrie est contre-nature et mène au désastre et à la décadence !

La femme partagée des Bashilele

Les Bashilele, autrement appelés Lele, sont installés dans le Kasai-Occidental, une province de la République démocratique du Congo (RDC). Cette ethnie connue pour sa polyandrie traditionnelle parle une variante du bantou ; elle cultive sur brûlis du manioc et du maïs (travail des femmes) ; les hommes cueillent, chassent, pêchent et fabriquent des tissus de raphia, soit pour les exporter, soit pour les utiliser comme monnaie. Il s'agit comme bien souvent en Afrique d'une véritable gérontocratie, les anciens monopolisant à la fois les femmes et les richesses et encore plus la parole

sous leur arbre à palabres, chacun d'entre eux disposant de plusieurs épouses.

Quant aux hommes jeunes, ils doivent travailler dur et surtout longtemps avant de pouvoir se « payer » une femme bien à eux. En attendant cet âge béni et afin d'assouvir leurs désirs, ils doivent commencer par mutualiser une épouse collective qu'ils se partagent au sein de leur propre classe d'âge, la société étant répartie en quatre « kumbus ». C'est cette femme collective qui leur offre – si l'on peut dire – de multiples avantages dont celui de pallier la rareté des femmes disponibles, d'autant plus que le mariage fait l'objet de nombreuses règles en forme d'interdits⁹. Non seulement l'épouse partagée est libérée des tabous sexuels, mais en plus son statut à part lui confère un rôle de médiatrice. Logique quand on est obligée de gérer les inévitables conflits d'une trentaine d'époux ! Du fait de cette compétence particulière, si un conflit éclate entre deux villages, chacun des deux déléguera une de ses femmes collectives afin de négocier. Sans oublier que ce type de mission leur permet de bénéficier d'une véritable immunité diplomatique.

Chacun des kumbus occupe un côté du carré formé par la place centrale du village, véritable agora à l'antique. Afin d'éviter tout risque de dispute, le « plan de table » fait attention de ne pas faire se côtoyer deux kumbus successifs du point de vue de l'âge. Par conséquent, les liens de famille que chaque garçon entretient avec sa parentèle sont presque éclipsés par ceux créés avec ses nombreux co-maris.

La vague caladoise

Même si les choses sont évidemment quelque peu différentes, la tradition de la « vague caladoise » toujours en vigueur, bien que sous une forme édulcorée, à Villefranche-sur-Saône, capitale du Beaujolais, offre quelques similitudes avec les Lele. Chaque fois qu'un habitant parvient à un chiffre rond, 10 ans, 20, 30, 40... 100 ans, qu'il soit fille ou garçon, il (ré)intègre la « classe » pour une journée de beuverie beaujolaise. Chaque classe d'âge élit son maire ou « zident ».

Mais à partir de l'âge de 20 ans (conscrits) l'ensemble des hommes affublés de haut-de-forme, smoking noir, chemise blanche, nœud papillon noir, porteurs d'un bouquet de fleurs jaunes et rouges, forment la « vague », un monôme qui ondule joyeusement dans la rue centrale précédé du drapeau français. Nul n'est censé y échapper car à l'origine ce rite correspondait à la conscription ou enrôlement dans l'armée (service militaire), passage obligatoire pour devenir un homme et donc être autorisé à se marier. Seuls ceux qui « tout nus dans leur serviette [...] avaient le rouge au front et le savon à la main¹⁰ » avaient passé avec succès le « conseil de révision » afin d'être déclarés « bons pour le service » pouvaient être admis à ce rite de passage, véritable initiation à leur nouveau statut d'adulte reproducteur. En effet, une fois terminé le défilé où chaque classe d'âge se succédait, les conscrits de 20 ans étaient copieusement soulés puis emmenés au bordel où ils étaient déniaisés par des femmes partagées (ou publiques, selon le point de vue) ; normal puisqu'ils étaient « bons pour le service ».

Chez les Lele, la femme collective (FC) qui est en CDD (six mois renouvelables trois fois) peut et même doit être fournie par une des trois classes d'âge supérieures, surtout la plus ancienne,

à laquelle est demandé de proposer une de ses petites-filles. Et si les anciens n'obtempèrent pas, les jeunes hommes n'hésiteront pas à la rapter, de préférence dans un village voisin, sauf bien sûr si une célibataire ou une laissée-pour-compte les rejoint d'elle-même. Le contrat de travail de la FC n'en fait pas une esclave sexuelle, bien au contraire, car elle est dorlotée par ses époux qui la nourrissent, font le ménage, la cuisine, la vaisselle... Bref, font tout pour la divertir et surtout, la séduire. Pour ce dernier point, il est facile de comprendre que ce type d'organisation doit pousser à une véritable émulation de gentillesse au sein du harem masculin !

Évidemment, cet état d'esprit n'est pas sans offrir de grands avantages pour la FC qui reste en poste entre six mois et deux ans. Au bout de ce laps de temps, ses frères d'âge qui auront eu le temps de réunir sa dot la rendront à ses parents. Il faut savoir qu'une épouse collective a une grosse cote, 300 bandes de raphia contre seulement 150 pour une épouse monogame. Une fois versée sa dot, la future épouse, ex-femme collective, va sélectionner les hommes du kumbu qui lui ont suffisamment plu pour devenir ses époux permanents. En six à vingt-quatre mois elle aura eu en effet tout le loisir pour repérer les cinq plus beaux, plus performants, plus gentils, plus galants, plus serviables, en un mot les cinq garçons les plus séduisants à ses yeux. Aimables au sens étymologique.

Il faut comprendre qu'il n'aurait pas été viable pour elle de satisfaire sexuellement *ad vitam æternam* la trentaine de jeunes gens avec qui elle aura cohabité.

Au cours d'une sorte de cérémonie en forme d'examen ou plutôt de remise de diplôme de fin d'année, elle aligne ses trente co-marîs pour sélectionner publiquement ses cinq futurs époux,

c'est-à-dire ceux qui ont fait le plus d'efforts pour la séduire et la satisfaire : chaque élu potentiel est représenté par un bâton fiché en terre. La jeune femme fait choir un à un ceux qu'elle ne retient pas.

Dès lors elle va emménager seule dans une hutte et y recevoir chacun à son tour ses cinq maris permanents. On le voit, encore une fois et malgré les apparences, elle a le pouvoir, ce qui est la grande règle dans le monde animal aussi bien qu'humain.

Elle leur fait la cuisine, entretient leurs affaires et bien entendu s'unit à eux.

Et surtout elle se doit de leur être fidèle. Enfin, fidèle est un grand mot selon nos critères occidentaux. En réalité c'est une sorte de fidélité à géométrie variable : elle ne peut en effet pas s'accoupler avec un autre homme à l'intérieur du village ; n'oublions pas qu'un de ses rôles est d'éviter les conflits. En revanche, si d'aventure, dans la savane, elle rencontre un homme, elle a parfaitement le droit de lui faire l'amour, selon son bon vouloir. Nul ne le lui reprochera. Sauf s'il appartient à un autre village. En effet, ses enfants jouissent d'un statut privilégié à condition bien sûr d'être légitimes. Encore une fois, c'est de fidélité au clan qu'il s'agit.

Quant à ses cinq époux en CDI, ils peuvent sortir avec une autre femme, au prix d'une amende de 5 à 10 bandes de raphia.

Comme quoi la fidélité a un prix.

Enfin, quand il a réussi à réunir un nombre de bandes de raphia suffisant pour pouvoir offrir une dot convenable à la famille, un des garçons du kumbu va enfin pouvoir espérer avoir son épouse personnelle. Non partageable ! Sauf qu'il a le droit de continuer à jouir de son ancienne FC avec ses « frères de sperme » si j'ose dire.

Autres polyandries

Au Rwanda, on considérait que les femmes avaient des besoins physiologiques comme manger, boire, uriner, faire l'amour. Quand le mari s'absentait longtemps, l'épouse avait la possibilité de satisfaire ce besoin avec un compagnon provisoire qui de surcroît était chargé de la protéger si elle était menacée, tout cela selon le poétique aphorisme : « Tes partenaires sexuels sont comme ton mari. Ils sont tous tes taureaux. On ne barre pas le chemin à un taureau et là où ont lieu les préparatifs sexuels du taureau pour mettre la vache en chaleur, c'est là qu'il doit la monter. »

La veille de son mariage, les matrones expliquaient à la jeune fille que ses autres amants devaient être occasionnels, pas réguliers, cela afin d'éviter les conflits avec le mari officiel possiblement jaloux, tout en ne se refusant pas au partenaire occasionnel afin de ne pas le fâcher car en cas de veuvage il pouvait être un mari de recours. Dans ce contexte, le mari ne pouvait pas interdire à sa femme ce type de rapport et s'il se montrait jaloux, il se faisait morigéner par le conseil de famille.

Il est donc clair dans ce contexte d'environnement dangereux que la traditionnelle jalousie des maris passe après la survie de la tribu. La fidélité au couple doit par conséquent s'effacer derrière la pérennité du groupe, laquelle est évidemment considérée comme primordiale. Notons au passage que de nos jours, la polyandrie est légale au Gabon et au Kenya (Masaïs), alors qu'elle a été interdite au Nigeria chez les Irigwe.

Toujours aujourd'hui, des traces de cette forme de polyandrie continuent à subsister. Par exemple un reportage de la chaîne rwandaise Afrimax TV raconte la vie quotidienne d'une femme détentrice de pouvoirs mystiques à qui ses ancêtres lors d'une de ses visions ont révélé qu'elle aurait sept maris et qu'elle aurait un enfant avec chacun d'entre eux. Afin de garantir la paix dans ses sept ménages, elle leur a construit sept maisons dans lesquelles elle se rend à tour de rôle pour y remplir son devoir

conjugal, à la satisfaction générale semble-t-il. Enfin, quant à savoir si elle ne craignait pas des infidélités de la part de ses hommes, la guérisseuse traditionnelle polyandre s'est montrée sereine, déclarant qu'aucun de ses maris n'oserait la tromper ou ne penserait à la quitter parce que ses ancêtres le lui auraient révélé bien avant qu'eux-mêmes le sachent. Cet exemple est donc un des rares où c'est la femme qui peut se montrer jalouse, pas le(s) mari(s) ! Je parle bien entendu de comportements ethniquement validés.

La mythique et fastueuse reine Ginga

Fille et sœur de roi, elle vécut en Angola au XVII^e siècle. S'étant fait nommer roi, elle entretint un harem d'hommes habillés en femmes tout en menant une guerre anticolonialiste contre les Européens... mais c'est une exception !

Dans d'autres ethnies africaines, la jeune fille non mariée est détentrice d'une telle puissance que si par malheur elle n'avait qu'un seul amant, celui-ci mourrait foudroyé, d'où son obligation jusqu'au mariage d'avoir plusieurs partenaires afin d'atténuer, de diluer sa force. D'autres ethnies encore considèrent dans leur physiologie culturelle de la grossesse que les embryons sont à l'image des perles dans les huîtres et qu'ils ne peuvent se développer qu'en s'enrobage de couches successives non pas de nacre, mais de sperme. Suivant une chronologie assez sophistiquée, les femmes enceintes doivent avoir des relations sexuelles avec des partenaires successifs dont le choix et la séquence seront guidés par des critères précis selon le mois de grossesse. Tel homme réputé pour sa force interviendra à tel moment, tel autre est connu pour son endurance à la marche, un autre pour son courage, un autre pour son intelligence. En fonction de leur conception du développement embryonnaire, donc des moments où, selon eux, croissent les muscles, les jambes, le cerveau, le cœur, etc., les prétendants se succéderont selon un protocole précis dans un ordre très strict. Lors de l'accouchement, le nouveau-né aura donc un bon nombre de pères biologiques, ce qui est un atout en ces contrées hostiles où la mort est souvent au rendez-vous.

Dans tous ces systèmes polyandriques, il est évident à nos yeux d'Occidentaux que le concept même de fidélité conjugale est battu en brèche, sauf que les références ne sont pas les mêmes et qu'une femme dotée de plusieurs maris et amants est en réalité fidèle à sa culture, à son ethnie et que ceux-ci font de même. On l'a vu chez les Lele, la femme ne peut avoir « d'autres relations » que dans un cadre très strict. Validé.

Kalvin Soiresse Njall, écrivain, juriste et auteur de *Les Bureaux paternels*, un roman sur la polygamie, cite souvent l'exemple du Bénin qui, en 2004, a interdit cette pratique. Les femmes ont fait du lobbying et la Cour constitutionnelle a autorisé les députés à voter une loi permettant à nouveau la polygamie à la seule condition que la polyandrie soit également autorisée, en raison de l'égalité de tous devant la loi « sans distinction d'origine, de sexe, de religion, d'opinion politique ». Les députés ont alors tout bonnement abandonné ce projet de loi !

L'utérus migrateur ou les dangers du célibat féminin

Rappelons qu'en Occident aussi, du temps d'Hippocrate, on considérait que si l'utérus de la femme n'était pas nourri de sperme, celle-ci pouvait développer des troubles, d'où la notion d'hystérie, mot dérivé d'utérus. La matrice féminine était en effet considérée comme une sorte de petit animal qui pouvait se déplacer/migrer à l'intérieur de la femme, particulièrement en cas d'inassouvissement. S'il allait trop haut, il provoquait des signes psychiques, maux de tête, angoisses, s'il allait trop à droite, il entraînait des symptômes hépatiques, trop bas, des douleurs au ventre, etc. Le traitement consistait à remettre l'organe en place, soit en l'attirant vers le haut avec des parfums suaves sous les narines, soit en le repoussant grâce à des fumigations putrides effectuées entre les jambes de la femme. Ou vice versa.

Au Paraguay, les Aché (au passage signalons que ce terme signifie « personne réelle ») vivent comme des nomades chasseurs-cueilleurs de la forêt. Ils ont beaucoup étonné les premiers explorateurs du fait de leur peau pâle, de leurs yeux clairs et de leurs traits asiatiques. Ils ont fait l'objet d'un véritable génocide d'État ; jusque dans les années 1970, tuer un Aché n'était pas un crime. Leur culture était celle de tous les partages. Ainsi, il était interdit de consommer un gibier sans l'avoir d'abord distribué aux différentes familles en fonction de leur importance respective. Pas de chefs, pas de chamanes, pas de religion, mariages décidés par les femmes. Le nombre de divorces était si élevé que chacune épousait en moyenne une dizaine d'hommes, le seul interdit étant la consanguinité, frères et sœurs, cousins germains. Polyandrie surtout et polygynie étaient donc la norme et près de 60 % de leurs enfants avaient un ou deux « pères secondaires », ce

qui comme en Afrique était un atout pour eux dans des contrées où la vie est particulièrement rude et dangereuse.

En Inde aussi, la polyandrie était pratiquée à Jaunsar-Bawar, Uttarakhand, ainsi que dans la région de Kinnaur (Himachal). Une femme qui recevait jusqu'à douze amants était dès lors considérée comme mariée.

Au Népal, lorsqu'une famille n'a engendré que des filles, pas de fils, les Tre-Bas peuvent décider d'être polyandres afin d'éviter le morcellement des terres et leur perte car là-bas, ce sont les filles qui en héritent ! Une fois qu'elle a épousé une fratrie de garçons, l'épouse se retrouve à la tête d'une riche main-d'œuvre pour labourer, semer, récolter. Tout le monde dort dans la même maison mais au moment de se mettre au lit, l'épouse unique qui a désigné un de ses époux pour la nuit lui demande de laisser ses chaussures devant la porte de la chambre nuptiale afin que nul n'ignore avec qui elle passe sa nuit.

Les Moso ou Mosuo

C'est au sud-ouest de la Chine, sur les pentes de l'Himalaya, que les femmes sont réputées polyandres depuis plus de trois mille ans. Là-bas, subsiste une ethnie découverte en 1924 par l'explorateur américain Joseph Rock ; il en parla comme du « seul endroit paisible de la planète, le seul endroit où la guerre n'a jamais existé, où les habitants vivent en harmonie », affirmation confirmée par les anthropologues contemporains qui parlent d'une société sans rapports de domination hommes-femmes, sans querelles de propriété. À tel point que dans leur langue, il n'existe pas de mots pour désigner des concepts comme guerre ou meurtre. On se prend à rêver. Les Moso seraient-ils le seul peuple matriarcal de la planète ou bien constitueraient-ils la séquelle, le résidu fossile d'un passé mythique où

l'humanité était soumise au pacifique, au souriant, à l'harmonieux joug des femmes ?

La famille moso regroupe les fratries de plusieurs générations mais en aucun cas les partenaires sexuels ; ici on ne parle pas de conjoint. Dans cette organisation, les hommes sont inférieurs sur le plan hiérarchique, un peu comme chez les pacifiques bonobos, pas du tout comme chez les hyènes où ils sont soumis par la force et la férocité de leurs compagnes. L'ascendance féminine, la transmission du nom et des biens, n'existent qu'entre femmes ; pas de mariage donc, ni de vie conjugale ; une sexualité totalement libre, selon le désir de chacun ; le nombre d'amants, celui de changements de partenaires, sont au bon vouloir de tous. Les enfants ne connaissent que leur mère dont les frères leur servent de père, à tel point qu'avant la domination chinoise survenue dans les années 1950, ils ignoraient jusqu'à l'identité de leur père biologique.

Lorsqu'ils atteignent leur majorité, c'est-à-dire à 13 ans, garçons et filles peuvent découvrir l'amour ; la fille reçoit un nouveau nom et se voit remettre la clé de sa « chambre des fleurs » où elle aura tout le loisir de recevoir ses amoureux en toute liberté. Ceux-ci y pénètrent en général par la fenêtre, à la tombée de la nuit, et s'en éloignent avant l'aube. C'est la « visite furtive » ou le « mariage à pied ». Une même femme peut recevoir les hommages de plusieurs amoureux au cours de la même nuit. Leur âge, leur statut social ne comptent pour rien, même si ceux qui viennent de loin sont les plus recherchés et les plus prestigieux, histoire sans doute d'éviter la consanguinité tout en favorisant le brassage génétique. Une règle cependant, la femme ne peut pas choisir ses amants au sein de son clan matrilineaire car ce serait une manière « bestiale » de se conduire.

Très pudiques malgré tout, filles et garçons d'un même clan n'ont pas le droit de parler de sexe, de danser ensemble, encore moins de flirter dans les fêtes villageoises. Aujourd'hui encore, quand ils appartiennent au même clan, hommes et femmes ne regardent pas la télévision ensemble afin d'être

certains de ne pas tomber sur des scènes d'amour. Enfin, pour faire savoir leur désir, les garçons grattent gentiment la paume de la main de la fille convoitée ; si elle ne la retire pas, c'est bon signe et il aura le droit de lui rendre visite le soir même. Même chose si elle ne se fâche pas après qu'il a saisi un objet de sa parure.

Les familles matrilineaires mosos sont fixées dès la naissance et la présence éphémère même répétée d'un conjoint ne change rien à l'affaire puisqu'il n'habite en aucun cas avec sa femme et que de toute manière ses visites sont dites furtives. Chacun chez soi ! Par conséquent, les séparations ne posent pas problème puisqu'elles ne font qu'effacer le lien entre deux membres de deux familles distinctes qui resteront chacune intactes. Comme les enfants sont élevés par le clan maternel, leur cadre n'est pas altéré et il ne peut pas exister de conflits parentaux concernant par exemple la garde, la puissance paternelle étant exercée exclusivement par les oncles maternels. De ce fait, les amours se font, se défont, sans contraintes et sans instabilité familiale. Seul l'inceste est interdit. L'amant préféré est parfois invité à partager les repas familiaux, voire à passer quelques jours chez elle, mais pour être accepté, il doit travailler et surtout accepter les éventuelles visites nocturnes – et discrètes – des autres maris. Notons au passage qu'il n'existe aucun mot dans la langue moso pour désigner un sentiment apparemment inconnu chez eux, la jalousie et ses conséquences, la frustration et la prostitution.

Dans un tel contexte, la notion de fidélité n'a certainement pas le sens que nous lui attribuons en Occident où elle concerne un individu en général de l'autre sexe à qui on est officiellement ou officieusement lié.

Ici, la fidélité concerne le clan familial matrilineaire et lui seul.

Clairement après cette balade au pays de la polyandrie, il semble évident que ce sont les sociétés les plus proches du matriarcat qui l'ont instaurée. Encore une fois, l'organisation féministe des mœurs semble aboutir à des sociétés particulièrement pacifiques, même si, probablement,

les scènes de ménage à plusieurs doivent de temps en temps exister quand tel ou tel mari se sent injustement délaissé, devient jaloux, que sais-je ? Mais ce sont là réflexions de garçon occidental !

De la physiologie culturelle à l'adaptation juridique

Chez les Moso, le sperme n'entre pas directement dans la fabrication de l'enfant car ce sont les os qui transmettent les caractères héréditaires de la femme. L'homme n'est rien d'autre qu'un arrosoir dont le sperme équivaut à la pluie qui fait pousser la végétation. La Chine contemporaine a dû inventer un système juridique pour « valider » les enfants nés des unions furtives. À chaque rencontre « discrète », un certificat de mariage peut être délivré, donnant droit à un livret de famille, sésame indispensable pour bénéficier de prestations sociales et être inscrit dans une école. Si le père veut rester inconnu, c'est un des oncles maternels qui endossera la paternité.

Les Wodaabe au Sahel, ou le mariage en CDD

Le premier mariage est arrangé par les parents dès l'enfance et seule la fille peut décider de le rompre et se remarier. Pas d'infidélité donc. À noter que, lors des fêtes rituelles, les garçons se parent, se maquillent, chantent comme des filles mais de manière extrêmement voyante. Kitch à nos yeux !

On le voit donc bien à travers toutes ces coutumes ethniques, la notion de fidélité ne concerne que l'allégeance à un système de comportements culturels.

En définitive, d'un point de vue anthropologique, on n'est fidèle qu'à sa culture.

Les Canelas qui vivent en Amazonie se prêtaient leurs femmes comme les **Inuits** qui eux le faisaient en guise de cadeau d'accueil aux voyageurs, au grand scandale des missionnaires chrétiens. Chez les premiers, il s'agissait surtout de mutualiser le sperme afin que le bébé en formation bénéficie des meilleures caractéristiques de chacun de ses pères tous encore une fois considérés comme des géniteurs biologiques du point de vue de leur physiologie culturelle.

Les musulmans chiïtes (mais absolument pas les sunnites), notamment en Iran, ont inventé le « mariage temporaire » qui peut durer entre « une heure et une vie ¹¹ », c'est-à-dire quatre-vingt-dix-neuf ans.

Appelé *sigheh* en Iran, mais existant aussi en Afghanistan et au Liban, il consiste à contracter mariage pour une durée déterminée et d'emblée convenue entre l'homme et la femme. Ce « mariage » peut être immédiatement consommé. Il s'agit donc en réalité d'une manière de légaliser la prostitution et l'adultère pourtant interdits et durement réprimés en ces terres d'islam radical. En théorie, l'accord est simplement verbal, quelques phrases religieuses dites en privé, mais il est considéré comme préférable d'obtenir la bénédiction d'un mollah, moyennant finances. Cette reconnaissance officielle est importante, voire indispensable car en Iran, un couple ne peut réserver une chambre d'hôtel que si une preuve écrite est fournie d'un mariage officiel donc religieux.

Historiquement, cette pratique aurait été autorisée par Mahomet au début de l'hégire car il voulait assurer une transition douce à ses premiers compagnons entre idolâtrie et islam, sans oublier que ceux-ci sans arrêt en train de guerroyer passaient de longs mois loin de leurs épouses. Mais, progressivement, le Prophète aurait mis son veto à ce qu'il appela mariage « de jouissance » ou « de plaisir ». D'un point de vue sociologique, ce système pourrait être considéré comme utile, voire indispensable dans un

pays où les relations sexuelles sont strictement interdites hors mariage. Une sorte de libération qui permet aux femmes veuves ou divorcées de s'adonner au sexe. Mais cette légalisation religieuse de la prostitution féminine et de l'adultère masculin est-elle vraiment un instrument de libération ? En effet, comme la polygamie est autorisée, un homme marié à une femme peut ainsi contracter un mariage temporaire d'une heure (prostituée) ou de dix ans (maîtresse). En principe, selon la *charia*, le mari doit obtenir le consentement de sa première épouse pour prendre jusqu'à trois autres femmes... mais que vaut ce genre de consentement dans un pays où peu de femmes peuvent travailler donc avoir d'indépendance financière ? Par ailleurs, les épouses temporaires, mis à part les prostituées, se retrouvent *de facto* exclues de la société car elles se retrouvent incapables de prouver l'origine de leurs enfants.

Bref, en un mot comme en cent, le *sigheh* est une invention d'une hypocrisie incroyable permettant de légaliser l'adultère et la prostitution... même si cela permet d'éviter la lapidation aux femmes adultères.

Les Bantous

Le kikumbi ou l'éducation sentimentale à l'africaine¹² : chez les Bantous de nombreuses régions et pays, ce rite est ou plutôt était très précis, car il tend à tomber en désuétude. Lorsqu'elle atteignait l'âge du mariage, par exemple 10 ans au Malawi, la jeune fille était recluse pendant un mois pour être formée, initiée par les matrones ; dans un premier temps, celles-ci vérifiaient l'intégrité de son hymen, critère indispensable pour s'assurer de sa pureté en tant que future responsable de la perpétuation de la lignée. Si celui-ci n'était pas intact, on la forçait à désigner celui qui l'avait déflorée puis les deux coupables étaient rasés en public au son du tam-tam, leur tête était ointe d'huile de palme et ils étaient l'objet de railleries pendant une

journée et tenus de se marier par la suite après paiement d'une amende par le garçon ; à la suite de quoi, la jeune fille était renvoyée dans son kikumbi pour y reprendre son initiation au sexe.

Il s'agissait aussi d'être suralimentée afin de prendre des kilos, ce qui en cas de famine augmentait ses chances de survie des futurs bébés.

Le kikumbi était très technique, incluant entre autres des leçons d'anatomie et de physiologie génitales, de positions pendant le coït, des filles comme des garçons, un peu à l'image du *Kama sūtra* hindou ou de la baguette de jade chinoise, et permettait à la future épouse de se satisfaire, ainsi que son mari, seule manière pour la famille de ne pas perdre la face. Dans les deux cas, un des objectifs de l'enseignement de cette technicité sexologique a pour but, entre autres, de s'assurer de la fidélité du mari supposé alors être pleinement satisfait sur ce plan.

En culture swahilie, l'*umwali* désignait soit l'école de formation au sexe, soit la jeune fille nubile et vierge. Si celle-ci venait à décéder, seules les formatrices, les Somos, avaient le droit de l'ensevelir, le veuf d'une de ces grandes formatrices devant avoir un premier et dernier rapport sexuel avec le cadavre... ultime consolation post mortem. Était-ce une manière de s'assurer de la fidélité dans l'au-delà ? Nul ne le sait !

La nuit de noces se déroulait en présence des Somos qui revérifiaient la virginité et exposaient le drap taché de sang à la communauté en l'attachant à un mât qui était promené dans le village comme une sorte de parade accompagnée de chants et de danses.

La polygamie organisée en harems ou gynécées

Sur le plan étymologique, le mot harem dérive de *harâm* qui signifie « interdit », sous-entendu aux hommes ; il convient de noter au passage que l'inverse se dit *halâl* qui désigne ce qui est permis par la religion. Les sérails ont existé dans l'Empire ottoman, en Inde, en Iran, en Chine, en Afrique. Les derniers grands harems ont disparu avec les sultans et autres pachas turcs. Encore une fois, ce type de structure sociale était une des organisations les plus efficaces pour s'assurer de la légitimité des enfants des épouses et concubines du khan, du sultan, du shah, de l'émir, du roi, en un mot du chef, le mâle alpha.

• **Harem musulman**

Afin de respecter le Coran, il ne pouvait pas y avoir plus de quatre épouses officielles. Les autres n'étaient que des concubines, sans parler des odalisques. Épouses et concubines servaient à la reproduction, les odalisques étaient là pour la musique, la danse, le sexe. Une nuée de servantes assuraient tout ce qui concernait l'intendance. Elles aussi étaient aussi cloîtrées. Enfin de nombreux enfants y étaient élevés, des petites filles prépubères destinées à devenir des concubines. Les femmes esclaves qui étaient également cloîtrées dans le gynécée n'étaient pas musulmanes car l'islam interdit d'asservir des coreligionnaires. Il s'agissait d'une microsociété très hiérarchisée placée sous la domination de la sultane *validé*, la mère du sultan. Elle était autorisée à quitter le harem en cas de mort de son fils. Juste au-dessous il y avait la première épouse, mère de l'héritier, suivie des trois autres épouses officielles qui pouvaient être musulmanes. Si elles avaient donné naissance à au moins un fils, héritier présomptif du titre, les quatre épouses étaient recluses et ne pouvaient pas se remarier à la mort du sultan. Si elles avaient accouché de filles, elles pouvaient se remarier une fois veuves. Au-dessous encore, les concubines, des esclaves non musulmanes, pouvaient espérer devenir épouses en cas de vacance d'un poste à condition d'avoir eu un enfant.

Il faut savoir aussi que le harem était un centre de formation, une sorte d'école et que de nombreuses enfants y vivaient ; elles y étudiaient la musique, la danse, le chant, la broderie, les arts de l'amour, le turc et le persan ; elles étaient destinées à épouser des officiers ou des fonctionnaires.

Enfin, tout en bas, les eunuques qui ne pouvaient pas être musulmans, ainsi que les femmes de service.

Tout ce petit monde avait pour fonction de favoriser la reproduction du maître des lieux dans les meilleures conditions ; pour ce faire, les plus belles femmes de l'empire, les meilleures poulinières, les plus intelligentes et les plus capables de bien éduquer leur fils étaient sélectionnées et « vérifiées » par la mère du sultan ; ainsi l'avenir de la dynastie était assuré et nulle contestation n'était possible puisque pour une fois le père était certain. Chaque épouse ne pouvait avoir qu'un seul fils et, une fois son travail accompli, ne pouvait plus être touchée par le sultan qui de son côté devait féconder d'autres concubines (jusqu'à six cents) afin d'avoir un maximum d'héritiers mâles qui tous vivaient dans le harem. C'est le sultan marocain Moulay Ismaïl (1645-1727) qui détiendrait le record absolu du plus grand nombre d'enfants de tous les temps, soit 1 171¹³. Qui dit mieux ? Clairement, ce sultan s'inscrit dans le droit fil de la théorie darwinienne de l'évolution : le supposé porteur des meilleurs gènes, par hypothèse le chef, doit engendrer un maximum de descendants dont la légitimité est assurée de manière à pérenniser et surtout améliorer la race humaine.

À la mort du sultan, l'aîné des garçons héritait du trône et faisait étrangler tous ses demi-frères avec des cordelettes de soie.

Comme au couvent, autre lieu de claustration, les femmes qui pénétraient au harem changeaient de nom et il était interdit de parler autrement que dans un langage des signes inventé par Soliman le Magnifique. Les seuls intermédiaires entre cet univers de femmes et le monde extérieur étaient les eunuques qui en principe devaient être des Noirs ; ainsi, au cas où la castration aurait été imparfaite et qu'une femme

du harem aurait été fécondée, la couleur de la peau de l'enfant l'aurait immédiatement trahie. En clair, les femmes pouvaient « s'amuser » entre elles ou même avec les eunuques, leur rôle de pouliches du souverain était parfaitement assuré. L'ultime raffinement en matière de fidélité est atteint avec cette incroyable règle : un harem de femmes stériles était mis à la disposition de chaque prince héritier, du moins jusqu'à sa strangulation lors de la succession.

Parfois, dans ce lieu de toutes les intrigues, les destins pouvaient devenir torrides et tragiques à la fois : Soliman le Magnifique s'était laissé envoûter par la plus belle, la plus intelligente et la plus ambitieuse de ses concubines, la somptueuse Roxelane. Celle-ci a d'abord réussi à faire évincer la première épouse qui sera bannie avec son fils pourtant théoriquement héritier du trône. Contre toutes les règles encore, cette ancienne esclave enlevée par les Tatars deviendra la seule épouse du sultan et parviendra même à faire étrangler par les eunuques son rival Ibrahim, probable amant de Soliman alors que celui-ci était en train de dormir avec ce dernier. Quand une femme exigeante veut l'exclusivité de son homme, elle peut obtenir sa fidélité de manière, comment dire, étonnante.

- **Harem indien**

Le *zenana* servait avant tout à soustraire les femmes, que ce soient les épouses, les concubines, les filles ou les sœurs, à la convoitise des toujours possibles envahisseurs. Sinon sa structure était relativement comparable à celle des harems ottomans.

- **Harem chinois ou palais arrière**

Dans la Chine ancienne, les femmes ne faisaient pas partie du paysage urbain car toutes étaient totalement cloîtrées, donc invisibles... sauf les pauvres bien entendu. Le palanquin mis en œuvre sous les Hans au II^e siècle avant notre ère symbolise parfaitement la complète claustration des concubines ; à noter cependant que ce principe de ne pas être vu par les

gens du peuple s'appliquait aussi bien pour les hommes riches, empereur, nobles, hauts dignitaires, commerçant opulents, que pour les femmes. Complètement occulté par des rideaux, ce véhicule était obligatoire pour tout déplacement à l'extérieur, même à vingt mètres.

Les femmes étaient classées en trois catégories : les épouses, les concubines et les prostituées appelées « fleurs », sans parler des femmes de la noblesse impériale. Dans le harem impérial, les femmes étaient strictement confinées sur une île, au milieu d'un lac (palais d'été) et étaient rigoureusement coupées du monde réel. Lors du sac du palais d'été, elles furent découvertes en train de prendre tranquillement leur thé dans leur île pendant que les étrangers, les barbares, pillaient leur palais environnant. Leur monde était en train de sombrer et elles ne le savaient pas.

• **Harem africain**

Dans l'ancien Dahomey, le territoire était réparti en plusieurs royaumes. Les rois, contrairement à la coutume, avaient le droit de prélever des femmes sans les acheter et pouvaient aussi donner leurs filles sans contrepartie. Le système permettait la constitution de harems très conséquents. Par exemple, le roi Glélé en 1863 possédait environ 2 500 femmes et Ouidah 4 000 à 5 000 ! Parfois elles étaient récupérées dans les royaumes voisins au cours de véritables razzias. Elles étaient enfermées et entraînées à devenir des guerrières pour la majorité d'entre elles.

Le Swaziland est un pays d'Afrique australe rebaptisé récemment Eswatini. Doté d'un régime monarchique absolu, son roi Mswati III possède un harem d'au moins 14 femmes (son père en avait 70) recrutées au cours de la « fête des roseaux » : chaque année, des dizaines de milliers de jeunes filles vierges dûment vérifiées rejoignent la capitale pour un gigantesque défilé où elles peuvent éventuellement être choisies puisque le monarque a droit d'en prendre une par an. La dynastie remonte au

xv^e siècle. Les épouses sont enfermées dans un palais entouré de gardes et ne peuvent en sortir sans sa permission... sauf une fois par an où elles vont en Amérique avec une *shopping allowance*¹⁴ ; par exemple, lors d'une de leurs escapades, les épouses sont allées à Las Vegas où elles ont dépensé pour 4,1 millions de dollars¹⁵ ; le roi possède des dizaines de Rolls, BMW et autres voitures de luxe alors que le pays sombre : 26 % de taux de sida, espérance de vie de 48 ans, moins de 2 dollars par jour par habitant. Tout l'argent dépensé par le roi provient des dotations humanitaires. À noter que selon la Constitution, à la mort du roi, si l'héritier est mineur, c'est sa grand-mère paternelle qui devient régente car « si le roi meurt, la reine devient roi » ; à ce moment le Conseil royal désigne celle qui sera l'épouse officielle au sein du harem. Les épouses sont (mal) surveillées par des garçons prépubères et de ce fait se livrent à des frasques scandaleuses avec des jeunes gens, voire avec des ministres !

• Harem du Christ

Au moment de sa prise de voile, lorsqu'elle va prononcer son engagement définitif, la novice est entièrement dépouillée de toutes ses possessions antérieures, tous ses objets personnels, y compris son nom, ses cheveux sont (volontairement mal) coupés et dorénavant elle sera confinée dans une clôture, comme par exemple chez les carmélites, où la règle de saint Albert, édictée en 1247, prévaut encore. Les religieuses font vœu d'obéissance à la mère supérieure, doivent prendre en silence leurs repas collectifs en écoutant la lecture des textes sacrés, renoncent à toute propriété individuelle ou collective, ne se nourrissent que de pain et d'eau sauf le dimanche, ne parlent pas ou presque et doivent prier et travailler continûment. Elles ne verront plus que rarement leur famille, à travers la grille de leur clôture. Bien entendu, comme dans n'importe quel harem, elles font vœu de chasteté puisqu'elles sont les épouses exclusives du Christ et qu'à cet égard elles portent une alliance nuptiale au doigt. Chez les

clarisses, « la fidélité au Seigneur, cela se célèbre ! Aussi, quand une sœur vit au monastère depuis plus de vingt-cinq ans – depuis sa prise d’habit (ou, selon son choix, vingt-cinq ans de profession simple) –, elle célèbre son jubilé d’argent au sein de la communauté. Une eucharistie festive a lieu en présence de la famille et des amis invités par la sœur jubilaire. Cela se renouvelle pour le jubilé d’or (cinquante ans de vie religieuse) ou de diamant (soixante ans de vie religieuse) et plus ¹⁶ ! »

Monoandries et monogamies

Le besoin de certitudes des mâles, en l’occurrence des hommes, quant à la légitimité de leur progéniture est compliqué par le fait que contrairement aux autres mammifères, notamment aux autres primates, l’œstrus des femmes est cryptique, c’est-à-dire non détectable. C’est probablement cette particularité qui a provoqué la multiplication des stratégies masculines destinées à s’assurer de la fidélité de leur partenaire, celle-ci devenant un vrai casse-tête puisque la surveillance doit être permanente contrairement aux autres singes où elle se limite aux périodes de fécondabilité.

– Ceinture de chasteté

Après ce surprenant voyage au pays des polyandres et des polygames, penchons-nous maintenant sur les comportements des monoandres et monogames, c’est-à-dire l’immense majorité des humains. Comme il n’y a aucune raison pour que, comme leurs collègues animaux, les mâles, pardon, les hommes ne soient pas obsédés par le besoin de s’assurer de la légitimité de leurs formidables gènes, il est intéressant d’observer quels sont les moyens mis en œuvre. On sait par exemple que certains insectes appliquent la règle : « Premier arrivé, premier servi ! ».

On l’a vu, la libellule a un pénis en forme de spatule servant à racler le sperme de ses prédécesseurs ; le gland de l’homme, unique chez les

primates, pourrait avoir la même fonction mais surtout, il a été montré que sa curieuse forme en champignon avait un plus grand pouvoir d'aspiration, comme si les hommes faisaient le ménage tout en copulant. Ce sont les hindous¹⁷ (tantrisme) et les bouddhistes mahayaniques qui ont poussé le plus loin cette fonction du pénis puisqu'en vertu de la règle de non-émission séminale pour les ascètes, ceux-ci s'entraînent dans le Gange à réaspirer leur sperme, imposant à leur partenaire de rester en elle après éjaculation, pendant parfois des heures, pour bien tout nettoyer. Certains yogis seraient capables de renvoyer dans leur vessie jusqu'à 90 millilitres de liquide, utilisant parfois un autosondage avec des tiges de bambou.

La méthode du bouchon (voir [ici](#)) rappelle étonnamment la ceinture de chasteté qui avait cours au Moyen Âge, exceptionnellement il faut bien le dire, et était, paraît-il, d'une parfaite efficacité. La séquence était donc la suivante : épouser une vierge dûment certifiée et attestée par le drap ensanglanté lors de la nuit de noces ; la séquestrer plus ou moins en son haut donjon et enfin, la ceinturer hermétiquement pendant les déplacements du seigneur... Imparable, la belle étant fidèle par force, ses petits seront forcément du mari !

– Surveillance renforcée

Certains oiseaux monogames comme le guêpier à front blanc sont tellement anxieux d'être trompés par leur femelle – faut-il dire la guêpière ? – qu'ils les surveillent en permanence pendant toute la période où elles sont fécondables, c'est-à-dire pendant les quatre ou cinq jours où elle pond. Comme les guêpiers sont des oiseaux sociaux, chaque femelle est entourée d'un grand nombre de mâles qui la harcèlent du matin au soir. Par conséquent, le partenaire légitime non seulement ne la quitte pas d'une semelle mais il s'accouple très fréquemment avec elle, tout ce comportement divisant par dix le risque de copulation volée, autrement dit d'adultère... qu'il soit consenti ou non ne changeant rien à l'affaire. En revanche, la morale n'est pas sauve puisqu'une fois les œufs pondus le mâle

cesse toute surveillance et se met à harceler d'autres femelles. Il semblerait que ce type de comportement de jalousie/donjuanisme existe aussi dans notre espèce selon l'aphorisme « les maris jaloux sont toujours des cavaleurs qui finissent cocus ¹⁸ ».

– **L'invention du mariage** est une manière d'organiser et surtout d'officialiser la surveillance conjugale – surtout de l'épouse en réalité – avec toute la légitimité que cela confère puisque les deux époux se jurent fidélité « jusqu'à ce que la mort les sépare ». Et comme le mariage est une institution sociale, à partir du moment où le oui est prononcé, c'est toute la communauté qui va exercer une surveillance en manifestant visiblement sa réprobation en cas de soupçon d'infidélité de la femme, permettant à l'homme libéré de cette tâche de vaquer à ses propres occupations. Cette vision des choses est renforcée par le fait qu'à de très rares exceptions près, la femme se retrouve dans la famille du mari (exogamie féminine ¹⁹), en général sous la coupe de sa belle-mère qui évidemment devient une gardienne des plus sourcilleuses. Cela est particulièrement vrai en Extrême-Orient et au Moyen-Orient. Il est intéressant au passage de noter que cette règle d'exogamie féminine semble aussi avoir été pratiquée chez les Néandertaliens dont les analyses ADN montrent que c'étaient les femelles qui venaient d'ailleurs ²⁰.

– **La jalousie** est un cran supplémentaire à la surveillance renforcée. Un comportement qui y ressemble est retrouvé dans la plupart des espèces, qu'elles soient poly- ou monogames. En revanche, chez les animaux, elle concerne presque uniquement les mâles qui vont souvent jusqu'à infliger de sévères corrections aux femelles surprises en flagrant délit ou même qui semblent simplement intéressées par d'autres mâles que leur seigneur et maître. En revanche, chez nous, non seulement elle existe de manière quasi universelle quelle que soit la culture mais elle concerne les deux genres. Là, c'est vraiment un propre de l'homme !

Si la jalousie est universelle et que, contrairement à la très grande majorité des oiseaux et mammifères, elle concerne aussi bien les femmes que les hommes, c'est forcément parce qu'elle joue un rôle dans l'évolution et participe à l'amélioration de notre espèce. Je parle évidemment de la jalousie « raisonnable » car si elle est excessive, voire délirante, elle procède de la psychiatrie, s'inscrivant dans le vaste ensemble des paranoïas, et correspond à la base à un défaut d'estime de soi. Le film *L'Enfer* de Claude Chabrol en fait une très belle description.

Parmi les conséquences de la jalousie masculine, il en est une et des plus terribles, je veux parler de l'excision, sachant que selon moi il convient de distinguer l'excision des ethnies à tendance animiste en provenance d'Afrique noire de celle des populations d'origine moyen-orientale, de nos jours essentiellement musulmanes²¹ mais dont on trouve les traces en Égypte antique. En Afrique noire, notamment au Mali, l'idée est de « débarrasser » les garçons de leur partie féminine, le prépuce, grâce à la circoncision pour en faire des « vrais hommes » et les filles de leur partie masculine, le clitoris, pour en faire des « vraies femmes ». De cette manière les filles peuvent donc devenir des femmes à 100 % et accéder à la pleine jouissance, aussi incroyable que cela puisse paraître à nos yeux occidentaux horrifiés à juste titre par une telle mutilation. Il suffit d'aller sur les réseaux sociaux qui parlent de cette question pour lire des déclarations de reconnaissance de filles qui louangent leurs mères de leur avoir permis de devenir des femmes à part entière et ainsi d'éprouver des vrais orgasmes selon elles. Toute autre est l'excision destinée à priver les filles de leur principal organe de jouissance, le clitoris et souvent les petites lèvres, de manière que, n'éprouvant rien, elles ne trompent pas leurs maris. Dans ce cas, l'excision n'est rien d'autre que la matérialisation de la jalousie masculine.

Mais malheureusement, quelle qu'en soit la motivation, cette pratique reste une abominable mutilation souvent effectuée dans des conditions

effroyables et qui aboutit parfois à la mort des fillettes étant donné l'hygiène déplorable dans laquelle ces gestes sont le plus souvent perpétrés. Sans parler des séquelles physiques et psychologiques définitives souvent observées.

Ritualiser symboliquement l'excision

Dans le passé, la République française s'est montrée capable de s'adapter à des coutumes qui allaient à l'encontre de ses lois. Ainsi, lors de l'Aïd, les abattages des moutons « dans les baignoires de HLM » avaient entraîné des réactions de protestation de mouvements animalistes et notamment de Brigitte Bardot. D'ailleurs, « toute personne impliquée dans l'abattage d'animaux hors des abattoirs autorisés engage sa responsabilité et est passible de sanctions. Le non-respect de l'arrêté préfectoral en date du 26 juin 2020 relatif à la limitation des mouvements d'animaux [...] entraînera des sanctions », a récemment rappelé le préfet de Nice. Devant cette coutume illégale, l'État a inventé le concept d'abattoirs éphémères, sous tente, où les animaux sont sacrifiés selon les rites religieux en présence des imams mais dans le respect des règles sanitaires et de dignité animale validées par les vétérinaires. Cela fonctionne et l'idée commence même à se diffuser dans des pays étrangers comme le Maroc ou l'Égypte.

Dans le judaïsme, on est passé du sacrifice humain – Abraham reçoit l'ordre par Yahvé de Lui sacrifier son unique fils – au sacrifice animal puisqu'un bélier lui est envoyé à la place. Parallèlement, pour renouer l'alliance, le même Abraham se fait circoncire ainsi que toute sa tribu.

Pourquoi n'inventerait-on pas un rituel républicain d'excision puisque cette coutume perdure malgré la répression dont elle fait l'objet, les femmes accusées étant persuadées d'agir pour le bien des fillettes et ne comprenant pas pourquoi elles sont poursuivies, condamnées, incarcérées ? Il s'agirait dans mon idée de transformer l'excision en un acte purement symbolique. Après tout, la communion n'est-elle pas la manière qu'a

inventée le catholicisme d'intégrer le cannibalisme en érigeant en dogme la transsubstantiation : dans l'hostie et le vin consacrés se trouvent réellement le corps et le sang du Christ ?

Il s'agirait de créer une commission réunissant des magistrats, des anthropologues, des imams, des exciseuses et des familles et de leur proposer de fabriquer des effigies, des sortes de poupées mannequins que les matrones « opéreraient » en présence des familles et des petites filles, exactement comme pour un baptême et qui leur permettrait d'entrer officiellement dans leur communauté ethnique grâce à une grande fête.

Je m'en suis déjà ouvert auprès de magistrats, de commissaires, de responsables politiques mais je n'ai eu droit jusqu'à présent qu'à un intérêt poli, chacun disant « ce n'est pas de ma compétence ou de mon ressort ».

Serai-je un jour entendu ?

Comment, en définitive, pour un père, être sûr de la légitimité de ses enfants quand on vit en couple, que l'on travaille et que donc on n'est pas à la maison la plupart du temps et que de surcroît sa femme travaille aussi et est donc le plus souvent sans surveillance ? De nos jours, embaucher un eunuque est devenu compliqué. Force donc est de chercher une autre solution. Aux États-Unis, à la sortie des maternités, des représentants de laboratoires proposent de tester l'ADN des enfants et des pères... pratique interdite en France mais facile à trouver sur Internet. La légitimité est devenue un marché. Encore une fois, c'est au lecteur de décider s'il trouve cela bien ou pas. Que dire alors à un enfant qui risque de découvrir plus ou moins fortuitement que ses gènes sont incompatibles avec ceux de son papa ? Maman a-t-elle été infidèle ou bien a-t-elle été inséminée au CECOS ? Ou par l'opération du Saint-Esprit comme on disait quand j'étais

petit ? En réalité, cette question est vieille comme le monde de l'adultère et le CECOS a juste rajouté un peu de complexité.

Cocus : le ridicule qui dissuade

« Les cornes, c'est comme les dents. Quand elles poussent, ça fait très mal ; mais une fois poussées, on mange avec²². »

Il faut tout d'abord rappeler qu'un homme cocus est ridicule, c'est un cornard, alors qu'une femme trompée est une victime et cela change tout à l'affaire. La peur machiste d'être dépossédé de son bien le plus précieux, à savoir celle qu'il considère comme sienne.

L'homme est jaloux car, comme les autres animaux, il veut être sûr que ses petits sont bien de lui. Dans ces conditions, sa hantise principale est d'être trompé sur le plan sexuel. À l'inverse, la femme n'a pas ce genre de doutes et sa jalousie va davantage être motivée par la crainte d'une baisse d'amour et d'investissement de son partenaire. Sa peur principale est donc que son partenaire la trompe affectivement avec une autre²³. David Buss²⁴ a demandé à des étudiants des deux sexes d'imaginer une situation où leur partenaire les trompait affectivement ou sexuellement. Les différences sont flagrantes puisque 60 % des hommes trouvent l'infidélité sexuelle plus dérangeante contre 17 % des femmes ; à l'opposé, 83 % des filles trouvent l'infidélité émotionnelle plus dérangeante contre 40 % des garçons.

Plusieurs études ont tenté d'étudier objectivement cette étonnante différence intergenres de perception de l'infidélité de l'autre²⁵. Par exemple, l'anxiété mesurée comme dans les « machines à détecter le mensonge » à partir du froncement de sourcils, la conductance cutanée et le rythme cardiaque, confirme cette différence et ce, quelle que soit la culture. Enfin, l'imagerie médicale (IRM) montre que si l'on demande encore une fois à des femmes ou à des hommes d'imaginer une infidélité de l'autre, les zones

impliquées sont différentes : en cas d'infidélité sexuelle, chez les hommes, c'est l'amygdale, donc la colère, la peur, qui est plus activée que chez les femmes ; en cas d'infidélité émotionnelle, ce seront d'autres structures comme l'insula (dégoût) et l'hypothalamus qui vont plus s'allumer chez les hommes.

Ceux-ci vont préférentiellement exercer leur surveillance renforcée – et jalouse – en interdisant à leurs partenaires de les accompagner à une soirée où forcément il y aura d'autres hommes, à les cacher, voire à les séquestrer ou pire encore, en utilisant la violence. Ce type de comportement n'est pas répandu chez les femmes à l'encontre des hommes. Quoique !

Une autre étude a tenté de corréler la qualité du sperme obtenu par masturbation avec la propension à surveiller la partenaire : moins ils ont confiance en elle, moins leurs spermatozoïdes seront performants en termes de vitesse, de concentration, de pourcentage de mobilité. En d'autres termes, les jaloux sont des moins bons coups que les confiants. Incroyable mais vrai ! Et moral en plus...

Il est donc parfaitement clair que ce ne sont pas les mêmes mécanismes qui déclenchent la jalousie dans les deux sexes.

– Efficacité de ces stratégies destinées à s'assurer de la fidélité de la ou du partenaire : les estimations du nombre de partenaires masculins par femelle varient selon les espèces de primates supérieurs²⁶ : 13 pour les chimpanzés, 9 pour les bonobos, 1 pour les gorilles dont les arguments musculaires sont pour le moins dissuasifs et... 1,1 pour les humains. Si l'on regarde ces chiffres d'un point de vue optimiste, on pourrait se féliciter que 90 % des femmes soient fidèles ; mais d'un point de vue pessimiste, cela signifie que 10 % ne le sont pas et que par conséquent, l'aphorisme des généticiens se trouve vérifié : « Nous ne sommes les arrière-petits-enfants de personne. » Si une analyse ADN était pratiquée systématiquement dans les écoles, on trouverait sans doute qu'environ 10 % des enfants, plus d'un par classe, ne sont pas de leur père, cet homme qui pourtant les élève.

Le sort des enfants illégitimes, nés de l'infidélité cachée ou officielle de leur mère

« Le bâtard est souvent meilleur fils que l'enfant légitime. »
Euripide, *Andromaque*.

Savez-vous [...] comme il est avec ses enfants,
et jusqu'à chérir ses enfants légitimes autant que ses bâtards ? »
Henry de Montherlant, *Malatesta*.

En ce qui les concerne, les femmes *Sapiens* ou Néandertal n'avaient rien à perdre en ce qui concerne la transmission de leurs propres bons gènes, même si leur partenaire était sexuellement infidèle. En revanche, si celui-ci était infidèle émotionnellement, en clair s'il tombait amoureux d'une autre, elles avaient tout à perdre du point de vue de leur propre sécurité et de celle de leurs enfants et même de leur survie à tous... Je suis conscient de tout ce que mon propos peut avoir d'anachronique car nul ne sait si la notion même d'amour existait à l'époque ou bien s'il s'agissait simplement d'attachement plus ou moins intéressé. À l'inverse, les hommes de cette époque avaient tout à perdre à gaspiller leur énergie et leur temps à élever un bâtard qui ne transmettait pas leurs propres gènes. Ils perdaient tout espoir de se survivre dans les générations suivantes. N'oublions pas que dans 96 % des espèces de mammifères, le père ne prend jamais soin de ses enfants.

De nos jours, il existe peu d'ethnies qui vivent à l'ancienne, c'est-à-dire un peu comme nos lointains ancêtres de Lascaux. Néanmoins, les Hadza, une tribu particulière de Tanzanie, continuent à être des cueilleurs, chasseurs, éleveurs sans électricité ni ordinateurs et avec très peu de contacts avec le monde extérieur. De plus, comme chez eux le divorce est

très fréquent, on parle de monogamie sérielle, autrement dit en CDD. De ce fait, environ un tiers des hommes élèvent des enfants qui ne sont pas d'eux. Si l'on compare leur comportement selon qu'ils vivent avec leurs enfants biologiques ou adoptifs, on constate qu'ils passent plus de temps, communiquent plus, jouent plus avec leurs enfants biologiques et qu'ils leur rapportent plus de viande et de nourriture : la différence est conséquente puisqu'ils rapportent en moyenne l'équivalent de 1 900 calories par enfant biologique et 877 par enfant adoptif. D'ailleurs, dans les Antilles, il existe une expression, « *An pa manjé manjé a bopè* », autrement dit : « Je suis fort, je n'ai pas été nourri par un beau-père. »

Quand un homme se marie avec une femme qui a déjà des enfants d'un autre homme, on constate que 53 % d'entre eux éprouvent des sentiments paternels à leur égard ; en revanche, ce ne sont que 23 % des femmes ayant épousé des hommes déjà pères qui éprouvent des sentiments maternels envers leurs beaux-enfants. Cela pose la question des familles recomposées qui sont quasiment devenues la règle aujourd'hui.

Une étude étonnante²⁷ s'est penchée sur l'argent que les familles américaines dépensent pour leurs enfants selon qu'ils sont des deux parents ou d'un seul des deux. Une étude respectable puisque 24 599 enfants de quatrième ont été concernés. Il en ressort que les enfants d'une famille recomposée bénéficient de dépenses de 1 600 dollars de moins. En d'autres termes, les familles dépensent nettement plus pour leurs enfants si elles sont composées des deux parents !

Pire encore, si l'on aborde la question de la maltraitance passive en examinant la mortalité des enfants par défaut de surveillance, une étude australienne²⁸ constate à partir de 319 accidents que les enfants vivant avec un seul parent biologique sont deux fois plus exposés et ceux vivant sans aucun parent biologique, donc adoptés par un couple « étranger », ont 15 fois plus de risques de mourir, en particulier par noyade. Horrible !

Enfin, dans cette descente aux enfers des enfants non légitimes, si l'on se penche sur la maltraitance active, une étude canadienne démontre que les enfants vivant dans des familles recomposées ont quarante fois plus de risques d'être objets de violences et/ou de placements. *No comment !* Quant aux infanticides, selon les études, ils sont quarante à cent fois plus fréquents à l'égard des enfants non biologiques.

Quand on examine le comportement des animaux, on s'aperçoit que non seulement les pères mammifères ne s'occupent que très rarement de leurs propres enfants, mais qu'en plus, l'infanticide y est répandu, le plus souvent à l'égard des enfants qui ne sont pas d'eux comme chez les lions mais aussi parfois de leurs propres enfants comme chez les ours. Le plus surprenant est que certains de nos plus proches cousins les primates, les babouins, tuent et mangent leurs bébés.

Le statut du cocu

Déjà, les Gaulois vénéraient le dieu Cernunnos, coiffé de bois de cerf et appelé « Grand Cornu ». Le cerf était alors un symbole de virilité. Parfois il s'agissait de cornes de taureau. Il se peut que les chrétiens se soient inspirés de lui pour représenter Satan, lui aussi cornu. Toujours est-il que dans l'imaginaire populaire médiéval, le mot cornu désigne aussi bien le diable que le cocu. Si vous ne me croyez pas et si vous êtes particulièrement courageux – ou suicidaire – ou si vous courez très vite –, allez en Sicile et avec la main, faites les cornes à n'importe quel homme en lui disant *cornuto*. Je vous laisse imaginer la suite.

Lorsque le marquis de Montespan²⁹ apprit son infortune, à savoir que sa somptueuse épouse fréquentait la couche de Louis XIV, il fit peindre son carrosse en noir, y installa des rideaux noirs et l'orna d'une gigantesque ramure de cerf afin de défiler dans tout le royaume pour proclamer sa triste condition et aussi la vilenie du roi, ainsi que celle de la marquise. Il fit même abattre le porche de son château car celui-ci n'était pas assez élevé pour laisser passer l'étrange attelage. Un humour assez grinçant, il faut en convenir, que paraît-il le roi Soleil ne goûta guère.

Autrefois, à Montpellier, siégeaient des « cours coculaires ». Ces confréries recrutaient les cocus les plus anciens et siégeaient une fois l'an pour juger de l'importance et du degré de cocuage avant de prononcer leur sentence. À l'issue de la procédure, un brevet rédigé en bonne et due forme, signé par le président du Tribunal, était remis au condamné qui était juché sur un bourricot, la tête tournée vers la queue. C'était la « promenade de l'âne ». Le nouveau confrère était à ce moment couronné d'une splendide paire de cornes et emmené à travers toute la

cité, l'animal étant tenu en bride par le grand chambellan du cocuage au son des fifres, des tambours et des musettes³⁰. Le cortège avançait à pas lents de la porte des Carmes au Plan des Quatre-Seigneurs, sous les acclamations – ou plutôt les quolibets – de la foule amassée sur tout le trajet.

En Occitanie, dans certains villages, comme à Beaumont, il existe un rituel toujours en vigueur à chaque lundi de Pâques, c'est la « fête des Cornards » qui serait née d'un quiproquo : le curé du village était en train de célébrer la messe de Pâques quand un bouc fit brusquement irruption dans la nef. Le prêtre tonna : « Faites sortir le cornard ! » La foule (hilare ?) expulsa le malheureux boulanger célèbre pour son infortune conjugale. Le ministre du culte prononça alors un sermon retentissant sur la fidélité.

Une tradition était née !

Notons au passage que comme cocu, cornard n'a guère de féminin. La femme trompée est une victime qu'il convient de plaindre, jamais de moquer, contrairement à l'homme.

À Sauxillanges en Auvergne, lors des mercredis des Cendres, les hommes mariés de l'année devaient défiler en chemise et bonnet de nuit, à califourchon sur un âne, la tête tournée vers la queue et jouant du tambour. Munis d'un sac de farine, ils poudraient de blanc toutes les jeunes filles qui se trouvaient sur leur passage. En tête de cortège, un cornard géant était tenu à bout de bras par un des mariés.

Une chanson de rue avait cours à l'époque :

*Le duc de Chevreuse, ayant déclaré
Que tous les cocus devaient être noyés,
Mme de Chevreuse, d'un air dégagé*

Lui dit mon ami savez-vous bien nager ?

À Saint-Rome-de-Tarn, pour le lundi de Pâques, le tribunal de la Cornaillerie juge des hommes costumés en bagnards qui tentent de s'enfuir, sont rattrapés, maîtrisés, incarcérés sur un char fleuri, jetés à l'eau, jugés, condamnés sous les huées à être coiffés d'une énorme paire de cornes, balancés puis retournés cul par-dessus tête, à bout de bras. Un joyeux cortège avec fanfare est précédé de majorettes grassouillettes. Les costumes sont d'inspiration Révolution française. Lors du réquisitoire, le président du tribunal insiste sur « la petite gaule du prévenu ». Petit détail, il signe son propre jugement avec une gigantesque plume fabriquée avec des feuilles de bananier symboliques ornées de fleurs, jaunes forcément.

Comme quoi l'humour permet toujours de sauver la face.

En conclusion de ce voyage au pays des cultures, il apparaît clairement que la notion même de fidélité est à la fois innée si l'on en croit l'observation des modèles animaux et au moins autant acquise dans le bain culturel où nous sommes tous plongés dès notre naissance, et même auparavant !

Et l'amour dans tout ça, me direz-vous ? En réalité, ce sentiment bizarre est une création récente de l'Occident, sauf exception bien sûr. De notre point de vue occidental moderne, donc à partir du début du xx^e siècle, il semble évident qu'il est nécessaire d'aimer l'autre avant de s'engager définitivement – ou non – avec lui ou elle.

Mais c'est une tout autre histoire.

Tranche de vie

LE COCU DÉLIRANT

L'histoire se passe dans un cadre assez peu réjouissant – la prison –, car c'est en tant qu'expert judiciaire que j'ai été amené à rencontrer Romain, âgé de 43 ans, cadre supérieur et accusé d'avoir tué par arme à feu sa femme et leur voisin. Il me raconte son histoire avec véhémence car il ne comprend pas au nom de quoi il est incarcéré puisqu'il n'a fait que justice. Tout allait bien quand, après plusieurs années de mariage, ses soupçons ont commencé à s'éveiller. Blandine a brusquement changé de look : coiffure, maquillage, vêtue ; bref, elle a radicalement modifié son apparence. Et leur voisin, un célibataire certainement coureur de jupons, rentrant la nuit à « point d'heure », a aussi changé de coupe de cheveux. Dans l'ascenseur, Romain a surpris des regards, des sourires entendus entre les deux. Un soir, Blandine est rentrée plus tard que d'habitude et ses explications de rendez-vous lointain n'ont pas convaincu son mari. Au contraire, plus elle essayait de se justifier, moins il la croyait. La preuve de son infidélité ? Il a fouillé encore et encore son téléphone portable et il n'a rien trouvé, ce qui démontre à quel point elle prenait des précautions. Et puis, chaque fois qu'il la questionnait, elle trouvait une réponse prétendument logique. Il a commencé à la suivre dans la rue et une fois elle est entrée dans un immeuble et n'en est sortie que deux heures plus tard. Les deux amants ont même trouvé moyen de soudoyer le détective qu'il avait recruté puisque celui-ci n'a rien trouvé à lui rapporter. Blandine était tellement rusée qu'elle trouvait moyen de broser son tailleur avant de rentrer à la maison pour en éliminer toute trace de cheveux. Pourtant, de plus en plus souvent, il sentait sur elle l'eau de toilette de son rival. Il lui arrivait même au milieu de la nuit d'être réveillé par ce foutu parfum. Et à ce moment précis il a entendu distinctement un rire sardonique, celui de son voisin.

Les preuves se sont tellement accumulées que Romain a décidé de passer à l'acte, un dimanche matin. Il a abattu froidement les « amants diaboliques », lui sur le palier, elle dans leur chambre.

Le délire paranoïaque d'interprétation étant patent, j'ai conclu à une absence de discernement qui a amené le juge à placer Romain dans une UMD (unité pour malades difficiles) sous le régime dit SPDRE (soins psychiatriques sur décision du représentant de l'État). Il y restera sans doute de longues années, voire définitivement, sauf miracle thérapeutique !

Anatomie de la fidélité

L'épouse blanche d'un homme blanc accouche d'un bébé noir. Le père découvre l'enfant au retour d'un long voyage. Il s'étonne. S'enquiert. S'inquiète. Sa femme lui explique : « À sa naissance, ton fils était blanc mais je l'ai confié à une nourrice noire. À cause du lait il est progressivement devenu noir. » Le père, perplexe, demande à sa propre mère qui rétorque : « C'est tout à fait possible mon fils. À ta naissance, tu étais normal ; je t'ai donné du lait de vache, maintenant tu portes des cornes. »

Abordons maintenant les caractéristiques physiologiques féminines et leur influence sur la notion de fidélité.

L'hymen

Voilà un mot ambigu qui désigne à la fois le mariage et la fine membrane qui obstrue partiellement le vagin d'un bon pourcentage de jeunes filles. Hyménaios, fils de Vénus et de Bacchus était le dieu du mariage. D'emblée, on perçoit clairement que dans la conception

occidentale et moyen-orientale, pour pouvoir être épousée, une jeune fille devait absolument être munie de ce sceau de virginité. La cérémonie du drap taché de sang pendu à la fenêtre par les matrones au lendemain de la nuit de noces en était la manifestation publique. Les mariées prévoyantes avaient d'ailleurs soin de prévoir un lapin à égorger au cas où... De nos jours, certains chirurgiens se sont spécialisés dans la reconstruction d'hymen.

La licorne, cheval blanc muni d'un appendice long et pointu, était un symbole de virginité, de pureté et de perfection physique et morale. Virginité et chasteté étaient considérées comme des conditions nécessaires pour prétendre à une condition supérieure. Le moine qui était le plus souvent un homme vierge était considéré comme un être intermédiaire entre l'être humain et l'ange. Dans l'iconographie chrétienne, la licorne représentait la Vierge fécondée par l'Esprit saint, alors que dans la conception médiévale de l'amour courtois, elle était douée du mystérieux pouvoir de déceler l'impur. Donc l'imparfait. De la corne de licorne pilée on tirait un remède universel, une panacée.

La femme serait-elle la seule munie de cette fragile barrière ? À quel moment de son évolution serait apparu ce sceau dérisoire et précieux à la fois ? La chose paraît claire aujourd'hui puisqu'en réalité, tous les mammifères, peu ou prou, possèdent cette membrane, laquelle peut être plus ou moins développée selon l'espèce. L'hymen est en effet loin d'être limité à l'espèce humaine ; on le retrouve, entre autres, chez les femelles des lamas, baleines dentées, éléphant, chimpanzées, hyènes, juments, cochons d'Inde, lémuriniennes et rates. *A priori* donc, à peu près tous les mammifères, qu'ils soient marsupiaux ou placentaires, possèdent ces fameux vestiges des canaux de Müller. Pourquoi alors en faire tout un plat ?

Et une humiliation de plus pour certains penseurs plus ou moins sectaires qui s'imaginaient que ce verrou sacré était l'apanage de notre espèce. En faisait la grandeur. Serait-ce une raison suffisante pour traiter

comme des salopes... des guenons au sens bestial du mot, les femmes qui en sont dépourvues dès la naissance, ou comme des saintes celles qui le conservent après avoir « fauté » et même après avoir accouché ?

Embryologie et théorie de l'évolution

Le vagin est la portion des voies génitales femelles destinée à recevoir l'organe copulateur du mâle. Il est séparé du vestibule du vagin par une membrane, l'hymen, surtout développée chez les primates et le porc. L'orifice vaginal est logé dans la cavité pelvienne entre rectum et vessie. Sa portion crâniale est placée dans la cavité séreuse et sa portion caudale dans les culs-de-sac rétro-péritonéaux. Au contact du sinus urogénital, le tissu mésodermique müllerien s'épaissit puis se vacuolise. La vacuole va d'une part s'ouvrir du côté du sinus urogénital pour former l'hymen et d'autre part du côté des canaux de Müller, pour former le col de l'utérus. Il ne semble pas exister de pression de l'évolution contre la persistance de la fusion incomplète du vagin et du sinus urogénital, ce qui fait que l'hymen subsiste en tant que vestige des canaux de Müller. La cause est désormais entendue pour les poètes comme pour les penseurs de l'embryologie, l'hymen n'est rien d'autre qu'un résidu, une sorte de séquelle de notre développement embryonnaire.

Un truc qui *a priori* ne sert à rien !

Une nouvelle théorie complémentaire à celle de Darwin se fait jour depuis peu et permet de comprendre pourquoi certains caractères acquis sous la pression de l'environnement peuvent entraîner des modifications génétiques, non pas au niveau de l'ADN, mais de l'ARN. Toutes les cellules d'un même organisme ont en effet le même équipement génétique, ce qui ne les empêche pas d'être très différentes les unes des autres. Cette capacité du vivant fait que chez un même individu, l'ongle diffère du cheveu, du cerveau, du muscle, des globules sanguins bien qu'ils aient tous strictement le même ADN... il est donc

clair qu'en fonction de leur utilité, le patrimoine génétique des cellules va s'exprimer différemment.

Ces recherches ont poussé certains auteurs à nier la théorie de l'évolution : puisque l'hymen ne sert à rien et qu'il est détruit en général au cours du premier rapport, il aurait dû, en toute logique, s'évanouir avec le temps. Ces auteurs oublient que si l'hymen ne sert à rien, il ne gêne en rien non plus et qu'il n'y a donc aucune pression de l'évolution pour le faire disparaître. Il reste donc en place comme un vestige au même titre que l'appendice, le diverticule de Meckel ou le raphé médian du scrotum pour ne citer que les plus triviaux parmi nos inutiles vestiges. D'autres fonctions inutiles jusqu'à preuve du contraire peuvent persister, ainsi l'érection du clitoris au cours des rapports sexuels et du sommeil paradoxal, laquelle n'est jamais perçue par les femmes et dont on ne voit pas à quoi elle pourrait bien servir.

Du point de vue de la théorie de l'évolution, nombre de chercheurs se sont néanmoins demandé ce qui avait pu conduire à la persistance d'une aussi importante proportion de jeunes filles porteuses de cette membrane. Une des raisons avancées fut que dans les sociétés humaines primitives, une femme avait intérêt à rester en couple de façon à assurer à ses petits la protection permanente et pérenne d'un homme. Notons d'emblée que cet argument repose sur une conception occidentale de la famille, personne n'ayant aucune idée de la structure de la famille Cro-Magnon ou Néandertal. Toujours selon certains chercheurs, la douleur du premier accouplement pousserait la femme à ne pas se donner à la légère, de manière à éviter de se retrouver enceinte d'un Casanova de passage qui immanquablement l'abandonnerait, la mettant en danger elle et ses petits.

Cette explication semble des plus douteuses puisque, nous l'avons vu, beaucoup d'autres femelles de mammifères sont porteuses d'un hymen ; pourtant le premier accouplement ne crée de lien social que chez les espèces monogames... et pourtant encore, les femelles de certaines espèces polygames en possèdent un... tout autant. Certes, ces femelles font, elles aussi comme chez nous, bien des histoires pour accepter de s'accoupler, mais uniquement en fonction de leur humeur humorale ou de leur fécondabilité, pas en fonction de la « toute, toute première fois ». Cette théorie à relents sexistes pourrait éventuellement être confirmée si les mâles de ces autres espèces avaient tendance à rechercher des partenaires vierges, ce qui semble loin d'être le cas ; même chez l'homme d'ailleurs, il existe des cultures où la virginité n'est non seulement pas recherchée, mais est même redoutée ; dans d'autres encore, les mâles ont plutôt tendance à éviter la corvée, voire les dangers de la défloration, préférant la confier à d'autres, par exemple à la première épouse du harem, voire aux eunuques qui utilisaient pour ce faire des bâtons ou des bouteilles.

Homo aquaticus

Une autre explication de l'existence d'un hymen aussi développé chez la femme postule son intérêt chez les mammifères aquatiques qui seraient nos ancêtres. Pour la baleine par exemple, il protège son vagin de l'eau salée jusqu'à ce qu'elle soit en âge de se reproduire. L'hypothèse paraît néanmoins des plus fragiles puisque l'on ne voit pas pourquoi cet organe, le vagin, aurait plus besoin d'être protégé avant qu'après fécondation, au contraire, d'autant plus que par définition l'hymen est perforé pour laisser s'écouler les règles et que donc, il ne protège rien du tout, n'étant pas des plus étanches !

L'absence de vestiges humains ou préhumains antérieurs au pliocène (quelques millions d'années) a poussé des chercheurs comme Sir Alistair Hardy ou Elaine Morgan à postuler l'existence d'un ancêtre aquatique. Notre maillon manquant serait une sorte de loutre, de castor ou d'otarie. Selon eux, nos ancêtres étaient plus proches du dauphin ou du phoque que du chimpanzé ou du gorille. Pourquoi ? Il est vrai que nous sommes les seuls singes nus, sans toison, ce qui pourrait signer notre bonne adaptation à l'eau, hypothèse renforcée par l'universel réflexe de nage des nouveau-nés jusqu'à l'âge de 4 mois. De plus, ceux-ci se mettent automatiquement en apnée quand on les plonge sous l'eau. Par ailleurs, l'humain est probablement le meilleur nageur parmi les grands singes. Enfin, le cœur de l'humain se met à battre plus lentement en cas de plongée en apnée, ce qui lui permet de consommer moins d'oxygène... exactement comme les mammifères aquatiques.

L'humain est le seul primate à se montrer capable de verser des larmes¹. Cette capacité à éliminer de l'eau salée existe chez d'autres animaux marins comme les mammifères aquatiques ou le crocodile dont les larmes sont à la fois fameuses et réelles. À propos de sécrétions, la peau de l'humain fabrique beaucoup plus de sébum que celle de ses collègues, les autres primates, ce qui lui permet de mieux glisser dans l'eau à l'image des nageurs de compétition qui aident la nature en s'oignant le corps de manière à favoriser la glisse. Ce sébum permet en outre une meilleure isolation thermique, tout au moins chez la baleine. Enfin, le nombre relativement faible (4 à 5 millions par litre) de globules rouges et leur concentration élevée en hémoglobine chez l'humain le rapprochent plus des mammifères marins que des chimpanzés (7 millions par litre).

Sur le plan anatomique, nous avons entre les doigts, en particulier entre le pouce et l'index, une sorte de membrane qui évoque une membrane natatoire. Un dixième de la population aurait un équivalent entre le

deuxième et le troisième orteil, certains individus en ayant entre tous les orteils. Seraient-ce les résidus de mains et de pieds autrefois palmés ?

Essayez enfin de nager avec un manteau de fourrure comme celui d'un (babouin) gélada, d'un sapajou ou d'un gibbon et vous m'en direz des nouvelles ! Il est vrai cependant que les loutres et les phoques s'en sortent assez bien de ce point de vue, mais ces derniers vivent dans des contrées froides et ont des poils très courts et serrés. Si, de plus, la nature nous a pourvus d'une épaisse couche de graisse sous-cutanée à l'inverse des autres primates, mais à l'instar des phoques ou des dauphins, alors que nous sommes originaires de pays chauds, ce n'est probablement pas pour nous isoler du froid, mais de l'eau, et favoriser encore une fois la glisse... sauf que notre espèce est probablement le seul primate (à l'exception du yéti et du macaque japonais) à avoir connu de longues périodes de glaciation et a donc pu s'adapter à ces époques. Toujours dans la rubrique de la pilosité, quand on examine les rares poils des humains, notamment dans le dos, on constate qu'à l'inverse des autres singes, notre toison dorsale a une ligne médiane et que nos poils sont orientés vers l'arrière, ce qui pourrait faciliter la nage.

Le nez humain a des narines étroites et tournées vers le bas, ce qui évite que l'eau rentre et favorise la natation. Cet argument est terriblement ethnocentré puisqu'il suffit de regarder la plupart des Africains et nombre d'Asiatiques pour se rendre compte qu'il est complètement faux. Il faudra bien un jour que certains chercheurs occidentaux admettent que l'espèce humaine ne se limite pas à ses seuls représentants caucasiens. Le WASP n'est qu'une infime partie de l'humanité ! De plus, le singe nasique a lui aussi un nez avec des narines orientées vers le bas, mais il est vrai qu'il nage bien, lui aussi.

L'absence de tout fossile permettant de trouver des formes intermédiaires de vie entre ces mythiques ancêtres aquatiques et les premiers humains affaiblit beaucoup cette hypothèse. Néanmoins, il s'agit

d'une séduisante construction intellectuelle qu'il est difficile de balayer d'un revers de la main.

Puella triste post primum coïtum²

Certains auteurs ont cru repérer une sorte de mouvement dépressif de certaines jeunes filles après la perte de leur hymen. Joe Dassin dans sa chanson « Il était une fois nous deux » fait une parfaite description clinique de la première fois, « à 18 ans à peine » :

*Un peu gênés
Puis ta robe a glissé dans le noir
On s'est aimés
Quand plus tard le garçon est venu
Nous apporter
Deux cafés d'un sourire entendu
Tu t'es cachée
Il n'a pas vu que tu pleurais
L'enfance qui s'en allait*

Un *post primum coïtum blues* en quelque sorte. Beaucoup en effet se sentent tristes, déçues, en viennent à regretter leur passage à l'acte, que celui-ci ait été romantique ou non, que les choses se soient bien passées ou non. Cette tristesse est-elle réservée aux jeunes filles occidentales forcément influencées par leurs illustres « prédécesseuses », les saintes Marie, Catherine, Jeanne et autres grandes pucelles pour qui l'hymen était le plus précieux des biens ? S'agit-il encore une fois d'un phénomène culturel ? Je le parierais, bien que je n'en aie pas la preuve, faute d'étude

épidémiologique en la matière. Et n'ayant jamais rencontré de Chinoise, de Papoue ou d'Africaine juste après leur dépucelage !

Néanmoins, dans beaucoup de cultures, la perte de la virginité est un acte important dans la vie d'une femme, une sorte de rituel de passage de l'état d'enfance à celui de femme. La jeune fille devient jeune femme. Mademoiselle devient madame. Ce ressenti plus ou moins nostalgique, plus ou moins dépressif, ne fait à ma connaissance l'objet d'aucune recherche en médecine et n'est pas décrit sur les bancs de la faculté ; il pourrait perdurer quelques jours.

Le prix de la virginité

Il est des lieux où la virginité (ou plus exactement le droit de prendre la virginité d'une jeune fille) est parfois achetée, monnayée, comme un bien. Au Moyen Âge, le légendaire droit de cuissage, privilège du seigneur local, lui permettant de prendre la femme d'un de ses sujets au cours de la nuit de noces, aurait pu être abandonné contre une somme d'argent (mais ce droit de cuissage n'est probablement qu'un mythe forgé ultérieurement). Au Japon, chez les geishas, la vente de ce premier accès est nommée le *mizuage*. Dans les bordels japonais, comme chez nous autrefois, elle avait parfois lieu sous forme d'une vente aux enchères.

On aurait pu croire que de telles pratiques ne constituaient plus que de lointains souvenirs dans les pays concernés par la révolution sexuelle. Pourtant, en 2008, l'animateur de radio américain Howard Stern a lancé une annonce selon laquelle une étudiante sous pseudonyme annonçait qu'elle mettait aux enchères le droit de lui prendre sa virginité pour financer ses études, précisant qu'elle était prête à subir un examen gynécologique pour prouver qu'elle était effectivement vierge, bien qu'ayant déjà pratiqué ce qu'il est convenu d'appeler des préliminaires.

En Allemagne, jusqu'en 1998, date de l'abrogation de la loi (article 177 du Code pénal), si un homme n'épousait pas une femme dont il avait pris la virginité, la femme était autorisée à le poursuivre en justice et à réclamer des dommages et intérêts. Cette pratique était nommée le *Kranzgeld*, littéralement « argent de la couronne » (de la mariée). La dernière demande de *Kranzgeld* remonte à 1993, une somme de 1 000 marks ayant été réclamée, mais la demanderesse a été déboutée au motif de « l'évolution des mœurs ». À l'origine, la mariée était tenue de porter une couronne de paille si elle n'était pas vierge le jour des noces. On l'appelait alors la jeune fille de paille, alors qu'une mariée vierge avait droit à une couronne de myrte. Ailleurs en Europe, ce sera plutôt une couronne de fleurs d'oranger. Cette sorte de *pretium doloris* existe toujours dans le Code civil en Allemagne et en France lorsqu'un homme déflore une jeune fille en lui promettant le mariage et qu'il n'honore pas sa promesse.

Saint Augustin précise que le consentement est nécessaire pour perdre la virginité, autrement dit un viol ne retirait pas la virginité.

Après ce bref survol, il paraît raisonnable de considérer que d'un point de vue évolutionniste, l'hymen est répandu chez les mammifères et qu'il ne sert probablement à rien, n'étant qu'un vestige embryonnaire. En revanche, du point de vue de la légitimité de la descendance, son existence change tout. Le pucelage joue très exactement le rôle du cachet de cire d'une bonne bouteille et permet de savoir que rien ni personne n'a jamais pénétré la jeune fille dès lors assimilée à un précieux récipient. L'auteur prudent (et sincère) tient à préciser qu'il n'adhère en rien à cette archaïque conception. De ce fait, le mari peut être (faussement) certain, du moins au cours de la nuit de noces, que si un enfant est conçu, l'enfant sera forcément de lui. Tout le reste n'est qu'habillage culturel.

Et c'est uniquement cette fonction particulière de la virginité, mère de la légitimité, qui en fait tout l'intérêt symbolique.

La ménopause

Contrairement au pucelage, la ménopause est le privilège (?) de la femme et de quelques rares baleines (ce dernier point est d'ailleurs controversé aujourd'hui), ainsi que des macaques rhésus et éventuellement des chiennes. Selon les théories évolutionnistes, elle permettrait aux animaux qui vivent très vieux, dont les humains, de libérer les femmes d'une partie de leurs obligations parentales. En confiant leurs petits à leur propre mère ou belle-mère trop âgée pour véritablement travailler, les jeunes mères peuvent à nouveau participer à l'effort collectif du clan, cueillir, chasser, garder les troupeaux, cultiver la terre, etc. Ce serait la même chose chez les orques puisqu'il a été montré que les bébés dont la grand-mère était morte avaient un taux de survie nettement inférieur (4,5 fois moins) à ceux qui restent sous la garde de leur aïeule, laquelle les nourrit en partageant son poisson et les surveille. Encore plus étonnant, si la grand-mère est encore capable de se reproduire, le taux de survie des bébés orques est également altéré bien que dans une moindre mesure (1,5 fois moins).

Étonnamment, comme chez nous, les grands-mères orques vivent nettement plus longtemps que les grands-pères, comme si cette fonction de la ménopause était primordiale pour l'espèce, d'autant plus qu'étant très expérimentées, elles deviennent en général les cheffes du troupeau de cétacés... ce qui parfois se produit aussi dans notre espèce, notamment dans le pourtour de la Méditerranée et en Chine ou en Inde, contrées où le rôle de la belle-mère est prééminent, voire écrasant, à la manière de Blanche de Castille déjà citée.

Autrement dit, la ménopause permettrait aux femmes qui n'ont plus à veiller sur leurs petits de se libérer grâce au baby-sitting de leurs propres mères ; de plus, la disparition de la fonction reproductive abolit toute compétition, ce qui est logique du point de vue de l'évolution puisque les

enfants de vieilles ont nettement plus de risques de malformations. En effet, si une fille est en compétition avec sa mère pour conquérir et garder son partenaire, c'est tout l'équilibre de la famille qui est perturbé alors que si cette dernière est ménopausée, le risque de l'adultère du conjoint avec sa belle-mère est théoriquement réduit, du moins quant à ses conséquences reproductives. La jeune mère peut donc tranquillement vaquer à ses occupations. Rappelons que pendant longtemps, la législation considérait qu'une relation entre belle-mère et gendre était une forme d'inceste et donc punissable pénalement. Autrefois, dans les écoles catholiques de jeunes filles, la lecture et l'étude de Phèdre amoureuse de son beau-fils³ Hippolyte étaient rigoureusement interdites pour cette raison précise.

C'est peut-être pour cette raison qu'au Moyen Âge et surtout à la Renaissance, une femme ménopausée qui se comportait comme une femme encore réglée en se maquillant, se coiffant, se vêtant de manière séduisante, courait le risque d'être qualifiée de sorcière et de finir sur le bûcher. Dans certaines cultures comme en Inde, la fidélité au mari devait se poursuivre par-delà la mort de celui-ci puisque les veuves devenues des *sati* étaient immolées, de gré ou de force, sur le bûcher funéraire du défunt. On murmure là-bas que cette pratique pourtant interdite existerait toujours dans certains États reculés. De même, en Occident chrétien, notamment chez les reines, devenir veuve provoquait une entrée au couvent, la fidélité au mari se transformant en fidélité au Père éternel.

Tranche de vie

« DERNIÈRE CHANCE »

C'est le premier mot que Hugo a prononcé en s'adressant à moi. Quant à Léa, elle baisse le nez. Elle donne à voir tous les signes d'une honte aussi profonde que sillonnée de larmes. Pourtant leur histoire avait si bien commencé. Ils ont exactement le même âge à trois jours près, vingt-quatre ans. Ils se sont connus au lycée et terminent leurs études d'architecture ; ils vont, ou plutôt ils allaient se marier. Tout a basculé quand, quelques jours avant leurs noces, Léa s'est laissé entraîner dans un rituel de plus en plus à la mode, un enterrement de vie de jeune fille. Elle et ses copines se sont envolées pour Amsterdam où elles ont déambulé, elle costumée en « marcassine » accompagnée de sa bande de joyeuses camarades déguisées en chasseresses. De bière en bière, la tension a monté autant que le contrôle de la situation descendait. Elles se sont retrouvées dans le quartier chaud de la ville à s'esclaffer devant les vitrines où des professionnelles lisent, tricotent, en attendant le client. Léa ne se rappelle plus rien après le moment où elle est poussée par ses complices à l'intérieur d'une de ces boutiques du sexe. Ensuite, son premier souvenir est son réveil pâteux au petit matin avec un solide mal de tête et une bouche sèche... à l'intérieur d'une des fameuses vitrines. Elle est dans le plus simple appareil mais, heureusement pour sa pudeur, sous un drap. La dame, enfin il suppose ou plutôt espère que c'était bien une dame, n'est pas présente. Léa a tiré le rideau, s'est rhabillée en quatrième vitesse et a rejoint leur hôtel en rasant les murs.

Le lendemain, bourrelée de remords, elle a tout raconté à Hugo qui lui a administré une retentissante paire de gifles et a aussitôt annulé le mariage. Au bout d'un mois de supplications, il a consenti à venir avec elle pour cette fameuse consultation de la « dernière chance ». Très véhément, il tient le crachoir et égrène ses reproches jusqu'à ce que je l'interrompe : « Si je comprends bien, il aurait été préférable qu'elle ne vous dise rien ! » Interloqué, il s'interrompt un instant :

- Un couple ne peut se construire que sur la vérité !
- N'est-ce pas ce que Léa a fait ? vous dire la vérité ?
- Je ne pense pas pouvoir faire ma vie avec une femme qui s'est prostituée.

Hugo est un tantinet grandiloquent. Quant à Léa, elle a toujours son déguisement de fontaine jaillissante.

- Vous ne pensez pas que vous exagérez un peu ?
- Je suis d'un milieu très catholique et je suis moi-même croyant et pratiquant, la tromperie est la pire des choses.

– Connaissez-vous les Évangiles ?
– Oui, docteur, je les connais presque par cœur.
– Connaissez-vous le passage intitulé « La femme adultère » ? C'est, je crois, dans l'Évangile de Jean.

Hugo se trouble un moment et bafouille qu'il ne voit pas le rapport.

– « Que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre. »

Se passe alors un moment où l'on aurait entendu une mouche voler.

– De plus, rien ne prouve que Léa ait été adultère !

– Docteur, à certains détails un peu gênants à décrire, je sais qu'il ne s'est rien passé cette nuit-là, je veux dire rien de sexuel. D'ailleurs, je suis toujours vierge. (Léa est rouge comme une tomate à ce moment).

– Que tu dis !

– Veux-tu un certificat de virginité ?

– Je vous rappelle que ce type de certificat médical est rigoureusement interdit par la loi.

– Si ce que vous dites est vrai, je ne vois pas comment je pourrais en être sûr avant la nuit de nocces.

– S'il y a une chose dont vous pouvez être sûr, c'est que Léa ne ment jamais... sinon elle ne vous aurait rien dit. Et puis dans la vie, tout repose sur une prise de risque dont la naissance est la première.

Nouveau silence. Très prolongé.

– Je pense, Hugo, que vous devez des excuses à Léa.

– Ah, parce que c'est moi qui dois m'excuser ?

– Oui, je le pense. Léa n'a qu'un seul tort, avoir pris la première cuite de sa vie. N'en avez-vous jamais pris ? Au fait, vous ne nous avez rien dit de votre enterrement de vie de garçon.

Soudain écarlate, Hugo reste coi. Léa, décidément très fine, ne bronche pas, n'esquisse même pas un sourire en coin.

– La semaine prochaine, vous allez revenir tous les deux avec une lettre détaillée adressée à l'autre.

Je remarque à ce moment que la main de Hugo effleure celle de Léa.

La semaine suivante, tout est rentré dans l'ordre. Ils ont expliqué à leurs familles et amis qu'ils avaient tous deux eu le Covid et qu'ils avaient donc dû retarder la date de leur mariage de quelques semaines. Je me permets alors de leur dire en esquissant une bénédiction :

– Vous êtes deux vilains menteurs... mais je vous absous et j'en ai le droit, vu mon nom de famille !

Je les entends encore rire dans l'escalier.

Biologie de la fidélité

Il était une fois un homme fidèle, c'est une belle histoire.

Il était une fois une femme fidèle, c'est un conte de fées.

Maurice Jeanneret

Chez les femmes, la fidélité est une vertu,

mais chez les hommes, c'est un effort.

Alfred Capus

De même que chez les humains, certains marqueurs de la fidélité peuvent être repérés, il existe de nombreux modèles animaux de ce comportement singulier. Le lecteur aura compris que ce chapitre n'est pas philosophique mais biologique.

Biologie des animaux (plus ou moins) fidèles

On l'a vu, les comportements des animaux dans ce domaine sont si variés que les chercheurs n'ont eu que l'embarras du choix pour leurs études.

– **Les mouches drosophiles condamnées à la fidélité** : ces bestioles font partie des insectes les plus observés tant elles sont faciles à élever et tant leur comportement si original apporte de l'eau au moulin de la réflexion scientifique. Par exemple, les mâles sans doute trop romantiques vivent moins longtemps lorsqu'ils ont été aguichés par les phéromones sexuelles émanant d'une femelle et que celle-ci ne se montre pas aussi réceptive qu'elle en avait l'air... la notion de femme à la fois allumeuse et fatale existerait-elle chez ces drôles de diptères qui meurent d'aimer ? Une expérimentation assez cruelle, pour ne pas dire contraire aux libertés fondamentales des insectes semble accréditer cette idée. En temps normal, la vie sexuelle de ce sympathique insecte est absolument débridée, les mâles comme les femelles multipliant sans vergogne leurs partenaires car seule la multiplication sans limite permet la survie d'une espèce qui constitue la principale nourriture des araignées, mantes, mésanges et autres prédateurs. Mais attention, pour les mouches, se reproduire ne signifie pas que cela doive se faire n'importe comment. De manière à augmenter les chances que ses propres spermatozoïdes accèdent au nirvana de la reproduction, le sperme des mâles contient une substance toxique qui détruit les semences concurrentes. Une fois fécondée, une femelle pourra bien copuler avec autant d'autres mâles qu'elle voudra, cela n'aura pas de conséquences sur la légitime descendance du premier arrivé. Pourtant il y a un prix à payer car ce poison mâle est si toxique qu'il diminue significativement l'espérance de vie des malheureuses femelles dotées d'un tempérament trop volcanique.

Les chercheurs ont eu l'étonnante idée de contraindre les mâles drosophiles aussi bien que les femelles à ne s'accoupler qu'une seule fois dans leur vie. Je vous l'avais bien dit que cette expérimentation était cruelle

et liberticide ! Au bout de 44 générations de ce terrible régime, le sperme n'étant plus en compétition avec celui des éventuels autres mâles change de composition et perd de sa toxicité et en conséquence directe les femelles condamnées à la chasteté se mettent à vivre plus longtemps. Aussi longtemps que les mâles. Cela prouve qu'au bout de 44 générations, la fidélité finit par s'inscrire dans les gènes, ce qui est vraiment étonnant et ne peut probablement s'expliquer que par l'épigénétique (voir [l'encadré](#)).

Est-il possible d'en tirer des analogies avec nous autres pauvres humains ? Il existe en effet une situation particulière où nos propres femelles le plus souvent vierges sont définitivement condamnées à la chasteté, je veux parler des couvents de religieuses et il semble bien, même si je ne dispose pas de données épidémiologiques précises à ce sujet, que les bonnes sœurs vivent en effet plus longtemps que les femmes non chastes. Au moment où j'écris ces lignes, la doyenne de l'humanité, 118 ans, est une religieuse, sœur André, une Alésienne qui vit dans le Var. Le sperme humain serait-il toxique ? Je plaisante, rassurez-vous les copines !

On peut évidemment penser que c'est leur vie extrêmement bien réglée, à l'abri de tout stress, leur alimentation bio fournie par leur jardinage conventuel qui favorise leur étonnante longévité. Malheureusement pour la science, il ne paraît pas possible de savoir si cette caractéristique est transmissible à leur descendance puisque par essence, la religieuse ne se reproduit pas. Ou alors il faudrait obtenir du Vatican que les nonnes soient fécondées une seule fois dans leur vie, ainsi que leurs descendantes et voir si ce régime finit par s'inscrire dans leur patrimoine génétique. Il existe pourtant un obstacle et de taille : une génération de nonnes dure au minimum vingt ans ; si comme les drosophiles elles ont besoin de 44 générations, cela veut dire qu'il faudra attendre $20 \times 44 = 880$ ans pour avoir la réponse, ce qui est compliqué pour un chercheur du CNRS ou de l'Inserm qui doit absolument publier fréquemment à propos d'expérimentations aussi rapides que possible sous peine de voir sa carrière

péricliter. Nous n'aurons donc malheureusement jamais la confirmation chez l'humain de ce modèle animal particulier et c'est bien dommage.

– Le junco à œil noir : la testostérone serait-elle l'hormone de l'infidélité du mâle ?

Ce bel oiseau a déjà été évoqué ([ici](#)) et apporte sa pierre à l'édifice testostéronique de la non-fidélité.

– Les campagnols¹

Ces charmants petits rongeurs comprennent deux espèces différentes : ceux des prairies et ceux des montagnes. Les premiers sont monogames et les deux parents sont très attentifs à l'égard de leurs petits, alors que les seconds sont polygames et les pères sont, comment dire, désinvoltes avec leurs descendants. Pour comprendre les mécanismes intimes de deux comportements si différents entre deux espèces si proches, les chercheurs ont identifié deux neurohormones secrétées par l'hypothalamus et qui pourraient être responsables bien que pas forcément coupables : l'ocytocine et la vasopressine. Ils ont injecté de l'ocytocine dans le cerveau des petits montagnards et aussi sec, ils sont devenus plus fidèles à leur compagne et plus attentifs à leur progéniture. La contre-épreuve a consisté à bloquer l'action de l'ocytocine chez les habitants des prairies et comme attendu, ils sont devenus volages, polygames, asociaux et mauvais pères.

L'ocytocine a parfois été qualifiée d'hormone de l'amour ou tout au moins de l'attachement, ce qui est partiellement vrai. Très présente à la naissance et au cours de l'allaitement, elle participe à l'installation du microbiote et surtout aide le nouveau-né à interpréter les expressions/émotions des visages de ceux qui l'entourent et à construire une relation affective. De plus, c'est elle qui permettrait à la femme de tomber amoureuse alors que, pour l'homme, le coup de foudre serait sous l'influence de la vasopressine. Pour démontrer tout cela, les chercheurs se

sont encore tournés vers nos champions de l'ocytocine, les très sympathiques campagnols des prairies qui forment des couples pour la vie et élèvent ensemble leurs petits. Cruels, ils ont séparé les couples et ont soumis un des deux à des misères, comme des chocs électriques sous les pattes. Quand ils ont été réunis, celui qui n'avait pas été martyrisé s'est mis à longuement, amoureusement lécher son malheureux partenaire. Cette neurohormone servirait donc aussi à consoler ! Si l'on se souvient que l'empathie est nettement plus répandue chez les femmes que chez les hommes, cela permet de comprendre que celles-ci sont de meilleures soignantes que les hommes². On parle d'infirmières, d'assistantes sociales, de sages-femmes et maintenant que les verrous sociaux ont sauté, les étudiantes en médecine ont nettement pris le dessus.

L'ocytocine permet aussi de moduler des sentiments comme l'altruisme, l'empathie, l'amitié, la confiance en l'autre et... l'amour ! Si une personne est capable d'empathie et par conséquent de se mettre à la place de l'autre, il est facile de comprendre qu'elle va être poussée à la fidélité. Je n'irais pas jusqu'à dire qu'avant de se marier/pacser, les conjoints feraient bien de vérifier les taux d'ocytocine de leur futur(e)... quoique ! Alors, me direz-vous, qu'à cela ne tienne, si mon amoureux(se) est faible du côté ocytocine, je n'ai qu'à lui en faire prendre et il/elle deviendra mon petit campagnol des plaines ! Ce n'est malheureusement pas si simple puisqu'elle ne peut aller dans le cerveau que sous forme de spray nasal et que cette forme d'administration n'est pas fiable du point de vue des quantités qui arrivent à bon port. Des chercheurs s'activent pour trouver une solution, car non seulement ce serait un moyen de stabiliser les partenaires volages, mais cela permettrait aussi aux autistes d'accéder aux mécanismes de l'attachement et de l'empathie qu'ils ont tant de mal à maîtriser. Une molécule synthétique est en cours de développement et a donné de bons résultats dans certains modèles animaux d'autisme.

Et puisque l'ocytocine inonde le cerveau des femmes qui accouchent, il est possible d'imaginer que celles qui ont une dépression du post-partum et qui ont du mal à s'attacher à leur bébé pourraient bénéficier de cette molécule. Selon Marcel Hibert, cette hormone pourrait également être utilisée pour traiter la douleur, sevrer les toxicomanes, aider certains schizophrènes, réduire l'anxiété sociale et post-traumatique, l'anorexie et la boulimie, voire consoler ceux qui souffrent d'un chagrin d'amour. Selon moi, ce serait aussi un traitement préventif du cocufiage ! N'oublions pas qu'on peut se faire soi-même des administrations d'ocytocine en admirant l'autre, en le touchant, en l'embrassant, en ayant des orgasmes, bref, chaque fois que l'on a des interactions sociales positives.

Et la vasopressine, me direz-vous ? On sait que la répartition des récepteurs à cette neurohormone dépend d'un gène aujourd'hui bien identifié. Les chercheurs ont réussi à modifier celui des campagnols polygames et mauvais père en leur rajoutant des copies des gènes de leurs cousins fidèles. Sans surprise, les don Juan sont devenus des amoureux fidèles et bons pères. De plus, si l'on accroît le taux de vasopressine chez le campagnol des plaines, il devient encore une fois fidèle et bon père. Tout se passe comme si un équilibre devait être trouvé entre ocytocine et vasopressine.

Une étude chez l'homme a montré que la forme 334 du gène codant le récepteur à la vasopressine est associée à des « difficultés conjugales ». Les épouses de ces hommes particuliers pointent des maris moins attentionnés, moins présents... apparemment, les mécanismes d'attachement exclusif – ou pas – seraient relativement comparables chez l'humain et chez le campagnol et tant pis pour le libre arbitre !

– Les primates : encore la compétition spermatique

Cet ordre d'animaux est intéressant puisque d'une part nous en faisons partie et que d'autre part, tous les types de comportements conjugaux existent chez eux, de la fidélité fusionnelle et sans faille du gibbon à la sexualité collective et débridée du bonobo féministe. Mais là n'est pas le plus intéressant, car c'est encore une fois dans les testicules qu'il faut chercher le véritable fondement de la fidélité. Il faut tout d'abord savoir que chez les espèces monogames et les strictement polygames, les testicules sont modestes alors que chez ceux qui vivent en groupes à la fois polygames et/ou polyandres, ils sont plus imposants, donc plus producteurs de spermatozoïdes. En d'autres termes, ils sont petits chez les gibbons et les gorilles, alors qu'ils sont carrément impressionnants chez les bonobos et les chimpanzés. Tout cela est parfaitement logique puisque chez les deux premiers, il n'y a pas de compétition spermatique, ils ont l'exclusivité de femelles fidèles, par choix ou par force, alors que l'émulation bat son plein chez les deux derniers. La cohérence est parfaite car si chez les propriétaires de gros testicules, on étudie la dynamique de leurs spermatozoïdes, on constate qu'ils ont aussi plus de carburant énergétique (mitochondries) et sont par conséquent plus véloces pour nager et atteindre leur cible. Autrement dit, plus un mâle a de concurrents et plus ses testicules sont volumineux et plus son sperme est performant !

Qu'en est-il des testicules chez les humains, autres primates autoproclamés supérieurs ? Quitte à infliger une nouvelle humiliation à mes congénères, force est de reconnaître qu'ils sont très moyens et même plutôt médiocres, plus proches de ceux du gorille (les noisettes les plus ridicules) que de ceux du chimpanzé et du bonobo (je ne parle que de la taille bien entendu). Cette observation permettrait de supposer que la polyandrie n'aurait pas été très fréquente chez nos ancêtres mais aurait cependant existé et existerait même toujours, paraît-il, chez nos contemporaines. L'humain est normand, ni oui ni non, il se situe juste entre fidélité et volagitude.

En toute logique, cette variabilité de la taille des testicules selon le niveau de compétition entre mâles a pour conséquence une variabilité du nombre de spermatozoïdes dispensés à chaque éjaculation. Par exemple, dans nos basses-cours, plus il y a de coqs présents, plus le nombre de spermatozoïdes éjaculés est important. C'est ainsi qu'il a été montré qu'un coq dominant qui s'accouple en présence de trois autres coqs dits spectateurs produira deux fois plus de spermatozoïdes³. Dès lors, on peut dans ce cas parler d'ajustement de la production en fonction de l'offre du marché ! Un modèle économique chez des gallinacés, qui l'eût cru ?

Plus étonnant encore, les mêmes résultats ont été retrouvés chez les humains^{4,5} : les auteurs ont pu montrer que si les deux membres d'un couple ont passé ensemble 100 % de leur temps depuis la dernière copulation, le nombre de spermatozoïdes éjaculés la fois suivante va décroître alors que si les deux partenaires ont passé moins de temps ensemble, ce qui augmente le risque d'infidélité de la femme, le nombre de spermatozoïdes va augmenter toujours en vertu de cette belle loi de la compétition spermatique. En d'autres termes, le nombre de spermatozoïdes augmente s'il y a un risque de présence d'autres spermatozoïdes dans l'appareil reproducteur de la femme. Puisque ces mécanismes pour le moins étonnants existent dans notre espèce, cela pourrait être lié à un processus évolutif et indique que la probabilité d'infidélité chez nos ancêtres féminines n'était malgré tout pas négligeable et qu'elle va dans le même sens que la taille des testicules.

L'épigénétique

Il s'agit là d'une découverte assez récente puisqu'elle remonte à 2007. Pourtant, même s'il est facile d'affirmer ce genre de choses après coup, la simple logique aurait permis de subodorer ce drôle de phénomène. En effet, puisque toutes les cellules d'un même organisme contiennent les mêmes gènes, comment se fait-il que certaines d'entre elles deviennent des neurones, d'autres de la peau, d'autres du muscle, du rein, du cœur, des artères ou des veines, etc. ? Comment se fait-il aussi qu'en suivant le destin de jumeaux homozygotes issus du même œuf donc dotés rigoureusement du même ADN, l'un des deux aura le diabète et pas l'autre ? Afin de tenter de répondre à ce genre de questionnement, il faut comprendre qu'en fait, nous sommes porteurs d'un nombre incroyable de gènes, en particulier de gènes de maladies comme le cancer, l'hypertension artérielle, la dépression, la sclérose en plaques... qui heureusement resteront muets toute notre vie, sauf que parfois, ces gènes de vulnérabilité dormants vont se réveiller et s'exprimer. Ce « réveil » est lié à un mécanisme de méthylation desdits gènes qui alors vont donner naissance à telle ou telle maladie. Les exemples de méthylation sont innombrables et par exemple on sait aujourd'hui que pour devenir schizophrène, il faut d'une part être porteur de certains gènes et que d'autre part, le fœtus doit avoir subi un stress pendant la grossesse comme la rencontre avec un virus ou bien une famine ou bien un traumatisme (exemple du génocide au Rwanda).

Le plus extraordinaire est que ce mécanisme de méthylation peut se transmettre sur plusieurs générations. On sait par exemple que le tabagisme de chacun des parents va augmenter le risque de cancer du poumon chez les enfants du parent de même

sexe sur trois générations. De même, le médicament appelé Distilbène prescrit à au moins 200 000 femmes entre 1948 et 1977 pour prévenir les fausses couches a provoqué une augmentation du risque de cancer de l'utérus (entre autres) chez les descendantes... et malheureusement, on en est aujourd'hui à trois générations.

Cette découverte de l'épigénétique complète la théorie de l'évolution et aurait probablement enchanté Charles Darwin. Elle lui aurait permis de comprendre que les différences qu'il observa chez ses fameux pinsons des Galapagos ne sont pas exclusivement dues au hasard des mutations rarement favorables, le plus souvent péjoratives, mais largement aussi à la pression de l'environnement, c'est-à-dire aux conditions de vie de chaque île.

La fidélité serait-elle purement biologique⁶ ?

Attention, chers lecteurs, cela devient quelque peu ardu !

L'arginine vasopressine est produite dans l'hippocampe (noyau cérébral où sont stockés les souvenirs, entre autres) grâce à un gène joliment dénommé AVPR1A, lui-même situé sur le chromosome 12q14-15... le lyrisme des généticiens est décidément sans égal. L'arginine vasopressine active l'amygdale, un autre noyau qui nous sert de tour de contrôle en décodant les stimuli (bruits, odeurs, etc.) et décide s'il faut avoir peur, être en colère, sursauter, fuir, se battre, ignorer, se figer, etc. C'est donc aussi le principal centre de l'anxiété. Si l'amygdale est endommagée, chez le rat de laboratoire ou chez l'humain ayant une maladie génétique comme il en

existe en Afrique du Sud (syndrome d'Urbach-Wiethe), les sujets ont plus de réflexes de peur et moins de capacité à fuir ou à se battre et quand ils ont peur, ils se figent ; ils sont donc plus vulnérables. Si on leur injecte de l'ocytocine, ils retrouvent un comportement adapté à la situation de stress menaçant.

Et chez nous alors ?

Une expérience⁷ a été menée dans le même esprit en Allemagne. Sachant qu'au tout début d'une relation amoureuse ou bien quand nous devenons mère ou père, notre cerveau se met à produire davantage d'ocytocine et qu'il continue à le faire tout au long de ce type d'interaction sociale, mais avec plus ou moins d'intensité selon que l'amour persiste un peu, beaucoup, à la folie ou pas du tout, nos chercheurs ont sélectionné 86 hommes hétéros âgés en moyenne de 25 ans répartis en deux groupes : célibataires ou non. Parmi eux, 57 ont eu droit à une pulvérisation intranasale d'ocytocine et 29 ont eu un placebo. Enfin, ils ont été mis en présence d'une femme vraiment attirante. La consigne était de s'approcher progressivement d'elle jusqu'à la distance qu'ils jugeaient idéale. En règle, 55 centimètres a été généralement considéré comme la distance la plus confortable... sauf par les hommes en couple ayant inhalé l'ocytocine qui sont restés à 70 centimètres. Un peu comme s'ils considéraient que maintenir une telle distance était plus prudent. À l'inverse, les hommes en couple ayant sniffé un placebo se sont cantonnés aux classiques 55 centimètres.

Autrement dit, l'ocytocine ne modifierait en rien le comportement, le ressenti des hommes amoureux mis en situation d'une tentatrice, sauf qu'elle les rend plus circonspects. Comme s'ils se méfiaient d'eux-mêmes. À méditer...

Périodes physiologiques de fidélité

– **Chez les femelles des mammifères** existe une période appelée anœstrus de lactation, ce qui signifie que tant qu'elle nourrit son petit, elle n'ovule pas, donc ne s'accouple pas. Cela peut se comprendre puisque l'évolution a prévu que les mères doivent se consacrer exclusivement à l'élevage de leur progéniture. Il s'agit là d'une méthode de contraception naturelle – mais pas infallible – que beaucoup de femmes ont exploitée en continuant indéfiniment à allaiter de manière à éviter de tomber enceintes puisque nous sommes une des rares espèces à nous accoupler en dehors des périodes de chaleur. Toutes les espèces sauf une, la jument, qui trouve moyen d'avoir des œstrus pendant sa grossesse et pendant sa lactation. À ma connaissance cette étrange singularité n'a pas encore reçu d'explication scientifique. On peut néanmoins rapprocher ce phénomène du fait qu'elle est un des animaux terrestres dont la gestation est la plus longue (après l'éléphant, le rhinocéros, la girafe, qui n'ont pas été étudiés sous cet angle mais qui ne vivent pas sous des climats tempérés) et approche l'année pleine (340 ± 20 jours). Or, la jument a une reproduction strictement saisonnière et doit mettre bas au printemps, moment où les conditions liées au climat et à la nourriture sont les plus favorables. Il est donc indispensable pour elle de démarrer sa grossesse pendant qu'elle allaite puisque, un an plus tard, elle aura un nouveau poulain. CQFD.

– **Chez les mâles humains** existe un phénomène peut-être encore plus étonnant : des hommes qui ont initialement un fort taux de testostérone, donc plus conquérants et avec plus de chances d'avoir des enfants, voient leur taux chuter d'un bon tiers au moment où ils prennent soin de leurs enfants. C'est en tout cas ce qu'a démontré une étude menée aux Philippines à partir de 624 pères⁸. Manifestement, encore une fois, l'évolution dans sa grande sagesse a prévu que pour être un bon père, il faut être sage et ne pas cavalier en dehors de la cellule familiale.

Ce phénomène serait-il un début d'explication au démon de midi, ce très fréquent comportement d'infidélité radicale qui touche un bon nombre d'hommes, jusque-là bons pères et bons maris, qui sans crier gare envoient tout promener, épouses et enfants, à l'instant où ils parviennent au milieu de leur vie, au cours de leur quatrième décennie (40-50 ans), en réalité la cinquième aujourd'hui, vu que les femmes ont leurs enfants dix ans plus tard que leurs mères ? C'est en effet le moment où les enfants quittent le foyer familial et n'ont plus besoin de la même implication de leurs pères dont on peut supposer que leur taux de testostérone remonte brutalement... inutile de vous faire un dessin.

Effet Coolidge ou la subjectivité des chercheurs

L'ennui chez les rats, comme chez l'homme (syndrome de Casanova), naît de la monotonie.

Jean-Didier Vincent, le chercheur bien connu, s'est penché sur ce qu'il a nommé le syndrome de Coolidge : un jour où le président des États-Unis (1923-1929) visitait un élevage de bovins, on lui présenta un taureau capable de féconder 70 vaches par jour. La *First Lady* se tourne vers son mari d'un air goguenard. Celui-ci lui rétorqua : « *Yes darling*, mais ce sont 70 vaches différentes ! » Du coup, J.-D. Vincent qui avait remarqué une baisse d'enthousiasme chez les rats mâles à qui l'on présentait toujours la même femelle a conçu une machine à distribuer des femelles. Chaque fois que l'animal avait accompli correctement une tâche, on lui envoyait une femelle différente, un peu comme les machines à distribuer des cadeaux des foires d'antan. Il en déduisit alors que le rat comblé redouble d'intelligence pour réussir de mieux en mieux à se sortir de situations de plus en plus complexes.

Apparemment, il ne lui est venu à aucun moment l'idée de se poser la question de l'ennui chez la rate... ou pour dire les choses autrement, ces douces femelles s'emmerdent-elles quand on leur présente toujours le même mâle ? Ainsi, il n'a pas inventé de machine à distribuer les mâles. Ne le connaissant pas suffisamment, je ne me risquerai pas à des interprétations douteuses sur certains mécanismes d'identification éventuellement machistes mais la question, me semble-t-il, mérite d'être posée.

Jean-Didier, si tu me lis...

La démonsse de midi

Eh oui, messieurs, ce comportement de recherche éperdue de l'élixir de jeunesse, cette manière désespérée de (se) prouver qu'on est toujours jeune, séduisant, adolescent n'obéissant à aucune règle n'est pas votre apanage. Il existe aussi chez les femmes, même s'il reste moins fréquent. Il survient en général à l'arrêt des règles, quand le spectre de l'infertilité, signe de vieillissement irréversible, se profile à l'horizon proche. Il y a donc urgence, surtout si les enfants sont partis, anéantissant le personnage de mère indispensable ! À ma connaissance, les chercheurs, sexistes et machistes une fois de plus, n'ont pas mesuré l'évolution des taux de testostérone des femmes avant d'être mères, puis une fois qu'elles ont des enfants et enfin quand ceux-ci partent. En revanche, les explications psychologiques ne manquent pas et concernent comme pour les hommes le refus du vieillissement et *in fine* de la Grande Faucheuse.

La fidélité est-elle génétique ?

Encore une drôle de question. Suis-je fidèle comme papa ou comme maman parce que c'est ma culture, ma tradition familiale, mon éthique personnelle ou collective, ma religion, mon amour pour ma ou mon partenaire, mon manque d'imagination, ma paresse, ma névrose, ma faible libido, ma peur de la lapidation si je vis en Iran ou en Afghanistan... ou bien ce comportement particulier est-il juste lié aux bons ou mauvais gènes, selon le point de vue, qu'ils m'ont transmis ? Il est évident qu'un comportement aussi complexe que la fidélité ne pourra jamais être rattaché à un seul déterminant.

La réponse est donc : probablement tout ça, mon colonel ! Sans oublier mon libre arbitre !

L'AVPR1A peut avoir un allèle (numéro) 334, une sorte de variant, et il apparaît que les hommes qui en sont porteurs sont à l'origine de davantage de crises conjugales et que les couples qu'ils forment ont moins de chances de durer que ceux qui sont plus classiques sur le plan génétique. Leurs relations sont volontiers houleuses et ceux qui sont porteurs de deux exemplaires de l'allèle 334 ont deux fois plus souvent des problèmes de couple et divorcent deux fois plus souvent, si tant est qu'ils aient vécu au moins cinq ans avec la même femme. On peut supposer que, lorsque le couple est plus récent, le risque de séparation est encore plus élevé. Il est probable que les porteurs de ce fameux allèle ont une capacité à vivre en crise de manière perpétuelle. Nous en connaissons tous de ces hommes qui semblent éprouver un malin plaisir à mettre par terre leur(s) couple(s), encore et encore ! À divorcer, revorcer, se séparer, se réunir... Pourtant, cela n'explique pas tout car certains porteurs de l'allèle 334 forment des couples stables et certains non porteurs sont conflictuels. Encore une fois, la culture prend parfois et même souvent le pas sur la nature ; contrairement aux campagnols, chez les humains l'éducation, l'éthique, en un mot le libre arbitre, sont des facteurs déterminants en matière de fidélité comme d'adultère. Pourtant, puisque de nombreuses études prouvent que certains animaux ont des cultures différentes selon les tribus auxquelles ils appartiennent, on peut penser que la principale différence entre les deux variétés de campagnols est d'ordre culturel. J'aimerais qu'un jour on mène une étude où des bébés campagnols des montagnes (infidèles comme l'homme dit moderne) seraient confiés dès leur naissance à des campagnols des plaines (fidèles comme les Amish). Deviendraient-ils fidèles comme les membres de leur communauté d'adoption ? Et si on lançait une autre étude où des nouveau-nés de familles dites modernes étaient adoptés par des parents amish ? Mais je m'égare...

Génétique de l'adoption chez l'animal

Une très vieille étude⁹ inattendue à l'époque concernait des rats mariés entre frères et sœurs depuis plusieurs générations et devenus quasiment des clones de rats et qui génétiquement avaient une hypertension artérielle. Tous avaient exactement les mêmes chiffres tensionnels trop élevés. Parallèlement, une autre population également homogène avait été sélectionnée car ils avaient tous exactement la même tension normale. Un modèle parfait pour étudier par exemple les molécules destinées à abaisser la tension. Et puis, un beau jour, des chercheurs japonais se sont amusés à confier les bébés rats génétiquement hypertendus à des mères génétiquement normotendues et aussi de confier les ratons normotendus à des rates hypertendues. Que croyez-vous qu'il arriva ? À la surprise générale, l'éducation a prévalu sur l'hérédité et les chiffres furent normaux chez les bébés dotés des gènes de l'hypertension artérielle. Les auteurs allèrent jusqu'à vérifier s'il n'y avait pas dans le lait des rates hypertendues un facteur modifiant la tension artérielle. À l'époque, la conclusion fut que la culture l'emportait sur la nature mais cela semble en réalité plus compliqué et c'est probablement l'épigénétique qui pour le moment fournit la meilleure clé de compréhension (voir [encadré](#)).

En tout cas, messieurs les cavaleurs, Casanova et autres don Juan, ne comptez pas sur moi pour vous aider à plaider non coupables au nom de la génétique ! Votre équipement génétique éventuellement 334 ne constitue au mieux qu'une circonstance atténuante. Parole d'expert judiciaire !

– **Chez les garçons** : on sait que comme chez les campagnols, la structure de notre vasopressine est polymorphique, donc sujette à des

variations moléculaires (séquences particulières de nucléotides = variants) dont l'expression pourrait être corrélée à notre degré d'attachement. Une étude chez l'homme a montré à partir de questionnaires d'attachement que le fait de ne pas être porteurs de l'allèle 334 (homozygotes), ou d'en être porteurs d'un seul (hétérozygote) ou d'en être porteurs de deux (homozygote pour cet allèle) est (légèrement) associé à des problèmes de couple ainsi qu'à la tendance à être mariés plutôt que concubins¹⁰. Cette légère tendance du degré d'attachement du mâle humain à être influencé par cet allèle de la vasopressine existe donc mais nul ne sait quel est son poids vis-à-vis des autres facteurs énumérés.

– **Chez les filles** : une étude respectable¹¹ tout au moins sur le plan quantitatif a été menée à partir de 1 600 paires de jumeaux féminins, donc ayant bénéficié de la même éducation, dont 800 issues d'un seul œuf (homozygote) et 800 de deux œufs (dizygote). Deux questions leur ont été posées :

- Avez-vous déjà trompé votre partenaire et si oui avec combien de personnes différentes ?
- Que pensez-vous d'une personne mariée qui trompe son conjoint ?

Les résultats sont impressionnants puisqu'ils démontrent que le comportement d'adultère ou de fidélité est héritable à 40 %, de même que le nombre de partenaires illégitimes, ce qui est considérable. En revanche, pas de corrélation avec le jugement moral (probablement surtout lié à l'influence du milieu) ni de lien avec le gène codant de la vasopressine.

Mais bien entendu, il est hors de question de rattacher le phénomène fidélité et son contraire uniquement à des déterminants biologiques, neuro-hormonaux, voire génétiques, ni non plus à des déterminants strictement culturels.

Ce serait trop commode !

Une fois de plus, rappelons-le, nous sommes une espèce consciente, dotée du plus précieux des biens, le libre arbitre. Qu'on le veuille ou non,

même avec un taux de testostérone qui crève le plafond et d'un taux d'ocytocine ou de vasopressine dans les baskets, l'humain même le plus séducteur(trice) du monde reste libre de ses choix.

D'un point de vue évolutionniste, la fidélité est-elle plutôt avantageuse ou au contraire, funeste ?

L'infidélité de la femelle risque de faire perdre au mâle « légitime » – forcément le meilleur puisque c'est lui qui a gagné au jeu de la séduction, éventuellement après s'être débarrassé de ses rivaux – le bénéfice de sa victoire et de réduire les chances de transmission de ses gènes considérés comme optimaux en termes de qualité. Pour un darwinien, cela irait donc contre l'intérêt de son espèce. Pourtant, les femelles adultères augmentent le brassage génétique en acceptant la semence du plus fort et aussi du plus malin... Les mêmes darwiniens risquent d'y perdre leur latin !

À l'inverse, le mâle victorieux et infidèle multiplie les chances de transmission de ses gènes supposés les meilleurs, alors qu'un mâle victorieux et fidèle, s'il est monogame, participe à la protection et à l'élevage des petits, augmentant les chances de succès en termes de reproduction. Il existe pourtant des contre-exemples flagrants de cette théorie : tels les poulpes femelles qui favorisent le plus malin mais le moins musclé, certains allant jusqu'à jouer les travelos pour abuser leur rival plus costaud, à la manière de Tony Curtis, héros de *Certains l'aiment chaud* désireux de séduire Marilyn Monroe au nez et à la barbe du directeur de la troupe de musiciennes.

Comme illustration de ces propos, force est de constater que chez de nombreux singes polygames et de nombreux oiseaux monogames, les femelles sont très souvent adultères.

Avantages de la fidélité, avantages de l'infidélité...

Autrefois, la fidélité était une marque de conformisme. Aujourd'hui c'est exactement le contraire ! C'est tout juste si les conjoints fidèles osent l'avouer tant ils ont peur de passer pour des menteurs. Ou pire, d'être ridicules. Selon l'heureuse formule de Serge Chaumier¹², « après les rigueurs corsetées du mariage de raison et les excès passionnels du mariage d'amour, les couples du XXI^e siècle sont-ils sur le point d'inventer l'amour de raison ? ».

AVANTAGES DE LA FIDÉLITÉ

Narcissisme conforté : se dire qu'on est le seul dans le cœur de l'autre est éminemment valorisant... et réciproquement car faire sentir à l'autre qu'il est le ou la préféré(e) est un sentiment on ne peut plus réconfortant !

Trahir l'autre, c'est trahir son serment et cela entraîne forcément une baisse de l'estime de soi, qu'elle soit ou non avouée. Les gens fidèles sont fiers d'eux-mêmes.

Ne pas avoir à supporter de mentir

Faire sans arrêt attention de ne pas laisser traîner son téléphone, effacer ses SMS, changer tout le temps ses mots de passe, inventer, voire créer des alibis, ne pas rougir, bafouiller en cas de soupçon, est sans aucun doute une activité épuisante.

Apprendre à différer le désir

Il arrive que la ou le partenaire n'apporte pas tout de suite pleine satisfaction. Savoir attendre, améliorer par petites touches est une vraie pédagogie de la vie.

Apprendre la négociation

Il arrive que certains couples donnent des « coups de canif » au contrat ; avouer, négocier, pardonner, tenir peut aussi être très réconfortant et valorisant.

Augmenter les chances d'équilibre, de bonheur futur des enfants. Pas besoin de commentaire, c'est statistique !

Moins de fatigue et de stress, là aussi *no comment !*

Économie d'argent : moins de sorties ?, cadeaux multipliés, les divorces coûtent cher !

Être un(e) rebelle ou tout au moins un(e) original(e), à l'heure actuelle il suffit d'allumer sa télévision pour constater que

AVANTAGES DE L'INFIDÉLITÉ

Narcissisme conforté avec la certitude d'être toujours capable de séduire, d'être jeune, performant(e)... se montrer toujours sous son meilleur jour est bon pour l'estime de soi.

Réduction, voire disparition de l'ennui lié à la monotonie.

Rajeunissement, retour à l'adolescence avec un sentiment réconfortant de transgression. Le plaisir de la mise en danger de soi, de son couple est puissant, tout autant que le plaisir de tomber amoureux.

Liberté, liberté chérie ! Aucun lien, aucune obligation...

Faire comme les copains/copines, appartenir à la bande !

l'infidélité est devenue la norme. « En étant fidèle j'accomplis un exploit ! »

Se sentir un(e) adulte responsable et qui tient parole.

Chimères génétiques, télégonie¹³ et autres fantasmes de généticiens

Le chapitre d'Edmond Dechambre commence très fort : « Depuis longtemps les observateurs ont attiré l'attention sur des cas particuliers d'hérédité : une femelle ayant déjà eu des produits avec un premier mâle, fécondée par un autre, donne des jeunes ressemblant au premier. » L'auteur va même jusqu'à parler de mésalliance initiale, d'où la création du mot télégonie issu du héros grec Telegonos, écrit par Thesprôtis, qui débute à la fin de *L'Odyssée* d'Homère. Le mot a été forgé à partir du grec *têle* signifiant lointain et *gonos* signifiant naissance. En d'autres termes, une femelle de pure race qui a été fécondée par un mâle quelconque mais pas de sa race ne pourra plus jamais donner naissance à des animaux de pure race. Les ovocytes sont définitivement infectés par la bâtardise.

Selon Dechambre, « l'imprégnation suppose que l'organisme est tout entier pénétré par la substance fécondante du mâle ». Pour expliquer cet étrange phénomène, Claude Bernard supposait que les œufs ont subi une imprégnation imparfaite par un premier spermatozoïde. « Un accouplement subséquent achèverait la fécondation commencée ; le produit posséderait des caractères appartenant à ses deux procréateurs successifs. » Cette théorie rappelle étrangement la physiologie culturelle de certaines ethnies africaines déjà citées. Allant plus loin encore, il se pose une question étonnante : puisqu'un seul spermatozoïde suffit à féconder un œuf, que deviennent les autres ? La réponse était : ils sont absorbés par les muqueuses et ce sont eux qui imprègnent la mère. Il donne comme exemple le fait que si une jument est couverte alternativement par un âne et par un étalon, les petits nés de l'étalon ont aussi des caractéristiques de l'âne.

Néanmoins, Dechambre doute fortement de l'existence de cette hypothèse et en propose d'autres : « Un fœtus porteur de caractères physiologiques particuliers dus à son père peut agir sur la femelle qui le porte et y déterminer des modifications persistantes. Il y aurait ainsi véritable imprégnation de la mère par des humeurs venues indirectement du père par l'intermédiaire du fœtus [...] l'imprégnation de la mère n'est donc pas une chimère mais un fait indéniable. » Toute cette question n'était pas sans importance pour les éleveurs car une femelle de race ayant donné des bâtards devait être considérée comme définitivement perdue. D'où une perte sèche.

Toute cette histoire pourrait paraître absurde à nos yeux modernes et d'ailleurs, la télégonie n'existe plus dans aucun ouvrage moderne. Sauf que comme toujours, des empêcheurs de théoriser en rond ont émis une hypothèse qui fait écho à la télégonie, il s'agit en réalité de la problématique des chimères.

C'est à Boston qu'une riche Américaine, Karen K., développe une insuffisance rénale qui nécessite une greffe de rein. Comme c'est l'habitude selon un protocole désormais classique, une enquête génétique est réalisée afin de savoir qui dans la famille est le plus proche génétiquement, donc le plus compatible de devenir un donneur, cela afin de minimiser le risque de rejet. Ô surprise, deux de ses trois enfants ne peuvent pas être d'elle alors qu'ils sont bien de son mari. Les hypothèses fusent. La maternité se serait-elle trompée à deux reprises et aurait échangé les bébés dont la vie désormais ne serait plus un long fleuve tranquille ? Notre Américaine serait-elle une mère adoptive qui s'ignorerait... ou qui mentirait... ou qui délirerait... ou qui aurait joué les mères porteuses ? Le mari aurait-il une maîtresse qui aurait été enceinte de ses œuvres et

serait venue accoucher pile le même jour, dans la même maternité, afin d'échanger les nouveau-nés, et ce à deux reprises ? Comment imaginer des scénarios aussi improbables ? Les généticiens prélèvent chez elle tous les tissus possibles et imaginables et la réponse est toujours la même jusqu'à ce que Karen se souvienne qu'elle a été opérée d'un kyste thyroïdien. La pièce anatomique par chance avait été conservée et, ô miracle, les cellules étaient génétiquement compatibles avec les enfants qui de plus avaient les mêmes gènes que leur oncle maternel, donc le frère de leur mère.

L'explication étonnante est qu'au tout début de sa grossesse la mère de Karen portait des faux jumeaux (dizygotes) et que ceux-ci ont fusionné, donnant naissance à une chimère, un peu comme si elle était en même temps elle-même et son jumeau aussi virtuel qu'inconnu. Ouf !

La même mésaventure est arrivée à une autre Américaine, Lydia Fairchild, qui avait réclamé une aide pour élever ses enfants dont il s'est avéré qu'ils n'étaient pas d'elle. La malheureuse s'est retrouvée devant les tribunaux pour escroquerie puisqu'elle semblait avoir demandé de l'argent pour les enfants d'une autre. Les autorités sont allées jusqu'à envoyer un homme de loi pour assister à un nouvel accouchement, procéder à de nouveaux tests génétiques chez la mère et chez l'enfant qui encore une fois s'est révélé de mère inconnue. Sauf que là encore tous ses enfants étaient bien d'elle. Ces cas de vrais faux adultères où potentiellement chaque organe contiendrait des cellules différentes des deux faux jumeaux semblent extrêmement rares.

En revanche, beaucoup plus fréquents sont les cas où, en cours de grossesse, le fœtus envoie tous azimuts des cellules

dans le corps de sa mère. Or, ces cellules contiennent du matériel génétique de la mère et du père. C'est ainsi qu'une femme divorcée confiait à son médecin : « L'idée que j'ai dans mon cerveau des cellules de mon ex me gêne profondément ; c'est comme s'il continuait à vivre en moi ! » Ce type de chimérisme semble extrêmement fréquent, pour ne pas dire constant chez les femmes qui ont eu des enfants. Nous sommes donc tous des chimères et, selon ces très récentes recherches, la télégonie n'est pas aussi absurde qu'il y paraît. Quant à la question de la fidélité, on peut considérer que dans ces deux cas elle a été parfaitement respectée du point de vue de la morale.

Tranche de vie

LA RETRAITE EST UN NAUFRAGE

Martine est une sémillante sexagénaire retraitée de l'Éducation nationale et attaque d'emblée, intarissable :

– Docteur, mon mari me trompe !

– ... je vous écoute, madame.

– Et le pire, c'est que je ne peux pas lutter avec ma rivale !

– Oui ?

– Si c'était une femme, je pense que j'aurais des armes, mais là, je ne peux rien faire !

– ...

– Il me trompe avec... sa bicyclette.

– Ah bon ? Et elle est à assistance électrique ? [Toujours donner une réponse inattendue, c'est une de mes règles !]

Martine en reste bouche bée.

– Euh, oui, non, mais je m'en f...

– Et si vous m'expliquiez un peu plus tranquillement les choses ?

Martine se lance dans un laborieux exposé. Ils sont sur le point de fêter leurs noces d'or dans un bonheur conjugal sans nuages. Tant que les deux travaillaient, tout allait bien. Les territoires étaient bien définis, elle la maison, lui le jardin ; les loisirs, les amis, ensemble. Mais depuis que lui a pris sa retraite, il passe son temps à faire du vélo, soit seul, soit avec son club, et elle se sent complètement exclue. En plus, quand elle cuisine et qu'il est là, il ne peut pas s'empêcher de l'envahir, de soulever les couvercles des casseroles et de commenter ses recettes qui sont différentes (et moins bien forcément) de celles de sa mère. Bref, la vie est devenue infernale. Elle s'est même posée – brièvement, il est vrai – la question du divorce.

– Ne pensez-vous pas qu'il serait utile qu'il vienne à notre prochain rendez-vous ?

– Je vais le lui proposer.

Deux semaines plus tard, les deux (vieux) tourtereaux sont dans mon bureau. Ils paraissent aussi embarrassés l'un que l'autre. Il porte un haut de cycliste et a les yeux rivés sur sa montre.

– Ne pensez-vous pas tous les deux qu'il serait temps de démarrer une nouvelle conférence de Yalta ?

– ???

– Je sais que vous vous aimez et que vos liens ne sont pas en cause.

– Oui, disent-ils à l'unisson.

– Mais lorsque les circonstances de la vie changent (lors de la retraite notamment), il est important que les territoires de chacun et les territoires partagés soient à nouveau négociés. Et quand je parle de territoires, je pense à ceux dans l'espace comme dans le temps. À vous de commencer, madame, dites-nous ce que devrait être votre territoire, celui de votre mari et les espaces communs... Essayez d'être à la fois précise et concise.

– Je voudrais :

- qu'il me laisse seule dans la cuisine quand je suis aux fourneaux ;
- qu'il participe à la marche de la maison, courses, mettre la table, charger le lave-vaisselle, qu'il apprenne à démarrer le lave-linge...

- que nous recommencions nos activités communes, opéra, bibliothèque municipale (groupe de lecture), randonnées et Scrabble et surtout...

- qu'il me parle d'autre chose que de vélo !

Je laisse le mari digérer un moment et :

– À vous, monsieur.

– Je voudrais :

- qu'elle me laisse cuisiner de temps en temps des trucs de mecs, pas des courgettes sans matière grasse, des repas végétariens, des yaourts allégés... Je rêve d'une monstrueuse côte de bœuf, d'un steak tartare, de frites bien grasses ; pouvoir manger sans arrière-pensée diététique ou bio, ne serait-ce que deux fois par mois. [Elle encaisse le coup.]

- qu'elle accepte une fois par mois de rejoindre le groupe des épouses de cyclistes de mon club afin de participer à la logistique d'étape, boissons, sandwichs, encouragements surtout ! Je suis d'accord pour réduire mes entraînements à deux fois par semaine le matin de 6 heures à 10 heures et mes week-ends sur deux roues à deux par mois.

- qu'on aille ensemble de temps en temps voir des films pas culturels, pas engagés, pas militants, juste de détente, genre *Les Tuche* ou *Qu'est-ce qu'on a fait au Bon Dieu*. Je revendique mon droit aux films populaires... ou débiles, selon le point de vue. En échange, tout à fait d'accord pour l'opéra, le groupe de lecture, les randonnées et le Scrabble quand il pleut.

Et qu'on fasse l'amour plus de deux fois par an !!!

Je leur explique que maintenant que les choses sont bien posées et puisque leur lien conjugal n'est à aucun moment menacé, il suffira qu'ils reviennent me voir une seule fois avec un document où ils auront couché par écrit la synthèse de leurs revendications et concessions.

Une semaine plus tard, ils reviennent avec un texte qu'ils ont intitulé Yalta 2, lequel aura occupé toutes leurs soirées, qui les a énormément amusés et que je cosigne avec eux.

OceanofPDF.com

Séduction, amour et fidélité

Quelles sont les différences entre séduire et aimer ?

Non seulement les deux concepts sont différents, mais il apparaît même que le plus souvent, toujours aujourd'hui, pratiquement pour les deux tiers de l'humanité, dans les cultures non occidentales, ils n'ont rien à voir l'un avec l'autre. Mis à part quelques poètes romantiques occidentaux et ce, depuis quelques dizaines d'années, en tout cas moins de deux siècles, l'amour ne vient que de surcroît, après le mariage qui est quasiment toujours arrangé par le clan. Dans ce cas, la séduction est pré- et postnuptiale et n'implique pas l'amour. Autrefois chez nous, les deux partenaires unis par les marieuses ne se voyaient pratiquement jamais seuls avant la nuit de noces. La séduction se passait donc pendant et après la consommation et avait pour but d'éviter le divorce qui aurait signé l'incompétence de l'un ou l'autre des deux, entraînant immanquablement le déshonneur de la famille. Le *Kama sūtra* comme la baguette de jade sont des exposés technico-pratiques et absolument pas romantiques, destinés à empêcher que la jeune fille et sa famille perdent la face. L'amour n'était pas

lié au mariage. Il pouvait en découler, mais pas nécessairement. C'est souvent hors mariage qu'il s'installait. En Occident, la frigidité conjugale était obligatoire dans les classes supérieures, l'épouse « honnête » se devant d'être fidèle, tout au moins tant qu'elle n'avait pas fini de remplir son contrat, à savoir faire des enfants. Après, c'était une autre affaire... quoique, nous l'avons déjà vu, au Moyen Âge et à la Renaissance une femme ménopausée qui continuait à afficher un comportement séduisant pouvait être considérée comme une sorcière car, comme chacun savait, c'étaient des vieilles femmes se livrant aux pires débauches avec Satan au cours de leurs nuits de sabbat. Plus tard, au XIX^e siècle, le mari ne prenait son pied avec des femmes chaudes que dans l'adultère avec une maîtresse ou dans des maisons spécialisées (de tolérance, donc très bien tolérées) ; mais si d'aventure son épouse avait le malheur d'éprouver un orgasme avec lui, cela était considéré comme particulièrement choquant.

Je le répète : séduire, aimer et faire l'amour ne sont des concepts liés qu'en Occident et depuis assez peu de temps. Évidemment, la déferlante des écrans et autres réseaux sociaux a complètement modifié la donne même si, en Inde par exemple, selon les estimations et selon les États, le mariage est arrangé dans 75 à 95 % des cas, à ceci près que les marieuses de villages ont été remplacées par Internet avec des millions d'annonces du style : « Jeune fille brahmane, 19 ans, 1,61 mètre, étudiante en droit, de tel décan, recherche jeune homme de la même caste, étudiant, horoscope compatible. » La tradition du mariage arrangé est toujours tellement prégnante qu'il arrive que deux jeunes gens tombés *naturellement* amoureux fassent semblant de s'être rencontrés sur Internet. Ainsi l'honneur est sauf !

Il faut bien comprendre qu'en Inde, comme en Chine, c'est-à-dire pour un pourcentage non négligeable de la population mondiale, la femme mariée quitte sa famille pour rejoindre celle de son mari et qu'en cas de divorce elle n'appartient plus à aucun clan. Il est donc quasiment vital pour

elle d'éviter cette extrémité et, pour ce faire, la première obligation est une fidélité sans faille.

Séducteurs et séductrices

J'ai procédé à un petit sondage auprès de mon entourage social et professionnel en posant deux questions : quels sont les deux plus grands séducteurs et les deux plus grandes séductrices de tous les temps ?

Pour les hommes, pas de problème, deux noms sont sortis à tous les coups ou presque : don Juan et Casanova. Deux parangons plus ou moins imaginaires et discutables de la séduction masculine. Pour les personnes sondées, séduire sans aimer ne pose apparemment pas de problème quand il s'agit d'hommes. Chez les femmes, il n'y a pas vraiment eu de consensus. Ce sont Marilyn Monroe et Cléopâtre qui sont finalement sorties des urnes parce qu'elles ont chacune séduit les hommes les plus puissants de leur temps et aussi parce qu'elles ont fini par se suicider. Comme si une femme séductrice/séduisante ne pouvait qu'avoir un destin tragique. Et aussi comme si un comportement aussi scandaleux devait entraîner un châtiment.

On peut certes rétorquer que don Juan lui aussi a fini par se suicider en suivant le Commandeur aux enfers. Mais était-ce véritablement un suicide ? On peut penser qu'il a décidé de suivre jusqu'au bout la statue car il avait enfin trouvé son maître, Lucifer, LE Malin, LE Maître ès séduction. Un homme de pierre, forcément encore plus marmoréen que lui et donc encore moins susceptible de se laisser prendre aux rets de l'amour puisque incapable par nature de s'identifier à l'autre. En effet, pour rompre convenablement, il est indispensable de ne pas se mettre à la place de l'autre, sinon, on est perdu et on se transforme en mari ! Don Juan a donc délibérément choisi de suivre jusqu'au bout la logique infernale, pétrifiante

au sens propre de la séduction sans sentiment amoureux, quitte à disparaître à jamais au brûlant paradis des séducteurs infernaux...

Phases de la séduction

- **La vue : celle-là/celui-là, je ne peux pas la/le voir !**

Les phases de la séduction obéissent souvent à un code assez précis. Il faut d'abord que les partenaires soient psychologiquement et physiologiquement disponibles. Ensuite, pour être schématique, le déroulement passe d'abord par la vue, puis par l'audition, le goût et l'odorat et enfin le toucher. Les cinq sens entrent en action selon des codes non verbaux le plus souvent non conscients bien que prédéterminés. Le genre est important. On l'a vu, les garçons qui sont très visuels perçoivent d'emblée et sans le savoir le diamètre pupillaire pour déterminer si la fille est intéressée alors que celles-ci ne s'en préoccupent pas et seraient plus auditives, plus tactiles et surtout plus olfactives. De plus, d'autres sens, tous les sixièmes sens, hormonaux, peut-être même phéromonaux entrent très probablement aussi en ligne de compte.

- **Le signal pour embrasser**

C'est en général le style de sourire de la fille qui donne le signal au garçon selon un code comportemental extrêmement précis. Le sourire fermé ou ouvert selon que les lèvres montrent ou non les dents, que les yeux sont ou non ouverts permettent au garçon de savoir s'il peut y aller... Le baiser profond, préliminaire de l'amour physique n'est possible que si la dame l'autorise, exactement comme la biche donne au cerf le droit de la monter après de plus ou moins longs préliminaires et en fonction de l'œstrus chez ce ruminant. Une étude réalisée par Kendon¹ décrit la séquence exécutée par un couple d'amoureux filmé à son insu, juste avant qu'ils « ne se

bécotent sur un banc public, banc public² ». Le garçon avant d'embrasser la jeune fille procède toujours en deux temps : tourner le visage dans sa direction puis si possible se rapprocher. Mais le rapprochement n'a lieu que si la jeune fille émet un signal précis : sourire « fermé » soit sourcils au repos, yeux ouverts, lèvres fermées, la supérieure étant souriante. Si elle adopte un sourire « ouvert » : sourcils froncés, yeux ouverts, lèvre ouverte « montrant les dents », le garçon ne l'embrassera pas. La face de la fille est parfois « rêveuse » : sourcils levés, yeux clos serrés, lèvres ouvertes, commissures dirigées vers le bas ; inéluctablement viendra un baiser long et passionné.

Une fois le baiser achevé, la jeune fille arbore une « face large » : yeux grands ouverts de l'innocence, sourcils levés, bouche ouverte, esquisse de sourire, tout en elle rappelle l'enfance, pure et naïve. Il est parfaitement clair que d'un bout à l'autre de la parade pré-nuptiale, c'est la fille qui dirige les (d)ébats : d'abord un bon allumage, histoire de montrer de quoi elle serait capable, puis un simulacre symbolique de copulation, le baiser profond, et enfin le retour à la candeur, histoire de désarmer la brute qui risquerait de se réveiller à force d'excitation.

L'Homme est une espèce tellement raisonnable, tellement raisonnable, tellement arrogante qu'elle prétend, depuis la Genèse, qu'elle n'obéit qu'à son libre arbitre. Pourtant depuis Pascal, on sait bien que « qui veut faire l'ange, fait la bête ». Une bonne part de nos comportements, entre autres amoureux, obéissent pourtant à des déterminismes physiologiques qui nous échappent tant nous les méprisons et du coup les refoulons. Il me semble qu'il serait bon pour tout le monde que nous assumions un peu plus notre part d'animalité.

On pourrait d'ailleurs en dire autant de notre déterminisme culturel. Chacun de nous appartient à une tribu et obéit sans le savoir à une multitude de codes ethniques que dans sa grande naïveté, il pense universels. Par exemple, le baiser sur la bouche est longtemps resté inconnu en Afrique,

alors qu'aux États-Unis, il est banal et peut se faire entre amis, entre parents et enfants. Il semblerait d'ailleurs qu'à la Libération il y ait eu finalement assez peu d'unions entre soldats américains – pourtant extrêmement populaires – et Européennes « libérées » car ceux-ci tentaient trop vite de les embrasser sur la bouche et du coup passaient pour des rustres, voire des goujats plus ou moins primitifs.

Stigmates du coup de foudre : ce sont souvent les signes à la fois anticholinergiques et noradrénergiques de stress qui témoignent de cet état : tachycardie, bouche sèche, dilatation pupillaire, tremblements fins, boule dans la gorge... Mais attention, il n'est pas nécessaire de mettre en route un traitement dans ce cas...

Refllet au fond des yeux. Oui, car au fond, que regardons-nous en premier ? Les yeux de maman ou le reflet du bébé que nous fûmes au fond de ses pupilles ? Est-ce son sourire que nous distinguons d'abord ou l'image de nous-même que nous apercevons dans le regard de notre tendre génitrice ? La séduction première ne serait-elle pas celle de Narcisse, cette fascination quasi hypnotique du beau jeune homme par son propre reflet aquatique ? L'amour de soi est une passion funeste qui lui aura coûté la vie. La surface liquide ne fait pas que réfléchir, elle engloutit aussi. Pour aimer vraiment, il faut avoir accompli le meurtre délibéré de l'enfant égoïste, du petit monstre d'égoïsme que nous avons tous été... il n'y a pas si longtemps...

Séduire, c'est en premier lieu aimer l'image de soi portée par l'autre, d'où l'épreuve de « l'inquiétante étrangeté », ce sentiment bizarre fait d'effroi et de jubilation qu'éprouva Freud dans le train en voyant un personnage barbu reflété dans la vitre d'une porte de compartiment et qu'il s'aperçut que cet homme étrange n'était autre que lui-même. Sans cet amour primordial et cette autoreconnaissance, nous en serions réduits au sort tragique des schizophrènes, ces malheureux éternels adolescents qui passent d'interminables heures, figés, immobiles, à se contempler devant un

miroir. Contestant leur propre réalité, ils ne peuvent imaginer qu'autrui existe, puisse être aimable et surtout inoffensif. De même, une étude aussi ancienne que célèbre de Maurice Ohayon et Boris Cyrulnik consistait à engager un dialogue avec une personne pré-Alzheimer en ayant pris soin d'être à côté d'un grand miroir. Brusquement, à un moment donné, l'examineur montrait la glace et invariablement, en cas de prédéminence, le sujet avait une réaction d'effroi en découvrant l'image de cette personne âgée qu'elle ne savait plus qu'elle était devenue.

Au fond, qui et qu'est-ce que j'aime vraiment dans l'amour ? Aimer ou être aimé ? Est-ce vraiment l'autre que j'aime ou alors serait-ce mon propre reflet au fond de ses yeux ? L'amour, le vrai, le grand, est-il autre chose qu'une expression de mon narcissisme ? D'ailleurs, Jésus, un des plus grands psychiatres de l'histoire, avait édicté ainsi son premier commandement : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

Dans la version de Pausanias, « Narcisse avait une sœur jumelle à laquelle il ressemblait extrêmement. Les deux jeunes gens étaient très beaux. La jeune fille mourut. Narcisse qui l'aimait beaucoup en ressentit une grande douleur et un jour qu'il se vit dans une source, il crut d'abord voir sa sœur et cela consola son chagrin. Bien qu'il sût que ce n'était pas sa sœur qu'il voyait, il prit l'habitude de se regarder dans les sources pour se consoler de sa perte. » La fonction amoureuse nécessite pour exister d'avoir accompli le deuil de la partie de soi qui appartient à l'autre sexe.

Moi qui suis un homme, faut-il donc qu'irréremédiablement j'abandonne, supprime, exécute mon moi féminin pour enfin accéder à l'amour de la femme ? Ce n'est que dans son regard que j'entraperçois – très loin – les décombres de ma propre féminité. Ou alors, devrai-je comme pour tant d'ethnies me faire circoncrire afin d'éprouver dans ma chair la disparition de toute trace physique de ma féminité ?

Symbolique de la circoncision

Que le lecteur ne se méprenne pas, j'ai le plus grand respect pour toutes les religions et l'hypothèse que je vais émettre n'engage que moi, Occidental incirconcis.

Autant le clitoris est le vestige embryonnaire du pénis et représente donc un reste de masculinité chez la femme, autant, d'un point de vue strictement scientifique, le prépuce n'est en rien un vestige de féminité, alors que pour beaucoup d'ethnies africaines la circoncision vise à débarrasser le garçon de sa partie féminine.

En y réfléchissant bien, il me semble que ce petit anneau de chair à travers lequel coulisse le pénis symbolise bel et bien une vulve... et, là, la symbolique prend tout son sens.

Mais encore une fois, est-ce vraiment elle que j'aime ou est-ce que j'aime en être aimé – regardé avec amour ? Éternelle, insoluble, merveilleuse question... Tout amoureux est un Narcisse qui se noie voluptueusement dans les pupilles de son amoureuse... et réciproquement.

Maquillage et parade nuptiale : cosmétique, tatouage, piercing, mode, bijoux ne sont que des éléments de la parade amoureuse, comme le paon fait la roue, le gorille tape sur sa poitrine, l'homme et la femme font le beau pour se faire aimer. En se vêtant, se coiffant, se parant de bijoux, se perçant la peau et les chairs, que fait d'autre la femme, sinon mentir, dissimuler qui elle est vraiment... à l'instar de l'homme bombant le torse, rentrant son ventre jugé trop bedonnant, jouant des biscotos, regard conquérant, démarche sportive ou présumée telle ? Selon Baudrillard, « Séduire, c'est mourir comme réalité et se produire comme leurre ». Dans son *Gorgias*, Platon considère que le maquillage est une « activité perverse, trompeuse, vulgaire et servile, qui leurre par les allures qu'elle donne ». Chez lui, « la

beauté commence par la vérité ». À l'inverse, Michel Serres considère pour sa part que « se maquiller, ce n'est pas mentir. C'est plutôt souligner ».

Pourquoi l'être humain a-t-il tant besoin pour séduire de se faire passer pour ce qu'il n'est pas ? Il ne faudrait pas pour autant croire que le mensonge est le propre de l'homme puisque l'animal aussi est capable de se faire passer pour ce qu'il sait que l'autre attend, gonflant ses plumes, se déguisant en prédateur, se maquillant parfois à l'instar de cet oiseau qui se tamponne la poitrine avec un colorant végétal pour paraître encore plus éclatant.

• L'audition, le timbre de la voix : nous nous entendons bien... ou pas... ou plus

Oui, pour l'homme, la voix de celles que l'on épouse est plutôt enfantine, minaudante, haut perchée. Celles que l'on aime ont une voix troublante, basse, enrouée de fumeuse jouisseuse, gage de ses compétences amoureuses. Les femmes de leur côté aiment les voix mâles à la Barry White. C'est ce que révèle une étude réalisée aux Pays-Bas³. Après avoir noté les caractéristiques physiques réelles (poids, taille, pilosité, âge...) de trente-neuf hommes, leur voix a été enregistrée. Les chercheurs ont ensuite fait écouter lesdits enregistrements à un certain nombre de femmes. Puis, on leur a sournoisement demandé quelle apparence elles supposaient à leur propriétaire. Clairement, les voix graves ont été jugées plus séduisantes que les aiguës. Les demoiselles interrogées ont imaginé les barytons plus grands, plus lourds, plus musclés et... plus velus sur le torse ! Mais le plus rigolo de l'histoire, c'est que les Bataves se sont complètement plantées et qu'il n'y avait en réalité aucune corrélation entre la stature, la musculature, la pilosité et le timbre de voix !

• Les goûts de l'amour : cette fille/ce garçon ne manque pas de saveur

Certes, cette séduction, cet amour initial mère-enfant constituera le modèle de toutes les rencontres ultérieures. On sait qu'un bébé singe qui n'a pas eu sa part d'amour maternel, qui n'a eu qu'une mère fil de fer et pas de mère de velours pour citer une étude célèbre⁴, aura toute sa vie un comportement social, affectif et sexuel perturbé. Souvent, l'un ou l'autre des amoureux, parfois les deux, parfois alternativement, font l'enfant, « bêtifient ». D'où les petits noms d'amour : le fameux « *baby*⁵ » américain en est la meilleure illustration. D'où aussi le babil amoureux. Pour séduire une belle, on lui offre des douceurs, des sucreries du genre de ce qu'aiment les petits. Jacques Brel l'avait compris en chantant « J'veus ai apporté des bonbons ». On offre rarement une part de frites ou de choucroute quand on cherche à séduire... Les surnoms du style « mon petit canard en sucre », « *honey*⁶ », « *sweetie heart* ⁷ », illustrent parfaitement le fait que l'autre doit être un bébé qui, comme tous les bébés, aime les sucreries. Les douceurs. Je ne conseille donc pas à mes jeunes lecteurs masculins d'appeler leurs amoureuses « mon petit pâté en croûte » ou « mon andouillette »...

Goût et odorat sont les premiers sens sollicités après le toucher. Pour Boris Cyrulnik, le nouveau-né à qui on met une goutte d'aïoli sur la langue en apprécie le goût s'il est marseillais à l'inverse de son collègue parisien. Le bébé perçoit *in utero* le goût des repas maternels. Il reconnaît dès la naissance l'odeur du liquide amniotique de sa maman. Il est donc difficile de penser que cette imprégnation initiale n'influencera pas plus tard ses préférences d'adulte. Cette notion d'imprégnation découverte par Konrad Lorenz est très importante à appréhender. Si une jeune oie à la sortie de l'œuf est présentée à une balle de ping-pong, elle s'attachera définitivement à celle-ci, persuadée qu'elle est elle-même une balle. Plus tard, elle essaiera même de s'accoupler avec d'autres balles de ping-pong. Et c'est pareil si l'oison est présenté à un barbu allemand, une brosse à dents ou un chat sauvage. C'est donc en contemplant son semblable dans les heures qui

suivent l'éclosion que l'oison reçoit l'empreinte de l'espèce et en restera marqué toute sa vie.

Chez l'homme, l'imprégnation existe aussi, mais Dieu merci elle est moins profonde, plus évolutive et nécessite plus de temps pour se graver. Il est possible même qu'elle se poursuive pendant toute la vie ou presque... Elle ne semble d'ailleurs pas passer uniquement par le regard.

En Amérique, pays de l'asepsie générale et en particulier de l'asepsie amoureuse, il est d'usage, avant de draguer, de s'asperger la bouche de menthe ou de n'importe quel produit aseptisé et aromatisé propre à assurer à la cavité buccale une absence de mauvaise haleine, et aussi de goût personnel. Les amoureux américains politiquement corrects n'ont donc accès ni au goût ni à l'odeur de l'autre. Et comme toujours, les Européens leur emboîtent le pas. Je ne suis pourtant pas certain que ce rituel tribal venu d'outre-Atlantique soit de nature à renforcer le lien amoureux. J'ai tendance au contraire à penser que l'asepsie amoureuse et conjugale, à grand renfort de déodorants corporels, rafraîchisseurs d'haleine, laques transformant les cheveux en carton, crèmes dépilatoires, bref que la disparition de toute perception intime ne contribue pas à établir l'attirance réciproque et n'aide pas à renforcer le lien. De là à penser qu'il existe une corrélation entre la cosmétique et le divorce, il n'y a qu'un pas que je franchis... allègrement. Enfin, façon de parler.

Toujours dans le registre du goût, il faut savoir que le restaurant est l'antichambre de la... chambre à coucher. Aux États-Unis, une fille qui accepte une invitation au restaurant a pratiquement dit oui. C'est traditionnellement l'homme qui paie le repas au restaurant, sauf que là encore les choses ont évolué, la galanterie pouvant passer pour du machisme aux yeux de certaines.

Le goût des plats prélude celui du sexe, lequel ne peut d'ailleurs pas être dissocié de son odeur. L'odorat et le goût sont nos sens les plus primitifs, les plus archaïques. L'offrande de la nourriture est un geste symbolique de

séduction et, encore une fois, une fille qui accepte un repas en tête à tête s'engage déjà pas mal... Nous sommes à l'image des sternes citées par Cyrulnik, dont la femelle, si elle garde le poisson offert par le mâle dans la gorge, signifie ainsi son consentement (voir [ici](#) et [là](#)). Le poisson offert est donc autre chose qu'un poisson : il est à la fois un symbole et un message. De même, il y a repas et repas. Accepter une invitation à dîner peut se conclure par un « C'était délicieux, merci et à bientôt » ou bien par « Montez boire un dernier verre ». Dans ce dernier cas, l'affaire est dans le sac.

L'odeur de l'amour ; celui-là/celle-là, je ne peux pas le/la sentir !

L'homme occidental, en particulier américain, passe son temps à réprimer, censurer tout ce qui pourrait lui rappeler son animalité. L'odeur est ce que nous avons de plus archaïque, je l'ai déjà dit. Un homme dont le nerf olfactif est sectionné est automatiquement impuissant et l'on sait que les performances amoureuses des fumeurs chutent en même temps que leur odorat... D'ailleurs, le Covid-19 comme le tabagisme provoquent une anosmie, plus ou moins complète pour le second, entraînent fréquemment une dysfonction érectile durable.

L'odeur fait appel à une partie tellement primitive, tellement ancienne, tellement animale et donc tellement inquiétante de notre cerveau que nous cherchons désespérément à la masquer grâce aux déodorants et aux parfums... tout en prétendant que ceux-ci ont un pouvoir invincible d'attraction sexuelle à l'image des philtres d'amour, comme en témoignent les publicités où tel ou tel produit scotchera irrésistiblement une foule de gens de l'autre sexe aux aisselles de la fille ou du garçon déodoré.

Toucher l'autre, quel (absence de) tact... alors, pas touche !

Parlons d'abord du bébé, celui que nous avons été. C'est encore Boris Cyrulnik qui a le mieux montré les différences à ce stade. Après la naissance, lorsque la jeune accouchée donne le bain à son bébé, elle ne le tient pas de la même manière selon qu'il s'agit d'un garçon ou d'une fille. Alors que les bébés mâles sont empaumés de manière utilitaire : sous les aisselles avec les doigts sous la nuque, les bébés filles, elles, ont droit à des prises supplémentaires sur la poitrine, le ventre, le milieu du dos, les fesses. Il semble en revanche que les petits gars soient plus souvent face à face avec leur mère et ont droit à plus de couleurs, de mouvements, de vocalisations, alors que les fillettes sont plus souvent mises sur le côté et ont droit à plus de mouvements, de chaleur, de sonorités latérales et à plus de contacts sur plus de lieux du corps.

Dès le premier contact, la différenciation des sexes est amorcée dans la tête des mamans et le corps des nouveau-nés.

Demandez à des puéricultrices professionnelles de donner le bain à un nourrisson, leur attitude sera la même, quel que soit le genre de l'enfant. Pour elles, un bébé est un bébé, son sexe n'a pas d'importance dans cette situation purement technique.

Quant au toucher amoureux, c'est sans doute lui qui va – ou non – permettre à la relation de s'installer dans la durée. Caresses, chatouilles, agaceries, titillements, les techniques abondent qui permettent des préliminaires réussis en se centrant de plus en plus sur les zones dites érogènes. Selon San-Antonio, un expert de la question, la femme doit être douce, épilée, lisse, porter des dessous arachnéens, soyeux, alors que l'homme est rugueux, piquant, mal rasé. Garder, tout au moins au début, un jean bien rêche, bien rude, est une excellente manière d'entrer en matière (si

j'ose dire). « Mais chéri, tu ne pourrais pas te raser ? Regarde ! J'ai la peau tout irritée ! », dit-elle d'un air enchanté...

Le torse velu du président

Emmanuel Macron, entre les deux tours, accepte, hilare, à la télévision de parler d'un cliché attribué à sa photographe officielle Soazig de la Moissonnière (il le confirme lui-même dans l'émission officielle du 18 avril 2022), même si aux yeux du profane que je suis, ce cliché évoque plutôt un grossier photomontage, les poils mordant sur la chemise.

Un travail Photoshop d'amateur, toujours selon moi.

Pourquoi, à ce moment crucial pour lui, décide-t-il de valider une photo où on le voit chemise blanche largement ouverte, torse très velu et surtout, détail qui a échappé aux commentateurs, jambes largement écartées sur un canapé ? Pourquoi le président, une bête de campagne rappelons-le, a-t-il authentifié des images de lui que je pense fausses ?

Chemise blanche de la propreté, de la netteté, de l'honnêteté et un peu aussi quoique marginalement de la philosophie à la Bernard-Henri Lévy ;

Torse velu, synonyme de virilité – le président n'est-il pas le mâle alpha de la meute française ? – mais aussi de Nounours qui probablement a donné envie à certaines de caresser cette douce fourrure. Un homme honnête qui ne cache rien de sa vérité corporelle. Un président pas des riches qui n'a même pas les moyens de se faire épiler ;

Jambes écartées de *manspreading*, histoire de (dé)montrer sa virilité et d'étaler la place qu'il prend dans notre paysage politique national. Quelques voix féminines en plus dans les urnes ne font jamais de mal...

Il s'agissait essentiellement de gommer l'image jupitérienne, sévère, inaccessible, fulminante du maître de l'Olympe et apparemment, ça ne lui a pas trop mal réussi. Chapeau l'artiste !

P.-S. Étonnamment, quelques jours plus tard, le 28 avril, François Ruffin, un des chefs des Insoumis, traite M. Macron de bâtard de François Hollande, suscitant un véritable tollé de la classe politique, comme si être le fils illégitime de quelqu'un constituait la pire des insultes. Et pourtant, chez les chiens, les corniauds ne sont-ils pas les plus intelligents ?

Un homme froid, voire glacial, n'a rien à voir avec une femme froide, voire frigide, un adjectif impossible au masculin. Un homme chaud, chaleureux, n'a rien à voir avec une femme chaude, voire chaudasse qui n'a pas non plus de masculin⁸. Décidément, la langue française est terriblement sexiste.

Le *grooming* ou épouillage est assidûment pratiqué par la plupart des primates en tant qu'instrument de cohésion du groupe. À Bornéo, les femmes s'épouillent les cheveux mais pas les hommes pour qui toucher les cheveux est une manifestation d'agressivité. En Occident, le massage du corps et de la tête est considéré comme agréable, sensuel, à tel point que jusqu'à la fin des années 1980, les coiffeurs(euses) étaient obligatoirement du même sexe que leurs client(e)s.

Un homme qui toucherait en public les seins ou le sexe d'une femme serait considéré comme un prédateur ; une femme qui toucherait le sexe d'un homme serait... impensable. Quand une femme croise un homme dans un endroit restreint, au point de se toucher comme dans un ascenseur, automatiquement, elle se place dans une position dorso-ventrale ou éventuellement se met de profil, alors que si elle est dans la même situation avec une autre femme, elle adoptera n'importe quelle position. Les hommes ne tournent jamais le dos, quel que soit le sexe de l'autre. Vous avez le droit de vérifier mes dires dans le métro, un soir de forte affluence. Au Japon, à partir de 14 ans, un adolescent n'est plus touché du tout en famille.

Chaque culture définit son périmètre de sécurité, donc de confort. En France il est d'environ un mètre et un individu qui se place trop près est considéré comme insupportable, voire agressif. La crise sanitaire liée au coronavirus a probablement bouleversé tous nos codes avec l'interdiction de se faire la bise et même de se serrer la main, deux gestes essentiels en France alors qu'ils sont très peu pratiqués outre-Atlantique où on ne s'embrasse pas entre amis et où le *shake hands* n'est pratiqué que la première fois que l'on se voit et pour des adieux prolongés. Il y a fort à parier que la disparition des codes de contact cutané dans l'Hexagone aura des répercussions sociologiques profondes et durables. En revanche, les patients souffrant de TOC avec peur des microbes ne se sont jamais sentis aussi heureux que pendant les confinements !

Alors, si séduire est si bien codifié pour les deux sexes dans notre espèce, que penser de l'existence des comportements de fidélité, d'adultère et de jalousie ?

Tranche de vie

INSÉMINER, C'EST TROMPER

C'est leur sixième FIV et, deux mois plus tard, elle a fait sa sixième fausse couche. Élodie, 36 ans, et Julien, 35 ans, sont au désespoir.

Surtout lui d'ailleurs.

Son sperme est quasi désertique et ses rares spermatozoïdes ne sont guère vaillants. Le gynécologue est clair, la solution FIV ne fonctionnera pas et s'ils veulent un bébé, il faut qu'ils songent à se tourner vers un CECOS afin qu'Élodie se fasse inséminer avec un sperme de meilleure qualité.

Elle l'entoure tendrement de ses bras quand ses larmes commencent à couler.

« Que se passe-t-il, monsieur ? »

Comme Julien ne parvient pas à aligner deux mots, elle lui demande si elle peut répondre à sa place.

Il acquiesce.

« Vous comprenez, docteur, dans son esprit, si je me fais inséminer avec le sperme d'un autre, c'est exactement comme si je le trompais ; il est persuadé qu'au fond de lui il est incapable d'accepter que je sois enceinte d'un autre, d'autant plus que maintenant que la loi permet de lever l'anonymat, notre enfant, inévitablement, recherchera son *vrai* père et le rejettera en tant que *père consort* ; je ne peux pas lui infliger une telle épreuve. »

Le gynécologue comprend.

Il leur propose alors de se rendre chez une assistante sociale afin de démarrer les démarches en vue d'une ou même plusieurs adoptions, seule manière pour les deux membres de ce couple amoureux d'être à égalité vis-à-vis de l'enfant à venir.

Vingt ans plus tard, toute la famille, mère, père, deux enfants âgés de 17 et 18 ans sont à l'aéroport. Destination Vietnam. En bons parents, ils ont proposé à leurs deux enfants de faire connaissance avec leurs géniteurs.

Petite et grande histoire de la fidélité, de l'adultère et de leur conséquence, la jalousie

Force est de reconnaître que l'histoire de la fidélité est majoritairement occidentale, même si l'on peut en retrouver trace au Moyen-Orient et en Extrême-Orient, ce qui ne signifie pas qu'elle n'existe pas ailleurs, mais simplement que les sources écrites sont moins facilement accessibles.

Vierge et/ou salope, images de la femme à travers les cultures

Comment comprendre que Marie, scandaleusement enceinte à 13 ans des œuvres du Saint-Esprit, avant même d'être mariée, et pourtant capable de rester vierge même après son accouchement, ait suscité un tel engouement dans l'imaginaire occidental au point d'engendrer d'incroyables mouvements de dévotion de masse comme à Lourdes ou à Fatima, à tel point que la France s'est vouée à elle pour que

Mme Louis XIII, *alias* Anne d'Autriche, porte enfin un enfant (malgré l'orientation sexuelle pas très catholique de son mari) ? Au point même qu'elle fasse l'objet d'un culte qui la place au rang des déesses mères à l'instar des religions préhistoriques (Vénus de Willendorf), turques (la Dame aux fauves), sémitiques (Astarté), égyptiennes (Isis), sibériennes (Umai), grecques (Gê, Rhéa, Aphrodite), romaines (Vénus), africaines, sud-américaines (Pachamama, Coatlicue...), indiennes (Viraj, Dourga...), chinoises (Shing-Moo), etc. Leur liste est infinie ou presque. Notons enfin que la société matriarcale des Moso (décrits [ici](#)) rend toujours un culte à la grande déesse Hlidi Gemu.

Certains Évangiles apocryphes sont même allés jusqu'à punir la sage-femme sceptique qui voulut vérifier la chose en mettant sa main dans « la nature » de la jeune accouchée ; la matrone constata que Marie était effectivement toujours vierge après son accouchement mais son manque de foi fut sanctionné puisque ladite main fut instantanément desséchée.

L'homme occidental a de tout temps été tiraillé entre deux fantasmes concernant la femme :

- d'une part, l'idée d'une jeune fille pure, intacte, diaphane, filiforme, plus ou moins anorexique dont il serait le chevalier blanc, l'initiateur et donc le maître ; cette représentation recouvre « celles que l'on épouse » ;

- d'autre part le désir d'une femme voluptueuse, expérimentée, plantureuse, féconde dont il serait l'élève et qui serait la maîtresse. Cette représentation désigne « celles avec qui l'on dort », chères à Joe Dassin.

C'est sans doute de ces fantasmes qu'est née l'idée absurde quand on y réfléchit une minute de la double appellation « mademoiselle » et « madame » qui signalait officiellement – et publiquement – la virginité de mademoiselle et la défloration de madame à la manière du *bindi*, ce point rouge que les femmes indiennes arborent fièrement sur leur front dès le jour de leur mariage. La disparition officielle et souhaitée par beaucoup du

« mademoiselle » signifierait-elle le triomphe de la femme féconde ? L'avenir seul le dira.

La Genèse

Adam et Ève : naissance d'un mythe. Selon la Bible¹, nous sommes tous supposés descendre de ce couple primordial dont la femme est issue de l'homme grâce à une sorte de clonage de la côte. Le terme de clonage est d'ailleurs impropre puisqu'un clone a forcément le même sexe que son organisme source. L'histoire de la Genèse est d'ailleurs relativement incohérente car si on suit le texte, Adam et Ève ont trois fils dont l'un, Abel, est tué par Caïn. Le rôle du troisième, Seth, reste plus obscur mais il est dit qu'il engendra d'abord un fils, Énosh puis « des fils et des filles » et qu'il vécut 912 ans, un peu moins que son père Adam qui lui atteint 930 ans selon Flavius Josèphe dans son ouvrage *Les Antiquités juives*, et qu'il resta vertueux tout au long de sa longue vie. Il est selon les juifs l'ancêtre de Noé, donc de toute l'humanité.

Par la suite, il est dit qu'Adam et Ève auraient eu de nombreux autres enfants. Ces autres enfants comptaient-ils des filles et si oui, se seraient-ils mariés entre frères et sœurs, brisant le prétendu tabou de l'inceste ? Ou plus simplement, Adam et Ève appartenaient-ils à une tribu et leurs enfants auraient-ils épousé des filles du clan... mais la vraie question est en réalité : Adam était-il polygame ou monogame ? Selon une légende juive apocryphe, il aurait connu Lilith avant Ève, mais pas en même temps...

Les juifs ont tranché en instaurant la monogamie, probablement un moyen de se distinguer des autres tribus.

Le Coran (sourate *al-baqara*) affirme qu'Ève a accouché 40 fois et que chaque fois, elle donnait naissance à des jumeaux, un garçon et une fille, la

loi permettant à un frère d'épouser sa sœur à condition qu'elle ne soit pas du même accouchement. Une sacrée version de l'interdit de l'inceste !

D'ailleurs, dans la culture judéo-christiano-musulmane, tout part de la Genèse : Dieu crée le monde en cinq jours et les humains, Adam et Ève, au sixième jour. À l'époque les notions mêmes de fidélité, d'adultère et de leur corollaire, la jalousie, devaient être absurdes puisque par hypothèse, ces trois concepts nécessitent d'être plus de deux, de former une sorte de ménage à trois. Je ne peux évidemment être jaloux que si j'ai un rival. Tout irait donc pour le mieux dans le meilleur des mondes édéniques s'il n'y avait eu Lilith, ce démon féminin plus connu des juifs que des chrétiens et des musulmans. L'origine de la reine des succubes (démons féminins) remonterait à l'antique civilisation de Sumer puisqu'elle serait un démon ailé mésopotamien lié au vent et à la tempête. Comme toutes les démons, elle cherche à séduire les hommes mais ne peut avoir d'enfants. Pour ce faire, elle rentre par la fenêtre dans la maison des garçons quand ils sont seuls (serait-ce la déesse de la masturbation masculine ?) et peut s'enfuir en volant.

Lilith est un *hapax*² dans la Bible hébraïque et elle est décrite comme vivant dans une terre stérile et désolée. Le désert en un mot. Dans le Talmud elle est un démon féminin aux cheveux longs, pourvu d'ailes. Dans la Kabbale, Lilith devient le serpent qui provoque la chute d'Ève, et incite Caïn à tuer Abel. Comme ses enfants s'étaient entretués, Adam refusa d'avoir des relations sexuelles avec Ève, ce qui permit à Lilith d'enfanter des nuées de démons grâce à la semence d'Adam, tombée à terre et ce, pendant cent trente ans. Tout cela pourrait paraître incohérent si l'on s'en tient au sens littéral. Il convient par conséquent de tenter une approche plus psychologique et symbolique en se posant une question toute bête : quelle est la première femme que les garçons connaissent avant de rencontrer celle qui enfin va les déniaiser ?

La réponse est simple, il s'agit de celle que certains appellent vulgairement « la veuve poignet », à savoir la masturbation qui fait « tomber le sperme à terre » et qui par essence est stérile. Dès lors la question se pose : Adam a-t-il été infidèle à Ève en se masturbant avant même de la connaître ? On peut évidemment penser qu'Adam, comme tous les adolescents de la Création qui lui ont succédé, ait été coupable d'avoir forniqué avec Lilith, la démonsse de l'autoérotisme (et de l'acné juvénile). La réponse est positive si on la considère de manière anachronique avec notre mentalité du XXI^e siècle. Il est possible et même probable, même si je manque de textes à ce sujet, que la masturbation ait été sévèrement condamnée à l'époque comme toute sexualité non destinée à la reproduction, homosexualité, sodomie et autres coïts interrompus tels que pratiqués par Onan. Rappelons à cet effet que ce personnage de la Bible avait été soumis au lévirat, cette règle qui imposait à un homme même marié d'épouser la veuve sans enfants de son frère. Onan mécontent et ne désirant pas procréer avec cette épouse non désirée se retirait et sa semence tombait à terre. Péchés suprêmes ! De nos jours, à force de suivre des couples, j'ai pu constater que pour un grand nombre d'épouses et de compagnes, la masturbation de leur partenaire masculin est une sorte d'insulte, de trahison, de mépris, parfois même considérée comme une forme d'adultère.

Allons un peu plus loin dans le temps, à la génération suivante, celle de Caïn et Abel les deux premiers fils d'Adam et Ève. Selon la Bible, le premier des deux inaugura avec son frère l'interminable série des assassinats entre frères, qui depuis n'arrêtèrent plus.

L'histoire de Caïn et Abel est aussi celle de la jalousie meurtrière sciemment provoquée par Yahvé qui, sans fournir la moindre explication, préféra l'offrande d'Abel à celle de Caïn : « Caïn fit à l'Éternel une offrande des fruits de la terre ; et Abel, de son côté, en fit une des premiers-nés de son troupeau et de leur graisse. L'Éternel porta un regard favorable

sur Abel et sur son offrande ; mais il ne porta pas un regard favorable sur Caïn et sur son offrande. Caïn fut très irrité, et son visage fut abattu³. » La suite est connue, « Caïn se jeta sur son frère et le tua » et théoriquement leur père (éternel) le maudit : « Désormais, tu es maudit, chassé loin du sol qui s'est entrouvert pour boire le sang de ton frère versé par ta main. Quand tu cultiveras le sol, il ne te donnera plus toutes ses ressources. Tu seras errant et vagabond sur la terre [...]. Si quelqu'un tue Caïn, on le vengera sept fois... et Yahvé mit un signe sur Caïn afin que le premier venu ne le frappât point. » Pourtant, Caïn condamné à être errant s'unit à sa femme dont il eut un enfant, Hénok, fonda une ville qu'il appela du nom de son fils et il devint grand-père en ayant de nombreux descendants : « Tous ceux qui vivent sous la tente et ont des troupeaux, ceux qui jouent de la lyre et du chalumeau, les forgerons... », tout le monde, quoi (si l'on omet les descendants de Seth) !

Curieuse malédiction à l'encontre d'un tel criminel alors que la loi du Talion régnait au moins depuis le Code d'Hammourabi (1728 av. J.-C.), « œil pour œil, dent pour dent, vie pour vie ». Selon moi, toute cette histoire ne fait que raconter le passage de l'enfance d'Abel, petit berger de chèvres et de moutons, à l'âge adulte de Caïn, cultivateur, marié, père puis grand-père, ce qui permet de comprendre que Yahvé ait eu une tendresse bien naturelle pour son fils quand il était petit, qu'il l'a fortement réprimandé quand il s'est mis à faire des bêtises d'adolescent et que finalement il a favorisé son établissement définitif⁴. Pour faire court, Caïn comme chacun d'entre nous a tué le petit enfant qu'il était pour accéder au statut d'adulte. Un banal récit de famille en quelque sorte.

Cependant, une autre lecture, plus classique et au premier degré, peut être proposée qui raconte comment l'injustice, le non-respect d'une équité élémentaire de la part d'un père de famille, qu'il soit l'Éternel, prince ou simple particulier peut être à l'origine de la violence meurtrière. L'histoire de Caïn permet de comprendre pourquoi la plupart, voire la totalité des

guerres sont fratricides. Songeons par exemple au meurtre d'Osiris par Seth, d'Étéocle par Polynice (et vice-versa !), de Remus par Romulus, de Shun par Yao, du roi lion par son frère, aux interminables conflits entre juifs et musulmans, catholiques et protestants, chrétiens et juifs, bouddhistes et bouddhistes (*sōhei*) au Japon à partir du x^e siècle, communistes staliniens et trotskistes, maoïstes... Russes *versus* Ukrainiens, peuples frères s'il en est... tous de la même famille, tous cousins, tous frères, tous fratricides !

En d'autres termes, c'est l'infidélité de Yahvé, le Père éternel, vis-à-vis de son fils aîné qui aurait été à l'origine du drame, s'il a eu lieu.

Abraham, Sarah et Agar : un ménage à trois

Avançons un peu dans le temps : « Saraï dit à Abram : “Puisque le Seigneur m’a empêchée d’avoir des enfants, va avec ma servante, je te prie ; peut-être aurai-je un fils par elle.” Abram écouta Saraï [...]. Il alla avec Agar, et elle fut enceinte. Quand elle se vit enceinte, sa maîtresse ne compta plus à ses yeux. Alors Saraï dit à Abram : “Que la violence qui m’est faite retombe sur toi ! C’est moi-même qui ai placé ma servante sur ton sein ; et maintenant qu’elle se voit enceinte, je ne compte plus à tes yeux. Que le Seigneur soit juge entre moi et toi !” Abram répondit à Saraï : “Ta servante est entre tes mains ; agis à son égard comme il te plaira.” Alors Saraï se mit à l’affliger, et Agar s’enfuit pour lui échapper. » En première lecture, il s’agit d’une banale histoire d’amours ancillaires : la femme Saraï du chef Abram est stérile, ledit chef, sur injonction de son épouse, se tape la bonne nommée Agar qui, dès qu’elle a été engrossée, n’accepte plus d’être la servante de Saraï mais la maîtresse du chef ; par conséquent Saraï n’est pas heureuse de l’existence de cette mère porteuse et maltraite tant la

servante que celle-ci finit par s'enfuir avec son enfant nommé Ismaël. Tout cela sous les yeux (culpabilisés et plutôt lâches, en un mot, masculins, il faut bien le dire) d'Abram alors âgé de 86 ans qui de plus eut finalement un fils nommé Isaac avec Saraï, très âgée elle aussi.

On peut cependant se demander si en réalité Abram, plus tard renommé Abraham par Yahvé, n'était pas polygame et si Agar n'était pas la seconde épouse ou même la concubine de ce chef de clan, auquel cas, il n'y aurait eu ni adultère ni infidélité mais juste une dispute entre femmes du même harem : Saraï, la première épouse stérile, exige de son mari qu'il chasse la seconde (ou plus) épouse ou concubine qui lui avait manqué de respect en osant être plus jeune et surtout enceinte ; celui-ci après bien des réticences finit par céder. Cette question a eu des conséquences jusqu'à aujourd'hui car comme les descendants d'Agar et Ismaël son fils sont les Arabes qui peuvent alors être considérés comme soit des enfants de bâtards (version biblique), soit comme des fils légitimes de seconde épouse (version coranique) et manifestement, cela fait une sacrée différence dans ces régions, le germe des guerres à venir.

Enfin, une dernière interprétation peut être imaginée, selon le Code d'Hammourabi (146) : « Lorsqu'un homme épouse une prostituée sacrée, que celle-ci donne sa servante à son mari et qu'elle a eu des enfants, sa maîtresse ne pourra pas la vendre ; elle pourra lui imposer la marque des esclaves et la compter parmi les esclaves. Si elle n'a pas eu d'enfants sa maîtresse pourra la vendre. » Il semblerait que cette coutume fût répandue dans la région. Dès lors, Saraï aurait eu besoin de l'assentiment de son mari pour chasser – ou vendre – la servante ayant eu un enfant.

Toute cette histoire finalement a une conséquence en forme de morale : les ménages à trois, c'est drôlement compliqué !

Joseph, le saint cocu de l'histoire !

Dans cet épisode controversé du Nouveau Testament, et selon les textes tous apocryphes, une toute jeune fille nommée Marie, âgée de 12 à 16 ans et parée de toutes les grâces, après une petite enfance passée dans le Temple avec d'autres petites filles, fut confiée à un vieillard nommé Joseph dès qu'elle eut ses premières règles. Il s'agissait de ne pas souiller le sanctuaire. Or, elle devint enceinte au grand dam de son tuteur qui se reprocha amèrement de ne pas avoir rempli sa mission sacrée de gardien.

Deux des évangiles canoniques (Jean et Marc) ne disent rien de cet épisode.

Matthieu (1, 18-25) y fait une allusion : « Or telle fut la genèse de Jésus-Christ. Marie, sa mère, était fiancée à Joseph : or, avant qu'ils eussent mené vie commune, elle se trouva enceinte par le fait de l'Esprit saint. Joseph, son mari, qui était un homme juste et ne voulait pas la dénoncer publiquement, résolut de la répudier sans bruit. Alors qu'il avait formé ce dessein, voici que l'ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : "Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre chez toi Marie, ta femme car ce qui a été engendré en elle vient de l'Esprit saint ; elle enfantera un fils, et tu l'appelleras du nom de Jésus : car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés." Or tout cela advint pour que s'accomplît cet oracle prophétique du Seigneur : "Voici que la Vierge concevra et enfantera un fils, et on l'appellera du nom d'Emmanuel, ce qui se traduit : Dieu avec nous." Une fois réveillé, Joseph fit comme l'ange du Seigneur lui avait prescrit : il prit chez lui sa femme et il ne la connut pas jusqu'au jour où elle enfanta un fils, et il l'appela du nom de Jésus. »

Ce qui au passage sous-entend qu'il la connut après...

Quant à Luc (1, 26-38), le texte n'est guère plus explicite. « Le sixième mois, l'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée, du nom de Nazareth à une vierge fiancée à un homme du nom de Joseph, de la maison de David ; et le nom de la vierge était Marie. »

Un peu plus loin, il est dit que Joseph aussi monta de Galilée, de la ville de Nazareth, en Judée, à la ville de David, qui s'appelle Bethléem – parce qu'il était de la maison et de la lignée de David – afin de se faire recenser avec Marie, sa fiancée, qui était enceinte. Il paraît extraordinaire, pour ne pas dire incroyable, qu'à l'époque un homme eût pu tranquillement se balader avec sa fiancée enceinte sans que personne n'y trouvât rien à redire.

Selon le Protévangile (apocryphe) de Jacques le Mineur, frère de Jésus (VIII-IX, 2) « Quand elle eut 12 ans, les prêtres se consultèrent et dirent : “Voici que Marie a 12 ans, dans le temple du Seigneur. Que ferons-nous d'elle pour éviter qu'elle ne rende impur le sanctuaire du Seigneur notre Dieu ?” [...] Mais Joseph protesta : “J'ai des fils, je suis un vieillard et elle est une toute jeune fille. Ne vais-je pas devenir la risée des fils d'Israël ?” »

Dans l'Évangile de Jean (III, 4), beaucoup plus tard, des remarques des religieux alimentent le soupçon : « Où est ton père ? », ou encore « Nous ne sommes pas nés, nous, de la prostitution. » Et lorsque ceux de Nazareth accueillent Jésus, ils disent : « C'est le fils de Marie », ce qui est pour le moins curieux, voire atypique, car dans ces régions, les hommes sont habituellement désignés en référence à leur père.

Enfin, Luc raconte la fugue de l'enfant Jésus alors âgé de 12 ans ; le gamin resta à Jérusalem à l'insu de Marie et Joseph qui le cherchèrent plus qu'inquiets : « Au bout de trois jours, ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. [...] “Voici, ton père et moi, nous te cherchions avec angoisse.” Il leur dit : “Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'occupe des affaires de mon Père ?” Mais ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait. » En gros, Jésus en pleine révolte adolescente lui jette à la figure : « Toi, t'as rien à me dire, t'es même pas mon papa ! » Comme quoi, rien de neuf sous le soleil !

Selon le Coran (3:45), « Quand les anges dirent : “Ô Marie, voilà qu'Allah t'annonce un Verbe de Sa part : Son nom est Al-Massîh (le

Messie), Issâ (Jésus), fils de Marie, illustre ici-bas comme dans l'au-delà et l'un des rapprochés. Dans le berceau, il parlera aux gens, tout comme en son âge mûr ; et il sera du nombre des gens de bien", elle dit : "Seigneur, comment y aurait-il pour moi un enfant quand aucun homme ne m'a touchée ?" – "Comme cela !" dit-Il. Allah crée ce qu'Il veut : quand Il décide d'une chose, rien d'autre. Il dit : "Sois" et c'est. Oui, au regard d'Allah, il en est de Jésus comme d'Adam qu'Il créa de poussière puis à qui Il dit : "Sois" et il fut. »

Arrivé à la fin de ce bref survol de la Nativité, il est clair que pour toutes les religions concernées la mère de Jésus était restée vierge et donc fidèle à sa culture.

En revanche peu est dit à propos du statut de Joseph, le tuteur/mari complaisant qui a endossé la paternité de Marie en l'épousant enceinte, ce qui devait être un énorme scandale en Israël et qui continuait à l'être au moins jusque dans les années 1970 en Occident où le statut des « filles-mères » n'était guère enviable. Dans sa truculence médiévale, l'illustre charpentier était systématiquement représenté en jaune... cocu, car c'est ainsi qu'il pouvait être identifié au premier coup d'œil par les fidèles illettrés sur les vitraux et les tableaux des églises.

Jaune

Cette couleur maudite est d'abord celle de la bile... sans doute celle que l'on se fait quand on redoute l'infidélité de son partenaire. Pourtant, il y a jaune et jaune. Le jaune de l'or est éclatant, c'est la couleur du soleil resplendissant, celle de l'aboutissement, de la pierre philosophale et puis il y a le jaune pipi, celui de la trahison, du renoncement. C'est la couleur de Judas qui l'a léguée aux juifs obligés de porter la rouelle au Moyen Âge et l'abominable étoile sous le joug des nazis. Le jaune fut aussi la couleur du « fol » médiéval. Au Far-West était traité de foie jaune le renégat, le « *bastard* », le lâche ; les syndicalistes traitent de jaunes ceux qui refusent de faire grève et donc trahissent la classe ouvrière. Le jaune est la couleur du soufre, des fumerolles des volcans, émanations des enfers, celle du Malin, de Belzébuth, de Satan, du diable en un mot ! Que dire alors des Gilets jaunes, véritables démons de la République en marche ? Faut-il en rire jaune ? Et moi qui suis médecin, je ne vous souhaite pas d'avoir le teint jaune, celui de la maladie hépatique, du cancer, de la cirrhose, car vous risqueriez d'en faire une jaunisse ! Ou d'être puni d'un carton jaune à la manière d'un joueur de foot violent ou tricheur.

Martyrs chrétiens : sainte Catherine ou la fidélité au Christ au risque du martyre

Selon les chrétiens, la fidélité au Christ est la plus haute des vertus : Catherine était une jeune vierge « incroyablement belle » et très instruite,

capable de confondre et même de convertir tous les savants de son époque lors de débats publics organisés par l'empereur Maximin II Daïa. Ce dernier lui propose alors de la prendre comme deuxième épouse, ce qu'elle refuse avec horreur, déclarant : « Cesse de tenir de tels propos [...]. Je me suis donnée comme épouse au Christ [...]. Rien ne pourra m'éloigner de l'amour que j'ai pour Lui. » Selon Jacques de Voragine dans *La Légende dorée*, un préfet conseille alors un supplice féroce pour la vierge, afin que l'exemple de cette mort effraye les autres chrétiens : quatre roues entourées de scies de fer et de clous doivent lui déchirer et broyer le corps. Alors la vierge pria le Seigneur de détruire cette machine. « Et voilà qu'un ange du Seigneur frappa et brisa cette meule avec tant de force qu'il tua quatre mille païens. » L'empereur la condamne alors à être décapitée. Quand elle est conduite au lieu d'exécution, elle prie Dieu et une voix se fait entendre : « Viens, ma bien-aimée, ma belle ! Voilà : la porte du ciel t'est ouverte. » Puis, après sa décapitation, du lait blanc, forcément, donc virginal, jaillit de son cou en guise de sang.

Chien fidèle

La réputation de Médor remonte à loin. Par exemple, Ulysse, rentrant au bercail après ses interminables tribulations, n'est reconnu par personne, sauf par son fils Télémaque et par Argos, son chien : « Sitôt qu'il flaira l'approche de son maître, il agita la queue et replia ses deux oreilles mais il ne put s'en approcher. » L'animal trop vieux, négligé et couvert de parasites n'a plus la force de se lever et meurt dans la foulée. Le mot Argos désignait à la fois la blancheur et la vitesse de l'éclair. Ici la fidélité recouvre la notion de reconnaissance au sens de reconnaître.

Fidèle par-delà le temps qui passe.

L'iconographie chrétienne regorge de symboles de fidélité conjugale, notamment les gisants, mais elle ne concerne que les femmes dont les pieds reposent sur un chien, contrairement aux hommes qui eux ont droit à un lion, symbole de vaillance. Pourtant, il existait aussi un saint dit « cynocéphale » ou à tête de chien, à savoir saint Christophe, créature monstrueuse, probable réminiscence d'Anubis, le dieu à tête de chacal qui présidait à la momification en Égypte. D'ailleurs le chien était considéré comme un animal « psychopompe » chargé de guider l'âme des défunts.

Fidèle, même par-delà la mort.

Le drame de la tour de Nesle : adultères à la cour de France

L'histoire se passe en 1314 sous le règne de Philippe le Bel, le roi de fer, alors que la France est au faîte de sa puissance. Les Templiers ont fini sur le bûcher et leurs immenses biens ont été récupérés par la Couronne ; trois princes héritiers assurent la pérennité de la dynastie ; la fille unique Isabelle a été mariée au roi d'Angleterre. Tout irait donc pour le mieux dans le meilleur des mondes français si les épouses des deux cadets, Jeanne et Blanche, elles-mêmes sœurs, et Marguerite, l'épouse de l'aîné Louis dit le Hutin ou le Querelleur, n'avaient pas été si jolies, si gaies, si coquettes et, surtout, si anticonformistes. Il faut dire que les fils du souverain n'étaient pas particulièrement avenants. Austères serait le qualificatif le plus sympathique à leur égard. La rumeur commence à enfler et le scandale éclate le jour où Isabelle en visite à la cour de son père remarque que les somptueuses aumônières qu'elle avait offertes à ses deux belles-sœurs pendaient à la ceinture de deux chevaliers normands, les frères d'Aunay, Gautier et Philippe. Isabelle, une vilaine rapporteuse, fait part de ses soupçons à son père qui diligente une enquête. Les deux chevaliers sont arrêtés, convenablement torturés et avouent.

L'honneur de la cour de France est terni à jamais.

Gautier et Philippe sont condamnés et exécutés de manière abominable : battus, émasculés, recouverts de plomb fondu avant d'être traînés par des chevaux dans les rues de Paris et enfin décapités. Leurs restes sont pendus au gibet et exposés jusqu'à pourrissement complet. Quant aux sœurs Marguerite et Blanche, convaincues d'adultère, elles seront tondues et enfermées à Château-Gaillard en Normandie où, mal nourries, frigorifiées, abandonnées, Marguerite mourra en moins d'un an et Blanche finira par prendre le voile ; quant à Jeanne, seulement coupable de complicité, elle sera également enfermée mais de manière plus confortable à Dourdan pour être rapidement libérée fin décembre 1314. Elle reprendra sa place auprès de son mari Philippe le Long et deviendra reine de France et protectrice des écrivains. Elle fondera même le Collège de Paris.

La morale de cette triste histoire est que le pire des crimes n'est sans doute pas l'adultère, mais le lèse-majesté : tous coupables d'avoir ridiculisé le roi, ses fils et par extension la France.

Fidèles à leur aimé(e), infidèles à leur communauté

Tristan et Yseult : fidèles l'un à l'autre, infidèles à leurs clans

Une légende celtique née au moins au XII^e siècle⁵, mise en forme écrite par le frère Robert en 1226 pour le roi de Norvège et qui va parcourir le temps jusqu'à aujourd'hui après avoir inspiré celle du roi Arthur. Résumons l'affaire : Bleunwenn, autrement dit « Blanche-Fleur », la mère de Tristan, meurt en couches ; plus tard, son frère Marc'h, roi de Cornouailles, veut que son neveu le chevalier Tristan dont les exploits ne se comptent plus soit le futur héritier de son trône – le héros a en effet tué un dragon, un nain, ainsi que le géant Morholt, le propre beau-frère de Rivalen, roi de Loonois et père d'Yseult, donc l'oncle de la belle blonde. Avant de mourir, le géant a blessé Tristan de son épée empoisonnée et seule Yseult peut le guérir, ce qu'elle fait ; malheureusement les seigneurs du royaume veulent une succession directe ; le roi Marc'h décrète alors que sera sacré roi celui qui épousera la détentrice d'un cheveu d'or déposé le matin même par deux hirondelles.

Marc'h envoie Tristan en ambassade auprès du roi d'Irlande afin de quérir sa fille, la belle Yseult qu'il souhaite épouser ; un dragon l'attaque, le blesse avant d'être tué ; Yseult soigne à nouveau Tristan. Le roi accepte le mariage de sa fille Yseult avec le roi Marc'h et avant d'embarquer, la mère confie à Brangien, la servante d'Yseult, un puissant philtre d'amour qu'elle doit faire boire à sa fille et à Marc'h avant leur nuit de noces. Il s'agit d'une

molécule à effet prolongé sur plusieurs années ! En cours de traversée, lors de la nuit de la Saint-Jean, Brangien se trompe et confie par erreur le philtre à Tristan qui le boit en croyant que c'est du vin et il en offre à Yseult. Instantanément, les deux jeunes gens tombent amoureux l'un de l'autre. Yseult perd sa virginité. Yseult épouse Marc'h mais sa servante, elle toujours vierge, prend sa place dans le lit conjugal. Au petit matin, Yseult reprend sa place dans le lit de son mari officiel alors qu'elle a passé la nuit dans les bras de Tristan. Les deux amants prennent la fuite. Au bout de trois ans, au cours de la nuit de la Saint-Jean, le philtre perd son efficacité. Ils ne s'aiment plus par magie mais par... amour. Après une longue quête, le roi Marc'h les retrouve, ils sont endormis dans une grotte mais une épée est fichée entre eux en signe de chasteté. Marc'h est ému et les épargne. Il met son épée à la place de celle de Tristan et glisse son anneau au doigt d'Yseult. À leur réveil ils comprennent que le roi leur a pardonné. Ils conviennent tristement de se séparer puisqu'ils ne sont plus enchaînés par magie mais par un sentiment humain. Yseult retourne auprès de son mari Marc'h. Celui-ci reprend son épouse légitime mais bannit Tristan dont les seigneurs ne veulent pas. Ce dernier part en Bretagne où il épouse Yseult aux blanches mains dont la beauté et le nom magique évoquent ceux de son aimée. Néanmoins il ne consomme jamais le mariage et cette dernière devient jalouse. Tristan est gravement blessé lors d'un combat et seule Yseult la blonde une fois de plus peut le sauver. Il est convenu que, si elle accepte, le navire qui la ramènera arborera une voile blanche alors que si elle refuse, la voile sera noire. Yseult aux blanches mains est si jalouse qu'elle ment à Tristan et prétend faussement que la voile est noire. Le chevalier se laisse mourir... de même qu'Yseult la blonde à sa suite. Ils sont enterrés côte à côte et une ronce pousse et unit à jamais leurs deux tombes.

Pour moi qui ai la main verte, je ne peux m'empêcher de me dire que la ronce est une plante invasive, piquante, désagréable, quasi impossible à

éradiquer. Bref, le cauchemar des jardiniers et peut-être, qui sait, des maris légitimes, trompés par-delà la mort !

Morale de l'histoire : Même la mort ne peut séparer ceux qui s'aiment vraiment... car dans cette histoire, la fidélité transcende tout.

Roméo et Juliette

Assez proches psychologiquement de Tristan et Yseult, les deux amants resteront fidèles l'un à l'autre mais infidèles à leurs familles respectives. À leurs clans. Cette tragédie de William Shakespeare qui a repris un vieux conte italien relatant une tragique histoire d'amour entre deux jeunes gens qui tombent amoureux l'un de l'autre tout en appartenant à deux familles ennemies en pleine vendetta, les Montaigu et les Capulet. À la fin de l'histoire, les deux amants se suicident... Là encore, la fidélité transcende tout, vraiment tout, car ne l'oublions pas, le suicide est le seul péché impardonnable aux yeux de la religion, de toutes les religions, et vaut à son auteur un aller simple pour l'enfer.

Héloïse et Abélard

L'histoire vraie se passe au début du XII^e siècle.

Héloïse est une bâtarde, née d'amours illégitimes et élevée par son oncle Fulbert, chanoine de Paris. Brillantissime, elle devient la première fille à faire des études à Paris dans les arts libéraux ; elle maîtrise le latin, le grec, l'hébreu, connaît les auteurs antiques, même si sa réputation est essentiellement liée aux chansons à boire dites pour goliards et aux poèmes satiriques qu'elle compose. Abélard est un abbé, enseignant moderniste, anticonformiste, auteur de nombreux ouvrages philosophiques, théologiques, juridiques, inventeur de la scolastique et du conceptualisme. Il fonde un collège à Sainte-Geneviève qui préfigure l'Université en échappant à l'autorité épiscopale. C'est la première fois qu'une abbaye dispense son savoir à des étudiants. Sa célébrité est immense dans tout

l'Occident chrétien. En 1119 il se fait moine, mais en 1123 et en 1140 son enseignement est jugé hérétique et livré à un autodafé.

Grand féministe, il fonde avec Héloïse un couvent, refuge pour femmes instruites, le Paraclet, dont la règle est féminine.

Pourtant, la gloire de ces deux personnages exceptionnels est davantage liée à leur histoire amoureuse relatée par Abélard dans son *Histoire de mes malheurs* et par la publication de leur correspondance amoureuse⁶.

Abélard, abbé et pourtant grand séducteur devant l'Éternel, prend pension chez Fulbert dans le seul but de séduire sa belle étudiante et ainsi de l'ajouter à son tableau de chasse. Pour ce faire, il l'inonde de lettres des plus pressantes qu'elle recopie soigneusement avec ses réponses. Fulbert surprend les deux amants en pleine action, « nus comme Mars et Vénus » et il est furieux. Héloïse tombe enceinte et Abélard lui offre un refuge dans sa famille où elle accouche d'Astralabe qui plus tard sera chanoine puis moine cistercien.

Astralabe ou Astrolabe, un drôle de prénom, pas catholique du tout !

C'est Héloïse qui l'a choisi en l'absence d'Abélard et personne d'autre ne l'a jamais porté, ni avant ni après et il faut reconnaître qu'encore une fois, c'était une sacrée provocation de la part des parents. Tout d'abord, il n'y a pas de saint Astralabe ! Cet instrument – pas encore de navigation – évoque l'Antiquité, l'astrologie/astronomie et donc la science de l'époque. De plus *Astralabius*, si l'on extrait le mot de *Petrus Abaelardus II*, devient l'anagramme de *puer dei* ou enfant de Dieu. Ces références ésotérico-scientifico-eschatologiques forment un ensemble qui attribue à Héloïse la place de Marie aux côtés de Jésus/Abélard. Rappelons que Paraclet (autre appellation du Saint-Esprit) est le nom qu'Abélard et Héloïse ont donné à un couvent situé en Champagne, où il a d'abord séjourné en ermite mais où il enseigna à de très nombreux escoliers venus de Paris avant de laisser la

place à Héloïse qui s'y installa en tant que mère supérieure avec ses moniales.

Malgré l'opposition d'Héloïse, un mariage « discret » est célébré car Abélard doit préserver sa carrière. Malheureusement, la récente réforme grégorienne prévoit que les clercs doivent rester célibataires et le scandale – immense – éclate au grand jour car Fulbert s'empresse de révéler le mariage et en conséquence, Abélard perd le bénéfice de sa charge de chanoine.

Pour préserver sa femme, Abélard la place au couvent. Fulbert hurle à la répudiation et envoie des sbires pour le punir : ceux-ci le châtrèrent sans autre forme de procès. Abélard devenu « imparfait de corps » ne peut donc plus être ecclésiastique ni enseignant.

Le royaume est consterné par cette vengeance privée perpétrée au sein du chapitre cathédral de Paris. Fulbert est suspendu pendant deux ans, les deux sbires sont émasculés et énucléés, Abélard devient moine à l'abbaye de Saint-Denis puis au Paraclet où il écrit un traité d'enseignement de théologie. Quant à Héloïse, elle fut contrainte de devenir religieuse car selon la règle de l'époque, quand un couple était marié, si l'un des deux voulait entrer au monastère ou au couvent, il ne pouvait le faire que si son conjoint faisait de même. La pauvre Héloïse fut donc moralement obligée par Abélard à une carrière de nonne car celui-ci ne supportait plus de vivre « dans le siècle » du fait des moqueries et autres humiliations dont il était l'objet à cause de son incomplétude. Héloïse fut en quelque sorte condamnée à être fidèle à Dieu pour rester fidèle à son amant/mari.

Abélard redeviendra un professeur entouré de nombreux étudiants. Après de multiples tribulations, procès ecclésiastiques où il risqua le bûcher entre autres condamnations, il mourra en 1142 et sera inhumé dans une chapelle annexe au Paraclet, chez son épouse qui y sera également enterrée, son corps étant placé sous celui de son mari !

Héloïse, grande amoureuse, est restée fidèle à son homme et, par force, à la religion. Abélard est plus compliqué, plus intéressé que fidèle, selon moi ! À moins qu'on ne puisse parler de fidélité à sa carrière, à ses convictions peut-être.

Don Juan

Une histoire très morale qui condamne les maris volages !

Le vil séducteur, *alias* don Juan, était un jouisseur plus qu'un amoureux. Il n'aimait rien tant que séduire – déshonorer – les vierges et les femmes mariées. Il est une figure emblématique de l'Occident immortalisée par Shakespeare, Molière et Mozart. Il est le parfait symbole de l'infidélité à son épouse, doña Elvire, ainsi que du libertinage. En guise de punition il est entraîné dans la mort et aux enfers par la statue du Commandeur à qui il est resté indéfectiblement fidèle.

Lucrèce Borgia

La sœur du « Prince⁷ », César Borgia, est le fruit des amours infidèles du pape Alexandre VI Borgia, un des souverains pontifes les plus scandaleux de toute l'histoire du Vatican qui n'en manque pourtant pas. Du fait des détracteurs de sa famille et en particulier des racontars de son premier époux, Giovanni Sforza, furieux et humilié d'avoir été contraint de déclarer une non-consommation de son mariage pour cause d'impuissance, Lucrece traînera une réputation de femme dépravée, empoisonneuse et même incestueuse avec son frère César. Victor Hugo avec sa pièce en a par ailleurs rajouté une sacrée couche. Aujourd'hui, il ne semble pas que ces reproches soient finalement fondés. En revanche, elle a été mariée plus ou moins de force trois fois et est morte en couches à 39 ans. Même si la chose est probablement fausse, elle a depuis toujours été considérée comme le pendant féminin de don Juan, l'épouse infidèle par excellence.

La duchesse de Berry

Nous sommes le 10 mai 1833 et la couronne de France n'avait pas d'héritier unanimement considéré comme légitime jusqu'à ce que la belle Caroline accouchât d'Henri, « l'enfant du miracle », sept mois après la mort de son époux. La dynastie des Bourbons était sauvée *in extremis* d'un véritable imbroglio juridique. En effet, selon les Lois fondamentales du royaume, il y a toujours moyen de trouver un héritier qui ne soit pas apparenté par les femmes car « le royaume des Lys ne saurait tomber en quenouille » selon la très machiste règle. Il faut donc une primogéniture mâle par mâle, exactement comme chez les lions, les cerfs ou... les dindons. En 1833, il eût fallu remonter à Louis XIV pour redescendre à un de ses petits-fils, Philippe V d'Espagne et, là, il y avait un problème car en vertu des traités d'Utrecht les Bourbons d'Espagne renonçaient à leurs droits à la couronne de France. Pourtant, toujours selon les mêmes Lois fondamentales du royaume, déjà appliquées sous Philippe Auguste au XII^e siècle et fixées définitivement en 1575, il existe une disposition très stricte appelée la règle d'indisponibilité de la couronne : un souverain ne peut pas abdiquer ni renoncer, quelles que soient les circonstances. Le traité de Troyes en 1420 qui retirait ses droits au dauphin Charles en raison de ses « crimes énormes », le fait que François I^{er} ait envisagé d'abdiquer après la défaite de Pavie et le traité d'Utrecht étaient donc parfaitement impossibles d'un point de vue juridique, même si Philippe d'Espagne avait manifesté son souhait de renoncer à régner sur la terre des Lys.

La situation était donc inextricable puisque d'un côté les légitimistes bourbonniens purs et durs tournaient leur regard vers la maison d'Espagne et que de l'autre côté, ceux qui penchaient du côté d'une monarchie transactionnelle en tenaient pour Louis-Philippe qui de ce fait s'intitula « roi des Français » et non pas « roi de France ». Louis-Philippe, étant le fils de « Philippe Égalité », lequel avait voté la mort de Louis XVI et était donc considéré – à juste titre – comme un régicide, n'avait pas vraiment la cote chez les royalistes, d'autant plus que son fils, le même Louis-Philippe,

avait en personne participé aux batailles de Valmy, de Jemmapes et de Neerwinden... du côté des révolutionnaires républicains et qu'il trouvait de plus moyen de s'en enorgueillir. Il alla même, une fois sacré roi, jusqu'à commanditer au peintre Horace Vernet des tableaux célébrant ces grandes victoires nationales.

Bref, quelle que fût la solution adoptée en 1833, cela aurait été le bazar et c'est la raison pour laquelle l'accouchement de Caroline qui donna au pays un héritier mâle, Henri, fut considéré comme un véritable *deus ex machina*, un vrai miracle !

Pourtant l'histoire est loin d'être terminée car cette aristocrate était une grande militante qui avait le sens de la famille et tenta depuis l'Angleterre de renverser le roi Louis-Philippe dont le grand défaut était d'être un Orléans, pas un Bourbon. L'insurrection avait échoué. Déguisée en homme, elle revint *incognito* en France pour animer la dernière révolte des Chouans ; elle fut capturée après une traque rocambolesque dont le dernier épisode tragicomique fut que s'étant réfugiée toute une nuit derrière une plaque de cheminée dans une maison cernée par la gendarmerie, elle fut littéralement enfumée lorsqu'un des pandores frigorifiés (on était en novembre) alluma le feu dans ladite cheminée ; elle dut alors se rendre dans l'état que l'on peut imaginer et fut immédiatement incarcérée.

Las ! Caroline, la « Jeanne d'Arc des légitimistes » accouchera quelques mois plus tard, en prison, d'une bâtarde, prénommée Rosalie ou Anne-Marie qui ruina la grande popularité de la « muse des romantiques », en l'espèce, Chateaubriand et Lamartine.

Caroline, princesse de Naples et de Sicile, mais aussi sauvageonne italienne, décrite comme une « jolie laide » a dû alors s'expliquer à propos de cette étrange grossesse. Elle publie une déclaration dans *Le Moniteur* : « Pressée par les circonstances [...] je crois devoir à moi-même, ainsi qu'à mes enfants, de déclarer m'être mariée secrètement pendant mon séjour en Italie. » Ses partisans le prennent très mal : « Elle a fait son parti cocu »,

entend-on dans les salons de la capitale. Quant à l'identité de l'heureux papa, elle reste inconnue, amenant Chateaubriand à déclarer avec muflerie : « Comment voulez-vous qu'elle le dise, elle-même ne le sait pas ! » Pourtant plus tard, le comte Hector Lucchesi-Palli de Palerme, fut par elle déclaré officiellement le père puisqu'ils s'étaient mariés secrètement. Subsistait pourtant un léger problème, le comte nia le fait, arguant qu'il n'avait pas quitté son poste de diplomate en Hollande depuis deux ans ! Il y gagna pourtant le surnom peu glorieux de « saint Joseph » ; plus tard encore, en tant que mari de la Vierge, il vivra auprès de Caroline de longues années et ils auront ensemble quatre enfants, bien légitimes, eux ! Mais alors, qui fut le vrai père d'Anne-Marie ? Beaucoup de noms ont été avancés, aucun retenu.

Caroline en tout cas ne peut pas être considérée comme un modèle de fidélité à la dynastie des Bourbons, ni à son parti.

François Hollande

Le futur président aura vécu pendant presque trente ans et eu quatre enfants avec Ségolène Royal que, selon la rumeur, il trompa tant et plus avant d'officialiser, ou du moins annoncer, sa relation avec Valérie Trierweiler qu'il qualifia de « femme de sa vie » – ce que Ségolène a dû apprécier. C'était la première fois dans l'histoire de la République qu'une « Première dame » n'était pas mariée avec le chef de l'État. Par la suite, il trompa Valérie avec Julie Gayet. Cette série de compagnes officialisées sans être officielles puisque non épousées lui a sans doute coûté cher car elle a reposé sur le mensonge et l'outrage à des femmes trompées. Sans parler de la muflerie ! Valérie s'est d'ailleurs féroce ment vengée par un livre assassin sur son ancien amant⁸. La quatrième de couverture en donne une idée : « J'ai appris l'infidélité du président par la presse, comme chacun. Les photos ont fait le tour du monde alors que j'étais à l'hôpital, sous tranquilisants. Et l'homme que j'aimais a rompu avec moi par un communiqué de dix-huit mots qu'il a dicté lui-même à l'AFP, comme s'il

traitait une affaire d'État [...] et j'ai trop souffert du mensonge pour en commettre un à mon tour. » Peut-on considérer que nombre de femmes aient refusé de voter pour un tel « menteur » et un tel lâche, car si on ment à ses femmes et qu'on les traite ainsi, il est plus que probable qu'on mente dans les autres domaines et que l'infidélité puisse s'étendre à ses idées politiques ?

Il est possible aussi que l'image d'un président qui pécho comme un collégien, rue du Cirque, en scooter avec son casque sur la tête n'ait pas contribué à son prestige personnel et à sa réélection. Le ridicule l'a tué.

Grandeur et décadence des amours illégitimes !

Tranche de vie

INCOMPATIBILITÉ AMOUREUSE

Elle, c'est Marie, 27 ans, et lui, c'est Quentin, 28 ans.

Elle est incurablement romantique, il est incurablement coureur.

Elle travaille en tant que secrétaire de direction, il est représentant de commerce (VRP) et, comme il a un très grand territoire, il est absent toute la semaine.

Ils n'ont pas d'enfants.

C'est la dixième fois qu'à sa question devenue rituelle du vendredi soir, « Me trompes-tu ? » à laquelle il a répondu chaque fois « Oui, physiquement, mais je n'aime que toi », elle décide que ce sera la dernière.

Ce vendredi-là, elle lui dit avec beaucoup de douceur : « Je t'ai mis en garde à *n* reprises ; je ne supporte plus. Je te propose d'aller voir un notaire pour un divorce à l'amiable. Nous ne sommes pas construits de la même manière. Je respecte tes choix, respecte les miens. »

Le lendemain c'est main dans la main qu'ils se rendent chez l'homme de loi.

Ils resteront bons amis.

Histoire du droit de l'adultère

« La légitimité de l'enfant né trois cents jours
après la dissolution du mariage,
pourra être contestée. »
(*Code civil*, 1804, art. 315)

La femme étant traditionnellement considérée comme un bien et le mariage devenant dès lors une sorte d'échange de propriétés contracté entre hommes, très peu de sociétés civiles semblent avoir criminalisé l'adultère masculin... du moins jusqu'à 1810 en ce qui concerne la France... et ce, à l'inverse de l'adultère féminin qui, pour sa part, rompait le contrat. Déjà, le Code d'Hammourabi (1728 av. J.-C.), considéré comme le plus ancien codex juridique du monde, prévoyait que la femme adultère devait être noyée. Souvent encore plus extrémistes dans cette position, les religions dans leur ensemble ont proclamé des opinions – et des sanctions – encore plus lourdes.

L'infidélité en droit romain

C'est encore une fois le grand Jules César qui est à l'origine du premier statut juridique romain du mariage fidèle par hypothèse et de son contraire, l'adultère. Datant de 18 avant J.-C., la *Lex Julia de adulteriis et de pudicitia*¹ prolonge la *Lex Julia de maritandis ordinibus*, ces textes officiels ayant pour objectif clair de favoriser à la fois la procréation légitime et la pureté de la race romaine, encourager le mariage et décourager l'adultère. À cet égard, une fille se devait d'être vierge au moment de son premier mariage. Auparavant, au temps de la République, rien n'était prévu pour réprimer l'adultère qui était considéré comme une affaire familiale privée. Dans ce contexte, seul le divorce était inscrit dans la loi. Avec les deux *Lex Julia*, le *pater familias* acquérait des droits nouveaux alors que le célibataire était frappé d'incapacité dans ce domaine. En réalité, uniquement le père de famille sénateur et noble, car pas question de permettre le mariage entre personnes de classes différentes ! De plus, l'adultère ne concernait que les femmes qui couchaient avec un autre homme que leur mari, car rien n'était prévu pour un homme qui fréquentait d'autres femmes, du moins tant que celles-ci pouvaient être considérées comme « génitalement convenables », comme des prostituées ou des esclaves. N'oublions pas que l'esclave était considéré comme un bien meuble dont le propriétaire pouvait user à sa guise, en particulier sur le plan sexuel. En revanche il en allait tout autrement s'il avait des relations avec une femme mariée ou la fille non mariée d'un *civis* (« citoyen »). Toujours cette vieille obsession des mâles de s'assurer de l'authenticité de leur descendance ! Le risque en effet était qu'une femme adultère ne tombât enceinte de son amant et ne fît entrer un bâtard dans une famille honorable. Plusieurs cas de figure étaient envisagés :

- Si un père surprenait sa fille en flagrant délit d'adultère, il pouvait disposer du *jus occidentis* ou « droit de tuer » à l'encontre de sa propre fille et de son amant. Néanmoins, il devait tuer les deux amants, ne pouvant en

aucun cas laisser la vie sauve à l'un des deux, sinon il s'exposait à des poursuites judiciaires pour homicide. Il pouvait aussi épargner les deux.

- Dans le cas où c'était le mari qui surprenait en flagrant délit sa femme en pleine action, il n'avait pas le droit de la tuer. En revanche il pouvait tuer l'amant, à condition bien sûr que celui-ci appartînt à un rang social moins élevé.

- Si le père ou le mari ne désirait pas tuer les deux coupables, il pouvait leur intenter un procès tout en ayant le droit de retenir l'amant sur les lieux pendant vingt heures, le temps de rassembler les témoins.

- De son côté, le mari, en cas de procès, devait répudier son épouse dans les soixante jours après le divorce avant de pouvoir accuser sa femme d'adultère. De plus, il ne pouvait pas accuser les deux complices au cours de la même action judiciaire. C'était d'abord l'amant, puis éventuellement l'épouse, s'il en avait la volonté et uniquement si l'amant avait été reconnu coupable.

- Si l'ex-femme s'était entre-temps remariée, elle ne pouvait plus être attaquée par son ex-mari car un citoyen romain n'avait pas le droit de se marier avec une femme convaincue d'adultère. D'ailleurs, si celle-ci avait été reconnue coupable après son remariage, il avait l'obligation de la répudier.

Pas facile à comprendre, notamment dans la démarche chronologique, avec notre logique du XXI^e siècle !

L'infidélité en droit français

Depuis la fin du Moyen Âge jusqu'à la Révolution française qui décriminalisa pour quelques années l'adultère puis la loi Naquet sur le divorce (1884) et enfin la dépénalisation totale en 1975, l'État a imposé une législation parfaitement inégalitaire et en défaveur de la femme adultérine.

Jusqu'au XVII^e siècle, « l'authentique » consistait par exemple à enfermer la coupable dans un couvent après l'avoir dûment châtiée (crâne rasé, fouet...). À noter d'ailleurs que l'adultère reste de nos jours une faute civile et constitue de loin la première cause de divorce.

L'infidélité au Moyen-Orient

L'épisode dit de la femme adultère dans l'Évangile de Jean (VIII, 1-11) est très significatif à cet égard : « Or, les scribes et les pharisiens amènent une femme surprise en adultère et, la plaçant au milieu, ils disent à Jésus : “Maître, cette femme a été surprise en flagrant délit d'adultère. Or, dans la Loi, Moïse nous a prescrit de lapider ces femmes-là. Toi donc, que dis-tu ?” Ils disaient cela pour le mettre à l'épreuve, afin d'avoir matière à l'accuser. Mais Jésus, se baissant, se mit à écrire avec son doigt sur le sol. Comme ils persistaient à l'interroger, il se redressa et leur dit : “Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette le premier une pierre !” Et se baissant de nouveau, il écrivait sur le sol. Mais eux, entendant cela, s'en allèrent un à un, à commencer par les plus vieux² ; et il fut laissé seul, avec la femme toujours là au milieu. Alors, se redressant, Jésus lui dit : “Femme, où sont-ils ? Personne ne t'a condamnée ?” Elle dit : “Personne, Seigneur.” Alors Jésus dit : “Moi non plus, je ne te condamne pas. Va, désormais ne pèche plus.” »

En ces contrées, l'usage de la lapidation comme *modus operandi* d'exécution à l'encontre de certains délits est à la fois ancien et spécifique. De nos jours, celle-ci est pratiquée de manière traditionnelle mais non réellement inscrite dans la loi dans certains pays – l'Iran ou l'Arabie saoudite et plus récemment aux Émirats arabes unis, au Qatar, au Yémen, en Irak, en Mauritanie, en Somalie, au Soudan, dans le nord du Nigeria, en Afghanistan, au sultanat de Brunei, dans les zones tribales du Pakistan.

Bien qu'épouvantable à nos yeux occidentaux, il convient de noter qu'elle n'est pas pratiquée légalement dans tous ces pays et qu'en réalité elle ne l'est que de la part de quelques groupes d'extrémistes religieux. Remarquons au passage que dans ces pays, l'homosexualité est punie de la même peine, comme si dans les deux cas, d'un point de vue religieux, il s'agissait d'une sorte d'infidélité, de trahison en quelque sorte vis-à-vis de notre espèce, chaque individu étant tenu de se reproduire, sauf en cas d'impossibilité : eunuques, infirmes, saints ermites, les moines et les couvents n'existant pas dans ces cultures et les imams et rabbins étant mariés et pères de famille.

En réalité, cette coutume a existé chez nous dans la Grèce d'Homère. Œdipe par exemple quand il eut compris qu'il avait tué son père et couché avec sa mère demande à être lapidé, de même qu'Ajax le Petit, fils d'Oïlée qui a failli l'être après avoir violé Cassandre, prêtresse d'Apollon, alors qu'elle implorait la protection du dieu tout en étant hors du temple en s'accrochant au *palladion* qui était la figurine sacrée de la déesse Pallas Athénée.

Mais reprenons l'histoire³ : à ce moment précis du viol sacrilège, les dieux envisagèrent de pétrifier le blasphémateur, c'est-à-dire de le métamorphoser en rocher ; il s'agissait selon moi d'une métaphore de la lapidation puisqu'une fois exécuté, le supplicié est recouvert de pierres et fait partie intégrante d'un monticule rocheux. Mais comme le héros s'était opportunément réfugié dans le temple d'Athéna, il put s'échapper et tenta de rentrer chez lui. Les dieux furieux déclenchèrent une tempête, le bateau fit naufrage, Ajax en réchappa grâce à Poséidon, dieu de la mer ; il rampa en haut d'un rocher (forcément). À ce moment, Ajax, roi des gaffeurs, maudit les dieux ; de ce fait, le même Poséidon outragé fend ledit rocher d'un coup de trident. Symboliquement, le héros fut donc lapidé et pour finir, fut englouti dans la mer d'Égée. Encore une fois hors de la vue.

Déjà donc, cette forme d'exécution concernait les crimes sexuels (et aussi le blasphème). Pourtant, Eschyle la considérait comme une « justice d'abattoir » au même titre que l'empalement, l'énucléation et la décapitation. Difficile de lui donner tort. À noter qu'à Athènes, ce n'était pas seulement le couple adultère qui était puni mais tous ceux qui étaient au courant sans l'avoir dénoncé.

La loi judaïque prévoyait aussi la lapidation pour l'adultère qui était considéré comme une atteinte à la propriété d'autrui, à savoir le mari, le mariage étant là aussi considéré comme une sorte d'accord commercial. À partir de la diaspora et de la dispersion des juifs dans l'Empire romain, elle disparut puisque Rome ne reconnaissait pas cette forme d'exécution.

En terre d'islam, il existe quelques hadiths (dits du Prophète) qui mentionnent le *rajm* mais de manière très restrictive, voire presque inapplicable puisqu'il faut que l'homme ou la femme marié(e) confesse sa faute et qu'il y ait quatre témoignages. De plus, la sourate *An-Nur* du Coran s'oppose à la lapidation puisqu'elle prévoit « seulement » cent coups de fouet. En réalité, des possibilités d'échapper à la condamnation avaient été imaginées, par exemple une grossesse prolongée pouvant aller jusqu'à cinq ans ou bien un sommeil tellement profond de la femme qu'elle ne s'était même pas rendu compte du rapport sexuel. Bref, la lapidation n'a pratiquement jamais été appliquée dans le monde musulman officiel.

Selon Abdou-Rahman ibn Abdoul Karim al-Sheha, « de toute l'histoire de l'Islam, on n'a observé que deux ou trois cas où cette peine a été appliquée suite à l'aveu même des contrevenants et sur leur demande⁴ ». Ce n'est donc que depuis les années 1980 qu'elle a été remise au goût du jour par les fondamentalistes, talibans ou Boko Haram, et surtout en Iran. Selon Mina Ahadi, présidente du Comité international contre la lapidation, 150 personnes y auraient été lapidées au cours de ces trente dernières années⁵. Il convient de noter qu'elle est inscrite dans la loi, mais non

appliquée en Arabie saoudite, au contraire de la décapitation au sabre, de la flagellation et même du crucifiement (après décapitation) qui y sont appliqués. Rappelons que dans ce pays, en 2022, 81 personnes furent exécutées en un jour et que l'homicide, le viol, les attaques à main armée, la sorcellerie, l'adultère, la sodomie, l'homosexualité et l'apostasie y sont passibles de la peine capitale.

La lapidation est un mode d'exécution selon moi très symbolique puisqu'il consiste à recouvrir de rochers une personne condamnée pour un délit sexuel. C'est *a priori* le seul cas où le corps du supplicié devient invisible car en général, il est au contraire exposé à la vue de tous afin de servir d'exemple dissuasif. En France, par exemple, à Montfaucon, on laissait indéfiniment les pendus au gibet afin qu'ils s'y fissent dévorer par les corbeaux. La puanteur était insoutenable. Dans le cas qui nous occupe, il est frappant de constater que le cadavre de l'auteur d'une fornication illicite doit être caché par une sorte d'avalanche de pierres, occulté comme chaque fois qu'il s'agit de sexe dans ces contrées d'extrême pudeur.

Au Japon, les couples adultères étaient obligés de s'exposer à la vue de tous, alors que les Indiens de l'Illinois torturaient les femmes en leur coupant le nez, en leur arrachant les cheveux ou en les violant collectivement.

Le droit des bâtards

Antoine de Bourgogne, seigneur de Beveren, fils illégitime du duc de Bourgogne Jean le Bon, a « relevé » le titre de Grand Bâtard à la mort de son demi-frère Corneille. Après avoir servi son autre demi-frère, Charles le Téméraire, il entra au service de leur pire ennemi, Louis XI, dit l'Universelle Aragne, qui en fera un de ses meilleurs conseillers, jusqu'à le

faire comte et le décorer de l'ordre de Saint-Michel. Enfin il sera légitimé par le roi Charles VIII en 1485. Une belle destinée pour un homme dont le principal titre a été d'avoir été le fruit de l'infidélité de son père car il convient de bien distinguer les bâtards nés d'un crime contre la fidélité, un *damnatus coitus*, à savoir un adultère, de ceux « naturels » nés hors mariage entre deux personnes non mariées.

De manière générale, les enfants illégitimes, quels qu'ils soient, n'avaient pas de droits, notamment à l'héritage sauf testament explicite. Cette inégalité visait à protéger la famille qui elle-même reposait sur la fidélité dans le mariage organisé, fidélité que les futurs époux continuent à se jurer mutuellement, même dans le Pacs depuis qu'un arrêt du TGI de Lille a disposé « qu'il découle de l'article 515-1 du Code civil une obligation de vie commune entre partenaires d'un pacte civil de solidarité, qui doit être exécutée loyalement. Que l'obligation de devoir exécuter loyalement le devoir de communauté de vie commande de sanctionner toute forme d'infidélité entre partenaires. Que le manquement à l'obligation de vie commune justifie une procédure en résiliation de Pacs aux torts du partenaire fautif. »

Au passage on pourrait s'interroger sur l'absence de créativité des inventeurs du Pacs qui se sont concentrés sur la question de l'homosexualité alors qu'au départ ce pacte était supposé *inventer* des nouvelles formes de vie commune. Pourquoi, dans ce cas, ne peut-on pas se pacser à trois, quatre, dix ou cent ? Pourquoi ne peut-on pas se pacser entre frères et sœurs ? Et pourquoi surtout imposer la fidélité ?

De nos jours tout a changé et les enfants nés hors mariage ont obtenu *presque* les mêmes droits que les autres (loi du 3 janvier 1972). Toutes les inégalités ont enfin disparu depuis la condamnation de la France par la Cour européenne des droits de l'homme le 1^{er} février 2000.

Qu'est-ce que le mariage ?

Difficile en effet de dissenter sur la fidélité en amour au sens juridique sans savoir ce que dit le droit sur le mariage qui est le principal rempart de la fidélité que l'on jure devant le maire.

Dans l'univers chrétien occidental, sa première mention se trouve dans les noces de Cana (Jean, II, 1-11). Soit dit au passage la phrase : « Le vin venant à manquer, la mère de Jésus lui dit : “Ils n'ont pas de vin”. Jésus lui dit : “Que me veux-tu, femme ? Mon heure n'est pas encore venue.” Sa mère s'adresse discrètement aux serviteurs : “Faites ce qu'il vous dira.” » Cet épisode est pour le moins ambigu car au nom de quoi, quand on est de simples invités, se sentirait-on responsable de l'intendance, aussi bien du point de vue de Marie que de celui de Jésus et au nom de quoi les mêmes Marie et Jésus pouvaient-ils se permettre de donner des ordres aux serviteurs, toujours en tant qu'invités ? La seule réponse logique est qu'en réalité, c'était bel et bien le mariage de Jésus lui-même, que Marie était l'hôtesse en tant que mère du marié, ce qu'évidemment les Pères de l'Église, Irénée en tête, qui ont réécrit l'histoire à leur sauce macho ont soigneusement occulté. Comment comprendre autrement qu'un miracle aussi trivial (changer de la flotte en pinard⁶ !) puisse être rapporté alors que de son propre aveu, Jésus n'avait pas encore commencé à exercer son ministère ?

À Rome, le mariage qui était un contrat pouvait être *cum manu* (la mariée passait sous l'autorité juridique de son mari) ou *sine manu* (la mariée restait sous l'autorité juridique de son père et ne devenait indépendante qu'à la mort de celui-ci). Le mariage romain reposait sur un consentement continu ; si l'un des deux époux n'était plus d'accord, le divorce était aisé par exemple pour incompatibilité d'humeur ou si l'épouse avait

passé plus de trois nuits hors du domicile conjugal. Ensuite, il devint une affaire privée, strictement familiale avec signature d'un contrat.

Il faudra attendre le haut Moyen Âge pour que les unions soient célébrées dans les églises. Le consentement n'était indispensable que le jour du mariage. Et encore !

Dans de nombreuses cultures, le mariage ne peut être que le fruit d'un rapt, style enlèvement des Sabines, comme au Maghreb où l'on simule encore parfois l'enlèvement de la jeune fille par le jeune homme à cheval alors qu'en réalité tout a déjà été organisé, la dot, la fête, etc.

Aux États-Unis, il subsiste la tradition de porter la mariée dans les bras au moment de franchir le seuil de la maison, ce qui constitue un rappel symbolique du rapt.

C'est en 1184 que pour la première fois le mariage devient un sacrement sous l'autorité du pape Lucien III. Il va même jusqu'à prévoir que les sourds (et les) muets peuvent se marier puisqu'ils peuvent consentir par signes !

Par la suite l'Église ne fera qu'organiser de plus en plus précisément le mariage déniait toute possibilité de divorce puisqu'il s'agit d'un sacrement.

La Révolution française établit une distinction entre le mariage chrétien et le mariage civil (Constitution de 1791), le divorce étant prévu pour ce dernier en 1804. Aujourd'hui le mariage religieux n'est plus reconnu par l'État français et il est interdit sous peine d'amende de se marier religieusement avant de se marier civilement.

Enfin, depuis le 17 mai 2013, le mariage est possible entre personnes du même sexe, au grand dam des religions dont la

position est dans l'ensemble très conservatrice à l'exception notable des protestants.

Arrivé à la fin de ce chapitre juridique, il me saute aux yeux que la loi ne prévoit aucune disposition concernant la fidélité ; ce qui est logique, me direz-vous, puisque le droit s'intéresse aux délits et autres manquements – en quelque sorte aux trains qui arrivent en retard – et pas aux cas où les citoyens respectent les règles – les trains qui arrivent à l'heure. Que dit alors la société en cas de fidélité ?

Tranche de vie

AJUSTEMENT MARITAL

Rachid et Kevin se sont mariés en grande pompe. Leurs noces ont même défrayé la chronique et suscité la polémique dans leur village où le maire de droite a refusé d'officier « au nom de son droit de réserve et de ses convictions chrétiennes » et délégué cette tâche à son premier adjoint, manifestement réjoui de l'événement, d'autant plus que lui et sa femme ont été invités à la soirée.

La mairie trop petite a dû refuser plus de la moitié des trois cents invités !

Le curé à la fois de gauche et gay a même accepté de donner sa bénédiction, mais pas dans l'église. Bref, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes homosexuels.

Quelques années plus tard, Rachid au cours d'une soirée pluvieuse de novembre pose la question :

– Ce n'est qu'une supposition, une sorte de jeu de l'esprit, mais comment réagirais-tu si je faisais l'amour avec un autre que toi ?

– Ce serait dur mais je ne pense pas avoir le droit de te refuser des moments de plaisir si cela contribue à ton bonheur. Évidemment, si nous avons eu la possibilité d'avoir des enfants, ce serait très différent.

– Ah bon, pourquoi ?

– Parce qu'ils auraient besoin d'avoir des parents stables, donc fidèles.

– Donc tu admetts que si l'un de nous deux avait une aventure, même purement sexuelle, la stabilité de notre couple serait remise en question ?

– Je n'avais pas vu les choses comme ça mais oui, tu as raison. En fait, j'en serais malade ! Et puis après tout rappelle-toi, nous nous sommes juré fidélité devant le maire.

– C'est quoi, la fidélité ?

– C'est ne pas faire l'amour avec un autre. Juridiquement c'est tout et je pense qu'il faut s'en tenir là. En revanche, l'infidélité en pensée n'existe pas, même dans un monde virtuel, un de ces métavers où tu passes tant de temps.

– Rassure-toi, dans mon esprit, cette innocente question sert à mieux nous comprendre et aussi à bien ajuster notre relation car il ne faut jamais se reposer sur ses lauriers. Te tromper physiquement ne m'a jamais effleuré l'esprit ou presque...

– Comme la fois où l'on a dîné avec ce garçon beau comme un dieu ?

– Oui, pendant une demi-seconde au maximum mais de toute manière, il n'aime que les filles, ce con.

– Je te garantis que cette demi-seconde, tu vas me la payer.

Kevin se jette sur Rachid... La censure m'interdit de décrire la suite...

OceanofPDF.com

La fidélité au quotidien

En politique

La récente élection présidentielle a splendidement illustré l'aphorisme de Jacques Chirac selon lequel « Les promesses n'engagent que ceux qui les reçoivent ». Il est vrai que sa trahison retentissante envers Valéry Giscard d'Estaing lui donnait toute légitimité dans le domaine de l'infidélité en politique, à lui qui la pratiquait aussi dans le domaine conjugal.

En 2022, lors de la campagne présidentielle, les désertions ont battu des records, en particulier au sein du PS, de LR, du RN, c'est-à-dire dans les grands partis des dernières décennies, mais très peu chez Zemmour, au PCF, EELV et LREM. Clairement, chez nos hauts responsables politiques, l'idéologie ne pèse pas lourd par rapport à l'espoir de gagner un maroquin en cas de succès.

Dans sa profession

Autrefois, quand quelqu'un était embauché, il restait très souvent dans la même entreprise jusqu'à la fin de ses jours ; en particulier au Japon où la fidélité à son employeur était telle qu'il y avait des dynasties, les fils succédant aux pères dans la même boîte.

J'ai connu dans les hôpitaux psychiatriques des lignées d'infirmiers(ères) qui se perpétuaient depuis plusieurs générations. Aujourd'hui, une infirmière nouvellement diplômée considère comme légitime, quasi obligatoire, au cours de ses premières années de travail, de changer de service afin de vraiment savoir et décider quelles sont l'institution, la spécialité et la pratique qui lui conviennent le mieux et je serais mal placé pour le leur reprocher.

En religion

« Paris¹ vaut bien une messe ! » se serait exclamé le bon roi Henri, *alias* Henri IV le 25 juillet 1593 à la fin de la cérémonie où il abjura une fois de plus sa foi protestante. Ce fut la sixième et dernière fois. Ce souverain adepte de la *Realpolitik* n'était probablement pas un grand dévot et changea de confession au gré des circonstances ; baptisé catholique à sa naissance, il fut élevé comme un protestant mais retourna au catholicisme de manière à pouvoir être sacré et ainsi mettre fin aux guerres de Religion. Étonnamment, il sera un des seuls rois de France à se faire couronner à Chartres plutôt qu'à Reims. Encore un clin d'œil pour montrer qu'il ne pratiquait pas exactement de la même manière que ses prédécesseurs ?

À l'inverse, Thomas More, le très dévot chef du gouvernement du terrible Henri VIII d'Angleterre, préféra être décapité plutôt que de donner son accord au divorce de son souverain et par conséquent de précipiter son pays dans le schisme anglican. Il fut canonisé pour ce haut fait d'armes !

Deux conceptions opposées de la fidélité à la religion... Ne dit-on pas que les chrétiens sont des fidèles ou bien des ouailles, mot dérivé de mouton, ce qui n'est guère aimable selon moi comme appellation, notamment en termes de libre arbitre ? Je laisse mes chers lecteurs décider en leur âme et conscience vers quelle attitude doit aller leur préférence.

En amour

Lorsque j'étais en primaire, j'avais un petit voisin qui était dans la même classe que moi et à force de faire les longs trajets à pied pour aller à l'école et en revenir, nous étions devenus de bons copains, jusqu'à ce qu'un jour mes parents apprennent qu'il était fils de parents divorcés et qu'il vivait avec sa mère célibataire. Rappelons que nous sommes à la fin des années 1950 et que la Haute-Savoie était alors une région des plus catholiques grâce à la très efficace reconquête de l'opinion menée par François de Sales, inventeur du tract ; c'est lui qui au nom de la contre-réforme avait su contrer la menace calviniste venue de Genève située seulement à une quarantaine de kilomètres de là. Je ne savais pas bien ce qu'était le divorce puisque Michel était le seul de la classe, sans doute même de l'école et dans ma petite tête d'écolier de neuvième ou de huitième (aujourd'hui il faut dire CE2 ou CM1), une mère célibataire n'était pas loin d'une femme de mauvaise vie. Mes parents m'avaient dit que bien sûr je pouvais choisir mes copains mais que celui-ci n'était peut-être pas le plus recommandable qui soit... Nous sommes restés amis, mais peut-être un peu moins proches et puis, les deux, mère et fils, sont repartis, Dieu sait où. Il m'en reste un goût amer dans la bouche.

Lorsque je raconte tout cela à mes enfants et encore plus à mes petits-enfants (« J'hallucine ! »), c'est tout juste s'ils me croient, tant le divorce,

les enfants nés hors mariage, les familles recomposées, sont devenus presque la norme, en tout cas des pratiques plus que courantes.

Journée de l'infidélité² (24 avril de chaque année)

Eh oui, elle existe ! Et si vous ne me croyez pas, vous pouvez taper les mots sur votre moteur de recherche préféré et vous tomberez sur ce texte : « Placée sous le signe du changement, de la surprise et de l'audace, la Journée de l'infidélité a lieu chaque 24 avril. Mais pas besoin de tromper sa moitié pour y participer ! C'est simplement l'occasion d'être infidèle à votre routine, votre train-train quotidien ou encore à vos habitudes de consommation. »

C'est même en son honneur que Gleeden, site de rencontres extraconjugales, a commandé à l'IFOP une enquête en ligne publiée en 2016 à partir d'un échantillon représentatif de 2 003 personnes : 55 % des hommes et 32 % des femmes déclarent avoir été infidèles au moins une fois dans leur vie de couple. Il s'agit d'une progression absolument considérable puisqu'ils n'étaient que 19 % dans les années 1970, 30 % en 2001 et 43 % maintenant. Néanmoins, on peut mettre en doute la fiabilité de ce phénomène car les deux précédentes enquêtes avaient été réalisées en face à face et que, dans ce cas, les personnes sondées ont tendance à minimiser les déclarations car elles redoutent le jugement moral de l'enquêteur. De même, la question de l'âge n'est probablement que le reflet de la durée de la relation conjugale avec un effet purement mécanique : plus longtemps un couple a vécu ensemble, plus nombreuses ont été les occasions d'adultère. En épluchant attentivement ce sondage, on voit que ce sont les chefs d'entreprise hommes qui remportent la palme d'or de l'infidélité et que la

raison invoquée est une insatisfaction par rapport à leur vie sentimentale plus que sexuelle.

La floraison de sites de rencontres extraconjugales confirme qu'il s'agit désormais d'un véritable marché. Un très gros marché même, alors que les tourtereaux se jurent fidélité lors de leur mariage et que *de facto* le contrat civil n'est parfois pas respecté. Un peu comme les prêtres qui contrairement aux moines jurent de rester célibataires mais chastes, que nenni !

Sur le plan sociologique, l'infidélité (vie entière) semble être un peu plus de gauche (46 %) que de droite (40 %), un peu plus vieille (66 % des plus de 50 ans) et plus riche (53 % des CSP+). L'enquête s'est aussi intéressée au choix et au mode de rencontre avec l'autre partenaire :

- Un ou une inconnu(e) est le plus fréquent (60 % des hommes, 36 % des femmes) puis, dans l'ordre, un ou une ami(e), un ou une collègue de travail, un ou une ex, et de manière anecdotique, un ou une ami(e) de l'autre ou un membre de sa famille.

- Cela se passe le plus souvent chez l'autre et en ordre décroissant, à l'hôtel, chez soi ou en voiture, rarement au bureau.

- C'est le lieu de travail qui est le terrain de chasse le plus prisé (43 %), suivi par les fêtes et les boîtes de nuit, etc.

- Quant aux infidélités virtuelles, par réseaux sociaux, elles restent comme on pouvait s'y attendre l'apanage des plus jeunes. Notons que le lieu de contact est un site ou une application de rencontre généraliste dans 17 % des cas et spécialisée dans 13 % des cas.

Quant à l'infidélité affective, 46 % des Français ont déjà embrassé sur la bouche quelqu'un d'autre que leur conjoint du moment et 50 % admettent s'être déjà livrés à un jeu de séduction à caractère adultérin. Et puisque nous en sommes à l'infidélité non charnelle, 76 % des hommes et 67 % des femmes ont imaginé de faire l'amour avec quelqu'un d'autre que leur partenaire et 32 % des Français ont déjà eu au moins un rapport en pensant à une autre personne que son partenaire.

Selon l'enquête, deux femmes sur trois estiment qu'« embrasser, c'est tromper ».

Où commence l'infidélité ?

Pour Bill Clinton, se faire pratiquer une fellation n'est en aucun cas un adultère. Pour certain(e)s de mes patient(e)s atteint(e)s de délire de jalousie, regarder un(e) autre dans la rue est à l'évidence une tromperie. En tout cas, dans l'enquête citée, pour 57 % des personnes des deux sexes, échanger des messages coquins est déjà une forme d'infidélité. Et pourtant, oui pourtant, 68 % des Français croient possible de rester fidèle toute une vie à la même personne et 63 % des Français (contre 53 % en 2010) vivant en couple jugent tout à fait possible d'aimer quelqu'un tout en lui étant infidèle.

Enfin, toujours selon l'IFOP, la notion même de fidélité n'est à l'évidence pas du tout perçue de la même manière par les femmes et par les hommes, les premières acceptant beaucoup moins bien les écarts de conduite du partenaire que les hommes. Bien que ce soit de moins en moins vrai, il semble concevable que le besoin de sécurité affective, physique et financière des femmes soit la raison atavique profonde de cette souffrance plus féminine. Cette position de l'IFOP est selon moi hautement critiquable car dans mon expérience clinique, si les hommes sont souvent indulgents avec les écarts de conduite... des hommes, en particulier des leurs, ils ont tendance à argumenter : « mais les femmes c'est pas pareil » ; d'ailleurs, j'ai rencontré nombre de cocus désespérés, notamment dans les services de suicidologie.

Enfin, une autre étude datant de 2021 montre que la France serait la nation la plus infidèle d'Europe avec un taux d'adultère de 48 % (58 % des hommes et 38 % des femmes). Pourtant une autre enquête place l'Italie en tête. À l'opposé, ce seraient les Turcs les plus fidèles.

Et les enfants dans tout ça ?

Ils sont les grands oubliés de l'affaire en vertu de l'aphorisme parfois mais pas toujours exact et surtout bien pratique et parfaitement déculpabilisant pour le parent volage : « Pour les enfants, mieux vaut un bon divorce qu'un mauvais mariage. » Ce changement de mentalité vis-à-vis de la séparation des couples mariés est une transformation considérable de la société dont on ne mesure pas toujours la portée. C'est selon moi la banalisation et la médiatisation de l'adultère qui est la cause principale de l'explosion des ménages. Que ce soit dans les films, les séries ou les faits divers, l'amour prime tout et tout envoyer par-dessus les moulins, conjoints, enfants, n'est plus un sujet de réprobation. La différence flagrante entre les deux films – *Le Divorcement* (1979) et *Génial, mes parents divorcent* (1991) – illustre bien mon propos à cet égard. Je ne pense pas que ce soit mon rôle de porter un jugement à ce sujet. Je ne suis ni un moraliste ni un censeur des mœurs, juste un observateur. En revanche, en tant que clinicien et pédopsychiatre, je ne peux que constater la souffrance toujours, les ravages souvent que la séparation des parents fait endurer aux enfants, quel que soit leur âge, et il est rare que cet événement ne soit pas à l'origine d'un effondrement des performances scolaires et en règle, d'un redoublement. Il est reconnu par ailleurs que plus tard, les enfants sont plus souvent perturbés sur le plan psychiatrique que ceux issus de couples stables. Il est cependant visible que les enfants, eux aussi, s'adaptent (bien obligés !) à l'infidélité de leurs parents au fur et à mesure qu'ils s'aperçoivent qu'ils sont loin, très loin, d'être seuls dans leur cas.

À quoi sert la fidélité d'un point de vue sociologique ?

« La monogamie, c'est comme l'arrêt de la cigarette : un jour après l'autre, sans penser à demain, avec la fierté d'être plus fort que la tentation. » Bertrand, 46 ans, est un ancien fumeur. J'ai trouvé cette jolie, pas vraiment romantique, mais très pragmatique citation sur le site de *Psychologies* du 13 avril 2021. On peut cependant s'interroger sur la fiabilité de Bertrand qui en est à sa troisième femme en quatre ans mais « ... avec Caroline, très exigeante sur la question, j'ai accepté de tenter l'engagement à 100 % et, pour l'instant, à ma grande surprise, ça me va très bien comme ça ».

Tranche de vie

AMITIÉ/AMOUR PROFESSIONNEL

Nous passons plus de temps au travail – et donc avec les collègues de travail – qu'à la maison avec notre conjoint. Ainsi, dans *Psychologies* (8 juin 2020), certains témoignages sont troublants. « Jeff et moi, nous avons été "mariés professionnellement" en 1991. Une alchimie s'est immédiatement opérée. C'était comme si j'avais trouvé ma moitié professionnelle. L'une des clés de notre réussite, c'est que nous sommes asexués l'un pour l'autre. Je n'ai jamais eu envie de lui une seule fois en treize ans ! Pour moi, Jeff n'est pas un garçon, c'est mon concepteur-rédacteur. » Dans le même article, un autre témoignage va dans le même sens : « Avec Rachel, on nous a "mariés" en quelque sorte. On nous a dit : "Voilà Rachel, voilà Jeff, vous allez travailler ensemble !" Cela a collé immédiatement. En fait, on fait tout ensemble, sauf nos enfants ! Pourtant, elle ne m'a jamais attiré physiquement. Je n'ai pour elle aucun autre sentiment que, disons, celui de travailler avec mon meilleur ami, même si ce n'est pas cela. »

Tant de dénégations fait forcément poser la question de ces couples professionnels qui en réalité dérapent souvent.

Encore hier, une de mes patientes est venue me voir effondrée car elle avait par hasard aperçu à la terrasse d'un restaurant son mari en train de dîner avec « sa collègue binôme ».

Alors, former un couple professionnel fusionnel, est-ce une infidélité par rapport à son couple sexuel ? À chacun de se faire son idée.

Les couples people

Le monde des people est un joli terrain d'investigation à propos de la fidélité et les couples célèbres sont légion ; parmi les plus connus figurent Simone de Beauvoir (SdB) et Jean-Paul Sartre (JPS), dont on ne peut pas dire qu'ils furent des plus exclusifs.

Simone et Jean-Paul

Simone de Beauvoir osa tout, y compris, semble-t-il, l'homosexualité, chose quasi impensable à l'époque, les amours avec ses élèves et ceux de Jean-Paul, formant des duos, des trios et même des quatuors amoureux. Elle se prit même d'un amour fou pendant quinze ans pour un Américain, Nelson Algren, tout en restant la constante partenaire fidèle (de cœur) de son grand JPS qui la surnommait Castor du fait de la proximité de Beauvoir avec *beaver*... Savaient-ils qu'en argot yankee, ce mot, assez vulgaire il faut bien le dire, pourrait être traduit par « chatte » ? Après Nelson Algren, elle vivra six ans avec Claude Lanzmann et finira tranquillement ses jours auprès de lui.

Un castor nommé Simone

Le hasard n'existe décidément pas et le choix du sobriquet de castor pour Simone de Beauvoir est on ne peut plus pertinent. Ce romantique rongeur passe en effet la majeure partie de sa vie en couple fidèle, du moins officiellement. La réalité est pourtant quelque peu différente. En fait, le mâle est capable de tous les compromis pour bénéficier du gîte et du couvert. Il est même prêt à épouser une femelle peu attractive selon les canons de l'espèce à condition qu'elle ait conquis un bon territoire. Leur contrat prévoit qu'il restera fidèle et s'occupera des petits à la stricte condition qu'elle consente aux actes sexuels quand il le veut. Pourtant, malgré ce deal, les adultères de part et d'autre sont monnaie courante dans les cours d'eau. Les zoologues ont même forgé le concept de « monogamie sociale » lorsque le couple n'existe, ne s'affiche qu'en société... mais pas vraiment dans l'intimité.

Simone de Beauvoir serait allée jusqu'à séduire une jeune fille mineure pour finalement la livrer à son Jean-Paul. Une de ses ex, Bianca, a publié cette phrase terrible dans son livre, *Mémoires d'une jeune fille dérangée* (elle avait 16 ans) : « J'ai découvert que Simone de Beauvoir puisait dans ses classes de jeunes filles une chair fraîche à laquelle elle goûtait avant de la refiler, ou faut-il dire plus grossièrement encore, de la rabattre sur Sartre. » Elle sera d'ailleurs suspendue une première fois (liaison avec Bianca) puis radiée définitivement de l'Éducation nationale à la suite d'une plainte pour incitation à la débauche d'une de ses élèves, Nathalie Sorokine. Elle sera toutefois réintégrée plus tard, à la Libération ! Il convient cependant de noter que la plainte aboutit à un non-lieu et que Simone contesta toujours son homo- ou plutôt sa bisexualité qui semble pourtant avérée. Nombre de féministes engagées lui reprochent d'ailleurs cette

hypocrisie. Le petit Bost, un élève de Sartre, figure aussi à son tableau de chasse. C'est ainsi qu'elle lui écrit : « Mon petit Bost aimé, je suis fondante de tendresse pour vous. Un tel accord de pensée, de cœur, de corps, ça me fait merveilleux. » Ils allèrent même jusqu'à expérimenter un ménage à trois avec Olga Kosakiewicz qui était la sœur de Wanda, maîtresse de Sartre avec laquelle, élégamment non moins que galamment, le grand philosophe déclarait qu'il « s'emmerdai[t] terriblement ». Ledit petit Bost finira par épouser Olga pour laquelle JPS s'était pris d'une passion non réciproque. C'est un Marivaux, un Courteline ou un Labiche qu'il faudrait pour décrire le roman-vaudeville de ce couple hors norme.

Simone considérait le mariage comme une « institution bourgeoise aussi répugnante que la prostitution », en total accord avec Mao Zedong qui le décrivait comme un « viol indirect des femmes par leurs enfants ».

Impossible pourtant de parler d'infidélité puisqu'ils ne se marièrent jamais – Simone refusa la demande de Jean-Paul –, ne se jurèrent rien du tout et qu'au nom de leur philosophie partagée, ils prônèrent une totale liberté tout au long de leur vie. Leur pacte prévoyait des *amours contingentes*, par opposition à leur *amour nécessaire*. Au-delà de leurs tumultueuses vies amoureuses, SdB et JPS furent parfaitement fidèles l'un à l'autre, même si leur contrat fut atypique pour ne pas dire anti-conventionnel.

Simone de Beauvoir est une écrivaine féministe selon moi tellement immense que je préfère de beaucoup lui laisser la plume pour décrire leur lien : « Sa mort nous sépare. La mienne ne nous réunira pas. C'est ainsi ; il est beau déjà que nos vies aient pu si longtemps s'accorder. »

Simone et Yves

La situation est très différente, opposée même, pour Simone Signoret et Yves Montand qui se marièrent à 30 ans après que Simone eut divorcé d'Yves Allégret et qu'Yves Montand eut quitté Édith Piaf. Simone est tellement amoureuse qu'elle en devient infidèle à sa propre fille Catherine qu'elle délaisse, alors que son chanteur de mari s'en occupe conjointement avec le père biologique et finit même par l'adopter ; pourtant, dans son livre *Un monde à l'envers*, Catherine Allégret accuse Montand d'avoir tenté de la séduire alors qu'elle était encore une enfant puis une adolescente. Catherine en aurait parlé à sa mère qui lui aurait rétorqué : « Ce n'est pas grave, ma chérie, c'est même très joli, c'est un peu une façon de prolonger notre histoire. » Simone est éperdument amoureuse et tolère tout, en particulier les multiples conquêtes de son Yves ; la seule vraie grande crise que va traverser le couple est la liaison hors norme que Montand a entretenue un temps avec Marilyn Monroe. Simone finit par lui pardonner : « Vous en connaissez beaucoup, des hommes qui auraient résisté à Marilyn ? », au prix de l'alcoolisme pour finir aveugle et grabataire. Rien ne permet de penser que Simone fut pour sa part infidèle à son volage, voire limite incestueux (?) de mari. Malgré les multiples incartades de son Yves, elle est restée avec lui pendant trente-six ans. Quant à Montand, s'il eut du mal à se remettre de son veuvage... il s'en remit quand même, convola à nouveau et eut encore un enfant.

Charlotte et Yvan

Dans le film *Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants*, le ressenti de culpabilité d'Yvan Attal de tromper Charlotte Gainsbourg est tel que le spectateur doit se dire que la fidélité est plus simple, en tout cas moins coûteuse... Quant aux deux acteurs du film, dans la vraie vie en couple réel depuis trente et un ans, ils trouvent moyen de continuer à s'aimer alors

qu'elle vit à New York et lui à Paris. Interrogé au sujet des possibles incartades de sa lointaine épouse, Yvan déclare qu'elle fait ce qu'elle veut et préfère n'en rien savoir... Belle histoire d'un beau couple stable, atypique et intelligent, surtout si l'on songe aux antécédents familiaux, plus que chargés dans le domaine de la stabilité conjugale, de Charlotte, fille de Serge Gainsbourg et de Jane Birkin ! Charlotte a même trouvé moyen de refuser la demande en mariage ou en pacsage d'Yvan, ne voulant surtout rien changer... et peut-être a-t-elle raison, car j'ai vu énormément de gens se marier en espérant que cela sauverait leur couple qui battait de l'aile ; à l'évidence, cela ne fonctionne pas car le passage devant le maire est tout sauf un médicament !

Céline et René

Céline Dion est l'ultime rejeton d'une fratrie de 14 enfants, ce qui n'était pas exceptionnel dans le très catholique Québec. René Angélil, son mari, avait vingt-six ans de plus qu'elle. Il est mort d'un cancer en 2016. Apparemment Céline n'a aimé que lui et reste une veuve inconsolable. Fidèle par-delà la mort.

Que dire de plus ?

Les divorces les plus chers et/ou les plus retentissants sont-ils dus à l'infidélité ?

La liste des divorces les plus chers de tous les temps est impressionnante et ne pourra aller qu'en augmentant.

– **Lady Di et le prince Charles** : peut-être le divorce le plus médiatisé de l'histoire du monde. Sans doute dû à l'infidélité de Charles, amoureux de Camilla dès avant son mariage avec Diana. Néanmoins, la belle princesse de conte de fées ne semble pas non plus avoir été un parfait modèle de fidélité et de sagesse.

– Il semble que la séparation de **Jeff Bezos**, patron d'Amazon et à l'époque homme le plus riche du monde, ait donné lieu à une transaction d'un montant quasi inconcevable aux yeux d'un citoyen ordinaire, à savoir 38 milliards de dollars. Vous avez bien lu ! Officiellement, l'adultère n'a pas été mis en avant même si les deux époux ne semblent pas avoir voué l'exclusivité à l'autre mais simplement que « leur histoire d'amour était arrivée à sa conclusion ». Le *National Enquirer* avait pourtant révélé que Jeff aurait eu une liaison avec une ancienne présentatrice de télévision, Lauren Sanchez, mais ce détail de l'histoire ne faisait sans doute pas partie des éléments de langage de l'accord.

– **Arnold Schwarzenegger** : star du cinéma avant de devenir gouverneur de Californie, Arnold le super-costaud a trompé sa femme avec sa femme... de ménage ! Il lui a même fait un enfant qui ressemble tant à son père que toute contestation s'est révélée impossible. La procédure de divorce a duré dix ans ; le montant de la transaction n'a pas été divulgué mais aurait pu coûter autour de 200 millions de dollars. Ridicule sans doute pour les Bezos mais assez, comment dire, confortable.

– **Tiger Woods** : l'infidélité du turbulent champion de golf, premier milliardaire sportif de l'histoire, l'athlète le mieux payé au monde, a donné lieu à une véritable saga tragi-comique. Le point d'orgue advient le 27 novembre 2009 à 2 heures du matin lorsque Tiger, pieds nus, est découvert par la police gisant non loin de sa voiture qui est allée s'écraser contre un arbre. Le *serial lover* dénoncé la veille au soir par un tabloïde, le *National Enquirer*, est inconscient, le visage scarifié et les lèvres éclatées. Debout à côté de lui, sa somptueuse épouse aussi blonde que suédoise. Un

club de golf est posé par terre. Les policiers interdisent à Mme Woods de monter dans l'ambulance selon la procédure américaine en cas de violence conjugale. Bien que les deux conjoints le nient, tout le monde est convaincu aux États-Unis que la belle Elin, en rage après Tiger, l'a tabassé avec son club de golf, qu'il s'est enfui en voiture dont, pris de panique, il a perdu le contrôle... SOS homme battu ! Consternation chez les sponsors, leur poulain n'est pas le bon père de famille, le mari fidèle et sage, le philanthrope (création d'une fondation pour enfants défavorisés) dont ils voulaient pour représenter leurs marques.

En réalité, il collectionne les aventures extraconjugales de toutes sortes avec des escort girls, des actrices porno, des serveuses... Son téléphone regorgeait, paraît-il, de SMS particulièrement crus.

Après de multiples confessions publiques en forme d'excuses, il devra même séjourner quarante-cinq jours dans une clinique spécialisée dans le sevrage des *sex addicts*. Comme Michael Douglas ! Le golfeur perd tous ses contrats et reste loin des greens pendant des mois. Finalement, le divorce aurait coûté 100 millions de dollars au mari plus qu'infidèle et un engagement étrange pour des yeux européens : Tiger doit faire valider ses futures compagnes par son ex-épouse avant d'avoir le droit de les présenter à ses enfants. Aujourd'hui tout est rentré dans l'ordre : après avoir dégringolé à la 58^e place, il est à nouveau numéro un mondial du golf, a retrouvé ses sponsors chéris et sa dernière *girl friend* en date semble avoir été acceptée puisque photographiée avec les petits tigres.

– **Harrison Ford** : le très sympathique héros de *Star Wars*, d'*Indiana Jones* et de tant d'autres grands films a laissé beaucoup de plumes dans un divorce dû à son infidélité conjugale. Là encore, les deux ex-conjoints nient que ce soit la vraie cause. Le montant de la transaction semble avoir été pharaonique.

– **James Cameron et Linda Hamilton** : encore une star infidèle et un divorce très, très cher, de 50 millions de dollars au bout de deux ans de

mariage.

– **Johnny Depp et Vanessa Paradis** : s'ils ne se sont jamais mariés, cela ne les a pas empêchés d'avoir deux enfants. Consternée par l'infidélité de son Johnny en proie au démon de midi avec une fille de vingt ans de moins que lui, la jolie Vanessa le quitte non sans avoir empoché environ 100 millions de dollars.

– **Brad Pitt et Jennifer Aniston ; Brad Pitt et Angelina Jolie** : deux divorces qui coûtèrent beaucoup de dollars au beau Brad, un mari très infidèle au firmament des cocufieurs.

– **Tony Parker et Eva Longoria ; Tony Parker et Axelle Francine** : le basketteur aurait divorcé de la star Eva parce qu'il avait été infidèle. Quant à son second divorce, la communication a été tellement millimétrée que rien n'a filtré sur les véritables causes.

– **Madonna et Sean Penn ; Madonna et Guy Ritchie** : pour une fois il semble que ce soit son comportement à elle et pas à lui qui soit à l'origine du second divorce. En tout cas, elle a dû verser une somme énorme à Guy. Quant au premier, ce serait le comportement de Sean, alcoolique et violent, qui aurait tout déclenché, même si les deux protagonistes ont nié toute violence. Rien n'est vraiment prouvé par conséquent.

– **Mick Jagger** : ses multiples divorces et séparations semblent liés à son caractère on ne peut plus infidèle. Un vrai *serial lover*... Pierre qui roule n'amasse pas...

Cette liste commence à devenir aussi fastidieuse que répétitive et démontre s'il en était besoin que, pour l'essentiel, le divorce est dû à des problèmes de non-respect de la clause de fidélité. Kevin Costner, Mel Gibson, Michael Douglas l'ex-sex addict, Tom Cruise, Paul McCartney, Steven Spielberg, Michael Jordan... même combat !

Tranche de vie !

DUR, DUR D'ÊTRE UN PEOPLE

Jessica a basculé dans la peoplitude au lendemain de l'émission de télé réalité à laquelle elle avait participé sans l'avoir souhaité puisque c'est son copain qui l'avait inscrite sans même lui avoir demandé son avis. Mais elle s'était laissée prendre au jeu et il faut avouer qu'elle avait déchiré, crevé l'écran ! Et c'est compliqué quand on a tout juste 19 ans d'être arrêtée dans la rue pour un selfie ou un autographe et de ne pas donner ses coordonnées, adresse mail et téléphone. Du moins au début. Quand elle avait reçu le premier mail de Harry P., elle ne s'était pas méfiée. Un mail très respectueux qui lui demandait la permission de lui réécrire dans un mois. Flattée, elle avait répondu par retour que oui bien sûr ! Un mois plus tard, même texte lui demandant la permission de lui réécrire dans une semaine. Oui bien sûr. Une semaine plus tard, « Puis-je vous écrire tous les jours ? » Elle avait répondu que peut-être ça faisait un peu beaucoup. Dès le lendemain c'est une avalanche de mails puis de SMS qu'elle a reçue, un minimum de cinquante par jour. De moins en moins respectueux. De plus en plus pressants, solliciteurs, puis exigeant un rendez-vous puisque Harry P. savait « de source sûre » qu'elle était amoureuse de lui. Jessica a commencé à s'inquiéter. Mais quand il lui a écrit qu'elle était ravissante avec son jean déchiré aux deux genoux et qu'il la remerciait de son clin d'œil puisqu'elle savait – forcément – que c'était la tenue qu'il préférait, elle a carrément paniqué. Elle est allée au commissariat déposer une main courante. Cette fois cela ne l'a pas du tout amusée qu'un jeune flic lui demande un autographe. L'inspecteur lui a conseillé d'envoyer un mail très ferme l'informant de sa démarche et lui interdisant à l'avenir de lui envoyer des mails ou des textos. Le lendemain, alors qu'elle flânait dans la rue avec son copain Bryan, un individu leur a sauté dessus un couteau à la main. Courageux, Bryan s'est interposé et s'est retrouvé aux urgences, un poumon perforé. Heureusement il s'en est sorti. Quant à François Durand, *alias* Harry P., il est à l'hôpital psychiatrique en SPDRE (Soins psychiatriques sur décision du représentant de l'État) avec un diagnostic de délire érotomaniac. Jessica a changé d'adresse réelle et déménagé dans une autre région, changé son mail et son téléphone et elle a épousé Bryan !

Comme quoi la fidélité érotomaniac peut parfois s'avérer délirante. Dangereuse, même !

Psychologie des fidèles et des autres

« La fidélité d'une femme à un seul homme s'appelle :
Vertu.

La fidélité d'un homme à une seule femme s'appelle : Amour. »
Alexandre Weil

À ce stade de notre réflexion, la question reste entière : l'infidélité, qu'elle soit déterminée par nos gènes, nos hormones, notre histoire familiale, nos traumatismes infantiles, notre culture ou alors librement décidée, est-elle vicieuse ou vertueuse ? Autrement dit, est-elle favorable ou non à la seule théologie qui vaille selon moi, la théorie de l'évolution ? En effet, si l'on remplace le mot Dieu par le mot évolution, presque tout s'éclaire. Par exemple, l'évolution ne se préoccupe en aucun cas de la souffrance individuelle, du bien ou du mal, tout ce qui compte à ses yeux est l'avenir de chaque espèce, en l'occurrence de notre espèce, sa pérennité grâce à son amélioration génération après génération. Une hécatombe en forme de pandémie comme la grande peste noire a-t-elle été utile à l'humanité en réduisant la population en surnombre ? Même question à propos de Gengis Khan qui a amputé la population eurasiatique d'un pourcentage important. Peu importe dans cette logique la mort des

innocents ! Aux antipodes de toute considération morale, la question fondamentale de tout cet ouvrage devient dès lors : en quoi la fidélité pourrait-elle s'avérer bénéfique – ou non – pour notre espèce ?

La réponse ne peut pas être binaire en forme de oui ou non. En réalité, on l'a vu, la fidélité concerne d'abord les femmes chargées de perpétuer l'excellence des gènes du meilleur des mâles en lice, celui qui a remporté la compétition lors de la parade nuptiale, par hypothèse les meilleurs. Quant aux hommes, leur fidélité n'a guère de sens dans cette logique évolutionniste puisque, au contraire, le meilleur se doit de disséminer ses gènes autant que faire se peut. La question ne saurait dès lors se poser dans ces termes. Puisque la fidélité existe, de même que l'infidélité, il est temps d'examiner quels sont ses ressorts psychologiques avec en préalable, la question fondamentale, celle de la liberté d'être ou ne pas être... fidèle !

Je me suis suffisamment dérobé tout au long de cet ouvrage à cette question pourtant fondamentale, pour ne pas dire cruciale, et que je dois à présent aborder de front : la question tellement plus compliquée que celle des déterminismes biologiques, éthologiques et culturels et en premier lieu, arrêter de me défilier devant le préalable indispensable, le libre arbitre.

Le libre arbitre

Il constitue en principe une caractéristique exclusive du genre humain. Le concept n'est pas nouveau et il faut remonter au moins à saint Augustin (*De libero arbitrio*), c'est-à-dire au IV^e siècle, pour en retrouver les sources. Il s'agissait pour ce Père de l'Église d'élaborer une théorie qui permette de savoir si l'homme est responsable de ses actes et par là même de savoir si, en cas de mauvaise action, il mérite d'aller en enfer. Cela fait en effet deux millénaires que les théologiens chrétiens tournent en rond autour d'une question essentielle, LA question selon moi : si Dieu est bon, comment se

fait-il qu'il ait créé le mal ? Comment peut-il permettre les perversions, les guerres, la mort des enfants et toutes les atrocités qui remplissent la une des journaux ? La réponse de l'évêque d'Hippone est lumineuse dans sa simplicité : « Dieu a conféré à sa créature, avec le libre arbitre, la capacité de mal agir, et par là même, la responsabilité du péché », ce qui, soit dit en passant, n'éclaire en rien la question des malheurs comme la peste ou le cancer qui frappent aussi bien les innocents que les coupables, les gentils que les méchants. Lui-même d'ailleurs semble insatisfait de sa réponse : « Mais ce libre arbitre auquel nous devons notre faculté de pécher [...] je me demande si celui qui nous a créés a bien fait de nous le donner. Il semble, en effet, que nous n'aurions pas été exposés à pécher si nous en avions été privés ; et il est à craindre que, de cette façon, Dieu aussi passe pour l'auteur de nos mauvaises actions. » Difficile de lui donner tort mais évidemment, c'est inadmissible, car en ce qui concerne le propos de ce livre, cela reviendrait à dire : « Je te suis infidèle, certes, mais c'est la faute de Dieu ! » D'ailleurs, il ne semble pas que les juges des divorces raisonnent ainsi.

Saint Augustin s'en tire par une sorte de pirouette en expliquant que la libre volonté est un bien qui nous a été octroyé, et pose une question émouvante de simplisme : qui voudrait se priver de ses bras sous prétexte qu'ils peuvent parfois commettre des crimes ? Selon lui, il en va de même avec le libre arbitre et la question n'est pas d'accuser Celui qui en a fait don à l'Homme mais plutôt ceux qui en font mauvais usage. Par conséquent, contrairement aux manichéens, aux pélagiens (Dieu est responsable du mal), aux gnostiques (par exemple les Cathares) dont la doctrine tient en peu de mots : le monde où nous vivons est le royaume du mal, Satan en est le maître et la meilleure façon de procéder serait en toute logique que l'humanité disparaisse, d'où une recommandation de ne pas se reproduire, voire de se suicider.

Pour compliquer le tout, saint Augustin explique que du fait du péché originel, l'Homme a perdu l'usage du libre arbitre et que seule la grâce, encore une fois octroyée gratuitement par le Créateur, lui permet de s'en tirer. Et encore une fois, le problème est repoussé car au nom de quoi Dieu donne-t-il ou non la grâce à ses créatures ? Pour résumer de manière simple la position de saint Augustin : « C'est la faute de Dieu mais attention, ce n'est pas la faute de Dieu ! » En d'autres termes, même si je ne prétends pas être théologien, il me semble clair que le christianisme n'a jamais réussi à régler convenablement cette question.

On assiste à un transfert de culpabilité : ce n'est pas Dieu qui est coupable mais Adam qui a choisi librement de faire le mal en commettant le péché originel.

Les Grecs, ainsi Aristote, ne se posaient pas ce genre de question, ne connaissaient pas le libre arbitre mais considéraient que la recherche légitime du bonheur par l'Homme repose sur la vertu, à savoir une disposition acquise volontairement par la réflexion et aussi par la volonté. La *phronesis* (faite de prudence et de sagacité) aiguille l'être humain et lui permet de s'adapter, au moyen de règles générales et non universelles. J'appartiens à la communauté des hommes parce que je me laisse aller à ma nature profonde qui est d'être bon, vertueux, donc d'obéir à ma raison et à ma volonté. La *Somme* de Thomas d'Aquin, « L'homme possède le libre arbitre ; ou alors les conseils, les exhortations, les préceptes, les interdictions, les récompenses et les châtements seraient vains¹ », et le pari de Pascal seraient donc *in fine* des adaptations chrétiennes de cette doctrine aristotélicienne. Il n'existe donc pas de fatalité, rien n'est écrit d'avance car l'Homme doué de volonté et de réflexion est libre. La prédestination n'existe pas, affirmation à l'opposé des doctrines de Luther et Calvin (avant même la création du monde, Dieu avait choisi de sauver certains hommes pour des raisons qui n'appartiennent qu'à Lui). Le serf arbitre issu d'une célèbre controverse entre Érasme et Luther se situe presque à l'opposé du

libre arbitre puisque la volonté humaine est totalement dépendante de la grâce de Dieu ; sa liberté découle entièrement de cette grâce qui est offerte et non conquise. Pour les protestants, la liberté n'est pas autonome mais constituée par un Autre nommé Dieu. Même s'ils le contestent, le déterminisme, le fatalisme, ne sont donc pas loin.

Nombre de penseurs ont contesté la notion de libre arbitre qui nie des déterminismes comme les règles sociales : « Malgré ma haine, je ne le tue pas parce que la loi me l'interdit ou bien parce que je serais exclu de mon groupe social (instinct grégaire, neurones miroirs) ou bien parce que je n'ai ni pistolet, ni couteau, ni poison. » Mais en réalité c'est Freud qui a porté le plus gros coup à ce concept avec sa théorie psychanalytique : l'Homme n'est que le jouet de ses pulsions inconscientes, de son ça, issues d'une problématique sexuelle infantile non résolue. Dans cette doctrine, la responsabilité n'existe plus, ce qui permet de comprendre pourquoi de nombreuses voix d'experts judiciaires se sont élevées pour exclure les psychanalystes de leurs rangs.

Le véritable champion du libre arbitre reste avant tout René Descartes qui, à l'exact opposé de Freud et aussi des neurosciences, considère que l'exercice de la volonté qui va décider de commettre un acte – ou non – fonde le libre arbitre.

Spinoza complique encore le débat en considérant que « celui-là est libre qui est conduit par la seule raison et qui n'a, par conséquent, que des idées adéquates² » même si au fond il est assez proche de Freud en expliquant que le libre arbitre est une formidable illusion puisque l'Homme n'a pas conscience des causes qui le poussent à agir. Poussant plus loin le raisonnement, il considère que l'Homme est libre uniquement quand il comprend qu'il n'est pas libre et qu'il agit en suivant sa nature (merci, Aristote) sans être obligé par ses passions considérées comme venant de causes extérieures. Dit autrement, le bien englobe tout ce qui est utile. Là c'est Darwin qui devrait être d'accord !

De nos jours où les neurosciences particulièrement déterministes dominant le débat, la notion de chaos apparemment inorganisé est fondamentale comme l'ont plaisamment résumé Conway et Kochen en 2006 : « Cela ne signifie pas que le déterminisme soit faux, en effet si l'univers est entièrement déterministe, alors il n'y a pas de libre arbitre chez les humains et le théorème ne s'applique pas. Mais s'il existe un indéterminisme (un libre arbitre) chez les humains, il en existe aussi un pour les particules élémentaires. »

Je laisserai la conclusion de cet épineux débat sur le libre arbitre à l'astronome Sean Carroll. Selon lui, le concept de libre arbitre n'est au fond qu'une improbable approximation ; il est en théorie tout à fait compatible avec le déterminisme qui serait une sorte de garnement qui prétendrait connaître le futur mais refuserait obstinément et sans vergogne de le dévoiler.

En revanche, tout autre est la question si l'on se place dans une perspective d'une part psychologique et d'autre part morale. Au fond, qu'est-ce qui peut pousser des conjoints à rester fidèles l'un à l'autre ou pas ? Quelles sont les différences entre les deux catégories ? Les gens fidèles sont-ils fondamentalement différents des autres ?

Au cours de ma carrière, j'ai rencontré à quelques reprises des hommes parfaitement fidèles qui pourtant ont trompé leur femme lors de circonstances très particulières, par exemple la nuit ou la veille de leur accouchement, deux d'entre eux en allant avec des professionnelles, le tout dans une extrême culpabilité. Devant mes questionnements, ils ont tous eu la même réponse : « Je ne pouvais pas supporter de la voir souffrir autant par ma faute. » De même ils m'ont demandé conseil : « Dois-je l'avouer à ma femme que j'aime de tout mon cœur ? » et ma réponse a été comme chaque fois qu'un conjoint me pose cette question après un coup de canif dans le contrat avec un(e) autre qu'il n'aime pas :

– À quoi votre aveu servirait-il à part soulager votre conscience ?

– ...

– Est-il vraiment indispensable de mettre en péril votre couple pour votre seul bénéfice alors qu'à aucun moment vous n'avez envisagé une séparation ?

– ...

– Ce genre d'aveu n'a d'intérêt que si vous en aimez une autre et que vous voulez quitter votre partenaire officielle.

– ...

– Garder jusqu'à la mort ce honteux secret sera votre punition et voilà tout !

Je sais que l'on m'objectera qu'un psychiatre sert d'abord à déculpabiliser et que mon attitude n'est pas, disons, classique... et pourtant, chaque fois j'ai perçu un soulagement chez ces hommes qui pouvaient dès lors circonscrire, délimiter, enkyster leur détresse morale. À ma connaissance, aucun n'a récidivé. Néanmoins, ce cas de figure périnatal est loin d'être fréquent et l'on peut à présent se poser la question de la construction mentale des hommes et des femmes fidèles ou non.

J'ai également eu l'occasion de prendre en charge un militaire de carrière amoureux et fidèle à sa femme mais qui juste avant un assaut qui aurait pu/dû lui coûter la vie a fait l'amour une seule fois avec une femme de son régiment. C'est lui qui m'a expliqué que lorsqu'on est en très grand danger, « le seul moyen de calmer l'angoisse de mort, c'est de se pelotonner dans les bras d'une femme maternelle ». Apparemment tous les gars de son régiment étaient du même avis et l'ont envié. De ce fait, je ne suis pas certain que l'on puisse parler d'infidélité dans des circonstances aussi exceptionnelles car en fait, c'est dans les bras de leur mère que ces hommes malades de peur se sont réfugiés. Je ne sais pas ce qu'il en a été dans la tête de celle qui lui a offert son giron maternel... elle aussi était-elle en proie à la même angoisse de mort ? J'aurais tendance à penser que oui mais ce n'est que pure spéculation de ma part car je ne sais rien d'elle.

De nombreuses enquêtes ont été publiées à propos de la question de l'adultère et celle de PasseportSanté du 14 février 2022 est intéressante en ce qu'elle émane d'un site sanitaire et non d'une publication à sensation. Selon les auteurs, un des grands « facteurs de risque » est le mariage entre deux personnes qui se sont rencontrées très tôt, des amours adolescentes. Certains en effet, quand ils arrivent à un âge mûr, se disent qu'ils ou elles n'ont fait l'amour qu'avec une seule personne dans leur vie et que c'est tout simplement bien dommage ou que c'est frustrant de ne pas avoir d'éléments de comparaison.

La première série de questions de cette enquête concernait les causes alléguées par les auteurs d'adultère. Les réponses ne manquent pas d'être surprenantes puisque l'amour d'un(e) autre ne concerne que la moitié d'entre eux. Le désir de vivre quelque chose de différent concerne environ un tiers des cas, et la vengeance de l'infidélité du conjoint officiel, 22 % ! Ensuite vient l'envie de pimenter sa vie intime (15 %) ou de s'accorder une parenthèse dans sa vie de couple (13 %), et, en fin de liste, de rendre son(sa) conjoint(e) jaloux/jalouse (4 %). Manifestement, adultère ne rime pas avec romantisme ! Il est dommage que l'enquête ne se soit pas penchée sur les différences entre genres, car il y a fort à gager que les femmes adultères le seraient par amour dans une proportion beaucoup plus forte. Il est clair aussi que les motivations sont très différentes si l'adultère est une consommation sans lendemain, et donc sans implication affective, si c'est juste une « aventure » où le sentiment s'enflamme comme un feu de paille. Il peut aussi s'agir de *sex friends* avec qui chacun des deux explore des techniques qu'il n'oserait pas proposer, suggérer, au (à la) partenaire officiel(le). Mais gare à ce type de contrat qui peut, si l'on n'y prend garde, conduire à des amours véritables issues de la sensualité qui se transforme en tendresse, puis en intérêt profond pour cet(te) autre que l'on voit de manière si secrète et si excitante... depuis si longtemps. Enfin, n'oublions pas que l'adultère peut être d'emblée une nouvelle grande expérience amoureuse.

La deuxième série de questions consistait à définir ce que représentait l'infidélité en énumérant des séries de situations possibles et en demandant lesquelles correspondaient déjà à une sorte d'infidélité. Sans surprise, plus de 90 % pensent qu'avoir une relation sexuelle suivie avec un(e) autre partenaire (95 % disent oui) ou bien entretenir une relation sexuelle ponctuelle sans amour pour la personne (90 % disent oui), c'est tromper ! Les trois quarts considèrent qu'embrasser sur la bouche est également un adultère, tout comme tomber amoureux d'une autre personne mais sans passer à l'acte (58 %) ; autres situations considérées comme adultérines : flirter en soirée ou au bureau (52 %) ; avoir des instants de complicité (restaurant, cinéma) (37 %) ; dialoguer fréquemment sur Internet (22 %).

Ces réponses donnent une délimitation très stricte à la fidélité et, manifestement, les Français se montrent très rigoureux sur cette question.

L'enquête a également évoqué la question du pardon. Les réponses sont assez partagées entre le « Non, jamais » (45 %) et le « Oui, sous certaines conditions » (39 %).

Enfin, les conséquences positives de l'adultère pour le conjoint infidèle ont été explorées avec la question : « Qu'est-ce que ça apporte ? ». Les réponses se révèlent relativement étonnantes : l'infidélité permet de doper l'estime de soi et de se sentir à nouveau désirable (49 %) ; d'assouvir ses fantasmes (38 %) ; d'être soi-même en vivant des expériences qu'on ne s'autorise pas autrement (24 %) ; parfois même de sauver son couple en s'accordant des moments de liberté (20 %). Le psychiatre que je suis ne peut pas s'empêcher de penser que la dernière proposition reflète la honte du conjoint volage qui se déculpabilise en (se) disant qu'il n'a fait ça que pour la bonne cause... Tartuffe, si tu me lis...

Psychologie de la femme fidèle

Étonnamment, quand on tape les trois mots « femme », « fidèle » et « psychologie », le moteur de recherche propose automatiquement de rajouter fidèle à infidèle et les rubriques « fidèle » sont inexistantes ! Signe des temps ?

Pourtant, il me semble qu'une femme fidèle est une femme honnête, loyale, éthique et surtout, qui reste définitivement amoureuse de son ou sa partenaire. Ce n'est pas plus compliqué que ça et c'est sans doute les mêmes adjectifs que l'on peut attribuer à l'homme fidèle.

Psychologie de la femme infidèle

Depuis quelques années fleurissent des ouvrages glorifiant la femme adultère comme *Éloge de l'adultère* par Maïna Lecherbonnier, *Aimer plusieurs hommes* par Françoise Simpère, *La Vie sexuelle de Catherine M.* par Catherine Millet sont les plus marquants car autobiographiques et non anonymes pour ne pas dire proclamés, voire exhibitionnistes, tout au moins en ce qui concerne le dernier. Dans tous ces cas, il s'agit essentiellement d'une revendication féministe au nom de l'égalité hommes/femmes. Le droit d'être jouisseuses, gourmandes, volages... comme traditionnellement les mecs et exactement comme certaines ethnies chinoises déjà citées.

Et pourquoi pas après tout ?

Le féminisme avec sa sincérité, son militantisme, ses excès aussi, a fait avancer bien des sujets sociétaux, tant sur le plan de l'accès à toutes les professions que dans des domaines comme l'égalité salariale, l'écoute dans les commissariats des femmes violées, la condamnation du viol conjugal, sans parler des violences de la part des maris. J'en passe et des pires ! Alors, si des femmes trouvent leur compte dans le butinage amoureux en

parallèle avec une vie en couple épanouie, qui suis-je pour y trouver quoi que ce soit à redire ?

Qu'on le veuille ou non, la société, notre société, avance dans le bon sens ! Du moins en France car si l'on regarde du côté des grandes démocraties comme les États-Unis et leur incroyable bond en arrière avec l'abrogation du droit à l'IVG en 2022, on se prend à se féliciter de vivre dans ce « vieux pays » tellement plus moderne que le « Nouveau Monde » qui tend à se recroqueviller dans sa coquille conservatrice. C'est dit !

Il existe néanmoins d'autres motivations, telle la vengeance, qui est loin d'être rare. Ne l'ayant jamais examinée personnellement, ce que je déplore, je ne sais pas quels furent les ressorts du comportement amoureux de Jackie Kennedy qui sans multiplier les « tirages de coups » comme son incroyable mari sexaholique, ne mena pourtant pas une vie de nonne. De plus son statut d'épouse outragée lui a apporté quelques compensations puisqu'elle est considérée comme la femme la plus dépensière de tous les temps grâce à ses deux maris richissimes. En fait, selon moi, elle n'est battue dans ce domaine que par Catherine de Russie, également une sexaholique bien que par ailleurs remarquablement équilibrée. Le tour de force de Jackie fut qu'elle passa toujours pour la victime pleine de dignité d'un mari infidèle. Pourtant, en matière de communication, la meilleure de toutes reste Pénélope, championne toutes catégories de la fidélité féminine... et de la tapisserie, éconduisant sans pitié ses nombreux prétendants alors que son voyou de mari Ulysse faisait des galipettes amoureuses tout autour de la mer Méditerranée. Au grand dam des féministes, toute la communication de ces femmes trompées repose sur le fait qu'elles pardonnent avec dignité à l'homme infidèle tout en restant, elles, médiatiquement irréprochables. Plus près de nous, Anne Sinclair, Bernadette Chirac ont repris le flambeau avec un grand talent.

Selon Edmund Bergler, psychanalyste : « Une femme éprise d'un homme n'éprouve aucun intérêt sexuel pour les autres hommes. » Une

femme qui aime veut en retour être adulée, adorée, admirée... ad tout ce que vous voulez. Il existe donc ici une dimension narcissique considérable ou plutôt un désir d'être confortée narcissiquement que certains par exemple ont attribué à l'une des femmes adultères les plus célèbres de tous les temps, Emma Bovary. Une grande hystérique devant l'Éternel... Parole de psy !

Certaines femmes enfin ont une estime de soi tellement dans les baskets qu'elles éprouvent le besoin de se (ré)conforter, de se rassurer quant à leur pouvoir d'être attractives qu'elles passent constamment d'un homme à l'autre. Mais attention ! Si un homme adopte ce genre de comportement, il passera pour un don Juan, un séducteur, alors qu'une femme exactement dans la même situation sera qualifiée de nymphomane ou de s...

Psychologie de l'homme fidèle

Il faut comprendre que la fidélité sans faille va à l'inverse de la culture masculine, contrevient presque aux normes de l'espèce. Elle représente par conséquent un véritable défi. Parfois même ce défi est de l'ordre de la pathologie.

Le mâle cherche en permanence à (se) prouver sa virilité. En ne se consacrant qu'à une seule femme, il risque de se trouver en position de faiblesse, voire de ridicule vis-à-vis de son groupe de copains. Passer pour un toutou fidèle à sa maîtresse. Pour certains, être fidèle peut s'avérer anxiogène. Il faut donc *a priori* un narcissisme solide pour résister à la tentation masculine atavique et pour ne pas céder à la peur de la castration si chère aux psychanalystes. Ou alors, il faut avoir atteint une certaine maturité – et un certain âge – avoir eu des enfants pour être pleinement rassuré sur ce point et comprendre enfin que virilité rime avec masculinité, pas forcément avec infidélité. J'ai ainsi rencontré un certain nombre

d'hommes qui sont devenus indéfectiblement fidèles... mais seulement au bout d'une ou deux décennies de vie conjugale.

Pour autant, il existe de nombreux hommes qui sont fidèles par peur de l'inconnu, de la solitude, par paresse, par manque d'imagination, que sais-je ! Dans tous ces cas de figure, la fidélité peut être considérée comme le symptôme d'une pathologie profonde bien qu'inavouée. Les hommes fidèles pour ce genre de raison peuvent, à force de refouler leur libido, à la longue développer une telle frustration, voire une telle rancœur, une telle haine à l'égard de celle qui les enchaîne, qu'ils en deviennent violents ou dépressifs... ou les deux à la fois !

Certains hommes s'en sortent en pimentant leur vie sexuelle avec des aventures sans lendemain. Selon eux, ils ne font qu'échapper à la routine de l'ennui grâce à des partenaires sans importance à leurs yeux. Bien qu'apparemment paradoxaux, cyniques même, ceux-là s'estiment fidèles de cœur et considèrent que leur conduite est normale, conforme aux impératifs de l'espèce. Ils sont en général considérés par tout leur entourage, y compris leur femme, comme des maris parfaits... du moins tant qu'ils ne se sont pas fait prendre.

Néanmoins, aussi incroyable que cela puisse sembler aux yeux de certains, il est possible et donc non maladif d'être fidèle par amour et non par devoir, voire par coercition. Ceux-là se conforment à un idéal, un art de vie et en sont satisfaits. Ce ne sont peut-être pas les plus fréquents.

Un dernier cas de figure existe, à savoir la fidélité multiple des hommes qui aiment profondément, durablement, indéfectiblement leur femme mais aussi les autres femmes de rencontre. En réalité c'est (faire) l'amour qu'ils aiment. Selon la jolie formule de Maryse Vaillant³, ce sont des hommes polygames à fidélités multiples : « Que l'on cesse donc de s'inquiéter : on peut être bonne mère, bonne épouse, bonne amante et être cocue sans que cela signifie que l'on ne nous aime pas. » Certains hommes, en effet, et ils sont loin d'être rares, sont capables d'être volages sans cesser pour autant

d'aimer leur femme. Dans ce cas, tout dépend de cette dernière : soit elle est au courant et elle accepte, style Jackie Kennedy vis-à-vis de son président de mari ; soit elle ne sait rien et la question ne se pose pas ; soit elle sait et elle ne tolère pas. Dans ce dernier cas, la question devient du ressort du juge aux affaires familiales.

Stratégies de fidélisation des maris (supposés) volages

Moi qui croyais avoir tout entendu avec les thérapies de couple que j'ai si souvent menées, je suis tombé des nues en lisant un papier dans *Pure People* où une certaine Sarah Fraisou, ex-héroïne de télé-réalité, conseillait sa méthode aux femmes trompées : des capsules de resserrement du vagin la retransformant en quasi vierge... Elle succédait ainsi à Maeva Ghennam et sa technique de mésothérapie pour aboutir au même objectif. Le fantasme selon lequel les hommes préfèrent les vierges reste décidément bien ancré chez certaines femmes !

Les femmes célèbres trompées sont des victimes (Jackie Kennedy et JFK ; Anne Sinclair et DSK ; Hillary Clinton et Bill) et leurs maris des bourreaux. Leur communication (au grand dam des féministes) repose sur le fait qu'elles pardonnent avec dignité à l'homme infidèle tout en restant, elles, (médiatiquement) irréprochables à la manière de Pénélope. Peu importe que, à la manière de Jackie, elles aient au moins un amant à partir du moment où leur discrétion n'écorne pas leur image de madone éplorée. En fermant les yeux, voire en se montrant complices, ne font-elles que perpétuer le rôle de la première épouse du sultan ottoman aux temps des harems, laquelle n'était en aucun cas trompée puisque la polygamie faisait

partie du contrat ? D'ailleurs, dans le dictionnaire de l'Académie française, on peut lire que cocue est « adjectivement rare au féminin ».

En italien, cocu se dit *cornuto*, mot qui désigne aussi le diable. On fait les cornes du *diavolo* au *cornuto* avec l'index et l'auriculaire... une des pires injures qui soit ! D'un point de vue évolutionniste, l'infidélité de la femelle risque de faire perdre au mâle « légitime » (forcément le meilleur !) le bénéfice de sa victoire sur ses rivaux et de réduire les chances de transmission de ses gènes considérés comme optimaux en termes de qualité. Pour un darwinien, cela irait donc contre l'intérêt de son espèce. À l'inverse, le mâle victorieux et infidèle est un bon évolutionniste en multipliant les chances de transmission de ses gènes supposés les meilleurs. Il existe pourtant des contre-exemples flagrants de cette théorie : on observe par exemple que les poulpes femelles favorisent le plus malin et pourtant le moins musclé (syndrome de Serge Gainsbourg ou de Woody Allen) ; idem pour de nombreux oiseaux supposés monogames mais dont les femelles sont très souvent adultères. Les femelles adultères augmentent le brassage génétique en acceptant la semence du plus fort tout en ne négligeant pas celle du plus rusé.

Selon leur culture, les femmes, éventuellement des Bond girls, peuvent pencher d'un côté ou de l'autre ; par exemple si l'on considère les 007 qui se sont succédé, certaines préfèrent le beau-costaud-toujours-impeccable Sean Connery, d'autres l'élégant-distingué-félin Roger Moore, d'autres encore l'intelligent-névrosé-dépressif et néanmoins très baraqué (ah mon Dieu, quel torse !) Daniel Craig. Leur seul vrai point commun est d'être tous des assassins.

Les darwiniens risquent d'y perdre leur latin !

L'homme cocu est ridicule à la manière du fameux chef de gare de la chanson. Comment dès lors interpréter des expressions comme le titre de la pièce *Le Cocu magnifique*⁴ ou bien « avoir une chance de cocu » ou bien « malheureux au jeu, heureux en amour » ? Il semblerait que dans l'esprit

du public, il n'existe pas de plus grand malheur que d'être trompé par sa femme. Comme il ne peut plus rien lui arriver de pire, le malheureux mari ne peut plus que vivre des choses meilleures ou « moins pires », pour parler québécois.

Prenons l'exemple de Casimir Dudevant, époux à la fois ennuyeux, infidèle et cocu publiquement bafoué, d'Aurore Dupin, *alias* George Sand. Son histoire commençait mal dans le domaine de la fidélité puisque le baron était un fils illégitime bien que reconnu par son père. Après avoir eu deux enfants, les époux se séparèrent puis divorcèrent officiellement, chacun vivant sa vie de son côté. Les liaisons de George Sand avec Chopin, Musset mais aussi avec au moins une femme sont restées célèbres. Le bon baron qui vivait avec sa femme de chambre poussa même la plaisanterie jusqu'à demander à Napoléon III la croix de la Légion d'honneur au titre de « ses infortunes conjugales ». Il paraît que l'empereur, qui lui-même en connaissait un sacré bout sur la question, n'a pas vraiment apprécié ce genre d'humour.

Une question se pose : pourquoi les épouses des obsédés sexuels (*sex addicts*) ne divorcent-elles pas plus souvent ? Pourquoi n'assignent-elles pas *illico presto* leur mari en justice ? Qu'elles s'appellent Jackie Kennedy, Mme Douglas *alias* Catherine Zeta-Jones ou Mme Dupont-Durand, assez fréquemment elles restent et soutiennent leur mari contre vents et marées. Quelles peuvent être leurs motivations ? Ou alors, toutes ces femmes intelligentes seraient-elles des darwiniennes tellement convaincues de l'excellence hors norme de la semence de leurs maris qu'elles les encouragent à la disséminer à tout vent afin d'améliorer l'espèce humaine ? Sacré élan de générosité évolutionniste !

Ou alors, cette curieuse attitude est-elle à rapprocher de la passivité des épouses de pédophiles vis-à-vis de leurs propres enfants ? Cela répondrait-il à une logique perversifiée de l'espèce ?

Dans le même registre, pourquoi les femmes battues ne partent-elles pas (souvent) à la première gifle ?

Psychologie de l'homme infidèle

Une des grosses blagues de carabins est de dire : « Quand, à la quarantaine, cinquantaine, voire soixantaine, un homme maigrit rapidement, c'est qu'il a soit un cancer, soit une maîtresse ! » Le changement de look est en effet classique chez l'homme devenu la proie du démon de midi, voire midi et demi, on l'a vu plus haut, classiquement quand les enfants sont partis. Cela ne vaut en réalité que pour les hommes qui ont été amoureuxment fidèles jusque-là et dont la peur du vieillissement et de son corollaire, la mort, les pousse à rechercher un élixir de Jouvence. Traditionnellement, en Orient (voir Gandhi ou Mao) comme en Occident (voir P. Picasso, J.-P. Belmondo ou Johnny H.), les filles nettement plus jeunes ont ce type de vertu. Peut-être est-ce la raison pour laquelle on les appelait des jouvencelles, qui sait ?

Une question me vient alors à l'esprit. Le mahatma Gandhi qui très tôt imposa la chasteté à sa femme Kasturba, alors qu'elle n'avait que 37 ans, sans d'ailleurs lui demander son avis⁵, avait pris l'habitude de dormir avec des très jeunes filles, *a priori* sans les toucher, sexuellement j'entends. Peut-on dès lors considérer qu'il était infidèle ? Selon moi, la seule qui aurait pu apporter un début de réponse à cette épineuse question est Mme Gandhi...

Très différente est la psychologie de l'homme qui drague en permanence, qu'il soit marié, pacsé, concubin, hétéro ou homo. Très souvent, la personne infidèle est jalouse tant elle pense que « forcément » l'autre adoptera le même comportement. Et cela finit presque inmanquablement par arriver. Ce genre de personnage est souvent un

chercheur de sensations, adorant les conduites à risque et donc quelqu'un qui redoute par-dessus tout l'ennui, la routine, la monotonie. Bien que je ne dispose pas de données épidémiologiques, je suis prêt à parier que les hommes fidèles sont plus souvent des sujets génétiquement du matin, donc chronorigides, qui se lèvent à heure fixe, sont parfaitement ponctuels, n'apprécient pas le jetlag, le travail de nuit ou posté, pas vraiment fans des boîtes et des fêtes interminables. En revanche, les sujets du soir qui adorent le monde de la nuit sont probablement plus souvent infidèles. Alors, mesdames, avant de vous engager durablement et si vous voulez un partenaire loyal, notez soigneusement s'il est à l'heure lors de vos rendez-vous. Bien sûr, surtout au début, il le sera dans tous les cas, mais s'il arrive tranquillement pile à l'heure ou un peu en avance, il est probablement du matin. En revanche, s'il est à l'heure mais « à la bourre », il est du soir... alors, méfiance !

Faut-il le dire ?

J'ai souvent répondu à cette question quand un de mes patients (se) la posait : oui si l'on veut quitter l'autre, non si ce n'est qu'un coup sans lendemain. Je ne peux pas être plus clair. En revanche, il arrive de plus en plus souvent – la faute aux téléphones portables, tablettes, ordinateurs, aux mails et aux SMS, aux réseaux sociaux – que l'auteur de l'adultère se fasse prendre, parfois même en flag... sans parler du fait que nombre de femmes et même d'hommes possèdent des antennes et que nombre d'hommes et même de femmes – se sentant coupables, qui sait ? – laissent traîner des indices. Que faire alors ? Il ne s'agit donc plus de dire mais de faire avec. L'heure est désormais à la négociation.

Plus d'une personne sur deux (58 % selon certains sondages qui restent néanmoins sujets à caution...), du moins en France latine, se prétend

capable de pardonner. C'est sans doute beaucoup moins en environnement anglo-saxon, donc teinté de puritanisme, où mentir est le pire des péchés. Restent forcément la honte d'un côté, la blessure de l'autre. La culpabilité et la déception. Difficile alors de (re)bâtir un couple sur de telles fondations. Difficile mais pas impossible. « On a vu souvent rejaillir le feu d'un ancien volcan qu'on croyait trop vieux. Il est paraît-il des terres brûlées donnant plus de blé qu'un meilleur avril⁶. » Cela s'appelle une seconde chance et nécessite de longues discussions, à condition évidemment que l'envie de rester ensemble persiste des deux côtés. Une autre option est de repartir sur des bases entièrement nouvelles, un nouveau contrat en quelque sorte où par exemple, les deux sont d'accord pour que l'autre soit entièrement libre.

Psychothérapie de couple

La technique que j'utilise est celle que je nomme « la corbeille de remariage » :

– Lors d'un premier entretien, après avoir exploré les raisons qui ont amené à cette situation, je demande à chacun des deux d'écrire à l'autre deux lettres, une d'amour et une de rupture.

– Lors du deuxième entretien, je lis les deux lettres à haute voix ; parfois chez l'un ou chez l'autre ou même chez les deux, c'est la lettre de rupture qui est clairement la plus inspirée et je leur déclare alors que je ne peux rien faire pour eux et que leur problème est du ressort des avocats. Si en revanche, ce sont les lettres d'amour qui sont plus inspirées, je leur demande d'établir deux listes toujours indépendamment de l'autre :

- ce qu'il ou elle aimerait que l'autre lui offre : des promenades ensemble le dimanche, ou plus d'écoute, ou moins de temps avec les copains/copines, des petites attentions, se montrer plus surprenant, moins ennuyeux, moins routinier, etc.

- ce qu'il ou elle se sent prêt à offrir à l'autre : plus de petites attentions, plus d'inattendu, de surprises, etc.

– Lors du troisième entretien, je me fais remettre les quatre listes que je lis à haute voix et je leur donne la parole. La négociation, pour ne pas dire le marchandage, est parfois assez violente mais pas toujours ; une fois cette partie terminée, je les fais sortir pour rédiger ensemble un nouveau contrat en leur donnant quinze minutes ; le contrat doit prévoir une durée déterminée, en général d'un mois, et inclure la promesse de ne pas recommencer... Enfin, les deux ex-futurs tourtereaux reviennent dans mon bureau et tout le monde, y compris moi, le signe solennellement ; rendez-vous est pris pour évaluer à trois le respect – ou non – de ce contrat qui est alors renouvelé pour une période plus longue, six mois, un an... En général, si tout va bien, au bout d'un an ou deux les choses sont rentrées dans l'ordre. Il m'est arrivé en fin de prise en charge, mais ce n'est absolument pas une nécessité, de proposer au conjoint adultérin de demander officiellement pardon et à l'autre de pardonner tout aussi officiellement.

Le chemin est long, difficile, parsemé d'obstacles, de retours en arrière. Le taux de succès n'est pas énorme mais reste correct, même si je n'ai pas de chiffres.

L'alliance

Ce simple anneau symbolise un des maillons d'une chaîne éternelle puisque, mis côte à côte, les deux alliances d'un couple forment un 8 horizontal évoquant l'infini... et au-delà, pour paraphraser Buzz l'Éclair. Déjà utilisés en Égypte, à Rome, ils ont été sacralisés par l'Église au XIX^e siècle. Ils sont en or depuis la fin du Moyen Âge (XIII^e siècle). Souvent, lors d'une première rencontre, les femmes (surtout) jettent un coup d'œil à l'annulaire de l'autre afin de vérifier s'il est libre ou non, ou pire si la peau est bronzée – ou non – dessous. Les épouses aussi peuvent vérifier ce genre de détail. La charge symbolique de l'alliance est telle que lors de la grande scène qui prélude à la séparation ou au divorce, le ou la partenaire le plus souvent outragé(e) peut la jeter par-dessus bord dans un grand geste à la fois théâtral et tragique. Ou ridicule, c'est selon !

Psychologie des jaloux

Impossible d'évoquer ce thème sans penser à Othello, patron incontestable des féminicides. Cette tragédie de Shakespeare met en scène un personnage ayant plus ou moins existé⁷, Othello, dit le Maure de Venise, amiral en chef de la flotte de la Sérénissime et ayant épousé Desdémone, malgré ses origines mauresques. Un de ses officiers ambitieux, Iago, le manipule en lui faisant croire que celle-ci le trompe avec son lieutenant Cassio. Othello tue Desdémone avant de se suicider quand il comprend son erreur. Le jaloux est donc un meurtrier en puissance, ce qui est illustré par le film *L'Enfer* de Claude Chabrol.

Dans ce film, Paul (François Cluzet) est l'heureux mari de la somptueuse Nelly (Emmanuelle Béart) qui lui a donné un enfant. Il a cependant des problèmes d'argent, se met à boire et des voix lui affirment que Nelly le trompe. Il commence à l'espionner, interprétant ses moindres faits et gestes. Il finit par l'égorger avec son rasoir coupe-chou. Dans ce cas, il s'agit d'une jalousie délirante qui s'inscrit dans le cadre d'une paranoïa ou délire d'interprétation.

Selon ces deux récits, les jaloux seraient par nature des personnages susceptibles de la plus extrême violence. Des criminels presque par nature et leurs soupçons se fondent presque toujours sur des mécanismes interprétatifs, un cheveu blond sur l'épaule alors que je suis brun(e), un SMS ambigu, une conversation téléphonique trop brève, tous les événements les plus triviaux donnent lieu à des idées qui alimentent la fausse croyance et amènent le(a) jaloux(se) à se livrer à de véritables enquêtes policières.

Tranche de vie

FIDÈLE À MON ROBOT ?

Hier soir, la discussion de ce groupe d'amis a été chaude quand l'un d'entre nous, un homme, a posé cette question à brûle-pourpoint à l'ensemble des femmes : « Comment réagirais-tu si tu surprénais ton mari/compagnon en pleine action avec un de ces incroyablement réalistes robots sexuels qui ont, semble-t-il, beaucoup de succès au Japon ? » La tension est vite montée d'un cran... voire plus ! Deux camps se sont immédiatement constitués :

– Le premier camp considérait qu'il s'agissait d'une forme de masturbation et que les hommes étant ce qu'ils sont, ils ont bien le droit de faire ce qu'ils veulent à partir du moment où ils le font seuls, un robot n'étant pas une personne ; les femmes savaient bien d'ailleurs que la majorité des hommes mariés se masturbent plus ou moins régulièrement. Il y avait même une avocate pour expliquer que, bien qu'il n'y ait pas de jurisprudence en la matière dans notre pays, elle était persuadée qu'en cas de divorce aucun juge ne retiendrait ce comportement comme adultère.

– Le second camp, non moins véhément, il faut bien le dire, a expliqué que même si ce n'était que de la masturbation, cela prouvait que leurs conjoints considéraient qu'elles ne les satisfaisaient pas, pour le moins, et qu'effectivement, au même titre que la masturbation, cela représentait une véritable humiliation, un camouflet qu'ils leur adressaient en se « comportant d'une manière aussi dégradante ». De plus, les robots sont aujourd'hui tellement réalistes – texture et tiédeur de la peau, rougissement, cris, dilatation pupillaire au moment du supposé orgasme – qu'elles étaient certaines que « les mecs avaient l'impression qu'il s'agissait d'une vraie nana ! Que c'était donc bel et bien de l'adultère !!! ». D'ailleurs, elles en voulaient pour preuve que, selon leurs sources, au Japon les hommes qui achètent ce genre d'objet s'en servent finalement très peu de manière sexuelle mais plutôt comme d'une compagne, tendrement lovée contre eux sur le canapé en regardant la télévision ou sur le siège passager en voiture. Les hommes – ces lourdauds – finissent par croire que c'est une vraie compagne.

Inutile de dire que les deux positions ont été ardemment défendues par chaque camp et que les hommes fort prudemment se sont bien gardés d'exprimer leurs opinions et se sont contentés de compter les coups qu'ils n'avaient pas envie de recevoir !

Non-conclusion

Mais où sont passés
les moralistes d'antan ?
ou la fin annoncée d'une pseudo-
éthique imposée de tout temps
par les mâles et traditionnellement
reprise par les femelles...

À présent, c'est au/à la lecteur/trice de décider quelle voie il/elle compte choisir, s'il en est encore temps :

- Si c'est une lectrice : fidèle et si elle veut contribuer à l'amélioration de l'espèce grâce à l'excellence des gènes du partenaire qu'elle a choisi... adultère si elle pense s'être trompée et qu'il existe d'autres mâles dont les gènes sont peut-être encore supérieurs... mais cela ne regarde qu'elle.
- Si c'est un lecteur, le choix est tout aussi cornélien : fidèle, au risque de ne pas faire profiter l'humanité de ses magnifiques gènes... adultère afin de semer à tout vent... enfin, c'est ce qu'il va prétendre dans ce cas.

Quant à la morale, elle n'a en définitive rien à faire ici. Reposant sur la *fides*, ou parole donnée lors de l'union, il est clair que c'est une pure invention, quasi universelle mais avec quelques exceptions, forgée par les hommes et destinée à s'assurer l'exclusivité de leurs compagnes, lesquelles ont eu la naïveté d'y croire.

Reste la question de l'amour, meilleur ciment du couple, à condition qu'il soit exclusif et partagé dans une idéologie commune.

P.-S. Un de mes amis me faisait remarquer que je prenais un grand risque en écrivant ce livre, car si d'aventure il me prenait envie de succomber à la tentation... Heureusement, l'âge me met définitivement à l'abri.

OceanofPDF.com

Florilège de citations

Cocu, chose étrange que ce petit mot n'ait pas de féminin. (Jules Renard)

J'ai souvent remarqué, pour ma part, que les cocus épousaient de préférence des femmes adultères. (Alphonse Allais)

Je connaissais une femme très vertueuse. Elle a eu le malheur d'épouser un cocu : depuis, elle couche avec tout le monde. (Sacha Guitry)

Il y a des femmes dont l'infidélité est le seul lien qui les attachent encore à leur mari. (Sacha Guitry)

J'ai fini par m'apercevoir que je n'étais plus le seul à partager la fidélité de mon épouse. (Eugène Labiche)

Lorsqu'on couche longtemps avec une femme mariée, il y a toujours un moment où l'on est pour le mari. (Pierre Drieu La Rochelle)

Il y a deux sortes de femmes : celles qui trompent leur mari, et celles qui prétendent le contraire. (Sacha Guitry)

Ce qui m'exaspère, c'est de penser que ce monsieur sait maintenant de quoi je me contentais. (Sacha Guitry)

Le mariage, c'est comme au restaurant : quand on a la carte sous les yeux, on ne sait que choisir. Alors on se décide un peu au hasard et

lorsqu'on voit ce qu'on a dans son assiette, on se dit qu'on aurait mieux fait d'avoir pris la même chose que son voisin. (Anonyme)

Quarante pour cent des hommes mariés ont eu une relation extraconjugale en France. Les autres l'ont eue à l'étranger. (Anonyme)

Le mariage est une cérémonie pendant laquelle on place un anneau au doigt d'une dame, et un autre dans le nez d'un homme. (Herbert Spencer)

À l'égard de celui qui vous prend votre femme, il n'est de pire vengeance que de la lui laisser. (Sacha Guitry)

Les chaînes du mariage sont si lourdes qu'il faut être deux pour les porter. Quelquefois trois ! (Alexandre Dumas fils)

Le bonheur à deux ? Ça dure le temps de compter jusqu'à trois. (Sacha Guitry)

Il y a des hommes qui n'ont que ce qu'ils méritent, les autres sont célibataires. (Sacha Guitry)

Les femmes sont faites pour être mariées et les hommes célibataires. De là vient tout le mal. (Sacha Guitry)

Il vaut mieux être plusieurs sur une bonne affaire que seul sur une mauvaise. (Tristan Bernard)

La fidélité n'est pas plus naturelle à l'homme que la cage au tigre. (George Bernard Shaw)

Quand je vois tous ces couples fidèles, je me dis que tout le monde peut se tromper. (Roland Bacri)

DU MÊME AUTEUR

Le Mystère du placebo, Odile Jacob, 1996 ; « Poches », 2006

Droit d'asiles, Odile Jacob, 1998

Tranquillisants, hypnotiques, vivre avec ou sans ? Risques et bénéfices de la sérénité chimique, Lavoisier, 1999

Je déprime, c'est grave, docteur ? Comprendre et soigner la dépression, Lavoisier, 2001

Le Sexe des larmes. Pourquoi les femmes pleurent-elles plus et mieux que les hommes ?, Robert Laffont, 2002 ; Marabout, 2004

Le Petit Guide de la scène de ménage, Marabout, 2003

Séduire. Comment l'amour vient aux humains, Robert Laffont, 2004 ; J'ai lu, 2005

Les Troubles du sommeil. Tout savoir pour bien dormir, In Press, 2005

L'enfer de la médecine... est pavé de bonnes intentions, Robert Laffont, 2005

Dépression, Larousse, 2006

Insomnie, Larousse, 2006

Quiproquos sur ordonnance, avec François Lupu, Armand Colin, 2006

S'ennuyer, quel bonheur !, Armand Colin, 2007

La Détox, c'est la santé ! Pour une médecine plus écologique et moins chimique, Robert Laffont, 2008

La Vie Alzheimer, avec Linda Benattar, Armand Colin, 2009 ; Pocket 2014

Dites-nous, Patrick Lemoine, à quoi sert vraiment un psy ?, Armand Colin, 2010

Le Mystère du nocebo, Odile Jacob, 2011

La Fontaine, les animaux et nous. Ces fables qui disent ce que nous sommes, Armand Colin, 2011

Soigner sa tête sans médicaments... ou presque : dépression, stress, insomnie : ce qui marche vraiment, Robert Laffont, 2014

Dormir sans médicaments... ou presque : insomnie, cauchemars, ronflements, somnolence : ce qui marche vraiment, Robert Laffont, 2015 ; Pocket, 2017

La Folle Histoire des idées folles en psychiatrie, avec Boris Cyrulnik (dir.), Odile Jacob, 2016, « Poche », 2020

Docteur, je ne dors pas !, In Press, 2017

Dormez ! Le programme complet pour en finir avec l'insomnie, Hachette Pratique, 2018 ; Marabout, 2022

Remettez vos pendules à l'heure ! Mieux vivre grâce la chronobiologie, In Press, 2018

Histoires de la folie avant la psychiatrie, avec Boris Cyrulnik (dir.), Odile Jacob, 2018
Vingt mille lieues sous les rêves. Une approche inédite des états modifiés de conscience, Robert Laffont, 2018 ; Pocket, 2020, sous le titre *Rêves, trances et autres états modifiés de la conscience. Soigner son moi secret*.
La Santé psychique de ceux qui ont fait le monde, Odile Jacob, 2019, « Poche », 2021
Apprendre à dormir. Une approche scientifique anti-somnifères, Humensciences, 2020
Docteur, j'ai mal à mon sommeil. Pour dormir naturellement, Odile Jacob, 2021
Éloge de l'ennui. Une brève histoire de nous, Le Relié, 2021
Médecines douces pour temps durs, Buchet/Chastel, 2021
La Santé psychique des génies. Génies du bien, génies du mal, Odile Jacob, 2022

OceanofPDF.com

TABLE DES MATIÈRES

Titre

Copyright

Avant-propos

Introduction

1 - Amours fidèles... ou non !

2 - (In)Fidélités animales

3 - L'être humain est-il fidèle par nature ?

4 - Mono or poly... game, that is the question. Back to animals !

5 - Anthropologie de la fidélité. Autres temps, autres lieux, autres mœurs

6 - Anatomie de la fidélité

7 - Biologie de la fidélité

8 - Séduction, amour et fidélité

9 - Petite et grande histoire de la fidélité, de l'adultère et de leur conséquence, la jalousie

10 - Histoire du droit de l'adultère

11 - La fidélité au quotidien

12 - Les couples people

13 - Psychologie des fidèles et des autres

Non-conclusion

Florilège de citations

OceanofPDF.com

-
1. En français, « Le père est toujours incertain ».
 2. En latin, loi se dit *lex*, au génitif *legis*.
 3. « Le père est toujours incertain. »
 4. « La mère est toujours certaine. »
 5. Point de vue recueilli lors de conversations informelles.

OceanofPDF.com

-
1. Il convient de rappeler que, chez les manchots, ce sont exclusivement les mâles qui couvent pendant que les femelles pêchent pour assurer le ravitaillement de la famille.
 2. Je n'aime guère ce mot car il est impropre bien qu'à la mode. En latin, *femina* (femelle) signifie « femme », le contraire d'« homme ». Femme au sens d'épouse se dit *uxor*. On devrait donc dire uxoricide... Je sais, j'ergote sur un combat perdu d'avance !
 3. *Science*, vol. 341, 6145, 2 août 2013, p. 526-530.
 4. *The Guardian*, 30 juillet 2013.
 5. Patrick Lemoine, *Séduire. Comment l'amour vient aux humains*, Robert Laffont, 2004.
 6. Sourate 2, verset 220.

-
1. B. Baer, E.D. Morgan et P. Schmid-Hempel, « A nonspecific fatty acid within the bumblebee mating plug prevents females from remating », *Proceedings of the National Academy of Sciences* 98 (7), 2001, p. 3926.
 2. Inhibiteur sélectif de la recapture de la sérotonine : il s'agit donc d'un antidépresseur, ce qui ne constitue pas un traitement anodin.

OceanofPDF.com

-
1. Il y eut à cet égard une mode à la Renaissance de s'épiler le haut du front à la manière de Catherine de Médicis afin de paraître plus jeune.
 2. Selon les mots de la chanson (limite) pédophilique de Michel Sardou.
 3. P. Lemoine, *Séduire*, *op. cit.*
 4. P. Lemoine, *Séduire*, *op. cit.*
 5. Andrea Sansone, Daniele Mollaioli, Giacomo Ciocca, Elena Colonnello, Erika Limoncin, Giancarlo Balercia, Emmanuele A. Jannini, « "Mask up to keep it up": Preliminary Evidence of the Association between erectile Dysfunction and COVID-19 », *Andrology*, 9 (4), juillet 2021.
 6. Un grand merci à Sébastien Le Gal, professeur d'histoire du droit à Grenoble, pour son aide particulièrement précieuse dans ce passage et dans bien d'autres.
 7. Les écrouelles désignaient une atteinte des ganglions au niveau du cou due à la tuberculose et qui entraînait une suppuration. Le roi touchait les écrouelles et les guérissait mais uniquement le jour de son sacre.
 8. Normal pour un banquier !
 9. Christophe Dubois et Christophe Deloire, *Sexus politicus*, Albin Michel, 2006.
 10. Patrick Lemoine, *Le Petit Guide de la scène de ménage*, Marabout, 2003.
 11. John Irving, *Le Monde selon Garp*, Le Seuil, 1980 ; Points, 1998.
 12. Intoxication médicamenteuse volontaire.

-
1. Patrick Lemoine, *La Santé psychique de ceux qui ont fait le monde*, Odile Jacob, 2019.
 2. Ayant deux maris.
 3. Littéralement « perroquets », ce qui constitue un sacré paradoxe éthologique, ces oiseaux étant parmi les plus fidèles de la création.
 4. Sans troupe fixe.
 5. In « Les deux pigeons » de Jean de La Fontaine. En réalité, dans la fable, les deux pigeons en question étaient deux homosexuels mais c'est une autre histoire. Le grand poète était certes un génie mais l'éthologie animale n'était pas son fort car à ma connaissance ce comportement n'existe pas chez les colombidés sauvages. Voir [ici](#).
 6. Ce petit poisson aussi souffre de chagrins d'amour, www.20minutes.fr, le 4 juillet 2021.
 7. De nos jours, il n'existe plus aucune intimité pour ces échassiers puisque des caméras sont installées à demeure dans certains nids et les contraignent à la télé réalité.
 8. Je sais, le jeu de mots est facile mais qu'y puis-je ? Je n'ai jamais su résister à ce genre de calembour !
 9. Une antiphrase en vogue à l'époque qui rappelle le fameux « Va, je ne te hais point » dans *Le Cid* de Corneille.
 10. Film de Jacques Demy dans lequel Marcello Mastroianni est enceint (1973).
 11. Michael Pollak, « L'Homosexualité masculine ou le bonheur dans le ghetto », *Communications*, n° 35, *Sexualités occidentales*, Seuil, 1982.
 12. Passage tiré de l'article de Luc Passera, grand spécialiste des fourmis (myrmécologue), in Futura Planète (site Internet).
 13. « Queens rule ant Nests », *Science*, 16 août 2001, article de commentaire par Elizabeth Pennisi à propos d'un article de Laurent Keller *et al.*
 14. « Non-reproductive sexual behavior in animals », Wikipédia.
 15. Patrick Lemoine, *La Fontaine, les animaux et nous*, Armand Colin, 2011.

-
1. Un bon nombre d'exemples ethnologiques de ce chapitre ont été largement inspirés par la remarquable série de l'hebdomadaire *Le Point* (en 2017) que l'auteur tient à remercier et féliciter.
 2. Gilbert Herdt, *Guardians of the Flutes. Idioms of Masculinity* [1937], New York, McGraw-Hill, 1981.
 3. En français : « le prit au dépourvu » !
 4. R. Smith Oboler, « Is the female Husband a Man ? Woman/Woman Marriage among the Nandi of Kenya », *Ethnology* XIX, 1980, p. 69-88.
 5. Ce prénom est tiré de *pelagos* qui signifie « haute mer » et évoque les formes ondulantes et généreuses pour ne pas dire sensuelles des vagues. En conséquence, elle finit par se noyer dans une mer de larmes.
 6. BNF, ms. fr. 23114, in Petitmengin, 201 et t. I : 35.
 7. G. de Rapper, « Entre masculin et féminin. La vierge jurée, l'héritière et le gendre à la maison », *L'Homme*, n° 154-155, « Questions de parenté », 2000, p. 457-466.
 8. Tiré de « Le mariage homosexuel chez les Azandé du Soudan », in « Quelques données ethnographiques sur l'homosexualité initiatique » ; <http://www.anthropologieenligne.compages/09.42.html> (consulté le 5 janvier 2011). L'article de référence est celui d'Edward E. Evans-Pritchard sur l'inversion sexuelle chez les Azandés (E. E. Evans-Pritchard, "Sexual Inversion among the Azande", *American Anthropologist*, 72 (6), 1970, p. 1428-1435).
 9. Shelley Douglas ainsi que Séraphin Ngondo ont étudié leur société très complexe au cours des années 1960.
 10. Situation décrite de manière tragique par Jacques Brel dans sa chanson « Au suivant ».
 11. « Des Iraniennes se battent contre la polygamie », voir le site Internet d'Amnesty International, 1^{er} décembre 2011.
 12. Gaspard Musabyimana, *Sexualité et rites en Afrique. Hier et aujourd'hui*, Scribe, 2016.
 13. Elisabeth Oberzaucher et Karl Grammer, « The Case of Moulay Ismael – Fact or Fancy ? », *PLoS ONE*, Public Library of Science (PLoS), vol. 9, n° 2, 14 février 2014.
 14. « Permis d'acheter ».
 15. « Un roi couvert d'or et de femmes », *Le Point*, 27 juin 2013.
 16. Site Internet des clarisses de Cormontreuil.
 17. R. Darmon, Vajrolī Mudrā, « La rétention séminale chez les yogis *vāmācāri* », in *Images du corps dans le monde hindou*, Véronique Bouillier et Gilles Tarabout (dir.), CNRS, 2003, chap. VII, p. 237-240.
 18. Ça vient de sortir !

19. En cas d'exogamie féminine, ce sont les femelles qui changent de tribu.
20. C. Lalueza-Fox *et al.*, « Genetic Evidence for patrilocal mating Behavior among Neandertal Groups », *PNAS* 108 (1), 2011, p. 250-253.
21. Rappelons cependant qu'elle n'est en aucun cas recommandée dans le Coran ni dans les hadiths.
22. Selon Anne-Marie Cornuel, femme d'esprit du xvii^e siècle, dont le salon était très fréquenté.
23. D. DeSteno *et al.*, « Sex Differences in Jealousy : Evolutionary Mechanism or Artifact of Measurement ? », *Journal of Personality and social psychology* 83(5), 2002, p. 1103-16.
24. D. M. Buss *et al.*, « Sex Differences in Jealousy : Evolution, Physiology, and Psychology », *Psychological Science*, vol. 3, issue 4, 1992, p. 251-256.
25. H. Takahashi *et al.*, « Men and women show distinct brain activations during imagery of sexual and emotional infidelity », *NeuroImage* 32 (3), 2006, p. 1299-1307.
26. Richard Wrangham, « The evolution of sexuality in chimpanzees and bonobos », *Human Nature* 4 (1), 1993, p. 47-79.
27. K. Zvoch, « Family Type and Investment in Education: a Comparison of Genetic and Stepparent Families », *Evolution and Human Behavior* 20 (6), 1999, p. 453-464.
28. G. A. Tooley Karakis, M. Stokes & J. Ozanne-Smith, « Generalising the Cinderella Effect to unintentional Childhood Fatalities », *Evolution and Human Behavior*, 27 (3), 2006, 224-230.
29. Jean Teulé, *Le Montespan*, Julliard, 2008.
30. Nom français de la cornemuse, ou biniou, ou cabrette, pour ne citer que les appellations les plus connues.

-
1. Patrick Lemoine, *Le Sexe des larmes*, Robert Laffont, 2002.
 2. « La jeune fille est triste après son premier coït », pour paraphraser *animal triste post coïtum*.
 3. Il est intéressant à cet égard de pointer l'étonnante confusion linguistique qui existe en français puisque beau-fils peut aussi bien désigner le mari de sa fille que le fils de son conjoint. Mais dans les deux cas, le sexe entre beau-père et bru ou parâtre et belle-fille ou alors, entre belle-mère et gendre et marâtre et beau-fils était considéré comme incestueux, ce qui est totalement absurde d'un point de vue biologique.

OceanofPDF.com

-
1. Marcel Hibert, *Ocytocine mon amour*, Humensciences, 2021.
 2. Boris Cyrulnik et Patrick Lemoine, *La Folle Histoire des idées folles en psychiatrie*, Odile Jacob, 2016.
 3. T. Pizzari, C.K. Cornwallis, H. Løvlie, S. Jakobsson et T. R. Birkhead, « Sophisticated sperm Allocation in male Fowl », *Nature*, 426, 2003, p. 70-74.
 4. R.R. Baker et M.A. Bellis, « Number of Sperm in Human Ejaculates varies in Accordance with Sperm Competition Theory », *Animal Behaviour*, 37 (5), 1989, p. 867-869.
 5. R.R. Baker et M.A. Bellis, « Human Sperm Competition : ejaculate Adjustment by Males and the Function of Masturbation », *Animal Behaviour*, 46, 1993, p. 861-885.
 6. H. Walum *et al.*, « Genetic Variation in the vasopressin Receptor 1a gene (AVPR1A) associates with pair-bonding Behavior in Humans », *Proceedings of the National Academy of Sciences of the USA*, vol. 105, n° 35, 16 septembre 2008, p. 14153-14156.
 7. D. Scheele *et al.*, « Oxytocin modulates social Distance between Males and Females », *The Journal of Neuroscience*, 32 (46), 2012, p. 16074-16079.
 8. L.T. Gettler, T.W. McDade, A.B. Feranil, C.W. Kuzawa, « Longitudinal Evidence that Fatherhood decreases Testosterone in human Males », *Proceedings of the National Academy of Sciences of the USA*, 108 (39), 27 septembre 2011, p. 16194-16199.
 9. Je n'ai pas réussi à en retrouver les références tant elle est ancienne. Le lecteur devra donc me faire confiance.
 10. H. Walum, L. Westberg, S. Henningsson, J.M. Neiderhiser, D. Reiss, W. Igl et P. Lichtenstein, « Genetic Variation in the vasopressin Receptor », art. cit.
 11. L. F. Cherkas, E.C. Oelsner, Y. T. Mak, A. Valdes et T. D. Spector, « Genetic Influences on female Infidelity and number of sexual Partners in Humans : a Linkage and Association Study of the Role of the vasopressin Receptor Gene (AVPR1A) », *Twin Research*, 7 (6), 2004, p. 649-658.
 12. *L'Amour fissionnel*, Fayard, 2004.
 13. E. Dechambre, « Hypothèses à propos de la télégonie », *Bulletin de l'Académie vétérinaire de France*, tome 112, n° 5, 1959, p. 321-333.

-
1. In P. Lemoine, *Séduire*, *op. cit.*
 2. Georges Brassens, « Les amoureux des bancs publics ».
 3. In P. Lemoine, *Séduire*, *op. cit.*
 4. H. F. Harlow, R. O. Dodsworth et M. K. Harlow, « Total social Isolation in Monkeys », *Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America*, 54 (1), 1965.
 5. Que l'on pourrait traduire par « chéri(e) ».
 6. Miel.
 7. Littéralement « cœur sucré ».
 8. Pardon pour cette extrême vulgarité.

-
1. Beaucoup de religions nous font descendre d'un couple primordial, soit mixte, soit homosexuel, soit de deux en un.
 2. *Hapax* signifie qu'elle n'est mentionnée qu'une seule fois, et c'est dans le livre d'Isaïe.
 3. Genèse IV, 3-17.
 4. In Patrick Lemoine, *Éloge de l'ennui*, Le Relié, 2021.
 5. Ce serait Bérout le Normand probablement en 1170 qui aurait rédigé la première version écrite connue.
 6. Lettres d'Héloïse et Abélard.
 7. C'est lui en effet qui a servi de modèle à Nicolas Machiavel.
 8. *Merci pour ce moment*, Les Arènes, 2014.

OceanofPDF.com

-
1. *Pudicitia* peut être compris comme « modestie » ou « chasteté » de la part de la matrone romaine.
 2. Comme quoi l'humour au second degré n'est pas absent des textes évangéliques.
 3. Arctinos de Milet, *Le Sac de Troie*.
 4. In Wikipédia sous l'entrée « Lapidation ».
 5. « La lapidation, une peine de moins en moins appliquée dans le monde musulman », *Le Point international* (version Internet), 10 septembre 2010.
 6. D'autant plus qu'à l'époque le vin était souvent conservé sous forme concentrée comme un sirop et qu'on lui rajoutait de l'eau pour le consommer.

OceanofPDF.com

-
1. Ici, Paris est à comprendre comme le symbole de la France et du royaume.
 2. Bizarrement, en cherchant parmi les sondages d'opinion, je n'ai trouvé d'enquête que sur l'infidélité, aucune sur la fidélité... signe des temps ?

OceanofPDF.com

-
1. Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, I, q. 83, a. 1.
 2. *Éthique*, IV, proposition 68.
 3. *Les Hommes, l'amour, la fidélité*, Albin Michel, 2009.
 4. Farce de Fernand Crommelynck (1920) qui met en scène un grand jaloux ridicule.
 5. Il a dû passer de longues heures à tenter de la convaincre du bien-fondé de sa décision de pratiquer le *brahmacharya*.
 6. Jacques Brel, « Ne me quitte pas ». Le poète lui-même a émis ce commentaire : « Un hymne à la lâcheté des hommes. C'est jusqu'où un homme peut s'humilier. Je sais qu'évidemment ça peut faire plaisir aux femmes qui en déduisent, assez rapidement semble-t-il, que c'est une chanson d'amour. Et ça les reconforte ; et je comprends bien ça... », ce à quoi Édith Piaf a rétorqué : « Un homme ne devrait pas chanter des trucs comme ça ! ».
 7. Il serait un mix de plusieurs personnages historiques à la fois du Maghreb et de Corse.